

thriller

PATRICIA MACDONALD

Dernier refuge



Dernier refuge

Du même auteur

Aux ...ditions Albin Michel

UN ...TRANGER DANS LA MAISON

PETITE SCEUR

SANS RETOUR

LA DOUBLE MORT DE LINDA

UNE FEMME SOUS SURVEILLANCE

EXPIATION

Patricia MacDonald

Dernier refuge

ROMAN

Traduit de l'américain

par Françoise Carlano

Albin Michel

COLLECTION SP...CIAL SUSPENSE ^a

Titre original

SAFE HAVEN

© Patricia Bourgeau 2000

Traduction française

© ...ditions Albin Michel S.A., 2001

22, rue Huyghens, 75014 Paris

www.albin-michel.fr

ISBN 2-226-12086-6

ISSN 0290-3326

Prologue

PERSONNE n'a jamais su, la première fois. Enfin, tout le monde savait qu'elle était morte, évidemment. Et aussi de quelle façon. Mais on n'a jamais su la raison. Alors il n'a jamais été interrogé. Et bien sûr, il n'a jamais rien dit à personne. Pourquoi l'aurait-il fait? L'enquête a conclu à l'oeuvre d'un vagabond de passage. Ou d'un pédophile. Le camp a fermé pour de bon, après cette fameuse semaine, et il n'a plus jamais repris ses activités. Le couple qui en était propriétaire a dû déposer le bilan. Il avait entendu dire qu'un moniteur avait été pris en possession de photos pornos qu'il gardait dans une enveloppe sous son lit, ce qui lui avait valu d'être la cible de certains soupçons pendant des années. Lui, il s'en moquait bien. Du moment qu'il ne s'agissait pas de lui. Tout avait commencé

par une histoire d'amour, ou de sexe, ou de ce qui fait que les gens sont attirés l'un vers l'autre, en dépit du danger et en sachant, au fond d'eux, qu'il n'en sortira rien de bon.

Il avait été expédié en camp de vacances, malgré ses suppliques et ses protestations, parce qu'il était un peu trop

´ dans les jupes de sa mère ^a, selon les dires. Des raisons de n'avoir aucune envie de partir, il en avait plus qu'il n'aurait pu en énumérer, mais la raison principale était son plus noir secret. Personne ne se soucia de ses raisons, au demeurant. Les adultes ont leurs raisons à eux.

Deux semaines s'étaient donc déjà écoulées, et il ne lui en restait plus qu'une avant de pouvoir rentrer chez lui. Il participait aux activités, en grognant mais en faisant profil bas, pour ne pas se faire remarquer. Les journées n'étaient pas trop pénibles. Il y avait mille choses qu'un garçon aime faire. Le baseball, les baignades dans le lac, pas de problème, de même que les ateliers et autres trucs ennuyeux.

Il ne s'était pas fait d'amis, parce qu'il ne voulait pas de compagnie superflue au moment du couvre-feu. Il avait presque dix ans et avait donc depuis

longtemps, en principe, passé l'âge des pipis au lit. Alors il se tenait à l'écart des autres et gardait son secret. Sauf qu'il y avait une fille, une plus grande, dans le camp des filles, qui se montrait toujours très amicale avec lui. Plus qu'amicale. Camilla. Elle avait douze ans, un visage rond, et de douces tresses brunes, et des yeux sombres. Elle venait à sa table et lui donnait un de ses biscuits à l'heure du déjeuner. Ou bien elle l'éclaboussait pendant la baignade pour l'obliger à la poursuivre.

Il ne comprenait pas vraiment l'intérêt qu'elle lui portait, mais, dans la mesure où ils dormaient dans des boudoirs séparés, aux deux bouts du camp, il n'éprouvait pas de gêne à bavarder avec elle. Elle n'avait aucun moyen d'être au courant.

Le jour fatal, l'air était chaud et poisseux comme presque tous les jours depuis qu'il était arrivé au camp. Au petit déjeuner, le moniteur annonça que cette nuit ils dormiraient sous la tente. Ce qui avait provoqué chez lui une panique immédiate. Son rituel du coucher comptait un luxe de précautions sophistiquées. Il devait tasser une serviette en tissu-éponge à l'intérieur de son slip, sous son pantalon de pyjama, qu'il lui fallait retirer subrepticement chaque matin. Il devait ensuite prétendre ne rien sentir du tout lorsque des camarades de chambrée se plaignaient de la puanteur régnant dans leur dortoir, puis s'éclipser, tous les jours, pour aller étendre sa serviette dans les bois, sur une pierre sèche exposée au plein soleil, afin de la faire sécher. Avec un peu de chance, il parvenait à la rincer avant l'opération séchage. Certains soirs, elle était encore humide quand il la récupérait, et il était obligé de la porter mouillée. Mais il se débrouillait. «a marchait.

Sauf que tout serait différent s'ils dormaient sous la tente.

Il risquait de ne pas avoir assez d'intimité pour cacher son secret. Il passa la journée dans les affres. En fin d'après-midi, lorsqu'il annonça qu'il était malade, c'était vrai. Un des moniteurs le ramena à l'infirmierie, où on lui administra du charbon avant de décider de le garder pour la nuit.

Lorsque l'infirmière en eut terminé avec lui, il réussit à

mettre sa serviette en place et se laissa glisser dans le sommeil, avec le sentiment d'avoir évité de peu une catastrophe.

À un moment de la nuit, il fut réveillé par la sensation la plus délicieuse qu'il lui eût été donné d'éprouver. Il y avait une main, à l'intérieur de son slip, une main qui le touchait. Il s'abandonna, quelques instants, au plaisir absolu, tandis que les doigts le caressaient. Il put profiter de ce trouble exquis un court moment, puis ses yeux découvrirent l'horreur de la situation. C'était Camilla, allongée près de lui dans le lit d'infirmerie, dont la petite main s'était faufilée jusqu'à son sexe. Mais dès qu'il fut lucide et conscient de sa présence, cette conscience s'étendit aussi à un autre élément. La serviette était trempée. Et la main de Camilla l'avait trouvée.

Ses yeux étaient écarquillés dans le noir. Elle commença par sourire, puis le sourire fit place à la stupéfaction, pour exprimer finalement le dégoût total. ' Beurk... Tu es mouillé, chuchota-t-elle. Tu pisses au lit. 'a

Il se souvenait encore de cet instant marquant. Son visage en feu à la formulation de l'accusation. Le regard qui le tançait sans vouloir y croire. Et son cœur à lui qui s'em-ballait, tandis qu'il tentait de trouver un moyen de ne pas être lui-même. De ne pas être là, dans ce lit, avec cette main qui s'immisçait. qui découvrait tout pendant qu'il dormait.

Pendant qu'il ne pouvait pas se défendre. Et puis, l'instant d'après, elle arbora une expression d'innocence manifestement feinte, en même temps qu'elle prononçait les paroles qui scellèrent son destin : ' Je ne le dirai à personne. 'a Par-delà l'horreur, l'humiliation, il savait que c'était un mensonge. Elle disait cela justement parce qu'elle allait le dire. Le dire à tout le monde. Il lui restait une semaine à passer ici, et tout le monde serait au courant.

Il sut instantanément ce qu'il avait à faire. Rétrospecti-vement, il ne se souvenait pas d'un instant où il n'eût pas su précisément ce qui allait se passer ensuite. ' Tu veux voir où je cache cette serviette quand je ne m'en sers pas? 'a

demanda-t-il. Il pouvait à peine parler tant son cœur battait fort.

Les yeux de Camilla s'éclairèrent à la perspective de cette intimité. Il savait ce qu'elle pensait. Ce serait encore mieux.

Elle leur raconterait à tous, tous les autres enfants du camp, comment il cachait sa serviette, et tout le monde connaîtrait son secret.

Óh oui, dit-elle.

- Il ne faut pas que quelqu'un nous voie ^a, dit-il, époustouflé à présent par sa propre audace.

L'idée de lui rendre la monnaie de sa pièce le plaçait sur un petit nuage. Camilla alla même s'assurer discrètement que la voie était libre. L'infirmière dormait dans son bureau. Tous les deux, ils sortirent secrètement de l'infirmierie. Ils se faufilèrent entre les brindilles et le froissement des feuilles au clair de lune. Il l'amena à la pierre promise.

La vraie pierre. Grosse, mais pas trop lourde. Il pourrait la soulever.

´ La pierre à pipi ^a, dit-elle, ravie de sa propre trouvaille.

Il la souleva, faisant mine de lui montrer ses muscles, mine, de n'être pas humilié en sa présence. Et de fait, à cet instant, il ne l'était pas. Car alors même qu'elle riait, papo-tait, et s'apprêtait à lui ruiner la vie, il avait un bien meilleur plan. Il brandit haut la pierre.

´ La pierre à pipi ^a, reprit-il après elle.

Et il la lui abattit sur la tête.

LA pluie martelait les vitres de La Petite Auberge et le scintillement des lumières blanches, tressées dans les arbres bordant l'allée pavée, semblait rester accroché, comme une libre guirlande d'auréoles onduleuses, dans les traînées prismatiques striant la vitre. Construite en stuc et torchis, donnant sur le fleuve, la maison au plan incertain, très typique de ce coin du comté de Bucks, en Pennsylvanie, avait été transformée avec intelligence et talent pour ressembler à une fermette française. Bien entendu, il s'agissait d'une fermette avec chaises rembour-rées autour de chaque table, et débauche de fleurs somp-tueuses. Dans le vaste vestibule à poutres apparentes se trouvaient une cheminée, qui crépitait à présent, ainsi que, dans un coin confortable, un demi-queue laqué.

Dena Russell scrutait l'obscurité derrière les tentures bleu sombre à semis fleuri encadrant les portes de l'entrée caverneuse, éclairée par le feu de bois.

Dans les carreaux maculés de pluie, son reflet aurait pu être celui d'une fillette. Elle était menue et avait un visage en forme de coeur, une frange et des cheveux mi-longs. Chez elle, tout était délicat et minuscule, tout sauf le gros ventre sous la robe en jersey vert sombre qui annonçait le bébé attendu pour dans moins de deux mois.

Les phares d'une voiture apparurent tout au bout de la longue allée, et Dena jeta un coup d'oeil à sa montre en se demandant si ce pouvait être enfin Brian. La clientèle du dîner commençait juste à arriver au restaurant, mais le travail de Dena, seconde en pâtisserie, était terminé pour la journée. Ce soir, Brian et elle étaient censés assister au cours de préparation à l'accouchement, au Monroe County Hospital, et elle ne voulait pas être en retard.

Une voix dit à l'oreille de Dena : ‘ Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? ’^a

Elle sursauta, surprise, comme si quelqu'un lisait dans ses pensées. En se tournant elle vit Albert Gelman qui, avec celui qui était son compagnon de longue date, Eric Schultz, avait créé La Petite Auberge. Ils se tenaient au coude à coude et il fronçait les sourcils dans l'obscurité.

‘ Pardon? demanda-t-elle.

- Peter^a, dit Albert avec agacement, en désignant d'une main parfaitement manucurée le demi-queue noir laqué, coiffé d'un grandiose arrangement de fleurs coupées. Nos clients paient pour l'ambiance. Le pianiste en fait partie. ’^a

Albert faisait allusion à Peter Ward, un jeune veuf qui élevait seul ses deux fillettes et arrivait souvent en retard ces derniers temps, car il devait faire face au récent déménagement de sa voisine du dessus et nounou attitrée. Lorsque leurs horaires se recoupaient, Peter s'ouvrait de ses ennuis à Dena.

‘ Je suis sûre qu'il ne va pas tarder, dit Dena. Il a des tas de problèmes en ce moment.

- Moi aussi, j'ai mes problèmes, dit Albert. Je n'ai pas le temps de prendre les siens en charge. ’^a

Albert n'avait pas regardé à la dépense pour créer ce restaurant, une fantaisie

française transportée dans cette ville historique de Pennsylvanie qui faisait partie des lointains faubourgs de Philadelphie. Il voulait un cadre digne des talents de cuisinier d'Eric, qui avait fait ses classes en France, en Bourgogne. Les deux hommes y passaient leurs vacances tous les ans, et ils rapportaient chaque fois de nouveaux trésors pour améliorer le décor déjà parfait. Le bon goût dispendieux d'Albert se manifestait dans les moindres détails et, de fait, La Petite Auberge, à présent dans sa troisième année, attirait des clients qui n'hésitaient pas à faire le chemin depuis New York. Derrière son côté exigeant et hypercritique, Dena savait, pour travailler dans son établissement depuis six mois auprès de René, le maître pâtissier français, qu'Albert était juste et qu'il avait du cœur.

Il va venir ^a, le rassura-t-elle.

Au même moment, la porte s'ouvrit et un homme barbu, aux cheveux bruns un peu longs et grisonnants par endroits, fit son entrée. Il portait un col roulé noir, une veste en tweed gris de bonne coupe, et un trench-coat. Il secoua son parapluie mouillé avant de le déposer dans le porte-parapluie de faïence blanche, près de la porte. Albert s'avança et débarrassa Peter de son imperméable trempé, qu'il souleva du bout des doigts par les épaules, en le tenant à bonne distance de son propre costume gris sur mesure.

Vous êtes en retard, gronda-t-il.

- Excusez-moi, Albert. Ma petite dernière était en mal de tendresse. Elle ne voulait pas me laisser partir avant que je lui aie lu une histoire, porté un jus d'orange et tout et tout...

- Taratata, dit Albert. Suffit. Allez. Assis. Jouez. ^a

Peter eut un sourire complice à l'intention de Dena, en allant rejoindre son tabouret. Ils savaient tous les deux qu'en dépit de son bon cœur, Albert ne connaissait rien aux enfants. Leur comportement et leurs besoins restaient pour lui un grand mystère. Dena rendit son sourire à ce parent surmené.

Albert pendit le vêtement de Peter pendant que ce dernier ouvrait le piano et exécutait un arpège qui provoqua un murmure de satisfaction chez les couples installés dans la salle à manger. Albert poussa un soupir.

‘Je me demande bien pourquoi je le garde.’^a

A quoi Dena répondit en souriant: ‘Parce que vous êtes un amour, Albert.’^a

Il pointa le doigt sur elle.

‘Ne vous y fiez pas’^a, prévint-il. Puis, ayant tourné les talons : ‘J’ai un restaurant à gérer.’^a

Dena effaça d’un geste symbolique le sourire qui s’inscrivait sur son visage, tandis qu’Albert disparaissait dans le couloir. Pendant quelques instants, elle contempla Peter qui entamait l’interprétation d’une mélodie mélancolique de Francis Lai. Albert tenait à un répertoire exclusivement français, et décidait de la garde-robe de Peter comme s’il s’agissait d’un comédien sur scène. Les tenues sophistiquées et mode ne convenaient pas vraiment à la stature robuste et américaine pur jus de Peter, mais ce dernier répétait toujours que cela ne le dérangeait pas. Albert avait meilleur goût que lui, disait-il.

Dena et Peter bavardaient souvent lorsque leurs emplois du temps leur en donnaient l’occasion, et Dena ne pouvait qu’être admirative. Peter semblait totalement dévoué à ses deux fillettes, et les élever seul ne devait pas être une tâche facile. Comme s’il sentait le regard de Dena, Peter leva les yeux de son clavier. Des yeux gris-vert, au regard pénétrant et manifestement intelligent, malgré une tristesse souvent présente. Ce soir-là, ils avaient une expression soucieuse, absente, qui déclencha chez elle un regard interrogateur.

Après un coup d’œil circulaire pour s’assurer qu’Albert n’était pas dans le secteur, il inclina légèrement la tête comme pour la prier de s’approcher du piano.

Dena regarda une fois encore par la fenêtre. Elle com-

mençait à s’inquiéter sérieusement de l’heure. Pas le moindre signe du camion de Brian. Il avait été assez difficile de le persuader d’assister au cours avec elle. Aux deux premières sessions qu’elle avait voulu suivre, il avait opposé

une indisponibilité. Se voulant compréhensive, elle avait remis. Maintenant il était trop tard pour attendre davantage. Le bébé serait là dans moins de deux

mois.

Elle abandonna la fenêtre et se dirigea vers le piano, sur lequel elle s'accouda en posant sur Peter un regard interrogateur.

‘ que se passe-t-il? demanda-t-elle.

- quelque chose dont je voulais vous parler, dit-il d'une voix basse, à peine audible par-dessus les notes qu'il frappait.

- Je vous entends à peine ^a, dit-elle.

Il tapota le long tabouret de piano, à côté de lui, mais elle n'avait pas envie de s'y asseoir. Après tout, elle attendait Brian et savait qu'il prendrait mal la chose. En même temps, elle se sentit lasse de devoir penser de cette façon.

Elle se pencha au-dessus du piano, autant que son gros ventre le lui permettait.

‘ qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle.

- Je n'ai encore rien dit à Albert ^a, dit-il.

Immédiatement elle sentit le coeur lui manquer, sachant avant qu'il parle ce dont il allait être question.

‘ Vous vous en allez? ^a demanda-t-elle.

Peter fixa sa partition et opina.

Óh, Peter, non ^a, dit-elle.

Elle mesurait soudain combien il allait lui manquer. La conversation avec lui était toujours intéressante, Peter était toujours plein d'attentions à son égard, surtout à ce stade de sa grossesse.

‘ ¿ qui est-ce que je vais parler? demanda-t-elle.

- Parlez avec Brian, dit-il.

- Oui, vous avez raison. ^a

Il lui jeta un coup d'oeil et elle se rendit compte qu'elle était affalée sur le piano rutilant. Elle se força à se redresser.

‘ Les choses ne se passent pas bien? ^a demanda-t-il.

Dena soupira et serra les lèvres. L'année passée, elle vivait à Chicago et était venue à New York suivre une formation de maître boulanger artisanal. Pendant qu'elle était à New York, elle avait décidé de faire un saut à Monroe pour assister à la dixième réunion des anciens élèves de son lycée, et elle était tombée sur Brian Riley, un type qu'elle connaissait à peine mais pour lequel elle avait eu le béguin à l'époque. Ȥ sa grande stupéfaction, l'attirance avait cette fois été réciproque, et ils avaient entamé une histoire d'amour à distance couronnée par sa grossesse involontaire. quand elle était revenue à Monroe, sur sa demande pressante et pour vivre avec lui, elle le connaissait à peine mais était pleine d'espoir. Aujourd'hui, six mois plus tard, de cet espoir il ne restait pratiquement rien.

Ón peut dire Ȣa comme Ȣa ^a, soupira-t-elle.

Peter fronȢa les sourcils.

‘ Je peux faire quelque chose?

- Non, dit-elle en accompagnant sa réponse d'un hochement de tête. C'est un problème que je dois résoudre seule. Mais parlez-moi de vous. Pourquoi partez-vous? Pour aller oȢ? ^a

Peter scruta encore une fois nerveusement les alentours tout en terminant son morceau, et il leva les mains pour changer de partition. Il se remit à jouer.

‘ J'ai eu une proposition de travail du côté de Minneapolis. Je suis originaire de là-bas. Plus d'argent, et les horaires sont plus pratiques pour les filles. Elles seront toutes les deux scolarisées, alors il faut que je sois à la maison le soir. ^a

Dena pressa la manche de sa veste.

‘Vous êtes un père formidable, dit-elle. Vous faites toujours passer ces petites en premier.’^a

Il hocha la tête comme pour refuser le compliment.

‘J’appréhende d’annoncer la nouvelle à Albert. Il va le prendre plutôt mal.

- Là, vous avez raison, concéda Dena.

- Il a été très chic avec nous. Ce n’est pas la question.

Mais vous savez, les circonstances changent.

- Je sais^a, dit Dena.

Pour savoir, je sais, pensa-t-elle. Brian et elle semblaient si bien faits pour s’entendre lorsqu’ils ne se voyaient qu’un week-end en passant. Mais peu de temps après être revenue ici pour vivre avec lui, elle avait découvert une autre facette de sa personnalité - fort différente. Le père de Brian avait eu une attaque, il se trouvait dans une maison médicalisée et il était vrai que Brian faisait de longues journées pour s’occuper de l’élevage de chevaux de son père, qu’il était souvent fatigué, tendu. Sur ce terrain, Dena pouvait se montrer compréhensive. Mais il était aussi possessif et jaloux, refusant de voir ou de la laisser voir d’autres personnes. Après six mois passés ici, elle ne connaissait pas

,me qui vive en dehors du travail. Elle se sentait isolée, à la ferme, et si elle suggérait d’avoir des amis, il la harcelait de questions soupçonneuses. Apparemment, il ne lui faisait aucune confiance. Bien qu’elle ait un temps essayé de se persuader que leur relation allait s’améliorer, tous ses espoirs s’étaient pratiquement envolés.

‘Vous pensez que vous allez vous marier, Brian et vous?’^a

demanda Peter.

Dena avait sursauté. Le mariage ne faisait vraiment pas partie de ses préoccupations dans l’immédiat. Il n’y avait pas si longtemps, elle avait tellement envie de mariage et de famille. Elle avait considéré sa grossesse,

survenue en dépit des précautions qu'elle prenait, comme un signe favorable du destin. Brian devait être l'homme de sa vie. Mais le paysage avait bien changé.

´ Je ne crois pas, dit-elle sincèrement.

- Eh bien, quoi qu'il arrive, dit-il, vous aurez votre bébé. Il n'y a rien de plus merveilleux au monde. ^a

Ses paroles lui donnèrent une étrange sensation de solitude.

´ Peter, je déteste l'idée de votre départ, dit-elle. Vous allez beaucoup me manquer.

- Dena ^a, articula froidement une voix familière.

Dena se retourna et vit Brian, qui portait encore ses bottes et son jean sale. Il était juste derrière elle. Malgré sa tenue débraillée, il était l'un des hommes les plus beaux qu'elle ait jamais vus. Il avait des cheveux noirs bouclés, de longs cils, et conservait un physique d'athlète gr,ce aux années passées à soigner et entraîner des chevaux.

´ Bonjour ^a, dit-elle.

Il devait avoir entendu. Elle voyait sa colère mais refusait d'avoir honte d'un simple mot gentil. Délibérément, elle s'adressa de nouveau à Peter.

Il faut que j'y aille ^a, dit-elle.

Peter lui fit un bref sourire avant de s'intéresser à une dame m^ore en tailleur rouge, qui s'était approchée du piano.

´ Pourriez-vous jouer Music of the Night? demanda la dame.

- Désolé, je ne connais pas ce morceau, mentit aimablement Peter. La Vie en rose, ça vous irait?

- Oh, mais c'est très vieillot, protesta la dame.

- Pas du tout. Comme les femmes et le bon vin, c'est une musique qui se bonifie avec l'âge^a, répondit galamment Peter.

Et la dame d'âge mûr de glousser avant de regagner sa table.

Sans attendre Dena, Brian tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Dena le suivit. Le pick-up était garé juste devant le restaurant. Elle ouvrit la portière et grimpa péniblement dans la cabine à côté de lui. Brian ne lui accorda pas un regard. Il surveillait ses rétroviseurs en même temps qu'il s'éloignait.

Dena jeta un coup d'oeil à sa montre mais décida de ne pas faire de commentaire sur l'heure. Cela n'arrangerait rien dans l'immédiat.

Salut temps^a, dit-elle.

Il ne répondit pas. Le coup du silence, pensa-t-elle. Oh, non, ça suffit.

Comment s'est passée ta journée? demanda-t-elle.

- Pas aussi intéressante que la tienne, grinça-t-il.

- Brian, fit-elle avec lassitude.

- J'ai eu une journée de merde, dit-il. Six chevaux malades et les propriétaires qui me tiennent pour responsable.^a

Dena tenta de faire preuve de sympathie. Elle savait que la vie était devenue très difficile pour lui. Matthew Riley avait une douzaine de chevaux en pension sur le domaine et les entraînait pour la compétition. Avant l'accident, il partait régulièrement avec des vans pour conduire les chevaux à de lointaines compétitions. C'était un homme assez tyrannique, qui n'avait jamais laissé la moindre responsabilité à son fils dans la conduite des affaires. L'initiation de Brian s'était opérée du jour au lendemain et sur le mode traumatique. Jusqu'à présent, il n'avait enregistré que des pertes. Il avait dû vendre une partie du domaine, dont sa caravane et la parcelle sur laquelle elle était installée, simplement pour éviter la mise en faillite.

Je suis désolée, dit-elle machinalement.

- Moi aussi, dit-il avec rudesse. Je suis épuisé et à bout de nerfs. Et maintenant il faut aller à ce truc.
- Ce truc, répéta-t-elle, agacée. Tu veux parler de la préparation à l'accouchement?
- Ouais, exact.
- ...coute, si tu n'as pas envie de venir, laisse tomber.
- Tu préférerais?
- Je préférerais que tu viennes de bon coeur, dit-elle avec une mauvaise humeur croissante.
- Je suis désolé. Je ne suis pas le genre coeur sensible qui adore ces trucs, comme ton petit copain du boulot.
- Oh, Brian, c'est pas vrai, dit Dena.
- Si je n'avais rien de mieux à faire que de jouer du piano assis sur mon cul...
- Au moins Peter est un homme pour qui un bébé est une chose merveilleuse et pas un fardeau sur les épaules, répliqua-t-elle sèchement.
- Tiens, dit Brian comme s'il était satisfait. L'homme idéal. ^a

Dena secoua la tête. Elle avait l'impression de marcher en permanence sur le fil du rasoir depuis des mois maintenant. Elle lutta pour contenir sa colère.

‘ Brian, je n'ai pas envie de me disputer avec toi. J'essaie simplement de mettre les choses au point. Tu sais parfaitement que Peter n'est rien de plus qu'un ami pour moi.

En fait, il était en train de me dire qu'il partait. Il a trouvé un autre boulot.

- Tu dois avoir le coeur brisé.
- Arrête, Brian, arrête.
- Arrête Brian ^a, répéta-t-il en imitant son intonation.

Dena était furieuse, mais elle s'imposa le calme. Elle constamment en colère et sur les nerfs ne pouvait pas être bon pour le bébé. Mais Brian déformait tout ce qu'elle disait. Au début, elle lui avait trouvé des excuses, elle essayait de comprendre. Mais elle avait découvert que, ces derniers temps, ses raisons avaient cessé de l'intéresser. La seule question qu'elle se posait était de savoir si elle pourrait tenir encore longtemps. Elle regarda par la vitre et refusa de mordre à l'hameçon. Ils roulèrent en silence jusqu'au panneau indiquant le Monroe County Hospital. Il y avait un rond-point devant la façade, et un vaste porche très éclairé dont la voûte enjambait la chaussée et protégeait un trottoir. Brian s'arrêta sous le portique.

L'hôpital était très calme par cette soirée pluvieuse. Il y avait un autre couple qui arrivait devant l'entrée principale.

La femme avait de longs cheveux châtains et marchait une main doucement posée sur son ventre rebondi. L'homme qui l'accompagnait tenait un parapluie les abritant tous les deux. Il portait un costume-cravate et avait les cheveux grisonnants. Son bras libre enlaçait sa femme dans un geste protecteur, et ils souriaient. Dena les contempla tristement.

Ils offraient l'image habituelle d'un couple attendant un bébé - excité, heureux, tendre.

Tout à coup, Dena se rendit compte qu'elle connaissait la femme. C'était une amie de lycée, Jennifer Smith, une amie très proche qui, dans son esprit, n'habitait plus ici.

Elle baissa sa vitre.

« Jennifer ^a, appela-t-elle.

La femme leva les yeux, plus que curieuse en entendant son nom, et leurs

regards se croisèrent. Son visage exprima d'abord une certaine confusion avant de s'illuminer. Elle vint jusqu'à la vitre de la voiture et posa ses mains blanches sur celles de Dena.

´ Dena ! s'exclama-t-elle. quelle bonne surprise! qu'est-ce que tu fais là?

- Je viens pour la préparation à l'accouchement. Et toi?

- Moi aussi! s'écria Jennifer, ravie. Je ne savais pas que tu...

-

Moi non plus. «a fait des années. Je croyais que tu vivais à Boston. Ou quelque chose comme ça.

- C'était vrai, dit Jennifer. Maman est morte il y a quelques mois et nous venons juste de nous installer ici pour être plus près de Papa. L'aider.

- Je suis désolée, dit Dena. C'était quelqu'un de si gentil. ^a

Dena se souvenait très bien des parents de Jennifer. Ils étaient propriétaires d'un hôtel chic où la mère de Dena avait travaillé quand elles vivaient à Monroe.

´ Merci, dit Jennifer. Oh, je te présente mon mari, Ron Hubbell ^a, ajouta-t-elle non sans fierté.

L'homme grisonnant en costume-cravate s'approcha et inclina la tête pour la saluer. Dena lui serra la main.

´ Mais quand es-tu revenue ici? demanda Jennifer.

- Oh, dit Dena, avec une pointe de gêne. Cela remonte à six mois. Mais j'aimerais te présenter... ^a Elle se tourna vers Brian. Il avait les m,choires crispées, le regard dur, f,ché, les mains serrées sur le volant. Il ne la regarda pas.

Dena passa nerveusement la langue sur ses lèvres. ´ Brian Riley. Nous... nous vivons ensemble ^a, dit-elle faussement enjouée.

Jennifer se raidit et recula comme si elle venait de prendre une gifle. Son visage se vida de toute couleur. Le sourire amical s'effaça et elle cramponna la main de son mari dont l'expression amène s'était fermée pour devenir circonspecte.

‘ Descends, dit Brian. Je vais garer la voiture. ^a

Interloquée, Dena hésita. Elle se sentit rougir.

‘ Descends ^a, gronda-t-il.

Dena ramassa son sac, ouvrit la portière, s'extirpa tant bien que mal, défroissa son manteau. Jennifer et son mari avaient reculé au-delà du trottoir.

‘ Je peux vous accompagner? ^a demanda Dena.

Jennifer acquiesça sans un mot. Dena jeta un regard à

Brian, dans la camionnette.

‘ Tu me rejoins à l'intérieur? ^a

En guise de réponse, la vitre passager remonta en silence, cachant l'intérieur sombre du véhicule derrière un écran convexe qui lui renvoya une image disgracieuse et déformée de son propre visage désenchanté.

‘ C'EST bon, dit le professeur, qui portait une jupe fluide à plis minuscules, de longs pendants d'oreilles, et le nom de Mariah. La semaine prochaine, nous travaillerons sur le contrôle de la respiration.

Messieurs une leçon de première importance pour vous. ^a

Les hommes présents se tortillèrent sur leur chaise ou se redressèrent, leur visage reflétant une joyeuse humilité

concernant le rôle de soutien moral qui leur revenait dans cette entreprise de mise au monde.

La colère embrasait le visage de Dena, mais elle resta silencieusement assise

sur sa chaise pliante, le regard fixé

droit devant elle, sur le professeur. Elle voyait les regards de sympathie que lui lançait de temps à autre Jennifer, mais affecta de ne rien remarquer. Dena avait cessé de guetter Brian après environ une demi-heure de cours. Elle avait été

soulagée lorsque le professeur avait projeté un film, parce que personne ne pouvait la dévisager dans le noir. Elle imaginait le regard de tous ces couples posé sur elle, leur compassion parce qu'elle était seule. Elle avait envie de dire: Je ne suis pas seule, mais alors même que ces mots lui venaient à l'esprit, elle savait que c'était faux. Elle était bel et bien seule. Brian n'avait jamais franchi le seuil de la porte, il n'avait même pas pris la peine d'entrer lui donner une explication. Dena se demanda si sa désertion avait un rapport avec la rencontre manifestement peu appréciée de Jennifer et son mari. Jennifer et elle n'avaient pas eu l'occasion de bavarder, dans la mesure où le cours commen-

çait au moment où elles arrivaient.

Et puis qu'est-ce que ça change? songea Dena. Toutes les excuses étaient bonnes avec Brian. Elle essaya de se concentrer sur le cours, sur le film qui montrait une femme en train d'accoucher naturellement, entourée d'un époux aimant et d'une sage-femme. Avec l'impression que ce cours ne finirait jamais.

À la prochaine fois, dit Mariah. Prenez soin de vous. ^a

Sans laisser à Jennifer le temps de lui poser la moindre question, Dena se leva et quitta la salle. Elle jeta un coup d'oeil aux couloirs silencieux de l'hôpital, mais pas de Brian à l'horizon. quelle idée de ne pas avoir pris ma voiture, songea-t-elle. Elle chercha une pièce de monnaie dans son sac et se dirigea vers une cabine téléphonique pour appeler un taxi. Ses mains tremblaient en composant le numéro.

Elle parvint à contrôler sa voix pour indiquer ses coordonnées au standard. Après avoir raccroché, Dena traversa le hall de l'hôpital. Jennifer se trouvait près de la porte de la salle Ryman et bavardait avec une autre femme du

cours, une blonde trapue avec les cheveux remontés en chignon par une barrette, et vêtue d'un ciré. Dena espérait passer discrètement, sans se faire remarquer. Mais Jennifer s'excusa et la hêla d'un grand geste de la main.

´ qu'est-il arrivé à Brian ? ^a interrogea-t-elle.

Il existe manifestement un contentieux entre eux, songea Dena. Mais en dépit de sa curiosité, elle préférait ne pas en connaître les motifs. Elle désigna la cabine téléphonique.

´ Je ne sais pas, dit-elle. J'ai appelé un taxi.

- Laisse-nous te raccompagner ^a, dit Jennifer.

Elle prévoyait cette proposition. C'est ce qui avait provoqué sa sortie précipitée. Elle ne supportait pas la perspective de devoir fournir des explications. Dire pourquoi Brian ne l'avait pas rejointe. Pourquoi il n'était pas revenu la prendre. Pourquoi elle se retrouvait seule et abandonnée.

´ Franchement, ça va, dit Dena.

- Tu es sûre que tout va bien? ^a demanda Jennifer, et Dena perçut une vraie inquiétude dans sa voix. ´ Je me fais du souci pour toi. ^a

Un mensonge lui vint immédiatement à l'esprit, en même temps que le désir de sauver la face, mais l'expression dans les yeux noisette de Jennifer était si grave que Dena secoua simplement la tête.

´ Nous... nous avons des problèmes ^a, reconnut-elle.

Jennifer lui prit la main et la serra très fort.

´ Pourquoi ne viens-tu pas chez moi? Nous habitons dans Chestnut Street. Nous avons racheté la vieille maison des Morgan. Tu te souviens? ^a

Dena opina.

´ Merci, dit-elle. Mais je suis fatiguée. Pas ce soir.

- Dena... commença Jennifer. ...coute-moi. Je suis très inquiète pour toi. Je t'en prie, viens avec nous.

- Nous souhaitons vraiment que vous acceptiez^a, dit Ron.

Dena appréciait leur sollicitude, mais la trouvait en même temps troublante.

ˆ Merci, dit-elle. Sincèrement. Mais pas ce soir. Je vous appelle. Promis. ^a

Jennifer fouilla dans son sac, en sortit un carnet et un crayon. Elle inscrivit son nom et son adresse sur une page qu'elle glissa dans la main de Dena.

ˆ Prends ça, dit-elle. Je veux que tu saches que... que tu as une amie ici. ^a

Dena aperçut le taxi, qui s'arrêta sous le portique.

ˆ Mon taxi est là ^a, dit-elle en fourrant le bout de papier dans la poche de sa robe.

Puis elle voulut enfiler son imperméable et Ron se précipita pour l'aider. Jennifer et elle s'étreignirent rapidement et Jennifer sembla lui lâcher la main à regret. Dena s'éloigna, sortit de l'hôpital et monta dans la voiture, énon-

çant son adresse comme dans un rêve. Elle se retourna pour voir Jennifer et Ron derrière les portes vitrées. Ron tenait sa femme par l'épaule dans un geste protecteur, tandis qu'ils la regardaient partir.

Dena avait la sensation de vivre en dehors de la réalité.

Heureusement, le chauffeur n'était pas bavard et elle put rassembler ses pensées, assise dans l'obscurité de la banquette arrière du taxi qui la ramenait à la ferme équestre de Riley. Impossible d'être aveugle à la grossièreté de ce dernier acte de mépris. Tu vas en supporter encore combien? se demanda-t-elle. Depuis des mois, elle lui trouvait des excuses. Certes, Brian était déprimé, inquiet au sujet de son père et pris à la gorge par les ennuis financiers. Il serait déraisonnable d'attendre qu'il soit autrement que déprimé. Elle excusait même ses excès de boisson. Se racontait que cela passerait, que c'était juste une façon de tenir le coup. Elle se tenait tous ces discours, et d'autres encore. Tout, plutôt que d'affronter la réalité de la situation où elle

était.

Son propre père était mort alors qu'elle avait six ans, et elle divisait toujours sa vie en deux périodes - les années avant sa mort avaient dans son souvenir l'aura du bonheur.

Ensuite... Sa mère avait vraiment fait le maximum. Elle avait soutenu Dena et sa soeur aînée, Marcia, en leur répétant qu'elles pouvaient se construire la vie qu'elles voulaient. En regardant sa mère se battre pour qu'elles aient un toit sur la tête, Dena avait grandi avec la conviction qu'une femme devait être capable de subvenir à ses besoins.

Elle s'était forcée à poursuivre ses études, sans pour autant avoir des résultats brillants. Mais elle n'avait trouvé sa voie que le jour où elle avait suivi une formation pour adultes afin d'apprendre à décorer les gâteaux. Ensuite, elle n'avait pas eu de mal à faire carrière. Elle avait cherché et suivi les cours les plus difficiles dans l'art de la pâtisserie. Elle avait même passé six mois en France. Aujourd'hui, elle avait un métier qui payait bien, et qui lui plaisait. Elle était devenue la femme autonome que sa mère l'avait toujours incitée à être. Mais en secret, c'est une vie bien différente de celle de sa mère qu'elle désirait. Elle avait envie d'avoir un mari et des enfants. Elle voulait le bonheur d'autrefois. Un espoir auquel elle était sur le point de renoncer quand elle avait rencontré Brian. Et alors, tout lui avait semblé

possible.

Par la vitre du taxi, Dena regardait les petites routes de Monroe sous la pluie. Elle avait imaginé pour son bébé une enfance différente de la sienne. L'absence de père lui avait toujours été un manque. quand elle s'était rendu compte qu'elle était enceinte, alors que son histoire d'amour avec Brian était au beau fixe, elle avait cru que le rêve pourrait se réaliser. Elle était venue ici sur un coup de coeur, et aujourd'hui il était peut-être temps d'admettre qu'elle avait commis une erreur.

Est-ce la vie que tu désires pour ce bébé? se demandait-elle tandis que le taxi filait dans la nuit et la pluie. Des parents qui ne s'entendent pas, une maison pleine de tensions et de malheur. En comparaison, ne valait-il pas mieux pour un enfant avoir un seul parent et une maison pleine de bonheur? N'est-ce pas

ce que dirait ta mère si elle était encore de ce monde? Sa mère avait toujours parlé de son père avec la plus grande admiration. Elle n'était jamais sortie avec personne après sa mort. Aucun homme apparemment n'était à la hauteur de son souvenir. Dena avait prié

pour rencontrer un jour un homme qui fasse le poids. Peut-

être avait-elle g,ché ses chances en plaçant la barre trop haut. Mais ce qu'elle avait là était définitivement trop peu.

Tu peux t'en sortir seule, se dit-elle, en même temps que des larmes de colère jaillissaient de ses yeux. Ce n'est pas ce que tu espérais, mais tu peux t'en sortir.

Ó se trouve l'entrée? ^a demanda le chauffeur en ralenti sur le boulevard sans lumière qui faisait le tour de la ville. Il fut un temps, lorsque Dena était au lycée, o le paysage ici était totalement rural, mais aujourd'hui presque tout était construit, immeubles d'habitation ou résidences privées, sur de vastes lotissements, et une bonne part du charme rustique et assoupi de cette ville de style colonial avait été sacrifiée au progrès.

´ Là, dit Dena. Entre ces deux lampadaires, il y a une ouverture dans le mur de pierre. ^a

Le chauffeur eut un hochement de tête entendu et vira pour pénétrer dans la propriété de Riley. Dans l'obscurité, le taxi descendit doucement l'allée de gravier, ses phares puissants illuminant les portes en bois des paddocks, de chaque côté de la chaussée. Dena avait imaginé son bébé, leur enfant, à Brian et à elle, grandissant là, se servant de ces portes comme d'une balançoire, montant les chevaux, vivant dans une proximité de la nature qui n'existait presque plus de nos jours. Elle s'efforça de chasser ces images. Vois les choses en face, pensa-t-elle. C'était un rêve.

Le taxi s'arrêta devant un b,timent de ferme, avec de vieilles écuries en torchis et une grange juste derrière.

Brian et elle vivaient dans la maison depuis qu'il avait été contraint de vendre sa caravane et sa parcelle de terre pour payer les factures. Elle avait tenté de

tirer le meilleur parti de la situation, pour lui redonner le moral, en tenant la maison propre et fleurie. Mais progressivement, l'envie de ramasser les cannettes de bière vides de Brian, de faire la vaisselle, de traiter ce lieu comme une maison, lui avait passé. Ces derniers temps, la ferme lui semblait presque hostile.

Dena paya le chauffeur et descendit de la voiture. Elle se massa un instant le dos, à l'endroit douloureux, et resta dehors, près de sa voiture et du camion de Brian, sans envie d'entrer. La maison était sombre, mais elle savait que la cuisine était allumée. Elle voyait aussi la lueur froide et argentée du téléviseur, dans le salon. C'est bon, se dit-elle en inspirant un grand coup. On reprend ses esprits. C'est à ton bébé que tu dois penser maintenant.

Elle ouvrit la porte, entra, jeta un regard circulaire. La maison était confortable. Un confort masculin. Il y avait un canapé écossais, un gros fauteuil, un rocking-chair, des tapis en lorette sur le sol, un porte-revues débordant de journaux de pêche et de chasse. Les parents de Brian étaient divorcés depuis des années et sa mère vivait en Californie.

Il restait peu de traces d'elle dans la maison. En revanche, toutes les affaires de Matthew Riley étaient restées là, bien que le médecin ait annoncé à Brian qu'il y avait peu de chances que son père puisse jamais rentrer chez lui.

L'air de la pièce était vicié et sentait la bière. Brian était affalé dans le fauteuil, en face de la télévision. Un tas de cannettes vides étaient empilées à côté de lui. Il fixait l'écran, mais le son était coupé. Il leva la tête pour regarder Dena en plissant les yeux. Puis il revint à l'écran.

Pas un mot d'excuse, pensa-t-elle. Rien. C'est bon.

Comme tu voudras. Elle savait qu'il attendait une réaction de sa part, reproche ou récrimination. Elle n'allait pas lui faire ce plaisir. Sans un mot, elle traversa le salon et prit le couloir menant à la chambre plongée dans le noir. Elle manipula sèchement l'interrupteur d'une lampe de chevet à l'abat-jour froufrouant, et prit un livre qui se trouvait là.

Avec un soupir, elle le jeta sur le couvre-lit en matelassé synthétique au vague motif de nénuphars. Il y avait un placard avec portes à claire-voie à

l'autre bout de la pièce. Dena marcha jusque-là et ouvrit les portes. Le parfum de pot-pourri en sachet se répandit dans la chambre. Elle se hissa sur la pointe des pieds et réussit à descendre sa valise de la planche du haut.

Pendant qu'elle la jetait sur le lit, elle entendit les pas de Brian s'engager dans le couloir, puis hésiter. Finalement, il vint jusqu'à la porte de la chambre et resta planté sur le seuil, chancelant vaguement en même temps qu'il l'observait.

Dena sentait son regard fixé sur elle, mais décida de l'ignorer, ramassant le livre de poche qu'elle mit dans la valise ouverte. Puis elle se dirigea vers la commode, à côté

de la porte de la salle de bains, et ouvrit le tiroir du haut.

‘ qu'est-ce que tu fais? demanda Brian.

- ¿ ton avis? «a ne se voit pas? » dit-elle, toujours sans se retourner.

Elle sortit soigneusement la lingerie du tiroir pour la placer dans la valise ouverte. Brian contempla la valise comme s'il s'agissait d'un objet inconnu. Elle eut alors un bref regard pour ce visage dont la beauté était noyée dans l'excès de bière, les yeux bleus autrefois pleins de vie à présent vitreux. Une partie d'elle céda à la pitié. quelque part à

l'intérieur de cet homme se trouvait le garçon sérieux et fort qui lui avait fait la cour. Les deux premiers mois ou presque, après son installation ici, avaient été prometteurs.

Mais déjà, il y avait des signes. Des signes qu'elle avait ignorés. L'idée de sa grossesse devait faire son chemin, mais ils s'en sortiraient. Et puis il buvait effectivement plus qu'elle ne l'avait remarqué, mais cela ne l'inquiétait pas vraiment. Pas encore. L'inquiétude vint plus tard. quand elle constata à

quel point il manquait de confiance en lui, combien il était possessif. Au début, elle avait trouvé cela flatteur. Mais ensuite... Même le bébé à venir semblait constituer un rival potentiel. Tu aurais dû voir venir les choses, se reprocha-t-elle. Avant de se dire: qu'est-ce que ça change, à présent?

¿ quoi bon vouloir établir les torts? Maintenant, elle ne devait penser qu'à son bébé.

´ Tu crois que tu vas où? ^a dit-il d'une voix p,teuse, et, l'espace d'un instant, Dena sentit un frisson de peur la traverser.

Non, se dit-elle. Il n'est pas dangereux. Il est simplement ivre. Plus qu'elle ne l'avait encore jamais vu, il fallait bien le reconnaître. Mais ivre, point final.

´ Brian, dit-elle avec autant de naturel qu'elle put. «a ne marche pas. Je crois qu'il vaudrait mieux que j'aille habiter ailleurs.

- qu'est-ce qui ne marche pas? demanda-t-il en plissant les yeux.

- Rien, cria-t-elle. Tout... nous. Toi, qui bois sans arrêt.

Ta jalousie. Tu n'as même pas fait une apparition au cours, ce soir. ...coute, je suis sûre que j'ai ma part de torts. Le bébé mobilise toute mon attention. Et tu as beaucoup de soucis. Bref. Je dois penser au bébé. Si tu te fiches de ton propre enfant, je ne vais pas essayer de te forcer à t'y intéresser.

- Comment puis-je savoir que c'est bien mon bébé? ^a

dit-il.

L'incrédulité écarquilla les yeux de Dena. Elle voulut répondre mais ne parvint même pas à articuler les mots.

Elle secoua la tête.

Ćela dépasse... C'est pathétique, Brian. Je ne peux pas croire que tu aies dit ce que tu viens de dire. ^a

Brian se passa la main dans les cheveux et une expression vaguement penaude s'inscrivit un instant dans ses yeux. Puis il avança en titubant jusqu'au lit et souleva un bout de sous-vêtement en dentelle de la valise. Dena se pencha pour ramasser ses pantoufles à côté du chevet, et les garda en les tenant devant son ventre protubérant. Elle l'observa avec méfiance. Brian froissa la lingerie soyeuse entre ses doigts et hocha la tête, avant de rejeter

l'objet dans la valise.

‘ Tu te tires avec ton nouveau petit ami? demanda-t-il avec une expression mauvaise qui déformait son visage.

- Brian, je t'en prie ^a, dit-elle.

Elle déposa les pantoufles dans la valise avant de sortir une pile de chemisiers d'un tiroir.

‘ Tu es incroyable. Je n'ai pas de nouveau petit ami. ^a

Puis, en le regardant tristement, elle ajouta : ‘ Je n'ai pas de petit ami tout court. ^a

Elle se dirigea vers le placard et commença à décrocher des vêtements de leur cintre.

Ne me tourne pas le dos ^a, ordonna-t-il.

Elle tenta d'ignorer le ton menaçant de sa voix et de garder un ton égal.

‘ ...coute, Brian. Je ne veux pas discuter maintenant parce que tu es ivre. Si tu veux parler avec moi demain... ^a

Elle se mit à penser à un lieu. Elle ne savait même pas où elle allait s'installer. ħ l'hôtel, se dit-elle. Il y avait un hôtel en ville, le Endicott. C'était un vieil établissement de classe, celui dont les parents de Jennifer... son père, aujourd'hui, était propriétaire. Elle pourrait y passer la nuit.

Demain, elle verrait pour la suite. Elle se retourna pour pla-

cer le dernier chemisier dans la valise, mais elle ne l'avait pas encore posé que Brian attrapait la poignée du bagage ouvert et envoyait le tout en travers de la pièce. Les vêtements de Dena volèrent partout, tandis que la valise heurtait le mur avant d'atterrir sur le sol avec un bruit mat.

Dena le regarda, pétrifiée. Lui contempla le bagage écrasé sur le plancher, puis se tourna vers Dena avec une lueur de satisfaction malveillante dans les

yeux.

‘ Dis à ton petit ami de venir prendre tes bagages^a, lança-t-il.

Le coeur de Dena battait à tout rompre et la sueur perlait dans les paumes de ses mains, sur son cuir chevelu.

Espèce de... espèce de... bégaya-t-elle. Espèce de sale ivrogne... ^a

Elle le détestait, la haine l'aveuglait presque, à présent, mais elle savait que dans ses yeux il y avait aussi de la peur.

Il ne s'était jamais conduit de cette façon auparavant.

Jamais...

On se calme, se dit-elle. Réfléchis. Pense à ce qui est important. Les vêtements ne sont pas importants. Il faut seulement que tu sortes d'ici. Elle avait laissé son sac à main dans la cuisine, au passage. Les clés de sa voiture se trouvaient dedans. Elle essaya de se tenir le langage du bon sens, de la raison. Tu vas à la cuisine, tu prends ton sac, tes clés, et tu t'en vas, c'est tout. Ne discute pas à propos des vêtements.

Elle laissa échapper le cintre en plastique qu'elle tenait dans ses mains. Ses doigts étaient glacés. Elle se dirigea vers la porte de la chambre, mais il se mit en travers du chemin.

Excuse-moi, dit-elle en tentant de le contourner, mais il bougea pour l'en empêcher. Je ne plaisante pas, Brian, dit-elle d'une voix calme. Laisse-moi passer. ^a

Un moment, il hésita, et elle fut certaine qu'il allait reculer, s'écarter de la porte et la laisser sortir. Au lieu de quoi il tendit le bras et posa la main contre l'encadrement, lui barrant la voie.

Non, pensa-t-elle. Ce n'est pas possible. Elle ne pouvait pas rivaliser avec sa force. S'il refusait de bouger, elle était coincée.

‘ Je te préviens ^a, dit-elle sur un ton qu'elle voulait déterminé, mais elle

entendit le tremblement de frayeur dans sa voix.

Brian l'observait, il percevait sa peur qui semblait le réjouir.

‘ Tu ne me menaces pas... grommela-t-il. C'est moi qui décide qui va oǔ, et quand...

- Là, ça commence à bien faire ^a, dit Dena.

Plus furieuse qu'effrayée, elle ne tenta pas de forcer le passage, mais fit demi-tour, contourna le lit et saisit le combiné du téléphone sans fil posé sur la table de nuit.

‘ «a commence à bien faire. ^a

Sans lui laisser le temps de comprendre ce qui se passait, il fonça sur le lit pour lui saisir le bras et lui arracher le téléphone. Trahi par l'affaissement du matelas, il manqua son but et attrapa la bretelle de la robe, déséquilibrant Dena, de sorte que ses genoux cédèrent. Il leva sa main libre et la frappa en plein visage. Elle sentit le sang chaud couler de son nez, rouler sur sa lèvre supérieure.

Assommée, Dena toucha sa lèvre et, tandis que Brian se redressait tant bien que mal, elle leva le combiné et l'abat-tit de toutes ses forces, sur ses phalanges. Le couvercle du compartiment à piles explosa et vola dans la pièce. Le paquet de piles pendait au bout d'un fil rouge. Dena frappa encore une fois, toujours sa main, et lorsqu'il l'cha prise avec un hurlement elle courut jusqu'à la salle de bains, claqua la porte sur elle et verrouilla la serrure. Ses mains tremblantes serraient toujours le combiné en morceaux.

De l'autre côté, Brian rugissait et commençait à marteler la porte à coups de poing. Dena vit son visage dans le miroir de l'armoire à pharmacie, blême, avec un filet de sang coulant sur la lèvre supérieure et le menton.

Óuvre cette porte, Dena, criait-il. Je te préviens, je vais l'enfoncer. ^a

Fais quelque chose, se dit-elle. Elle tremblait, ses doigts étaient glacés. Apparemment, la porte allait céder d'un instant à l'autre. De ses doigts gourds

et tremblants, elle replaça les piles dans leur compartiment, en priant pour que le téléphone fonctionne encore malgré l'usage qu'elle en avait fait. Son coeur battit plus vite quand elle entendit le cliquetis des piles se remettant en place, et elle appuya sur la touche de prise de ligne. Par-dessus le bruit des hurlements de Brian et de ses coups de poing dans la porte, elle entendit le bourdonnement béni de la tonalité à son oreille. Elle dut s'y reprendre à deux fois, mais elle réussit.

Elle composa le 911, serra le combiné contre son visage, tandis que des larmes roulaient sur ses joues et allaient se mêler au sang sur son menton.

LA MAISON était presque noire et plongée dans un silence inquiétant lorsque le sergent Tyrell Watkins et l'agent Ken McCarthy arrivèrent dans leur voiture de police, dont la radio était branchée et faisait un bruit rauque. Le sergent Watkins se frotta la moustache d'un air absent en se tortillant sur son siège pour regarder la maison dans le noir et la grange silencieuse.

C'est bien calme ^a, s'inquiéta Ken.

Comme tous les policiers, il savait que la situation la plus explosive à laquelle on puisse avoir affaire dans le métier était un appel pour violence domestique.

‘ Trop calme, convint Tyrell d'un air sinistre. Mais notre gars a peut-être quitté les lieux. En attendant d'être s°rs, gardons l'oeil ouvert.

- Compte sur moi, dit Ken.

- C'est bon, dit Tyrell. On y va. ^a

quand les deux hommes descendirent de la voiture, le cuir de leur blouson grinça. Ils s'approchèrent de la maison. Tyrell sortit son arme.

‘ Police, cria-t-il en frappant à la porte. Ouvrez. ^a

Aucune réponse ne parvint de l'intérieur. Les deux policiers échangèrent un regard prudent, puis Tyrell, sans l,cher son arme, donna un coup d'épaule dans la porte et entra.

La télévision était encore allumée dans le salon et un tas de cannettes de bière gisaient un peu partout, dessinant une sorte de parcours d'obstacles miniature, mais il n'y avait personne. Tyrell se dirigea vers la cuisine éclairée et Ken suivit, le coeur battant. Il ne fallut pas longtemps à

Tyrell pour faire le tour de la question.

‘ Rien à signaler ^a, dit-il.

Le jeune policier poussa un petit soupir et se blinda de nouveau. Le sergent s'engagea dans le vestibule sombre, suivi par le jeune inspecteur.

‘ Police ^a, annonça Tyrell avec son accent traînant.

Il n'y eut pas de réponse. Tyrell inspecta chaque pièce, manipulant les interrupteurs au fur et à mesure, jusqu'à

la dernière chambre qui était déjà éclairée. Il entra, pointa son arme, regarda partout. Des vêtements étaient éparpillés dans la pièce et Tyrell faillit trébucher sur une valise abandonnée à côté de la porte. Le placard était ouvert et des vêtements pendaient de guingois, à moitié décrochés de leurs cintres. Mais la pièce était silencieuse. Tyrell avança jusqu'à la porte close, de l'autre côté du lit. Il y avait des éclats dans le bois. La personne qui avait composé le 911 avait dit qu'elle était coincée dans la salle de bains.

Tyrell essaya de tourner le bouton, mais la porte était verrouillée.

‘ Police, madame. Vous êtes là? Vous pouvez enlever le verrou maintenant. Apparemment, il est parti. ^a

Ken McCarthy, qui se tenait sur le seuil de la porte et dont une jambe était agitée de tressautements nerveux, n'en était pas si s'ûr. Il continuait de surveiller le vestibule, s'attendant à voir surgir un mari enragé qui foncerait sur lui en brandissant un couperet. Il se demandait s'il serait capable de tirer. Il n'avait jamais eu à faire usage de son arme au cours de son bref service comme agent de police de la ville de Monroe, mais il y avait un début à tout. Il regarda du côté de Tyrell qui attendait patiemment devant la porte endommagée. Il semblait toujours aussi serein.

Comme si rien ne le démontait jamais. Je serai comme ça, un jour, pensa Ken, si je reste assez longtemps dans ce boulot.

‘ Tout va bien, madame, dit Tyrell. Vous pouvez ouvrir la porte maintenant. ^a

¿ l'intérieur de la salle de bains, Dena tremblait, assise sur le carrelage, entre la cuvette des cabinets et la baignoire, dans le coin où elle s'était laissée choir pour attendre les secours. Brian avait fini par cesser de cogner dans la porte, et elle avait entendu le moteur de son pick-up rugir dans l'allée, ce qui ne lui avait pas pour autant donné le courage de se lever et d'ouvrir. Elle était restée tassée dans son coin, à attendre en tremblant.

Maintenant, au son de la voix de l'officier de police, de l'autre côté de la porte, elle se força à bouger. Les jambes lui faisaient mal, elles étaient raides et froides d'être restées en contact avec le carrelage. Elle était s'ore, sans avoir besoin de regarder, qu'elle avait des bleus. Prenant appui sur la cuvette et la baignoire, elle se remit sur ses pieds.

Un peu flageolante, elle parcourut les quelques pas jusqu'à la porte qu'elle déverrouilla et ouvrit, les yeux hagards.

Un policier noir et moustachu, le visage lisse mais tendu, la contemplait. Il eut un regard pour son ventre de femme enceinte, puis revint au sang séché sur son visage et son expression se crispa un peu, mais de façon fugitive. Il essayait de ne pas lui laisser deviner sa surprise au moment où la porte s'était ouverte. Au premier coup d'oeil, il avait cru se trouver devant une enfant.

Ést-ce que vous allez bien, madame? ^a s'informa-t-il poliment.

Elle répondit par un hochement de tête affirmatif avant de demander : Il est parti?

- Apparemment oui ^a, dit le policier.

Il rengaina son arme et lui offrit son bras. Dena agrippa la manche de cuir pour émerger de la salle de bains et retrouver la chambre jonchée de vêtements.

‘ Vous devriez vous asseoir ^a, dit Tyrell.

Elle obéit et s'installa dans un fauteuil en osier au coussin orné de volants, dans le coin près du placard. Le sergent rejoignit son agent à qui il parla un instant en privé.

Ken opina et s'éloigna dans le couloir.

‘ Mrs... euh...

- Miss, dit Dena. Miss Russell.

- Miss Russell, nous allons vous conduire à l'hôpital, avant toute chose.

- Je vais bien, dit Dena d'une voix éteinte.

- Je préférerais laisser les médecins en décider. ^a

Dena commença par protester, puis se ravisa.

‘ Vous avez peut-être raison, concéda-t-elle.

- Est-ce que vous pouvez marcher? demanda-t-il.

- Oui, dit-elle en s'extrayant du fauteuil.

- Vous devriez prendre quelques effets, conseilla-t-il.

Vous risquez de ne pas revenir ici de quelque temps.

- On dirait que vous avez une certaine expérience de ce genre de situation ^a, dit Dena.

Le sergent acquiesça sans sourire, avant de se mettre à

ramasser les vêtements éparpillés sur le sol. Dena les fourra rapidement dans la valise qu'elle avait commencé à préparer.

‘ Miss Russell, dans quel genre de voiture est parti votre mari? Nous allons

devoir le récupérer et avoir un entretien avec lui. ^a

Dena voulut protester, expliquer, discuter de la situation, mais sur le moment, la seule chose qu'elle trouva à dire fut cette mise au point : Il n'est pas mon mari. Dieu soit loué. ^a

Dena était assise sur la table d'examen du service des Urgences et attendait le retour du médecin avec les résultats de ses analyses. Le sergent Watkins s'était isolé dans la salle des infirmières pour téléphoner. quant à l'agent McCarthy, il avait disparu depuis leur départ de chez Riley, mais elle savait que le sergent Watkins s'était entretenu à plusieurs reprises avec lui entre-temps.

Elle ferma les yeux, et les coups de marteau qui lui résonnaient dans la tête semblèrent s'aggraver. Tout à coup, la doctoresse qui s'était occupée d'elle un moment auparavant réapparut par la porte battante, tenant un dossier médical. Elle s'approcha et lui tapota le genou. quand il vit le médecin, le sergent Watkins mit fin à sa communication et se tint à proximité, en observant une distance respectable.

Nous avons fait tous les contrôles, Miss Russell, dit le médecin. Vous allez bien et le bébé aussi. ^a

Dena soupira et trouva la force d'un pauvre sourire.

Il faut simplement que vous soyez prudente pendant les prochaines vingt-quatre heures et que vous guettiez le moindre saignement.

- Entendu, dit Dena.

- Votre visage risque de vous faire souffrir un peu, mais il n'y a rien de cassé.
^a

Dena hocha juste la tête, la honte l'empêchant de soutenir le regard du médecin.

Vous devriez vous assurer la présence de quelqu'un auprès de vous, cette nuit; au cas où vous saigneriez. ^a

Dena hocha encore une fois la tête.

La doctoresse leva les sourcils pour s'adresser au sergent.

‘C'est bon, dit-elle. Nous avons terminé. ^a

Dena se laissa glisser en bas de la table d'examen et ajusta sa robe. Tyrell lui tint la porte ouverte et elle passa dans la salle d'attente. Elle ressentit avec acuité la présence des autres personnes, leur regard curieux posé sur elle, femme enceinte jusqu'aux yeux au visage tuméfié, accompagnée par un officier de police. Elle avait peine à croire qu'il s'agissait d'elle. Ce genre de choses arrivait dans ces reconstitutions d'histoires dingues et véridiques qu'on voyait à la télévision. Pas aux gens normaux. Je suis diplômée de l'université, avait-elle envie de crier. Je comprends le français et j'ai réalisé le décor d'un g,teau servi à Donald Trump. Comme si cela avait de l'importance. Il y aurait de quoi rire si la situation n'était pas aussi triste. Les portes s'ouvrirent automatiquement et Dena hésita un instant sous les éclairages halogènes, en contemplant le parking dans l'obscurité.

‘que se passe-t-il maintenant? demanda-t-elle.

- Eh bien, nous allons vous raccompagner où vous voulez, pour passer la nuit.

- Je pense aller à l'hôtel Endicott, dit-elle.

- Vous avez entendu le médecin, madame. Il ne faut pas que vous restiez seule. ^a

Dena ne répondit rien et Tyrell eut la nette impression qu'elle n'avait nulle part où aller. Puis elle poussa un soupir.

Elle glissa la main dans la poche de sa robe et sortit un petit morceau de papier. Elle n'avait pas d'autre solution.

‘Je vais aller chez mon amie, dit-elle d'une petite voix.

Elle m'hébergera pour la nuit. ^a

Ils marchèrent jusqu'à la voiture de police et Tyrell lui ouvrit la portière.

Gauchement, Dena s'installa sur le siège passager et attendit qu'il fasse le tour pour venir s'installer au volant. La radio crachait des sons inintelligibles. Elle scruta l'obscurité, hébétée.

Tyrell monta dans la voiture.

Ó elle habite, votre amie? ^a demanda-t-il.

Dena hésita, puis se souvint. L'ancienne maison des Morgan.

Chestnut Street ^a, dit-elle.

Le visage du policier resta impassible lorsqu'il démarra.

´ Je n'ai donc pas à aller à la police? dit Dena.

- Pas ce soir, dit Tyrell. Demain, vous devrez faire une déposition. Vous avez plusieurs solutions, précisa-t-il en énumérant les options : porter plainte pour coups et blessures, déménager, demander une mesure d'éloignement, chercher une aide psychologique. ^a

Dena écouta en silence. Puis elle dit : ´ Je ne veux pas porter plainte. ^a

Tyrell fit son possible pour réprimer un soupir tandis que la voiture de police s'engageait dans les rues tranquilles de Monroe. Elles étaient toutes les mêmes, ces femmes. Difficile de les plaindre.

´ Je crains que cela ne soit pas possible, Miss Russell, expliqua-t-il. Nous sommes contraints d'enquêter, même si la victime ne souhaite pas témoigner.
^a

Dena appuya son front contre la vitre fraîche du côté passager.

´ Je veux seulement en finir et oublier ^a, dit-elle.

Tyrell hocha légèrement la tête. Combien de fois avait-il entendu ce discours, ou ses diverses variantes ? Il était agacé

à l'idée que ses hommes et lui devaient aller affronter des tyrans domestiques

violents au péril de leur propre sécurité, pour voir ensuite l'épouse ou la petite amie battue faire volte-face et rentrer gentiment au bercail.

Dena se redressa et regarda de son côté.

‘J'apprécie que vous vous soyez dérangé pour me porter secours ce soir, sergent Watkins.’^a

Tyrell Watkins opina poliment, le visage figé comme un masque.

‘Il n'avait jamais agi de cette façon auparavant,’ dit Dena.

Rien ne pouvait le laisser prévoir. Je n'aurais jamais cru cela possible.’^a

Encore un couple idéal qui dérape, pensa cyniquement Tyrell. quelle surprise!

‘On y est. C'est la maison, là,’ dit Dena. Avec toutes les fenêtres.’^a

‘Tiens,’ dit Jennifer en tendant soigneusement un bol de soupe de légumes à son mari, Ron. Fais attention, c'est chaud.’^a

Reconnaissant, Ron prit le bol et le plaça sur un magazine posé sur la table basse, devant lui.

‘Merci, chérie,’ dit-il. Je n'ai pas eu une seconde pour avaler quoi que ce soit avant de prendre le train ce soir. Et ensuite, nous avons le cours...

- Et puis, avec cette pluie glaciale^a, renchérit Jennifer en s'installant à côté de lui, sur les coussins du canapé.

Ron s'inquiéta aussitôt.

‘Tu as froid?’ demanda-t-il. Tu ferais mieux de te changer, si tes vêtements sont mouillés.

- Je vais très bien, dit-elle en se frottant les mains. Ce n'est pas le froid qui me fait trembler.’^a

Ron la regarda et se fit solennel.

´ Je sais, chérie ^a, dit-il.

Depuis leur retour, sa femme était bouleversée.

´ Je n'arrive pas à y croire, Ron, dit-elle. Je savais qu'il avait une nouvelle petite amie. Connaître son identité ne faisait pas grande différence. Mais découvrir que c'est Dena. Une amie.

- Calme-toi, chérie, dit-il. Tu ne peux pas te permettre de te mettre dans tous tes états. ^a

Il souffla sur sa soupe et avala une cuillerée avec un crac-ker.

´ Tu n'en prends pas? demanda-t-il.

- Un peu plus tard, peut-être ^a, dit-elle avec une grimace.

Elle avait des nausées pratiquement depuis le début de sa grossesse, même si elle s'en plaignait rarement.

Elle ne se rend pas compte... Elle ne sait pas ce qu'il a fait ^a, dit Jennifer.

Ron mangeait sa soupe, l'air songeur.

´ Tu sais, j'ai le sentiment qu'elle va t'appeler. Encore que tu doives être prudente dans ce que tu vas lui dire.

- Ce que je vais lui dire ? glapit Jennifer. La vérité, voilà ce que je vais lui dire. La vérité.

- Jenn... voulut-il la mettre en garde.

- Ron, elle doit savoir.

- Chérie, il existe une chose qu'on appelle diffamation.

- Ce n'est pas de la diffamation. C'est la vérité, cria-t-elle.
- Il n'a jamais été inquiété. Il n'y a eu aucune charge retenue contre lui...
- Tu te mets de son côté?
- Tu sais bien que non. Je partage complètement tes sentiments. ^a

Il n'avait pas connu la soeur de Jennifer, Tanya. Elle était morte depuis longtemps quand il avait rencontré

Jennifer. Tanya avait cinq ans de moins que Jennifer, et elle s'était mise en ménage avec Brian Riley juste en sortant du lycée. Moins de neuf mois plus tard, elle était morte.

Brian Riley avait affirmé qu'elle s'était fracassé le crâne en glissant dans la douche. Officiellement donc, Tanya était morte de mort accidentelle. Mais Jennifer n'y avait jamais cru. Tanya l'appelait souvent en larmes à cause de la jalousie de Brian, de son caractère, de la façon dont il la traitait. Mais malgré toutes les exhortations de Jennifer, Tanya n'avait jamais appelé la police.

‘ Je pense qu'il est dangereux, affirma Ron avec véhémence. Et je ne crois pas que tu réagisses de façon excessive. ^a

Jennifer regarda son mari avec sérieux.

‘Dommage que tous les hommes ne soient pas comme toi. ^a

Ron sourit en lui frottant le genou.

‘ Je pense que tu devrais parler à Dena. J'ai le sentiment qu'elle écoutera. Manifestement, leur relation n'est pas au beau fixe, dit-il.

- C'est bien ce qui me fait peur, dit Jennifer. Parce qu'avec Tanya, il a été heureux au début. C'est seulement lorsque les choses ont commencé à se gâter que j'ai eu les premiers coups de fil.

- Il n'est pas trop tard, dit-il. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider.

- Je sais ^a, dit-elle.

Il avait douze ans de plus qu'elle, ce qui se voyait à ses tempes grisonnantes. Son premier mariage ne lui avait pas donné d'enfants et s'était terminé par un divorce.

Anita, sa première femme, avait changé et souhaité reprendre sa liberté. Tant pis pour elle, pensait Jennifer.

Elle avait le sentiment qu'avoir trouvé Ron était une chance qui faisait d'elle la femme la plus heureuse du monde. Ils étaient mariés depuis moins d'un an, mais cette année avait été une année de grand bonheur pour eux deux.

Les yeux de Ron se posèrent sur sa nouvelle femme qui le couvait d'un regard adorateur.

‘ qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

- Rien. Mange ta soupe avant qu'elle refroidisse ^a, dit-elle en lui souriant.

Le téléphone sonna dans la cuisine. ‘ Je réponds ^a, dit-elle.

Il la regarda disparaître dans l'obscurité de la salle à manger en pensant à la seconde chance qui lui avait été donnée. Mieux qu'une seconde chance. Il entendait le murmure de sa voix dans la cuisine, puis un gloussement ravi.

Elle sortit, la main plaquée sur le combiné.

‘ Laura et Skip se marient, annonça-t-elle, radieuse.

- Formidable ^a, s'écria Ron.

Laura était la meilleure amie de Jennifer à Boston, et Skip était le colocataire de Ron pendant leurs études. Bien qu'ils travaillent dans le même hôpital, Laura et Skip ne se connaissaient pas avant que Ron et Jennifer les présentent l'un à l'autre.

‘ Ils veulent qu'on soit leurs témoins ^a, jubila Jennifer.

Ron sourit, émoustillé par le plaisir de sa femme.

‘Je ne sais pas, dit-il pour la taquiner. qu'en penses-tu?

- Bien sûr qu'on accepte ^a, cria Jennifer.

Et Ron d'acquiescer d'un hochement de tête.

‘Fais-leur mes amitiés ^a, dit-il.

Un instant, il songea au coût du voyage jusqu'à Boston, un week-end complet, la location du smoking, une robe neuve pour Jennifer. Puis il se reprocha sa pingrerie.

Réagir à l'annonce d'une aussi bonne nouvelle en pensant à l'argent était trop moche. Personne plus que Skip et Laura ne méritait un coup de pouce du destin. Diabétique depuis l'enfance, Skip avait passé sa vie à se battre contre une santé déficiente. Il était devenu médecin avec une authentique compassion pour les patients qu'il soignait.

quant à Laura, qui était infirmière, elle sortait d'un divorce épouvantable qui lui avait coûté ses enfants, arrachés à elle par la vindicte de son ex-mari. Finalement, après toutes ces années de malheur et de désillusion, ils avaient trouvé un peu de bonheur ensemble. Il ne pouvait réfré-ner un sentiment de fierté d'avoir contribué, avec Jennifer, à ce nouveau bonheur.

Ron desserra son noeud de cravate et attrapa la télécommande de la télévision, pendant que Jennifer repartait vers la cuisine. Pourquoi ne pas regarder un truc? La conversation avec Laura promettait de durer un moment.

Il se mit à zapper d'une chaîne à l'autre, pour trouver un programme susceptible de l'intéresser. quelque chose de court. Il ne pouvait pas se lancer dans un vrai film. Le transport entre ici et Philadelphie lui prenait plus d'une heure et il devait donc se coucher un peu plus tôt. Ce qui ne le dérangeait pas, au demeurant. Jusqu'à présent, tout se passait bien, en dépit du fait que sa mutation ici signifi-ait beaucoup moins de clients qu'à Boston. Il était simplement un peu nerveux à cause d'une rumeur troublante qu'il avait entendue aujourd'hui. On parlait au bureau d'une fermeture prochaine de la

filiale de Philadelphie. Il n'avait pas encore eu confirmation. Il priait juste pour qu'il s'agisse d'élucubrations gratuites. Comment annoncer la nouvelle à Jennifer? Elle qui était si contente de retrouver sa ville natale, d'avoir une nouvelle maison. Il ne voulait pas la décevoir. Il était une sorte de héros à ses yeux.

La télécommande trouva un match de football, largement commencé. Les Patriots, le troisième quart temps.

Parfait, se dit-il. Mon ancienne équipe. Il poussa un peu son bol de soupe et s'installa confortablement. De la cuisine lui parvenait l'écho agréable de la voix de sa femme. Ron sortit les pieds de ses chaussures, s'enfonça dans les coussins, se laissa absorber par le match.

Tout à coup, son bien-être fut interrompu par le bruit de quelqu'un toquant à la porte. Ron jeta un coup d'oeil agacé

à sa montre. qui diable pouvait bien débarquer à cette heure? Avec un soupir bougon, il glissa de nouveau ses pieds dans ses chaussures et se leva. Puis il alla ouvrir et scruta la nuit pluvieuse.

Dena Russell se tenait sur le pas de la porte, le visage blanc à l'exception d'une marque violacée sur le côté. Le long du trottoir, juste devant la maison, était rangée une voiture de police, contre laquelle était appuyé un policier, les bras croisés sur la poitrine.

‘ Dena? interrogea Ron.

- Je suis désolée de vous déranger, Ron, dit-elle.

- qu'est-ce qu'il y a? que s'est-il passé? Entrez ^a, dit-il.

Dena restait sur le seuil de la porte.

Ć'est terriblement gênant, dit-elle. J'ai... il y a eu... des problèmes... Je ne connais plus personne ici. Je n'avais absolument nulle part oŹ aller.

- Pas du tout, vous avez bien fait de venir ici ^a, dit-il.

Ron sentit que Jennifer arrivait derrière lui, tenant toujours le combiné contre son oreille. Elle le serra un instant sur sa poitrine et rejoignit son mari, contemplant son amie, toujours sur le pas de la porte.

´ Dena, pour l'amour du ciel? ^a

Dena regarda son amie d'enfance.

´ Brian m'a frappée, annonça-t-elle sans précautions oratoires. J'ai d° appeler la police. J'ai besoin d'un endroit o

passer la nuit.

- Laura, je vais devoir te rappeler plus tard ^a, dit Jennifer dans le combiné avant de raccrocher. Puis elle tendit la main à Dena. ´ Je n'arrive pas à y croire, dit-elle en secouant la tête. Le salaud. Rentre tout de suite, ajouta-t-elle, en tirant son amie à l'intérieur de la maison.

Tu restes chez nous. ^a

TYRELL Watkins poussa la porte du b,timent trapu en brique rouge qui servait de poste de police à Monroe, et il entra. Il salua Peg, la standardiste, qui désigna une boîte de cookies ouverte sur son bureau et articula : ´ Prenez ^a, en même temps qu'elle tenait le standard.

Tyrell se servit et croqua avec plaisir dans le biscuit. ¿ cette heure de la soirée, il avait toujours faim.

Le soir, le poste ne bénéficiait que d'une équipe plus que restreinte pour assurer le service, tandis que plusieurs voitures patrouillaient à l'extérieur. Tyrell se dirigeait vers son bureau pour commencer son rapport sur cet appel lorsque, à sa grande surprise, il vit Ken McCarthy sortir des toilettes.

´ Salut, dit-il. On en est o? Tu as trouvé notre gars? ^a

Une certaine gêne s'inscrivit un instant sur le visage du jeune policier qui évita le regard du sergent.

Óuais, ouais, on l'a trouvé.

- Vous n'avez pas déjà terminé la procédure de mise en garde à vue ^a, dit Tyrell.

Ken secoua la tête et poussa un soupir.

Non, dit-il.

- Alors? Il est où? ^a

Avant que Ken ait le temps de répondre, la porte du bureau du chef Lou Potter s'ouvrit et un homme jeune, beau, aux cheveux bruns, sortit et se dirigea vers eux. Il portait un jean sale, une veste de palefrenier, des bottes de cow-boy, et il marchait sans voir personne.

Tyrell l'observa un instant avec curiosité puis s'écria:

Ho!... Boots. ^a

Brian Riley sursauta et leva les yeux, puis son regard se fixa sur Tyrell. Un sourire s'inscrivit sur son visage tandis que les deux hommes avançaient l'un vers l'autre pour se saluer. Leurs mains se joignirent, les doigts bougèrent pour verrouiller la prise, et ils resserrèrent l'étreinte.

« alors, dit Brian. Je ne savais pas que tu étais flic. C'est que ça fait un sacré bout de temps.

- Comme tu dis, rigola Tyrell. Depuis le lycée, non? ^a

Dans son souvenir, ils n'avaient joué ensemble que pendant un an dans l'équipe de base-ball du lycée. Boots était un peu plus jeune que lui. De quelques années. Il jouait batteur - ou bien lanceur? La chose en revanche que Tyrell n'oublierait jamais, c'était ce samedi après-midi sur le parking, après le match, quand une bande de supporters mécontents n'avaient pas apprécié que le receveur ait perdu deux balles en tentant un coup désespéré. Leurs insultes, pour la plupart des apos-trophes racistes, lui faisaient encore mal quand il y pensait. Seul Boots, qui devait son surnom à son inévitable attirail de cow-boy, avait fait front avec lui jusqu'au bout ce jour-là.

qu'est-ce que tu fais là, vieux? ^a demanda Tyrell.

Sourire penaud de Brian.

Éuh... j'ai un peu cherché les ennuis, ce soir. ^a

Tyrell hocha la tête d'un air entendu. Il sentait les relents d'alcool dans l'haleine de son interlocuteur.

Ést-ce que je peux faire quelque chose pour toi? ^a

demanda-t-il. Un renvoi d'ascenseur tardif.

Mais Brian fit non de la tête. C'est une affaire réglée ^a, dit-il.

Au même moment, le chef Potter émergea de son bureau en se frottant le visage d'une main charnue. Il était en tenue civile - pantalon kaki, chemise de velours côtelé

et mocassins en daim. Lou Potter était veuf - sa femme Hatty était morte deux ans plus tôt d'un cancer du sein.

Lou, qui avait la soixantaine bien sonnée, approchait de la retraite et souffrait lui-même de problèmes cardiaques.

Il habitait maintenant chez sa fille, Kim, avec le mari de celle-ci et leurs deux enfants. Il avait engagé Tyrell au rang de sergent à la sortie de son service, lui accordant le bénéfice de ses états militaires contre l'avis du capitaine Heath Van Brunt, lui-même sorti du rang et considérant cette décision comme une hérésie. Le chef Potter balaya la salle du regard et fit signe à Tyrell, qu'il convoqua dans son bureau.

Sergent, je peux vous voir un instant? ^a

Tyrell s'adressa à son ancien coéquipier : ' Bon, il faut que j'y aille. T'en fais pas. ^a

Brian prit congé de façon décontractée.

' Ravi de t'avoir revu, Tyrell. ^a

Ken, qui avait observé leur conversation avec une expression bizarre, hocha la tête en regagnant son bureau. Tyrell fronça les sourcils.

‘ qu'est-ce qui ne va pas?

- C'est lui, dit Ken.

- Lui, qui? ^a

Tyrell n'appréciait pas ce chuchotement sibyllin.

‘ Le petit ami. Brian Riley. ^a

Tyrell se retourna pour regarder Boots franchir la porte du poste de police et retrouver la nuit. Il avait toujours le sourcil froncé en pénétrant dans le bureau du chef.

‘ Fermez la porte ^a, dit Lou Potter.

Contrarié, Tyrell s'exécuta néanmoins. Lou Potter se laissa choir pesamment dans son fauteuil et indiqua un autre siège à Tyrell.

‘ Asseyez-vous, Tyrell, dit-il.

- que se passe-t-il? que faites-vous ici à cette heure, chef? ^a

Lou Potter se frotta encore une fois le visage.

‘ Je suis au courant de l'appel au 911, dit-il. Je sais tout.

Brian m'a appelé quand on l'a amené au poste. ^a

Tyrell perçut le ton familier avec lequel le chef prononçait le nom et devina ce qui allait suivre.

‘ ...coutez, je connais ce gamin depuis toujours, Tyrell.

Son père et moi avons un long passé commun. Très long. ^a

Tyrell comprenait. Feu son grand-père, Reggie Brown, avait également un long passé commun ^a avec le chef. Ils allaient à la pêche ensemble, ce qui expliquait aussi le poste de sergent de Tyrell à la police. Lou Potter, ou la fidélité

incarnée.

Comment va la petite amie? demanda Lou.

- «a va, admit Tyrell. quelques contusions.

- Ken m'a dit qu'elle n'est pas chaude pour porter plainte. ^a

Tyrell acquiesça.

Bon, Tyrell, écoutez un peu. Nous savons, vous et moi, que ces histoires de couple ne sont pas toutes de même gravité. Il n'y avait pas d'arme, n'est-ce pas? Le gosse n'a pas de dossier?

- Non. Pas d'arme.

- Je ne suis pas en train de l'excuser, attention, mais ce gosse a eu les pires ennuis, ces derniers temps. Croyez-moi. Il y a peu, mon ami Matt, le père de Brian, a fait une attaque au volant de sa voiture qui est partie dans le décor.

Procès, frais médicaux, le père de Brian est toujours à l'hôpital... ^a

Tyrell eut une grimace compatissante, mais le chef ne le remarqua pas et continua d'enfoncer le clou.

La petite amie était enceinte - elle vient juste de s'installer chez lui, pour ajouter encore aux soucis de Brian.

Matt Riley ne peut ni parler ni manger. C'est une pitié, Tyrell. De quoi vous briser le cœur. ^a

Tyrell opina. Il savait que le chef allait souvent rendre visite à un vieil ami, à l'hôpital. ȝ présent qu'il reconstituait le puzzle, il comprenait.

C'est terrible, convint le sergent.

- Vous savez comment les choses se passent, poursuivit sérieusement le chef. Je vous parle en ami, actuellement.

Le gamin fait son possible pour aider son père, il prend l'exploitation en charge, il y a le bébé à venir, il est surmené, à bout de nerfs. Vous avez une idée de la suite. La petite amie se sent négligée, elle a toutes ces hormones de la grossesse qui lui tapent sur le système, alors elle le harcèle jour et nuit. Il boit quelques bières de trop, juste pour tenter de se détendre, et pas le temps de faire ouf - vlan!

c'est arrivé.

- Ben oui, dit Tyrell.

- Je sais ce que vous pensez, sergent. Et croyez-moi, je me suis déplacé lorsqu'il m'a appelé ce soir, j'ai bien lu le procès-verbal. Je lui ai dit que j'étais désolé pour tous les ennuis qu'il avait, mais que frapper une femme n'était pas la bonne façon de résoudre les problèmes. Je lui ai dit que je ne voulais plus jamais le revoir ici -jamais. C'est un bon gars, au fond, Tyrell. Il pleurait lorsque j'en ai eu fini avec lui.

- ...coutez, chef...

- Je sais. Je sais. ¿ quoi cela servirait-il de le boucler?

La petite amie ne témoignera pas. Il n'y a pas eu usage d'arme. Il a déjà tellement de soucis. Enfin, je connais bien les nouveaux protocoles et tout le truc... Mais je vous parle ici d'homme à homme... ^a

Tyrell leva une main.

Suffit, chef. C'est bon. Je connais Boots.

- Boots?

- Brian... Riley. Je n'ai pas réagi au nom lorsque nous avons reçu l'appel. Nous avons joué dans la même équipe de foot, au lycée. C'est un type bien.

Et puis j'ai une dette envers lui. ^a

Soupir de Lou.

Óui, c'est un type vraiment bien. Vous savez comment les circonstances forgent un bonhomme? ^a

Tyrell savait. Il savait aussi, tout comme le chef, que plusieurs fois, lui, Tyrell, avait rel,ché un ami avec un avertissement alors que, techniquement, en appliquant la loi à la lettre, il aurait d° lui passer les menottes et lui lire ses droits.

‘J'espère simplement qu'il va se calmer un peu, dit Tyrell.

- Tyrell, il n'y aura pas d'autre fois. J'en donnerais ma main à couper. Mais écoutez, pourquoi ne pas garder cette histoire entre nous? Inutile de mettre Heath au courant. ^a

Tyrell comprenait exactement ce que le vieil homme était en train de lui dire. Heath Van Brunt, qui était actuellement dans le Rhode Island o° il participait à une confé-

rence-débat sur l'application de la Loi, suivait toujours les procédures à la lettre. Il n'accepterait jamais de couvrir ce genre d'entorse au règlement.

Íl arrive qu'un chef doive se fier à son propre jugement ^a, dit Lou.

Tyrell fut pris d'un sentiment de culpabilité en pensant à la petite amie, recroquevillée dans la salle de bains. Il chassa cette image.

‘ Vous avez raison, dit-il. Pas de quoi faire un drame.

Boots aura compris la leçon. ^a

Tyrell lut un instant de doute et d'inquiétude dans les yeux du chef.

‘J'en suis certain, dit le chef Potter. ¿ cent pour cent. ^a

En dépit de ses propres doutes, Tyrell manifesta son accord.

Jennifer referma la porte de sa chambre et rejoignit son mari au lit. Ron la prit dans ses bras et la serra fort. Il sentit le frisson qui la parcourait.

‘ Tu lui as dit? ^a demanda-t-il.

Jennifer fit non de la tête.

‘ J’ai pensé que je ne pouvais pas lui annoncer ça de but en blanc. Elle pourrait dire que j’avais quelque chose contre lui. Je lui ai raconté qu’il avait un passé... la réputation de maltraiter les femmes.

- Je suis un peu surpris que tu ne lui aies pas déballé

toute cette histoire abominable.

- J’ai réfléchi à ce que tu as dit. quelque chose m’a retenue de le faire. Elle est tellement bouleversée, ce soir.

J’ai eu le sentiment qu’elle avait d’abord besoin d’une amie à qui se confier. Elle m’a parlé de leur relation. J’ai vraiment eu l’impression d’entendre une histoire que je ne connaissais que trop. ^a

Jennifer se libéra de son étreinte et s’assit dans le lit, sa chemise de nuit en flanelle à fleurs formant une tente autour d’elle.

‘ Je lui ai dit qu’elle devrait porter plainte, ajouta-t-elle.

Mais elle m’a répondu qu’elle ne le ferait pas.

- Pourquoi cela? ^a demanda Ron qui avait pourtant une certaine idée de ses raisons.

Il était compréhensible pour lui que Dena répugne à

s’embarquer dans une longue procédure judiciaire. Ce qu’elle avait subi était déjà assez pénible sans qu’elle ait envie de s’imposer l’humiliation supplémentaire de raconter encore et encore. Mais il était inutile d’évoquer ce point avec Jennifer. Elle avait un sens trop aigu de ce qui était juste ou pas. Et son expérience avec Tanya l’avait rendue inflexible en ce domaine.

Jennifer remua la tête.

Elle dit qu'elle désire seulement en finir, expliqua-

t-elle. Elle dit qu'elle sait depuis un moment qu'ils n'arriveront pas à s'entendre. Elle veut une rupture. Une rupture claire et nette.

- Ce n'est peut-être pas ce que lui veut, observa Ron.

Surtout avec un bébé en route.

- Je sais. Le bébé augmente les risques dans ce genre d'affaires, dit Jennifer. Les enfants peuvent réellement augmenter le prix à payer avec des types comme ça. Je veux dire cruels et vindicatifs. Je t'ai parlé de Clifford. ^a

Il fallut une seconde à Ron pour situer ce nom. Puis la mémoire lui revint. Clifford était l'ex-mari de son amie Laura. Il ne l'avait jamais croisé, mais il connaissait l'histoire. En fait, Jennifer et Laura s'étaient rencontrées dans un groupe de soutien aux victimes de maltraitance et à leur famille, à Boston, après la mort de Tanya.

´ Regarde les choses sous cet angle, chérie. Si elle songeait déjà à le quitter, cet événement est susceptible de lui fournir l'argument supplémentaire dont elle a besoin. Tu vois ?

- Hum. Je l'espère, dit-elle.

- Et si elle a besoin d'une motivation définitive, il est temps de lui parler de Tanya.

- C'est bien mon opinion, dit Jennifer.

- Demain, je ferai un saut là-bas en voiture pour prendre ses affaires, si elle veut.

- J'irai avec toi, dit Jennifer.

- Jeun... protesta-t-il.

- Tu ne vas pas me priver de ce plaisir, tout de même?
- Nous verrons demain, dit-il.
- Et elle peut rester ici aussi longtemps qu'il faudra. ^a

Ron acquiesça. Il n'était pas emballé à la perspective d'avoir une invitée à demeure, mais il n'allait pas se disputer avec Jennifer à ce sujet. Il savait combien elle s'était sentie coupable de ne pas en avoir fait davantage pour Tanya.

De ne pas avoir insisté pour qu'elle quitte Brian. De ne pas être intervenue physiquement en venant la chercher. Elle n'abandonnerait jamais une amie dans cette situation.

‘ Bien s°r, dit-il. Maintenant, petite madame, il est temps de se reposer un peu. Vous devez penser à notre bébé. ^a

Il se tourna dans le lit et débrancha le téléphone sur la table de nuit.

‘ Des fois que Brian soit pris d'envie de converser au téléphone cette nuit. Comme ça, il ne nous réveillera pas. Je ne laisserai personne troubler le sommeil de ma beauté. ^a

Jennifer lui sourit.

‘ J'ai vraiment de la chance de t'avoir ^a, dit-elle.

Ron la serra de nouveau dans ses bras.

‘ C'est moi qui ai de la chance ^a, dit-il.

Assise sur une chauffeuse à fleurs jaunes près de la fenêtre de la chambre d'ami, Dena scrutait l'obscurité.

Monroe, la petite ville assoupie qu'elle considérait comme une sorte de bercail, était désormais endormie et respirait paisiblement. Mais Dena était tout sauf paisible.

Jennifer avait été une amie parfaite. Elle avait laissé Dena parler, sans lui reprocher ses erreurs. Elle n'avait aucune indulgence pour Brian - un homme à fuir -, et Dena devinait que son aversion et son mépris pour lui devaient avoir des motifs personnels. Dont elle n'avait au demeurant rien dit, et Dena ne tenait pas vraiment à savoir. Elles avaient parlé un moment, puis Jennifer avait fini par regagner sa chambre, son mari qui attendait.

Dena était reconnaissante à sa vieille amie de l'avoir si spontanément reçue. Tout le monde n'en aurait pas fait autant, mais Jennifer avait toujours eu cette générosité.

Lorsqu'on était son amie, on le savait. Elle avait de la chance d'avoir trouvé un mari aussi formidable que Ron.

Si quelqu'un le méritait, songea Dena, c'était bien elle. En même temps, il était impossible de ne pas éprouver une pointe de jalousie devant leur bonheur. Cette maison, douce, prête à accueillir un nouveau bébé. Elle avait jeté

un coup d'oeil à la nursery, au passage, quand elles parcouraient le couloir menant à la chambre d'ami, et un pincement d'envie l'avait presque pliée en deux. Où allait-elle emmener son propre bébé, le moment venu? Actuellement, elle n'en savait rien.

Dena avait souvent envie d'avoir encore sa mère, et cette envie était ce soir plus forte que jamais. Elle se souvint des années vécues à Monroe, quand elle fréquentait le collège, puis le lycée. Sa mère faisait de longues heures de travail pour les élever, mais elles avaient néanmoins vécu ici des moments heureux. Elle n'était jamais trop fatiguée pour aller au cinéma ou bavarder tard le soir.

Si seulement je pouvais te parler ce soir, songea Dena avec nostalgie. Mais inutile de s'interroger sur ce que sa mère aurait dit. Lorsque Dena avait commencé à sortir avec des garçons, sa mère avait dit: Ne laisse jamais un homme lever la main sur toi, sous aucun prétexte. Se disputer est une chose. Tout le monde se dispute. On peut toujours résoudre une dispute. Mais si un homme te frappe... Ton père et moi, nous ne t'avons jamais frappée. Pourquoi laisserais-tu qui que ce soit le faire? Surtout une personne qui prétend t'aimer.

Je n'y retournerai pas, maman, pensa Dena. Je ne retournerai jamais auprès de lui. Elle passa une main absente sur son ventre rond en songeant à tous ses rêves désormais brisés. Elle se souvint de ce week-end pour la réunion des anciens du lycée, de Brian qui l'avait mobilisée pendant toute la soirée avant de la ramener à la ferme pour lui montrer les étoiles. Les longs week-ends romantiques qui avaient suivi. La grossesse, malgré leurs précautions. Ils y avaient vu un signe du destin, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. La honte de n'avoir pas écouté ses doutes et d'avoir plongé les yeux fermés lui enflamma les joues. Aujourd'hui, il te faut payer, pensa-t-elle en se caressant le ventre, pour s'excuser auprès de son bébé.

Non, ce n'était pas la bonne façon de voir les choses, se reprit-elle. Certes j'ai commis des erreurs, mais tu n'en fais pas partie. Je vais prendre soin de toi. Je te protégerai, promit-elle. Nous nous en sortirons ensemble.

Comme Maman a su le faire. Cette idée la réconforta.

L'apaisa, mais pas au point de lui donner envie de dormir. Elle regarda par la fenêtre et contempla la nuit sans étoiles.

Le LENDEMAIN, le jour se leva gris et froid. Dena, qui n'avait trouvé le sommeil que vers cinq heures, se sentait épuisée en montant le chemin pavé pour accéder à La Petite Auberge, avec en tête ce que pourrait être la prochaine étape de sa vie. Il lui fallait un plan. Sa voiture et ses objets personnels se trouvaient encore dans la ferme de Riley. Pendant le petit déjeuner, Ron et Jennifer avaient proposé de se rendre là-bas dans l'après-midi pour récupérer ses affaires, et en dépit du fait que cette décision lui semblait précipitée et qu'elle ne se sentait pas prête à franchir ce pas, elle savait au fond d'elle qu'il n'y avait aucune raison d'attendre.

C'est donc entendu ^a, avait dit Ron en la déposant à son travail, et elle se rendit compte, le coeur gros, qu'en effet la cause était entendue.

Comme elle franchissait le treillis couvert de vigne vierge masquant l'entrée, elle repéra du coin de l'oeil un soudain mouvement dans les feuilles.

ˆ Dena ^a, dit une voix pressante.

Réprimant un cri, elle pivota sur elle-même et regarda.

Le visage de Brian semblait flotter dans les ombres. Ses yeux étaient rouges, cerclés de cernes sombres, comme si lui non plus n'avait pas dormi. Et tu dois avoir une sacrée gueule de bois, pensa Dena, sans une once de compassion. Dans sa main gauche, il tenait un bouquet de roses rouges liées par un ruban magenta, qu'il lui fourra sous le nez. Dena secoua la tête et refusa de prendre les fleurs.

‘Je n'en veux pas. qu'est-ce que tu fais ici?’^a

Elle entendit le tremblement dans sa voix, qu'elle s'in-tima de contrôler.

‘S'il te plaît, dit-il. S'il te plaît. J'ai attendu. Ton patron m'a dit que je pouvais rester ici, expliqua-t-il en montrant un banc normand à côté du treillis. Je lui ai expliqué qu'il y avait eu un malentendu entre nous...’^a

Un malentendu? pensa-t-elle. En ce qui me concerne, j'ai parfaitement compris.

‘Tu lui as dit que tu m'avais frappée?’^a demanda-t-elle.

Brian évita son regard et pinça les lèvres. Un instant, elle crut qu'il allait de nouveau exploser, mais il garda le silence.

‘Je doute qu'il se serait montré aussi aimable si tu lui avais signalé ce détail.

- Je regrette beaucoup, marmonna-t-il. J'étais... j'avais trop bu.’^a

Dena se contenta de hocher la tête négativement.

‘Il ne t'est jamais arrivé de commettre une erreur?’^a

demanda-t-il.

Dena sentit au creux de l'estomac une détermination glaciale et triste lui interdisant de se laisser entraîner sur le terrain de la culpabilité.

‘Les flics ont dit qu'ils allaient t'arrêter, dit-elle froidement.

- Ils m'ont conduit au poste, reconnut-il. Mais ils ne m'ont pas gardé. ^a

Dena ne sut pas si elle devait éprouver de l'indignation ou du soulagement. Elle n'avait pas envie d'être impliquée dans une bataille judiciaire. Cependant, ils avaient déclaré

qu'ils engageraient des poursuites contre lui, qu'elle porte plainte ou pas.

´ qu'est-ce que tu leur as raconté - que c'était de ma faute? ^a demanda-t-elle.

Cette fois, elle lut nettement un éclair de colère dans ses yeux et son courage vacilla. Mais les paroles furent conciliantes.

´ Je ne suis pas venu ici pour me disputer, dit-il. Je veux que tu rentres à la maison.

- Ce n'est pas ma maison, dit-elle.

- D'accord en ce qui concerne la maison, concéda-t-il.

C'est un endroit où nous habitons, à titre temporaire. Je veux que tu reviennes auprès de moi. Nous allons avoir un bébé. Il faut que nous soyons ensemble.

-

Je suis très bien où je suis, dit-elle avec détermination.

- Et tu es où? demanda-t-il. J'ai voulu te retrouver cette nuit. J'ai cherché partout où je pensais que tu pouvais être.

- Autant que tu saches. Je n'ai pas l'intention de me cacher. Je suis chez Jennifer et son mari. Les gens du cours de préparation à l'accouchement. Et ne fais pas celui qui ne la connaît pas. Je sais qu'elle en sait long sur toi. ^a

Son expression, vaguement contrite et enjôleuse, changea brusquement. Ses yeux se firent durs.

´ quels mensonges t'a-t-elle racontés? ^a demanda-t-il.

Dena ne répondit pas.

´ Je veux savoir ce qu'elle a dit ^a, exigea-t-il, en haussant le ton.

Dena se f,cha.

´ «a suffit, dit-elle. Cesse de crier. Elle a dit que tu avais mauvaise réputation en ce qui concerne les femmes, et que tu le méritais sans aucun doute.

- Je ne veux pas que tu écoutes ses mensonges, dit-il.

C'est une harpie. Elle est nuisible et résolue à me couler.

- Ce n'est pas vrai, s'écria Dena, écoeurée. Je ne sais même pas pourquoi je parle avec toi. ^a

La note d'écoeurement sembla couper net Brian. Il passa immédiatement au registre contrit.

´ Parce que tu m'aimes. Dena, j'avais perdu la raison hier soir. Je ne sais pas pourquoi je me suis conduit comme un malade, mais tout ce que je peux dire, c'est que j'ai eu tort.

J'étais au bout du rouleau et j'ai mal réagi. Je te prie d'oublier ce que j'ai fait. Souviens-toi de mon amour. J'ai besoin de toi. Nous avons besoin l'un de l'autre. Il faut que tu me croies, chérie. S'il te plaît... ^a

Ses paroles l'emplirent d'une détresse nauséuse. D'un côté, sa supplique était flatteuse. Il n'y a pas si longtemps, elle lui en aurait su gré. Mais après la nuit dernière...

´ Je ne peux pas oublier ce qui s'est passé, dit-elle.

- Ma chérie ^a, dit-il doucement, et elle eut la surprise de voir des larmes mouiller son regard. ´ Je me rattraperai. Promis. Cela ne se produira plus jamais. Je ne boirai plus. J'ai pris cette décision la nuit dernière. Et plus jamais, jamais, je ne te ferai subir ça. Je ne te demande pas d'oublier. Juste de me pardonner, qu'on reparte de zéro. ^a

Le pardon, songea-t-elle. C'est bien ce qu'on était censé

faire, pardonner. L'attitude chrétienne. Le bien. Un être humain a le droit à l'erreur. Une fois.

Ś'il te plaît, chérie ^a, murmura-t-il.

Et il commença à s'approcher d'elle comme lorsqu'il avait envie de lui faire l'amour. Cette demande qu'elle lisait dans ses yeux la faisait toujours fondre, et elle sentit l'émotion la gagner, l'envahir comme une flamme. Elle avait l'impression que des voix contradictoires résonnaient dans sa tête - sa mère lui disant de ne jamais faire sa vie avec un homme qui la battait; Jennifer, absolument indignée pour elle; sa propre détermination à le laisser tomber. Mais en face, il y avait le visage de Brian, à présent baigné de larmes, ses yeux suppliants, pleins de promesses. Et puis il y avait le bébé. Sans Brian, il n'aurait pas de père. Il grandirait comme elle, sans papa.

Elle ne s'entendait plus penser, avec ces yeux tristes qui la suppliaient. Elle avait besoin d'espace pour réfléchir.

‘ Je ne peux pas parler de ça maintenant, Brian. Il faut que j'y aille, dit-elle.

- Non, chérie, ne t'en va pas ^a, dit-il en lui attrapant le bras pour la retenir.

Sa main se referma sur le haut de son bras, l'immobili-

sant comme une décharge électrique. Dans l'instant, tout lui revint. Elle se vit, coincée dans la chambre, lui levant la main sur elle. Non, pensa-t-elle, sans espoir. Il n'y a pas de retour en arrière. Elle se rappela pourquoi elle avait pris la décision de rompre.

‘ L,che-moi ^a, dit-elle entre ses dents serrées. Elle essaya de libérer son bras, mais il resserra son étreinte.

‘ Dena, que puis-je faire pour te convaincre?

- Tu peux la l,cher tout de suite ^a, dit une voix en colère.

Dena tourna la tête et rougit, tandis que Peter Ward les rejoignait à grands

pas.

‘ Reste en dehors de ça ^a, dit Brian, menaçant.

Peter regarda le visage tuméfié de Dena.

‘ C'est lui qui vous a fait ça? ^a demanda-t-il. Puis se tournant vers Brian :
Espèce de salaud.

- Arrêtez, tous les deux, dit Dena. Brian, l,che-moi. Je dois aller travailler. ^a

Sans cesser de fusiller Peter du regard, Brian l,cha le bras de Dena. Elle avait envie de se frotter, mais s'abstint. Pour ne pas laisser voir à Peter que Brian lui avait fait mal en serrant si fort. Et ne pas donner à Brian le moindre motif de penser qu'elle choisissait Peter contre lui. Brian lui tendit une fois encore les roses, et cette fois elle les prit sans un mot. Elle ne voulait pas se disputer pour des fleurs. Elle ne voulait pas se disputer du tout. Sa décision était prise. Il s'en rendrait compte bien assez vite.

‘ On se voit plus tard ^a, dit Brian.

Manifestement, il espérait l'avoir convaincue. Peter le regarda s'éloigner en plissant les yeux.

Leur tournant le dos à tous les deux, Dena entra dans le vestibule tamisé du restaurant. Pour éviter que Peter lui emboîte le pas, elle se rendit directement aux toilettes pour dames. Dans l'antichambre ravissante se trouvaient un fauteuil confortable, une coiffeuse à miroir doré et une corbeille verte, dont une face était ornée d'un motif de roses roses. Exactement ce qu'il faut, pensa-t-elle en flanquant le bouquet, tête en bas, dans la corbeille. Elle passa dans la salle de bains, fit couler de l'eau froide dans le lavabo en porcelaine ivoire. Joignant ses mains en forme de coupe sous le robinet, elle se rafraîchit le visage, examina dans la glace les ecchymoses dégradées qui lui tenaient lieu de souvenir. Puis elle s'essuya délicatement avant de retourner dans l'antichambre où elle s'assit dans la confortable bergère recouverte de toile et disposée en angle, et elle appuya sa tête contre le bois sculpté du dossier. Elle resta dans cette position pendant une dizaine de minutes, jusqu'à l'arrivée de Nanette, la benjamine des secondes en cuisine, qui sursauta en la trouvant là.

‘ Tiens, bonjour, dit Nanette. René te cherche.

- Je me reposais un instant ^a, dit faiblement Dena.

Nanette eut un regard de sympathie pour le ventre saillant de Dena. Puis elle remarqua les tiges des roses dépassant de la corbeille. Dena la vit caresser l'envie de les récupérer, mais elle se contenta de dire d'un ton entendu: Attends-moi, on repartira ensemble.

- C'était justement mon intention ^a, dit Dena.

Lorsqu'elles émergèrent des toilettes, bavardant ensemble, Dena remarqua Peter assis au piano, en train d'étudier une partition. Il ne leva pas les yeux à leur passage et Dena poussa un soupir de soulagement. Elle n'avait pas envie d'aborder le sujet avec Peter, ni avec personne. Elle voulait seulement prendre son travail, et qu'on la laisse tranquille.

Vanessa Pittinger éternua et s'essuya le nez sur la manche de sa chemise de flanelle. Wrangler, le cheval qu'elle était en train d'étriller, tourna la tête et poussa un petit hennis-sement, comme pour dire: Gesundheit. Vanessa sourit, posa un instant sa joue contre le col luisant, couleur alezan.

‘ Tu es sage, toi ^a, murmura-t-elle. Tous les jours, en descendant du car scolaire la ramenant de l'école, Vanessa se changeait, enfilait sa tenue de palefrenier, et courait tout le long du chemin séparant sa maison de Thornfield Crossing de la ferme équestre de Riley, toute proche.

Les parents de Vanessa avaient fait construire cette immense maison quatre ans plus tôt, quand Vanessa avait dix ans, et tous ceux qui la voyaient la trouvaient fabuleuse et ne tarissaient pas d'éloges. Mais Vanessa détestait y être seule après l'école. Les pièces étaient gigantesques et semblaient silencieuses. La moquette qui tapissait toute la maison amortissait les sons et il n'y avait jamais ne serait-ce que le bruit d'un moteur de voiture passant par là pour rompre le silence. Thornfield Crossing, enclave de belles demeures b,ties sur une terre qui avait été jadis un vaste verger avant d'être vendue à des promoteurs, était largement déserté

pendant la journée et la plupart des gens rentraient tard de leur boulot,

important et prenant, sans avoir la moindre vie sociale. Chacun connaissait l'identité de ses voisins et la manière dont ils gagnaient leur argent, mais on ne se fréquentait pas, on ne dînait pas ensemble. Ț Noël, il y avait généralement une grande soirée à Thornfield Crossing qui n'était que prétexte, pour ceux qui recevaient, à avoir la maison la mieux décorée, et il fallait s'habiller, manger riche, et s'ennuyer à mort toute la soirée.

Non, pour Vanessa, la ferme Riley, avec sa maisonnette délabrée et sa grange de pierre sinistre, représentait le paradis. Elle aimait tous les animaux, mais les chevaux plus que tout. Et plus encore que les chevaux, elle aimait Brian Riley. Ses parents connaissaient son amour pour les chevaux, mais, jusqu'à présent, elle avait réussi à garder le secret sur son béguin pour Brian, un secret qu'elle ne confiait qu'à son journal intime. Non qu'ils risquent de s'en soucier. Tous les deux faisaient des horaires de folie dans des boulots à responsabilité et salaire conséquents. Ils n'étaient même jamais venus jusqu'au ranch. Ce qui n'empêchait pas sa mère de faire quantité de commentaires sur l'équitation et de lui rappeler le cas de Christopher Reeve.

Si je pouvais être présente quand tu montes, disait-elle, ce serait peut-être différent. Mais je ne veux pas que tu ailles là-bas et que tu sautes sur un cheval chaque fois que l'envie te prend lorsque je ne suis pas là pour surveiller. Ț qui la faute, pensa Vanessa avec emphase, si sa mère n'est jamais là pour vérifier? Elle soupira. Car du coup, elle avait dû se faire employer comme bénévole à la ferme pour être près des chevaux. Et près de Brian.

La porte s'ouvrit brutalement et sept paires de grands yeux chevalins et humides, plus une paire d'yeux adolescents, curieux et énamourés, se levèrent lorsque Brian Riley fit son apparition, et se mit à traîner un seau de grain sur toute la longueur de l'écurie froide au sol cimenté. Brian flatta les flancs luisants de Rajah, attaché entre les rangées de boxes pour être bouchonné, et l'étalon hennit et secoua sa grosse tête.

Ț Vanessa, aboya Brian. Tu es là?

- Je m'occupe de Wrangler, cria-t-elle de sa petite voix légère et féminine.

- qu'est-ce que Rajah fait là?

- Le propriétaire est venu le monter et voulait que je le soigne. Je lui ai dit que je m'en occuperais quand j'aurais fini Wrangler. Alors je l'ai attaché là.

- Bon, dit Brian d'une voix bourrue. Ne passe pas la journée entière sur Wrangler. ^a

Vanessa ne répondit pas. Parfois, elle se sentait muette devant lui. Il avait quelque chose qui lui rappelait ces personnages masculins dans les romans d'amour, comme Heathcliff dans Les Hauts de Hurlevent. Elle adorait quand il la taquinait, mais d'autres jours il était sinistre et l'ignorait. Cela dépendait de son humeur. Aujourd'hui était apparemment un mauvais jour. Elle le surveilla du coin de l'oeil pendant qu'il versait le grain dans les mangeoires des boxes. Puis il repartit et prit la brouette, près des bottes de foin, ainsi que la grande fourche. Il descendit avec la brouette jusqu'au box de Rajah, où il entra en bougonnant. Il planta la fourche sous le tas de fumier le plus proche et souleva le tout, avec du foin autour, pour le déposer dans la brouette.

Vanessa en finit avec Wrangler, puis elle sortit pour aller jusqu'à Rajah, dont elle flatta les flancs luisants en observant Brian, qui nettoyait les boxes. Ce dernier leva les yeux sur elle inopinément, ce qui la fit rougir furieusement. Elle dut faire effort pour se concentrer sur sa tâche. Elle se mit à défaire la selle de Rajah, tout en se demandant comment quelqu'un pouvait être assez paresseux pour posséder un cheval aussi beau que Rajah et le sortir, sans prendre la peine de le soigner après l'avoir monté. En réalité, elle connaissait la propriétaire de Rajah. Elle habitait à Thornfield Crossing. Le fric, pensa Vanessa avec dégoût. Comme elle allait ranger la selle à la sellerie, un homme fit son apparition sur le pas de la porte des écuries. Il semblait perdu. Il avait les cheveux grisonnants, un costume et un trench-coat. Vraiment perdu, pensa Vanessa.

ˆ Puis-je vous aider? demanda-t-elle.

- Je cherche Brian Riley ^a, dit l'homme.

Au son de son nom, Brian sortit du box de Rajah, tenant encore une fourche chargée de fumier. L'homme le vit mais ne sourit pas et ne parut pas content.

ˆ Brian, dit-il. Je suis Ron Hubbell. Nous nous sommes rencontrés hier soir.

- que voulez-vous? demanda froidement Brian.

- Je suis venu chercher la voiture de Dena ainsi que ses affaires. ^a

Les yeux de Vanessa s'arrondirent. O^ù était Dena? se demanda-t-elle. Bien que Dena soit la petite amie de Brian, Vanessa l'aimait bien, pour le peu qu'elle la connaissait.

Elle avait l'air gentille et portait le bébé de Brian qui devait naître très prochainement, alors qu'ils n'étaient pas mariés.

D'une certaine façon, Dena inspirait à Vanessa une sorte de terreur sacrée. Comment pouvait-elle vivre en permanence auprès de Brian sans défaillir à sa vue? Parler avec lui de problèmes domestiques d'une voix normale, comme faisaient ses parents, comme si Brian était simplement une personne ordinaire?   vrai dire, Dena ne semblait même pas éblouie de le côtoyer à temps plein. Et maintenant, voilà que survenait cet étrange et nouveau développement.

Vanessa fit mine de ne pas écouter.

Brian l,cha la fourche et avança résolument jusqu'à

l'homme. Il le contempla d'un regard glacial avant de regarder du côté de l'allée, devant l'écurie.

C'est elle, là-bas, dans votre voiture?

- Non, dit Ron. C'est Jennifer. Elle conduira la voiture de Dena au retour.

- C'est une idée de Jennifer, n'est-ce pas? dit Brian.

- Dena nous a demandé de venir.

- Je ne crois pas, dit Brian. Je pense que vous avez une vision un peu brouillée des choses.

- Je ne suis pas venu chercher querelle, Brian. Dena m'a confié les clés de la voiture et dit ce que je devais prendre. Simplement je ne voulais pas entrer

chez vous sans votre permission.

- Eh bien vous n'avez pas ma permission, dit Brian avec colère. Je sais que votre femme raconte toute sorte de mensonges à propos de sa soeur, qu'elle essaye de pousser Dena à me quitter... ^a

Ron haussa le ton.

Attention... Vous feriez mieux d'éviter d'évoquer la soeur de ma femme. Dans votre propre intérêt...

- Des menaces? ^a demanda Brian.

Ron dut mobiliser toute sa volonté pour ne pas répondre.

‘J'ai une bonne nouvelle pour vous, mec. Dena revient auprès de moi.

- Je ne vous crois pas ^a, dit Ron, mais son coeur chavira.

C'est ce qui se passait trop souvent, hélas. Jennifer était tellement certaine que Dena se montrerait ferme. Elle allait être plus que contrariée.

‘Je me fiche de ce que vous croyez, dit Brian. C'est une histoire privée. Personnelle. Alors, si vous cessiez de vous mêler de nos affaires, tous les deux? ^a

Ron hocha la tête, comme s'il comprenait.

‘D'accord. Si vous refusez de me laisser entrer, je laisserai ses affaires ici. Je suis s^or qu'il n'y a rien dont elle ne puisse se passer. ^a

Brian planta la fourche dans une botte de foin et appuya son front contre le manche. Puis, au prix d'un grand effort, il parla d'un ton plus égal.

‘...coutez, dit-il. Je sais que pour le moment vous ne le croyez pas, mais ce qui s'est produit hier soir n'était que...

n'était qu'une erreur de jugement. ^a

Ce qui s'est produit hier soir? s'interrogea Vanessa. Elle vit le visage de l'autre homme se pétrifier en entendant les paroles prononcées par Brian.

‘ Je prends la voiture, dit-il. Si elle veut revenir auprès de vous, elle en aura besoin. ^a

L'homme tourna les talons et s'éloigna sans ajouter un mot. Brian sortit derrière lui et Vanessa avança discrètement jusqu'à la porte pour surveiller de loin la suite des événements. L'homme en trench-coat s'entretint avec quelqu'un qui occupait le siège passager de l'Honda Accord. Puis il ouvrit la portière et une femme aux longs cheveux cuivrés, embrasés par les rayons du soleil cou-chant, descendit, récupéra le trousseau de clés qu'il avait dans la main, monta dans la Camry vert foncé de Dena, avec un regard furieux en direction de Brian, et claqua la portière.

Pendant une minute, Vanessa crut que Brian allait prendre la fourche et foncer sur eux. Il écumait de rage comme un taureau furieux. Mais lorsqu'il fit demi-tour, il avait l'air tragique, comme s'il allait s'écrouler en pleurant.

Le coeur de Vanessa gonfla dans son étroite poitrine, prêt à éclater. Elle avait envie de courir le consoler. Si Dena ne savait pas apprécier la valeur de l'homme qu'elle avait, Vanessa, elle, saurait. Elle se vit toucher ces boucles brunes, les lisser doucement, comme une crinière de cheval, chuchoter des paroles de réconfort dans le creux de son cou.

Elle vit ses larmes couler sur ses petites mains, telle une pluie bienfaisante, et tendrement, soigneusement, elle les sécherait et prononcerait des paroles qui ramèneraient son sourire, et il la remercierait, et il la regarderait un peu bizarrement, comme s'il la voyait en fait pour la première fois.

Les deux voitures pétaradèrent sur la route défoncée, soulevant un nuage de poussière. Brian les regarda s'éloigner puis revint vers les écuries, en tapant dans les cailloux du bout de ses vieilles bottes usées. Vanessa battit en retraite et reprit le bouchonnage de Rajah, feignant de n'avoir rien vu, tentant de se faire transparente.

DENA enfonça un bras dans la manche de sa veste, puis sentit derrière elle quelqu'un soulever le vêtement au-dessus de ses épaules. Elle n'eut pas besoin

de se retourner pour voir de qui il s'agissait. Elle sentit l'eau de Cologne Roger & Gallet dont Albert imposait l'usage à

Peter pour venir travailler.

´ Merci, Peter ^a, dit-elle.

Peter enfila son propre pardessus.

´ Tiens, proposa-t-il à l'improviste. Je rentre chez moi pour dîner avec les filles. Pourquoi ne pas vous joindre à

nous?^a

Dena savait qu'Albert laissait toujours Peter rentrer chez lui entre les services de midi et du soir pour manger avec ses enfants.

´ Merci, dit-elle. C'est très gentil à vous. Mais je crois que non. ^a

Si jamais Brian était en embuscade dehors, pensa-t-elle, il ne lui en faudrait pas plus.

Allez, insista-t-il. Ce sera amusant. Mes filles seraient ravies de faire votre connaissance. ^a

Dena l'observa d'un oeil circonspect.

´ Je sais ce que vous êtes en train de faire, Peter. C'est très gentil à vous, mais ce n'est pas nécessaire.

- Je fais quoi? ^a demanda-t-il innocemment.

Dena désigna du doigt son visage tuméfié.

´ Vous êtes gentil parce que vous avez pitié de moi.

- Disons que si les choses se sont passées comme je le crois...

- Je ne veux pas aborder ce sujet, dit-elle.

- D'accord, nous ne sommes pas obligés d'en parler, dit-il. De toute façon, avec la présence de mon aînée, vous n'aurez pas le loisir d'en placer une. ^a

Dena fronça le sourcil. Pourquoi devrait-elle se soucier de ce que pensait Brian ? Il n'avait pas à l'espionner.

D'autre part, Jennifer et Ron étaient adorables avec elle, mais elle ne voulait pas être sur leur dos en permanence, devenir une charge. Ils avaient besoin d'intimité.

‘Je ne pourrai pas rester longtemps, objecta-t-elle.

- Hé, moi non plus. Il faut que je revienne ici. Je peux vous déposer au retour. Où habitez-vous? demanda-t-il, mine de rien.

- C'est donc tellement évident?

- Euh, admit Peter. Il avait l'air de tenter de vous convaincre de revenir.

- J'habite chez une vieille amie de lycée et je ne veux pas en parler, précisa-t-elle encore.

- Entendu, dit-il. Alors allons dîner. ^a

Dena sourit.

C'est d'accord, concéda-t-elle. «a me va. ^a

Peter gara la voiture devant une maison jaune en bois, qui avait connu des jours meilleurs et se trouvait au fond d'une impasse tranquille appelée Bigelow Street.

‘Voilà la maison, dit-il.

- Elle est grande, dit Dena.

- Il y a deux appartements. Nous avons le rez-de-chaussée. La femme qui me servait de nounou habitait l'appartement du premier avant de déménager.

- Oh, dit Dena en hochant la tête. C'était pratique.

- Plus que vous n'imaginez ^a, convint Peter avec un geste de regret.

Ils entrèrent dans la maison et Dena eut un regard circulaire pour la cuisine ouverte et la grande pièce. Tout était impeccable et bien rangé. Hormis les dessins colorés fixés au réfrigérateur, rien ne laissait deviner la présence d'enfants. Peter ouvrit le frigo.

ˆ Vous voulez boire quelque chose? J'ai un assortiment de jus de fruits. ^a

Dena remarqua qu'il ne lui proposait même pas de boisson alcoolisée. Ce n'était pas la première fois qu'il côtoyait une femme enceinte. En y réfléchissant, elle ne l'avait d'ailleurs jamais vu consommer d'alcool lui-même.

Non, merci. J'attendrai. Où sont les filles?

- Oh, ces derniers temps, elles vont chez une voisine après l'école. Elle va les déposer ici d'un instant à l'autre.

Je prépare deux ou trois choses, dit-il en se mettant aux fourneaux après avoir fouillé dans le frigo.

- Je peux vous aider?

- Non, détendez-vous.

- Comment se fait-il que votre nounou soit partie? ^a

Peter sortit un pack de lait et un plat en pyrex du frigo, qu'il posa sur le plan de travail.

Sa fille est embarquée dans un divorce compliqué et a dû prendre un emploi à temps plein. Elle avait besoin de Brenda pour s'occuper des petits-enfants.

- Ah, dit Dena.

- Faites comme chez vous, dit-il. Asseyez-vous. Vous devez être fatiguée

après ce par quoi vous venez de passer. ^a

Nous y revoilà, songea-t-elle. L'ouverture pour qu'elle expose sa situation - dise ce qui s'était passé avec Brian.

Elle ne lui en voulait pas de sa curiosité, mais elle ne désirait même pas y penser, encore moins en discuter.

‘ Je vais bien ^a, dit-elle avec conviction. Change de sujet, décida-t-elle. Fais-le parler de lui. ‘J'aime bien votre maison. Comment faites-vous pour la tenir si propre?

- Ce n'est pas facile, reconnut-il. Il faut de l'organisation. Bien s^or, tout sera à recommencer avec le nouveau déménagement.

- C'est dur de déménager, soupira Dena, compatissante.

- Vous y pensez? ^a demanda-t-il.

Elle commença par se raidir, puis se contenta de secouer la tête.

‘ Je n'ai pas encore décidé. Mais, oui ^a, dit-elle avec fran-chise.

L'intérêt de Peter la rendait nerveuse. Elle se leva et alla regarder la bibliothèque en pensant qu'on apprenait beaucoup de choses sur quelqu'un en voyant ce qu'il avait chez lui. Les rayonnages de Peter contenaient essentiellement des livres pour enfants.

Ó viviez-vous avant de venir ici? demanda-t-elle.

- En Floride, dit-il en plaçant un plat dans le micro-ondes, un autre dans le four. Je travaillais dans un hôtel de Miami.

- Comment vous êtes-vous retrouvé ici? demanda-t-elle encore en retournant s'asseoir dans le canapé.

- Albert et Eric sont venus pour des rencontres de la gastronomie. Ils m'ont entendu jouer et proposé un emploi. En me promettant des horaires aménagés en fonction des petites.

- Vous jouez très bien ^a, dit Dena.

Peter haussa les épaules.

En fait, il s'agissait d'un passe-temps. J'avais un vrai métier avant la mort de ma femme. Mais ensuite, les petites avaient besoin de moi ^a, dit-il simplement.

En même temps qu'il faisait allusion à sa femme, il désigna une photographie dans un cadre, sur la cheminée. On y voyait une femme ravissante, en train de rire, avec une crinière de cheveux blonds.

Dena se leva pour aller jusqu'à la cheminée.

C'est votre femme? demanda-t-elle gentiment, en prenant le cadre dans ses mains.

- Oui, dit Peter.

- Elle est très jolie. ^a Elle leva les yeux pour le regarder, mais ne put rien lire sur son visage. ´ De quoi est-elle morte ?

- Tumeur au cerveau, répondit-il laconiquement. Elle a été emportée en trois mois.

- Mon Dieu, dit Dena. Je suis désolée. ^a

Peter hocha la tête.

´ Merci. ^a .

Le ton de sa voix indiquait qu'il souhaitait changer de sujet. Manifestement, il n'était toujours pas remis. Nous avons tous les deux des sujets que nous préférons éviter, pensa Dena. Un silence gêné s'installa.

´ Puis-je mettre la table? demanda Dena avec légèreté.

- C'est le travail de Tory ^a, dit-il.

Au même moment, la porte s'ouvrit et deux fillettes entrèrent, toutes les deux blondes, toutes les deux les yeux noirs. La plus grande était mince et avait les cheveux raides, aux épaules. La plus petite était potelée et bouclée.

‘ Papa ^a, cria Tory en courant vers lui.

Puis elle vit Dena et s'arrêta net. La plus jeune, Megan, s'immobilisa derrière elle, lançant des regards apeurés en direction de Dena.

‘ qui c'est? demanda Tory.

- Je te présente Dena Russell, qui travaille avec moi.

Dena, je vous présente Tory, et derrière elle, c'est Megan. ^a

Dena sourit.

Échantée ^a, dit-elle.

Tory eut un regard contrarié pour son père qui s'approcha et la serra dans ses bras avec raideur. Megan fuit le sourire de Dena en cachant son visage contre Tory.

Élle a peur des gens ^a, dit Tory.

Dena hocha gentiment la tête.

‘ Je comprends. J'étais timide quand j'étais petite. Comment s'est passée l'école aujourd'hui? demanda-t-elle à

Tory.

- Bien, dit l'enfant. Papa, devine! J'ai eu 0 faute à mon contrôle d'orthographe.

- Heureusement. Nous avons révisé le vocabulaire, dit Peter. Le dîner est presque prêt. Tory, tu ferais bien de mettre la table. ^a

La fillette obtempéra immédiatement, pendant que Megan allait se cacher derrière un fauteuil où elle pensait ne pas être vue de Dena.

Ét toi, Megan, tu as eu une bonne journée? ^a demanda Dena.

Megan se recroquevilla pour ne former qu'une boule aussi minuscule et silencieuse que possible.

Elle ne parle pratiquement jamais, expliqua Tory en disposant les couverts. La maîtresse de maternelle a dit à

Papa qu'elle était d'une timidité... morgide.

- Morbide? dit Dena.

- Non, je crois que c'était morgide. ^a

Dena regarda du côté de Peter. Il était très occupé à trancher quelque chose sur la planche à découper, mais elle vit qu'il écoutait tout en s'affairant.

C'est fait, dit Tory. Papa, est-ce que j'ai le temps de lire une histoire à Megan avant le dîner?

- Une seule, dit-il.

- Bon. Viens, Megan ^a, dit-elle.

Elle attrapa un livre posé sur une table basse et grimpa dans le fauteuil qui servait de cachette à Megan.

C'est Souricette et Taupinette ^a, dit-elle en l,chant l'information d'une voix chantante.

Megan émergea de derrière le fauteuil et, évitant le regard de Dena, se hissa à côté de sa soeur.

Qu'est-ce que tu lis? demanda Dena.

- Le Vent dans les saules, répondit gravement Tory. Elle aime bien l'histoire du pique-nique de Souricette et Taupinette au bord de l'eau.

- Je ne connais pas, s'excusa Dena.

- Papa me la lisait quand j'étais petite, et maintenant je la lis à Megan. ^a

Dena hocha la tête en se demandant comment il s'était débrouillé. quand elle regardait cette maison impeccable, elle y voyait moins de désordre que Brian et elle n'en lais-saient à eux seuls. Ici, la discipline régnait, bien.

Ést-ce que ton papa te lisait des histoires? ^a demanda Tory.

Dena fit non de la tête.

´ Je ne me souviens pas. Il est mort quand j'avais à peu près ton ,ge. Mais ma maman m'en lisait tout le temps. La tienne, elle en lisait aussi ?

- Ma maman est morte, dit froidement Tory.

- Oui, je sais, dit gentiment Dena. Je voulais dire, c'était il n'y a pas si longtemps. Peut-être que tu te souviens...

- Je ne me souviens pas, dit agressivement Tory.

- Ç table, annonça Peter. Tout le monde va se laver les mains. ^a

Le hurlement d'une sirène de police, tout près, fit sursauter Dena. Tory regarda son père avec des yeux terrorisés.

Çe n'est rien, dit sèchement Peter. Va te laver les mains. ^a

Megan se mit à pleurnicher. Peter la prit dans ses bras et lui tapota le dos.

´ Megan, ça suffit maintenant ^a, dit-il. Puis il regarda Dena d'un air contrit et commenta: Nous avons souvent été obligés d'appeler l'ambulance quand leur mère était malade. Je crois qu'elles gardent un mauvais souvenir de cette période.

- Ce n'est pas vrai, papa, protesta Tory. Nous ne nous souvenons de rien du tout. ^a

Peter reposa Megan sur ses jambes.

´ Dépêche-toi, dit-il. «a va refroidir.

- qu'est-ce qu'on mange? demanda Tory.

- Poulet aux brocolis, répondit-il.

- Miam, super, dit Tory.

- Ces petites mangent des brocolis? demanda Dena, stupéfaite.

- On adore les brocolis ^a, clama Tory.

Dena regarda Peter, qui servait la nourriture dans les assiettes.

Comment avez-vous fait? demanda-t-elle.

- Fait quoi? ^a

Peter la regardait sans comprendre.

C'est que beaucoup d'enfants n'aiment pas les légumes, dit-elle. Moi, je n'aimais pas ça. Et vous?

- Moi, on ne m'en a jamais servi, dit-il. Pour ma mère, la notion de repas se résumait à m'installer devant la télévision avec un bol de céréales froides. C'est un miracle que je n'aie pas fait de rachitisme. ^a

Pendant cette évocation du passé, ses yeux prirent la froideur d'une mer grise.

´ Vous avez raison, s'empressa de dire Dena. C'est très bon pour eux. Mais des brocolis?

- Les enfants mangent ce qu'on leur donne, dit-il en pointant le doigt vers son ventre rond calé contre la table.

Vous verrez. ^a

La baby-sitter adolescente arriva peu de temps après le dîner, et Peter lui donna calmement les consignes pendant que Dena disait au revoir aux

fillettes.

‘ Merci d'avoir accepté que je vienne, dit-elle à Tory.

- Merci d'être venue, dit Tory. Personne ne vient jamais. ^a

Dena sourit.

Allez les filles, mettez vite votre pyjama avant de regarder votre émission préférée. ^a

Tory fronça les sourcils.

‘ Je ne comprends pas, dit-elle.

- Votre émission de télévision, dit Dena.

- Nous ne regardons pas la télévision, dit Tory. Ce n'est pas bon pour nous.

- Dena, appela Peter. Il faut que je parte. ^a

Spontanément, Dena serra Tory dans ses bras. Tory n'opposa pas de résistance, mais Megan détala pour être à l'abri de toute démonstration d'affection.

‘ J'ai été ravie de faire ta connaissance, dit Dena.

- Revenez ^a, dit Tory avec conviction.

Avec un sourire et un geste de la main, Dena suivit Peter sur le pas de la porte. En même temps qu'il fer-

mait derrière lui et attendait d'entendre le bruit du verrou tiré de l'intérieur, il montra l'escalier dans le vestibule.

‘ L'appartement de Mrs. Kelly se trouve là-haut, dit-il.

Personne n'a encore reloué. C'est meublé. Rien de luxueux, mais il y a tout ce qu'il faut. ^a

Dena comprit où il voulait en venir.

 Je ne sais pas encore ce que je vais faire, dit-elle.

- J'espère que vous n'envisagez pas de retourner auprès de lui, dit gravement Peter. Ce serait une terrible erreur. ^a

Elle lui en voulut immédiatement pour ce conseil, et pourtant elle savait que l'intention était bonne.

 Vous parlez comme un père, observa-t-elle tristement.

- C'est plus fort que moi. Je prends cette affaire très au sérieux. Vous avez un enfant   qui il faut penser, maintenant. Si vous ne le quittez pas pour vous, au moins pensez   l'enfant, dit-il en guise de défense tandis qu'ils descendaient l'allée pour reprendre la voiture.

- Je ne pense pas   grand-chose d'autre ^a, dit-elle calmement.

Il lui ouvrit la port re.

 Je n'en doute pas. ^a

Elle se força   sourire en se casant sur le siège passager.

  Je sais bien que vos paroles ne sont inspirées que par le souci que vous avez de moi. ^a

Il claqua la port re et fit le tour de la voiture. Lorsqu'il monta, elle dit :  
Merci pour ce dîner, Peter. C'était très agréable. Vos enfants sont adorables.

- Les enfants sont la chose la plus importante au monde, dit-il avec fougue.
Aucun sacrifice n'est trop grand. ^a

Ces mots renvoyèrent soudain Dena   sa solitude, son désarroi. Pourquoi n'ai-je pas su trouver un homme qui pense ainsi? se demanda-t-elle. Il ne servait   rien de ressasser.

Peter suivit ses instructions pour arriver   la maison de Jennifer et la laissa

devant la porte.

´¿ demain, dit-elle avant de rectifier: Non, pas demain.

Je suis en congé, demain. Vous faites le service de midi?

- Seulement le dîner, dit-il.

- Alors, merci encore. ^a

Il salua d'un geste de la main et s'éloigna du trottoir.

Dena commença de monter les marches vers la maison illuminée. En voyant sa voiture garée dans l'allée, elle s'arrêta.

Ron avait d° aller la chercher. Elle soupira, à la fois soulagée et triste. Je repars de zéro, pensa-t-elle.

Au même moment, une silhouette sombre émergea de derrière un arbre de l'allée et s'approcha d'elle.

Elle poussa un cri.

Ne crie pas. Ce n'est que moi.

- Brian, cesse. Cesse de te cacher partout. Bon sang, tu m'as fait une peur bleue.

- O¿ étais-tu? ^a demanda-t-il. Elle le vit qui regardait partir la voiture d'un oeil soupçonneux. ´ Tu étais avec lui?

C'est ça? Le temps de tirer un petit coup rapide après le boulot.

- Tu es écoeurant. Laisse-moi tranquille, se f,cha-t-elle.

- Tu m'as dit que tu revenais à la maison. ^a

Dena le regarda avec incrédulité.

‘ Je n'ai jamais dit ça.

- Le bébé est de lui? demanda-t-il.

- Tu ne sais plus ce que tu dis. ^a

Elle se remit à monter les marches. Brian se précipita à

sa suite et elle le vit à la lumière du perron. Il y avait un éclat sauvage dans ses yeux.

‘ «a suffit, Brian, dit-elle. Je te préviens.

- Ils sont venus chercher ta voiture. Ils ont dit que tu voulais tes affaires.

- C'est vrai. Je veux mes affaires.

- Pourquoi faire? Tu en as besoin pourquoi? Pourquoi tu refuses de me laisser une seconde chance? Tu vas me punir pendant combien de temps? Je veux dire: il faut que j'en subisse encore combien? ^a

Sa voix devenait stridente.

‘ Je ne te punis pas, Brian, dit-elle en tentant de le calmer. Et il n'y a pas d'autre homme. C'est juste que ça ne marchera pas entre nous. Il faut que... il faut que je recommence toute seule...

- Je ne te laisserai pas faire une chose pareille ^a, dit-il.

Ses paroles lui glacèrent le sang.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Jennifer apparut sur le seuil. Elle eut un sourire perplexe en voyant Dena, puis découvrit Brian. Son expression se transforma radicalement. Elle le regarda avec une haine sans mélange.

‘ Vous. Comment osez-vous venir ici? Chez moi. ^a

Sa voix était venimeuse. Brian avança d'un pas et Dena fut prise d'une peur soudaine.

‘ Brian, non. ^a

¿ ce moment Ron, qui tenait encore le journal du soir plié à la page qu'il lisait, se profila derrière sa femme.

‘ qu'est-ce qui se passe ici? demanda-t-il. J'ai entendu des voix. ^a

Par-dessus l'épaule de Jennifer, il vit Dena et sourit, puis Brian qui s'engageait sur les marches.

‘ Tu es avec lui depuis tout ce temps? demanda Jennifer en s'adressant à Dena.

- Non. J'ai dîné avec... quelqu'un. Il m'attendait ici ^a, expliqua Dena comme si elle s'excusait.

Ron jeta son journal par terre et descendit les marches.

‘C'est bon, maintenant ça suffit. Vous n'approchez pas de cette maison, fulmina-t-il. Il s'agit d'une propriété privée. Alors vous fichez le camp tout de suite, ou j'appelle la police.

- Brian, va-t'en. S'il te plaît^a, supplia Dena.

Puis elle tourna les talons et pénétra dans la maison. Ron s'attarda un instant sur la marche du perron, mais finit par suivre les deux femmes.

Une fois dedans, Jennifer ferma la porte à clé, tira les verrous et mit la chaîne de sécurité, les mains tremblantes.

‘Je suis désolée pour cet incident, dit Dena. Je ne pense pas qu'il essaye de rentrer.

- Tu ne le connais pas ^a, dit Jennifer en évitant son regard.

Une fraction de seconde, Dena se sentit un peu insultée.

Après tout, elle portait l'enfant de cet homme. Mais le visage de Jennifer était blême, et avant qu'elle puisse formuler une réponse, Dena sentit qu'il se

passait des choses lui échappant.

‘ que sais-tu, Jennifer? demanda Dena. que sais-tu au sujet de Brian que j'ignore? ^a

Jennifer semblait lutter pour trouver ses mots, puis elle regarda son mari qui l'observait avec inquiétude. Elle se reprit et inspira un grand coup.

‘ Nous sommes allés chercher ta voiture, dit-elle d'une voix égale. Mais il ne nous a pas laissés prendre tes vêtements, ni tes affaires personnelles.

- Merci d'avoir essayé. Je ne suis pas vraiment surprise. ^a

Dena s'assit lourdement dans un fauteuil du salon. Un petit feu dansait dans la cheminée. Dena contempla un moment les flammes. Puis elle se tourna de nouveau vers son amie.

‘ Jenn, qu'est-ce qu'il y a à propos de Brian que tu ne veux pas me dire? ^a

Jennifer et Ron échangèrent un regard. En tout état de cause, pensa Dena, Ron aussi était au courant.

‘ ...coute, peu importe ce dont il s'agit, dit Dena, parce que de toute façon je ne changerai pas d'avis. Je ne retourne pas vivre avec lui. Je savais depuis longtemps que ça ne pouvait pas marcher entre nous. La seule chose qui me faisait rester, c'était le bébé. Je persistais à croire qu'en y mettant du mien... D'un certain point de vue, je suis contente qu'il m'ait frappée. C'était ce dont j'avais besoin pour prendre une décision le concernant. Concernant cette relation. Bébé ou pas. ^a

Jennifer la regardait fixement et Dena vit qu'elle luttait intérieurement, hésitant à parler. Elle sembla chercher l'avis de son mari, mais Ron était apparemment très occupé

à remettre en place de petits morceaux de b°ches à l'aide du tisonnier.

‘ Ma soeur a eu une histoire avec lui ^a, dit-elle après avoir respiré profondément.

Dena fouilla sa mémoire.

‘ Tanya ? ^a demanda-t-elle.

Jennifer confirma par un hochement de tête.

C'était il y a environ six ans.

- Elle a eu des problèmes avec lui? articula Dena sans passion. Il l'a aussi frappée ? ^a

Jennifer ne répondit pas.

‘ Je vois. Pas étonnant que tu réagisses de cette façon. ^a

Jennifer devait se sentir mal à l'aise, pensa-t-elle, en abordant ce sujet. Ce qui était bien inutile. Elle-même n'éprouvait aucun sentiment de possession concernant Brian. Bien au contraire.

Íls sont restés ensemble longtemps? demanda-t-elle.

- Trop, dit Jennifer.

- Je devrais peut-être lui parler, dit Dena d'un ton songeur.

- Ce ne sera pas possible ^a, dit Jennifer dont la voix se cassa.

Dena eut un froncement de sourcils en se demandant si Tanya avait déménagé. Perplexe, elle regarda son amie et vit des larmes qui brillaient dans ses yeux. Puis un grand froid s'abattit sur Dena malgré le feu dans la cheminée, en même temps qu'elle comprenait brutalement ce que Jennifer essayait de lui dire.

TOUTE la nuit, Dena eut un sommeil agité, rêvant qu'il était encore dehors et s'éveillant en sursaut. Plusieurs fois elle alla regarder à la fenêtre, mais la rue était tranquille et il n'y avait aucun signe de lui. De bonne heure le matin, le téléphone sonna et Jennifer toqua doucement à sa porte pour l'appeler. C'était Albert, qui lui demanda si elle pourrait venir travailler, finalement. Elle était épuisée mais déterminée. La longue nuit l'avait aidée à prendre une décision.

Elle descendit rejoindre Jennifer, installée dans le coin-repas de la cuisine fraîchement repeinte. Encore en peignoir, elle b,illait et feuilletait le journal.

Dena se fit une tasse de café, mit un bagel dans le grille-pain, et s'assit face à Jennifer. Elles échangèrent un bref regard avant de détourner les yeux. Ni l'une ni l'autre ne fit allusion aux révélations de la veille. Mais elles pesaient très lourd, comme une troisième présence à la table.

‘ Tu ne prends pas de petit déjeuner? demanda Dena en avalant une dose de vitamines avec son café avant de mordre dans son bagel.

- Oh, je ne peux pas, dit Jennifer avec une grimace. Les nausées du matin. En fait, je me demande pourquoi on parle de nausées du matin. Tout me donne la nausée. ^a

Dena fit une moue compatissante.

‘J'ai eu ça pendant quelques semaines. Mais en moins fort.

- Je ne me plains pas, dit Jennifer en souriant. «a vaut le coup. ^a

Dena opina, mais sans sourire.

‘Bon, quel est ton programme aujourd'hui? demanda Jennifer.

- Le téléphone, c'était mon patron. Il a besoin que j'y aille. Alors, c'est ce que je vais faire. Ensuite, j'ai quelques dispositions à prendre.

- quelle sorte de dispositions?

- J'ai décidé d'appeler ma soeur à Chicago. Voir si elle peut m'héberger en attendant la naissance du bébé. Je ne peux pas conduire dans mon état, alors il faudra que je fasse convoyer ma voiture. «a fait beaucoup de choses à

penser... ^a

Jennifer lui toucha la main, par-dessus la table.

‘Je suis tellement soulagée, Dena, dit-elle.

- J'ai été une invitée tellement exécration? demanda Dena, pour la taquiner un peu.

- Tu sais bien que ce n'est pas la raison ^a, dit Jennifer très sérieusement.

Dena sourit.

Óui, je sais. Je pense que le mieux est de partir d'ici le plus vite possible.

- Je suis d'accord, tu peux me croire, dit jennifer. J'espère simplement qu'il ne va pas te suivre.

- Je ne pense pas qu'il en ait la possibilité. Soyons réalistes : avec toutes les obligations qui le tiennent ici.

- Il ne va pas apprécier, avertit jennifer.

- Il n'a rien à dire, répliqua Dena d'un ton acerbe.

Point final. Ma décision est prise. C'est terminé. Je n'ai pas envie de continuer à le croiser partout. Surgissant comme par hasard dans tous les endroits où je me trouve. C'est fini, et il est temps pour moi de partir d'ici.

- Tu as raison, dit Jennifer. Je partage complètement ton point de vue. ^a

Dena se leva et rinça sa tasse dans l'évier.

´ Vous êtes proches, ta soeur et toi, ces derniers temps? ^a

demanda jennifer.

Dena s'appuya contre l'évier et pensa à Marcia. Marcia était installée, avec deux enfants et un mari. Elle avait toujours considéré sa cadette comme une sorte de nomade, bien que Dena ait un métier et un appartement. Parfois, dans le passé, il était arrivé à Dena de penser que sa soeur lui envoyait peut-être secrètement sa liberté, les risques qu'elle avait pris. Dena savait qu'il lui faudrait supporter la désapprobation de Marcia, mais dans l'immédiat elle avait besoin de la stabilité de sa soeur aînée.

‘ Nous sommes proches en dépit de nos différences, expliqua Dena. Je veux dire que c'est ma soeur. Hier soir, je pensais à ce poème de Robert Frost. Tu sais, la maison, c'est l'endroit où, lorsque tu es contraint d'aller taper à la porte, on est contraint de t'accueillir...^a

Jennifer eut un sourire triste.

‘ Tu vas me manquer. Si les choses s'étaient passées autrement, nous aurions pu redevenir amies. ...lever nos enfants ensemble.

- Tu vas me manquer aussi^a, dit Dena avec conviction.

Le téléphone sonna et Jennifer se leva pour répondre.

Une expression de surprise puis un sourire s'inscrivirent sur son visage.

‘ Je sors dans la matinée, mais je serai là tout l'après-midi.

Entendu, merci.

- qui était-ce? demanda Dena qui avait remarqué son plaisir.

- Le fleuriste. Il semble que mon mari me fasse livrer des fleurs.

- Sans raison?^a

Jennifer secoua la tête et ses cheveux auburn brillèrent.

‘ C'est notre anniversaire de mariage, aujourd'hui. Nous sommes mariés depuis un an.^a

Dena lui sourit.

‘ Félicitations. Apparemment tu as vraiment trouvé le bon mari.

- Exact, dit Jennifer. Je n'y suis pour rien, je dois seulement le reconnaître.

- Vous sortez, ce soir, tous les deux?^a demanda Dena en essuyant son assiette avant de la remettre dans le buffet.

Jennifer hocha négativement la tête.

‘ Je ne peux rien garder. Ce serait du g, chis d'aller au restaurant. Je pense que nous allons rester tranquillement à la maison. Je passerai acheter des choses qu'il aime pour dîner.

- Bon, il faut que j'y aille. J'ai un rendez-vous pour une présentation de g, teaux de mariage, au restaurant. Et toi?

- J'ai rendez-vous chez le médecin et deux ou trois courses à faire, dit Jennifer en b,illant encore une fois.

Enfin, si je réussis à me réveiller. ^a

Dena vint enlacer affectueusement son amie.

‘ Je ne te remercierai jamais assez pour m'avoir accueillie ainsi. Tu as toujours été une bonne amie. Après toutes ces années, tu n'as pas changé d'un iota en ce domaine. ^a

Jennifer sourit en lui pressant la main.

Ó sont mes clés de voiture? ^a demanda Dena.

Jennifer montra un panier sur le plan de travail. Dena les saisit et les fit tinter.

‘ J'y vais ^a, dit-elle.

quelques heures plus tard, dans une salle à la lumière tamisée, Jennifer était étendue sur une table d'examen; elle attendait l'échographiste et essayait de concentrer toute son attention sur son bébé. Mais elle ne cessait de penser à Dena et à tout ce qui s'était passé. Au moins Dena allait-elle s'éloigner de Brian et elle pourrait espérer avoir une vie normale. Si seulement elle s'était montrée aussi pressante avec Tanya...

La porte de la salle d'échographie s'ouvrit et le spécia-liste s'affaira aussitôt avec l'infirmière. quelques minutes plus tard, Jennifer regardait l'image mouvante sur l'écran placé à côté d'elle, tandis que l'échographiste déplaçait l'instrument en forme de micro sur le gel froid de son abdomen.

‘Tout semble parfaitement en règle, déclara-t-il gaiement, tandis qu'un large sourire s'épanouissait sur le visage de Jennifer. Cinq mois, c'est ça? ^a

Jennifer acquiesça en tripotant nerveusement la barrette à cheveux qu'elle tenait pendant qu'elle regardait l'écran.

En ce moment, il dort, mais il prospère bien. Tout semble aller au mieux. Je vais vous faire un cliché pour rapporter à votre mari.

- Il? s'exclama Jennifer.

- Façon de parler^a, dit l'échographiste en se retournant pour éteindre la machine.

Jennifer détesta voir l'image disparaître. ¿ regret, elle se détourna de l'écran devenu sombre. L'infirmière, qui se tenait à proximité, se mit à essuyer le gel sur le ventre de Jennifer, avant de tirer le drap sur elle.

‘Nous disons toujours "il" en attendant d'en savoir plus, expliqua l'infirmière en souriant. Cela ne veut rien dire.

- Ah, bon ^a, dit Jennifer, sans savoir si elle était soulagée ou déçue.

Ils avaient décidé de ne pas chercher à connaître le sexe du bébé à l'avance, mais si le hasard faisait que... Jennifer se redressa en position assise. Tout à coup, elle remua la tête et émit une faible exclamation.

‘que se passe-t-il? demanda l'infirmière, en allumant les lumières et en se retournant.

- Oh, juste un étourdissement ^a, dit Jennifer avec un rire hésitant.

Par réflexe, l'infirmière lui prit le poignet pour vérifier le pouls. Puis elle lui passa l'appareil à mesurer la tension autour du bras et appuya sur la pompe.

‘Vous avez mangé, ce matin? demanda-t-elle.

- Pas vraiment. Je ne garde pas grand-chose ces temps-ci ^a, reconnut Jennifer.

L'infirmière retira le tensiomètre en hochant la tête.

´ Votre tension est un petit peu basse. Ce n'est pas inha-

bituel. ^a Elle ouvrit un placard et dénicha un paquet de biscuits salés sous cellophane. ´ Tenez, grignotez-en quelques-uns avant de partir.

- Merci, dit-elle docilement en serrant le paquet dans la même main que sa barrette.

- Faites attention en descendant de la table ^a, recommanda l'infirmière.

Jennifer acquiesça et leva les bras pour remettre la barrette dans ses longs cheveux auburn. Elle sentit une petite faiblesse.

L'échographiste tendait une sortie imprimante en noir et blanc, pixellisée, sur laquelle Jennifer se précipita.

´ Merci beaucoup, dit-elle avec sincérité en regardant le cliché.

- Vous pouvez vous rhabiller, à présent, dit l'infirmière.

Les toilettes, c'est la porte à droite. ^a

Jennifer remercia aussi l'infirmière. Sa vessie était prête à exploser à cause de tout le liquide qu'ils lui avaient fait boire avant l'échographie, mais elle ne put pas s'arracher tout de suite à la contemplation de l'image. Attends un peu que Ron te voie, pensa-t-elle. Il va être sur un petit nuage.

Lorsqu'ils la laissèrent seule dans la salle, Jennifer rangea le cliché et son paquet de biscuits salés dans son sac, puis elle rassembla ses vêtements pour les emporter aux toilettes. Elle enfila son T-shirt et sa culotte noire en stretch, puis elle s'assit sur la lunette pour soulager sa vessie. quand elle se releva, elle se sentit balayée par une espèce d'hébété-tude. Elle remarqua que la lumière disparaissait doucement autour d'elle comme un obturateur se refermant sur un objectif, puis, en même temps que ses genoux fléchissaient, elle vit véritablement un cortège d'étoiles scintiller dans le noir devant ses yeux. Tu vois vraiment des étoiles, pensa-t-elle, et ce fut son ultime pensée alors que ses bras s'écartaient de son corps et qu'elle s'affaissait sur le sol.

La première chose dont elle eut ensuite conscience fut sa joue, aplatie contre le carrelage froid des toilettes.

Ouille, pensa-t-elle, en reprenant le contrôle d'elle-même avec une certaine stupéfaction et en se frottant la joue. Là, pour le compte, je suis vraiment tombée. Elle essaya en vain de ne pas se sentir un peu effrayée. Tout s'était passé si vite

- et si elle s'était trouvée dehors, au milieu de la rue par exemple? En l'occurrence, ce cabinet de toilette était un lieu fort dangereux pour s'effondrer. Elle remercia aussitôt le sort de ne pas s'être ouvert le crâne contre le lavabo.

J'aurais dû manger ces biscuits salés tout de suite, lorsque l'infirmière me les a donnés. Elle fouilla dans le sac qui se trouvait par terre, auprès d'elle, trouva le paquet, déchira le sachet. Fourra aussitôt les galettes secs dans sa bouche.

J'aurai intérêt à faire attention sur l'escabeau, songea-t-elle.

Il lui restait encore quelques pochoirs à exécuter sur les murs de la chambre de bébé. Si elle racontait l'incident à

Ron, il lui interdirait probablement de terminer. Ron faisait de l'angoisse pathologique dès qu'il s'agissait d'elle, ou du bébé.

Je garderai ça pour moi, décida-t-elle en se remettant tant bien que mal en position debout. Elle récupéra son sac et ouvrit la porte donnant sur la salle d'examen. L'infirmière entra.

Qu'est-ce qui se passe? dit-elle. Vous êtes encore là?

- Je me suis évanouie, avoua Jennifer.

- Venez avec moi, dit très sérieusement l'infirmière.

Elle passa son bras sous celui de Jennifer et l'aida à franchir la porte. Vous avez mangé les biscuits salés que je vous ai donnés?

-   l'instant ^a, admit piteusement Jennifer.

Elle se laissa conduire jusqu'à un petit coin isolé,   côté

de la salle d'attente. L'infirmière la fit asseoir et vérifia encore sa tension artérielle.

 'est bon, dit-elle. Maintenant,  coutez bien : si vous avez encore cette sensation de tournis, arrêtez ce que vous êtes en train de faire et coincez votre tête entre vos genoux.

Et on ne se lève pas brutalement.   présent, adossez-vous et détendez-vous quelques instants.

- Entendu, merci^a, dit Jennifer.

Elle resta dans la petite antichambre   regarder les gens passer la porte. Une femme croisa son regard en entrant et esquissa un salut timide. qui est-ce? se demanda Jennifer.

Est-ce que je la connais? Ce genre d'expérience ne lui était devenue que trop banale ces derniers temps, depuis qu'elle était revenue vivre dans sa ville natale. Les gens l'interpel-laient, entamaient la conversation, pendant qu'elle essayait de donner la r p lique sans laisser filtrer qu'elle n'avait pas la moindre idée de qui était son interlocuteur. Elle tentait d'égrener des banalités tandis que son cerveau cherchait désespérément   situer la personne en fonction de son âge, son sexe, son niveau de familiarité avec certaine zone de son passé - l' cole, le quartier, l' glise. La fréquence de tels incidents était gênante. quand elle avait quitté Monroe pour faire ses études   Boston, elle avait laissé filer le passé, pensant qu'elle n'en aurait plus jamais besoin. Et aujourd'hui, elle tentait de le reconstituer, comme une mosaïque brisée, avant que ses anciens voisins et amis ne se rendent compte de la désinvolture avec laquelle elle avait traité leur souvenir.

  Bien, dit l'infirmière, affairée. Vous pouvez y aller. Mais, pour l'amour du ciel, trouvez quelque chose que vous r us-sissiez   avaler et garder le matin. Et du calme, cet après-midi. Pas de stress. ^a

Jennifer la remercia encore une fois, avant de prendre son sac et son manteau. Elle se sentait encore ébranlée, bien que, heureusement, il n'y ait aucun problème du côté

du bébé. «a, ce serait le pire, pensa jennifer. En principe, la grossesse devrait être le moment le plus heureux dans la vie d'une femme. Manifestement, ce n'était pas le cas, ou pas pour tout le monde. Elle ne put s'empêcher de songer à Dena, toute seule alors qu'elle devrait partager son bonheur avec un mari aimant. Enfin, mieux valait être seule qu'avec Brian. Le seul nom de Brian fit monter en elle la fureur habituelle. Oh, Tanya. On ne t'a pas rendu justice.

Il t'a cassée comme un jouet. Allons, ça suffit, se dit-elle. «a suffit. L'infirmière a dit : pas de stress.

Jennifer emprunta l'ascenseur pour descendre et sortit reprendre sa voiture. Elle était garée dans le petit parking devant le centre médical. «a, c'était le charme de la vie à

Monroe. Une petite ville où l'on trouvait toujours une place pour se garer, où les gens pouvaient prendre le temps de bavarder un moment. Bien sûr, c'était aussi le problème quand on ne les reconnaissait pas, remarqua-t-elle ironiquement. Elle monta dans sa voiture, s'engagea dans les rues à trois voies qui menaient à leur nouvelle maison. Elle s'arrêta devant sa porte, dans Chestnut Street. Une rue de vieilles maisons bien entretenues, avec des jardins amoureuxment soignés et le miroitement du soleil sur le trottoir.

Elle descendit de voiture en les imaginant, Ron et elle, poussant le bébé dans son landau. Un jour, il grandirait, ce bébé, et il ferait du vélo sur ces trottoirs au pavage irrégulier. Jennifer ramassa la poubelle pour les détritiques recyclables, qui se trouvait, vide, juste devant sa voiture, et elle alla la remettre à sa place, à côté de la maison, en faisant crisser le gravier sous les semelles de ses chaussures.

Comme elle revenait sur le devant de la maison, une femme qui faisait son jogging, un casque sur les oreilles, passa sur le trottoir et lui adressa un sourire. En face, le facteur fit un petit signe en s'arrêtant pour glisser quelques enveloppes dans la fente en laiton d'une boîte à lettres. Deux rues plus bas, un homme promenait un enfant dans une poussette rouge. Jennifer poussa un

soupir devant ce décor paisible. Elle ouvrit la portière arrière de sa voiture, prit le sac de courses et les vêtements de Ron sortant du pressing qui étaient posés sur la banquette, avant de monter les marches du perron.

La petite véranda vitrée précédant l'entrée était baignée de la chaleur du soleil matinal. Jennifer ouvrit la porte et appela : ' Dena? ^a sans attendre de réponse. En effet, elle n'avait pas vu la voiture de son amie dans la rue. Jennifer ramassa ensuite le courrier sur le sol avant de revenir vers la cuisine, en laissant son sac sur une chaise en pin. Puis elle décrocha le téléphone pour appeler son mari. La secrétaire l'informa qu'il était sorti en rendez-vous extérieur, avec un client. ' Vous pouvez essayer de le joindre sur son portable, suggéra-t-elle.

- Non, dit modestement Jennifer. Je lui parlerai quand il rentrera. ^a Elle raccrocha, avec un brin de tristesse, car son absence lui pesait. Ron était vraiment l'homme idéal, à tel point qu'il lui était difficile de se souvenir maintenant de l'état de panique où elle était, avant de le rencontrer, à

l'idée qu'elle ne trouverait jamais personne. Elle s'était inscrite à des clubs, avait participé à des rendez-vous surprise.

Et puis, juste au moment où elle avait abandonné tout espoir, elle avait rencontré Ron.

Le téléphone sonna et Jennifer sursauta, s'attendant plus ou moins à un appel de son mari. Ils étaient si proches qu'il leur arrivait parfois de communiquer par télépathie.

Allô, dit-elle joyeusement.

- Allô, Jennifer, ici Mariah. Votre animatrice de préparation à l'accouchement.

- Oh, bonjour, dit-elle, un peu déçue.

- ...coutez, je ne serai pas en ville la semaine prochaine, alors j'organise un cours supplémentaire cette semaine.

Demain soir. Est-ce que c'est possible pour vous? ^a

Jennifer consulta le calendrier de la cuisine.

Óui, je pense que nous pourrons. Pas de problème. Et je préviendrai Dena Russell si vous voulez.

- Vraiment? Formidable. Vous m'économisez un appel. ¿ demain, donc. ^a

Jennifer fit un pense-bête qu'elle fixa sur le réfrigérateur, sous un aimant représentant un régime de bananes. Puis elle fixa son échographie sous une pomme. Une vague d'inquiétude la submergea de nouveau en pensant à Dena, si seule et vulnérable, en dépit du courage qu'elle affichait fièrement. Enfin, au moins avait-elle décidé de le quitter. De ne pas être une victime. C'était le plus important à présent.

Jennifer sortit une bouteille de jus de fruits de la porte du frigo et avala une gorgée, en se souvenant des instructions de l'infirmière. Si seulement Ron était là. De façon inattendue, cette pensée lui fit monter les larmes aux yeux.

Il était si fort, un vrai roc. Elle ne savait pas qu'elle avait besoin d'un roc, avant de l'avoir rencontré. Elle respira profondément et ferma la porte du réfrigérateur. Assez, se dit-elle. Pas de pleurnicheries. Tu as des nounours et des petits canards à peindre.

¿ ce moment, elle entendit un bruit du côté de la porte de la maison. Elle crut entendre son mari qui l'appelait. Il y avait quelqu'un à la porte.

´ Ron ? ^a cria-t-elle.

Peut-être était-il rentré, finalement. Peut-être avait-il lu dans ses pensées et décidé de lui faire la surprise.

Mais il n'y eut pas de réponse. L'appréhension revint, plus puissante que jamais. «a suffit, se gronda-t-elle. On est en plein jour, à Monroe. De quoi donc peut-on avoir peur?

Depuis que tu es enceinte, tu es devenue une vraie lavette.

Elle laissa le joyeux désordre de sa cuisine pour aller voir qui pouvait bien attendre à sa porte.

DENA acheva la décoration d'un plateau d'éclairs sur lesquels elle déposait à l'aide d'une douille des rosettes de crème chantilly, et après s'être lavé les mains, elle indiqua à René, le maître pâtissier, qu'elle allait passer un coup de fil. Elle avait glissé sa carte de téléphone dans la poche de sa robe en arrivant au travail, mais c'était la première pause qu'elle pouvait prendre. Elle se rendit donc dans la pièce tranquille où René avait son bureau.

Une fois assise, elle composa le numéro de sa soeur et attendit que quelqu'un décroche. Une voix d'enfant zézayante répondit.

« ...lô ?

- Candy? C'est Tante Dena. »^a

Il se fit un silence au bout de la ligne tandis que la fillette de quatre ans méditait cette information.

« Candy, est-ce que Maman est là?

- Euh...

- Je peux lui parler? »^a

Cette fois, il y eut un bruit mat provoqué par le combiné

lâché sur un plan de travail.

« M'maaaaan... »^a

Dena attendit, avec un soupir d'angoisse.

« Bonjour »^a, dit une voix familière et distante. Marcia répondait toujours au téléphone comme si on l'interrompait dans une tâche importante.

« Marcia, c'est moi.

- Dena?

- Comment vas-tu?

- Oh, je suis à ramasser à la petite cuiller. Grant est sur le bateau. ^a

Grant était pêcheur, et lorsqu'il sortait exercer son métier sur le lac Michigan, Marcia devait s'occuper seule des deux enfants.

Ét toi?^a

Dena s'efforça de donner le change.

ˆ Bien. Je vais bien. C'était Candy, tout à l'heure?

- Oui, mon bras droit. Je suis étonnée qu'elle ne t'ait pas raccroché au nez, dit-elle aimablement. Comment ça se passe pour toi? Tu dois être comme une tour, maintenant. ^a

Dena eut un regard pour l'ampleur généreuse de sa robe.

ˆ Je suis plutôt volumineuse.

- qu'est-ce qui ne va pas? ^a interrogea Marcia, soudain circonspecte.

Dena soupira. Elles ne se ressemblaient guère, mais elles étaient soeurs. Marcia lisait toujours dans sa voix.

ˆ Les choses se sont un peu... compliquées, ici.

- Compliquées comment? Candy, pose ça. Tout de suite!

- J'envisage de partir.

- Le petit ami. Je le savais.

- Tu ne le connais même pas, dit Dena, sur la défensive.

- Exact, et toi non plus. C'est la raison pour laquelle je savais que c'était une

mauvaise idée. ^a

je te l'avais bien dit. Comme la petite fille dont on se moquait. Sauf que, bien sûr, cette fois, elle avait raison.

‘ que s'est-il passé? demanda Marcia.

- On ne s'entend pas, c'est tout.

- Et tu ne penses pas que tu devrais faire un effort?

Pour le bien du bébé? ^a

Un instant, Dena se demanda pourquoi elle avait même appelé.

‘ Des efforts, j'en ai fait ^a, dit-elle.

Marcia soupira bruyamment.

‘ Tu sais, ce n'est pas facile, poursuivit-elle. Le mariage, ce n'est pas tous les jours un lit de roses. ^a

Dena avait espéré pouvoir faire l'économie des faits bruts, mais il n'y avait pas d'autre moyen d'interrompre la litanie de bons conseils dispensés par sa soeur.

‘ Il m'a frappée, dit-elle sans précautions oratoires.

- Oh, mon Dieu, dit Marcia, instantanément horrifiée.

Tu vas bien? Et le bébé, il va bien?

- Nous allons bien tous les deux. Mais je ne peux pas rester avec lui.

- C'est sûr, bien sûr que non. Bon sang, Dena, comment t'es-tu débrouillée pour te fourrer avec un type pareil?

- ¿ ton avis? dit Dena avec un hochement de tête désabusé. J'ai passé une annonce dans le journal disant que je cherchais un gars qui me tape dessus.

qu'est-ce que tu crois? Oublie mon coup de téléphone.

- Non, mon chou, attends. Excuse-moi. ...coute, je ne veux pas que tu restes seule. Viens ici, tu habiteras chez nous aussi longtemps que nécessaire. Viens accoucher ici.

Je ferai tout mon possible pour t'aider. ^a

En dépit de tout le reste, pensa Dena, elles étaient soeurs.

Marcia avait anticipé sa requête. Elle n'avait même pas eu besoin de demander. Une sensation de soulagement la submergea, comme une vague. En même temps, elle songeait à Jennifer. Et à Tanya. La soeur qui n'était plus là pour la soutenir.

'Je l'avais envisagé, reconnu Dena. Jusqu'à la naissance du bébé.

- Et ensuite? demanda Marcia, comme si la situation après la naissance était désespérée.

- Je retournerai vivre en ville. En reprenant mon ancien travail, peut-être. Mon appartement est seulement en sous-location.

- Tu es au courant que tu ne peux pas jouer les pigeons voyageurs avec un bébé?

- Marcia, est-ce que tu comptes me faire la morale en permanence quand je serai chez toi? Parce que si c'est le cas...

- Non, non. Excuse-moi. ...coute, mon chou, je serais bien venue te chercher, mais avec Grant parti...

- Ne t'en fais pas, je peux me débrouiller.

- Ne fais pas le voyage en voiture. Tu ne peux pas conduire dans ton état.

- Je vais prendre l'avion. Ne t'inquiète pas.

- Non, non. Pas l'avion.

- Pas l'avion? Je suis censée arriver comment? En traîneau tiré par des chiens? quel est le problème avec l'avion ?

- Oh, Dena, c'est dangereux pour le bébé. Tu n'es pas au courant? J'ai une amie qui était enceinte de huit mois et qui a perdu son bébé après un voyage en avion. Une histoire de changement de pressurisation dans la cabine. ^a

Encore des histoires de bonne femme, oui, pensa Dena.

´Jamais entendu parler de ça.

- Je ne mens pas. Demande à ton docteur. S'il te plaît, fais-moi plaisir. Prends le train. Je viendrai te chercher à

Chicago. Tu pars quand?

- Bientôt. Je te téléphonerai.

- D'accord. Tu peux prendre la chambre de Candy. Je l'installerai avec Christie. Ce sera formidable. Tu verras.

- Entendu ^a, dit Dena, tristement.

Elle enroula le fil du téléphone autour de son doigt en pensant à la façon dont elle avait imaginé la naissance de son bébé. Dans sa tête, ce n'était pas sa soeur qui devait lui tenir la main. Mais elle se rappela qu'elle avait encore de la chance d'avoir une soeur. De nouveau, elle songea à

Tanya, aux regrets exprimés par Jennifer hier soir. Si elle s'était interposée, si elle avait insisté davantage pour que Tanya s'en aille et vienne chez elle. Prenez soin l'une de l'autre, avait dit la mère de Dena lorsqu'elle avait senti venir la mort. Jusqu'à aujourd'hui, cela n'avait pas été nécessaire.

Dena vit René faire de grands gestes dans sa direction.

´D'accord, merci, Marcia. Il faut que j'y aille, dit-elle.

- Surtout, Dena chérie, ne t'en fais pas. Tout ira bien... ^a

Dena prit congé et se hâta de rejoindre René, qui l'informa en français que les clientes pour le gâteau de mariage l'attendaient à l'étage. Dena attrapa la carte et appela l'ascenseur de service.

quand elle émergea de la cabine, dans sa tenue blanche de chef, tenant le classeur qui contenait les photos des différents gâteaux de mariage proposés, la lumière du restaurant lui fit cligner les yeux. Le soleil inondait la salle affairée et se réfléchissait sur les moules et les casseroles en cuivre accrochés aux murs, entre les étagères à livres et faïences qui constituaient le décor rustique, dont la simplicité était démentie par l'extravagance des arrangements floraux. Des serveurs en pantalon noir, chemise blanche, noeud papillon noir et longs tabliers de lin blanc, évoluaient avec souplesse au milieu de la foule chuchotante des clients venus déjeuner.

Albert, qui avait entendu s'ouvrir les portes de l'ascenseur de service, fit son apparition dans le couloir et intercepta Dena.

Elles sont là, dit-il à voix basse, comme un souffleur de théâtre. Vous pouvez commencer. ^a

Comme ils entraient ensemble dans la salle baignée de lumière, Albert sursauta en voyant le visage de Dena.

Qu'est-ce qui vous est-il arrivé ? ^a s'écria-t-il en l'attrapant par le bras pour la faire reculer.

La main de Dena se porta instinctivement sur la partie tuméfiée, et elle se rendit compte qu'il ne l'avait pas vue la veille, n'étant pas dans les cuisines pendant qu'elle travaillait.

Je me suis cognée dans une porte de placard ^a, mentit-elle.

À voir son expression consternée, elle pensa qu'il devait s'inquiéter de la réaction des clientes. Mais elle l'avait sous-estimé, comme d'autres le faisaient parfois.

Comme d'autres. Est-ce pour cette raison qu'il vous attendait dehors avec des roses hier ? J'aurais dû l'envoyer au diable.

Oh, si je pouvais lui mettre la main dessus!

- «a va bien, Albert. Elles nous regardent ^a, lui rappela-t-elle.

Albert accorda son attention à la femme d',ge m°r impeccablement mise, accompagnée de sa fille timide et mince, vêtue de noir, qui attendaient nerveusement à un coin de table. Dena s'assit et Albert lui présenta Mrs. Wolcott et sa fille, Carol. Dena salua aimablement. Elles eurent toutes les deux un regard pour son visage tuméfié et son ventre rond, mais aucune ne fit de commentaire. Albert prit place à côté

de Dena et se mit à expliquer, à voix basse, pourquoi le restaurant préférait fournir le g,teau plutôt que de s'adresser à un p,tissier extérieur.

´ Honnêtement, dit Albert d'un ton qui ne laissait pas place au doute, personne dans le secteur n'est en mesure de soutenir la comparaison avec ce dont sont capables René

et Dena. Nous ne souhaitons pas servir à nos clients un repas exquis pour terminer sur un g,teau de moindre qualité. ^a

Dena rougit. Elle appréhendait d'annoncer son prochain départ à Albert. Il avait été si gentil avec elle. Mais il comprendrait. Et puis la personne irremplaçable, c'était René.

Il prenait des cours d'anglais et pourrait donc traiter directement avec les clients.

Mère et fille échangèrent un regard avant d'opiner sagement.

´ Je suis parfaitement d'accord ^a, dit Mrs. Wolcott.

Sur un signe d'Albert, Dena souleva le classeur et l'ouvrit sur la table. Mrs. Wolcott et sa fille se penchèrent, de sorte qu'on ne vit plus que leurs coiffures, l'une plus blonde que nature et laquée, l'autre vaguement arrangée en chignon et brillante, au-dessus des pages de l'album. Les g,teaux photographiés étaient des réalisations féeriques avec colombes de sucre filé et cascades de fleurs en massepain, dans des tons ivoire et blanc, ou pastel de

roses printaniers.

Dena répondit patiemment à toutes leurs questions, heureuse d'entendre leurs exclamations admiratives devant les images qu'elles étudiaient. Ainsi ne pensait-elle plus à...

tout le reste. Elle était fière du travail qu'elle avait accompli avec René. À ses côtés, elle avait beaucoup appris. Mais à présent, son esprit était orienté vers l'avenir. Elle savait que son ancien patron à Chicago voudrait la reprendre.

Sauf que là-bas, les horaires étaient très lourds. Si elle devait s'occuper de son bébé, peut-être pourrait-elle lancer sa propre affaire en confectionnant des gâteaux de mariage chez elle? Tant que le bébé serait petit, au moins. Après tout, elle n'aurait personne pour l'aider.

Celui-ci, c'est décidé ^a, dit la future mariée, avec l'assurance de qui n'a pas l'habitude d'affirmer ses choix.

Elle pointa un gâteau blanc, avec une cascade de violettes et de muguet.

Dena approuva.

«Moi aussi, je l'aime beaucoup. Et pour le parfum?

- Chocolat, dit Carol Wolcott.

- Chocolat! protesta sa mère.

- Hal aime le chocolat ^a, dit fermement la future épouse.

Mrs. Wolcott, après s'être extasiée à plusieurs reprises sur un gâteau au citron coiffé d'une couronne de roses blanches, s'inclina à regret et le choix fut entériné.

«Bien, dit Dena. Je vais transmettre vos souhaits à René, avec tous les détails, et Mr. Gelman s'occupera du reste. ^a

Plus détendue à présent, la mère s'adossa et sourit à

Dena.

Íls sont tous tellement beaux. Le choix est difficile.

- Je sais, dit Dena qui se leva non sans un certain mal.

- Vous avez préparé un de ceux-ci pour votre propre mariage? ^a demanda Mrs. Wolcott, et Dena lut une mise en garde inquiète dans les yeux d'Albert Gelman.

C'est une question innocente, se répéta Dena. Une femme de sa génération supposait tout naturellement que Dena était mariée. Elle cherchait seulement à se montrer amicale, faire la conversation. Dena se demanda pourquoi la réponse lui était si douloureuse. Tu as intérêt à t'habi-tuer, se dit-elle. C'est ta vie, désormais.

Non ^a, répondit-elle, et, sans laisser le temps à sa cliente de pousser plus loin ses investigations, elle ramassa le classeur et se retira.

Vanessa Pittinger était couchée dans son lit, avec sur les oreilles un casque branché sur son lecteur de CD, et les yeux rivés sur un documentaire de la chaîne Discovery traitant des léopards des neiges en Asie. Des grappes vapo-reuses de kleenex usagés l'entouraient et glissaient de la couette pour joncher le sol. De temps à autre elle en jetait un dans la corbeille à côté du lit, mais en général elle ne se donnait pas cette peine. Vanessa plongea le doigt dans un pot de crème que sa mère lui avait laissé avant de partir au bureau, et en appliqua délicatement une dose sous ses narines rougies. Puis elle s'enfonça sous la couette et se mit à tousser. Elle toussa, toussa jusqu'à s'en étrangler, sans jamais cesser de regarder l'écran. Le sirop pour la toux et la cuiller laissés par sa mère sur sa table de chevet restèrent intacts.

Juste à côté d'elle, le téléphone se mit à sonner, mais Vanessa n'entendit pas, car elle avait monté le volume à

fond pour écouter Alanis Morissette. ¿ l'autre bout de la ligne, la mère de Vanessa, Pam, attendait en espérant que personne du bureau ne la verrait passer un coup de fil personnel. Elle travaillait dans un cabinet de courtage de Philadelphie, et la pression de l'environnement était très forte.

Après huit sonneries, elle renonça. Elle n'avait aucun doute quant à l'endroit où devait se trouver Vanessa - en quatorze ans, elle avait rarement vu sa fille aussi patraque que ce matin. Bien sûr, elle pouvait toujours se faire peur en imaginant qu'un tueur en série s'était introduit dans leur maison, qu'il avait trouvé l'adolescente malade seule à

l'intérieur. Mais Pam s'efforçait d'éviter ce genre d'idée.

Non, c'était le casque. Elle le savait. Elle essaierait de nouveau plus tard. Elle éprouvait cependant un pincement de culpabilité à laisser sa fille malade se débrouiller seule à la maison. quand elle était petite, Pam amenait Vanessa au bureau les jours de maladie, ou quelquefois Dick restait à

la maison, s'il avait une montagne de paperasse à éplucher pour son cabinet comptable. Maintenant, Vanessa était une adolescente que l'on pouvait laisser seule, ce qui simplifiait grandement la vie. Il aurait néanmoins été gentil de rester lui faire des bouillons de poule. Le téléphone sonna sur sa table et Pam se remit en mode courtage.

Pendant ce temps-là, Vanessa avalait une gorgée de son soda, qu'elle trouva complètement éventé. Elle avait beau ne pas avoir la moindre envie de quitter son lit, pour un coca elle était capable de se lever. Elle moucha son nez, ôta le casque, puis quitta son lit, sortit de la chambre, pieds nus, sans robe de chambre, et descendit les escaliers.

Vanessa entra dans la cuisine et s'avisa qu'elle avait très froid quand ses pieds nus foulèrent le carrelage, puis elle ouvrit le réfrigérateur. Elle contempla avec indifférence le contenu du frigo jusqu'au moment où elle repéra un coca qu'elle sortit. Pendant qu'elle cherchait un verre propre dans le lave-vaisselle, elle remarqua soudain une chose étrange. Elle sentait quelque chose.

Elle n'avait pas imaginé sentir quoi que ce soit avec le rhume qu'elle avait, mais elle percevait bien une odeur, et cette odeur figea son petit corps maigre. Elle renifla encore, pour être sûre. C'était ça. De la fumée. Rester seule ne lui avait jamais vraiment posé de problème. Elle avait l'habitude, et elle se considérait volontiers comme presque adulte. Mais lorsque cette odeur, cre pénétra ses sens, elle redevint instantanément une petite fille, une petite fille toute seule et vulnérable. Son premier réflexe fut de prendre le téléphone et

de faire le 911, comme on le leur apprenait chaque année à l'école lors de la visite à la caserne des pompiers. Mais elle se ravisa. Non, il ne faut pas être nulle. Tu vas avoir l'air d'une gourde s'il s'agit d'une fausse alerte. Et puis ce n'était manifestement pas dans la maison. Il y avait des détecteurs d'incendie dans toutes les pièces. Elle alla regarder par les fenêtres. Au début, elle ne vit rien. Puis, tout à coup, là. Une colonne de fumée grise s'élevait au-dessus de la colline. Venant de la ferme Riley.

La grange, pensa-t-elle, et son coeur sembla cesser de battre. Si la grange avait pris feu? Et si Brian n'était pas là

et n'était pas au courant? Il n'y avait pas de voisins dans les alentours. Personne pour sortir les chevaux. Elle pensa avec amour à chacun d'eux successivement, avec un pincement de coeur particulier pour Wrangler. Elle devait agir.

Elle regarda ses vêtements de ferme pendus à un crochet de la lingerie. Ma mère va me tuer si je sors de la maison avec de la fièvre, se dit-elle. C'était formellement interdit

- sauf en cas d'incendie. Mais, justement, il y avait le feu.

Je ne peux pas rester là à réfléchir. Avec tous ces animaux coincés là-bas, sans défense. Elle se voyait, en imagination, les conduisant à travers la fournaise pour leur faire rejoindre la sécurité du pré. Tout le monde serait tellement fier d'elle que personne n'irait se soucier de savoir si elle était sortie alors qu'elle avait de la fièvre. Brian serait fou de reconnaissance. La pensée de Brian fit surgir une autre éventualité. Et s'il était dans la grange, prisonnier des flammes? Sans personne pour le secourir à part elle.

Là, plus d'hésitation. Elle enfila le jean et la grosse chemise sales par-dessus sa chemise de nuit, ses bottes, et courut à la porte de la maison. Elle sortit et regarda bien dans toutes les directions. Personne pour voir ce qui se passait dans ce nouveau quartier-dortoir. En revanche, la colonne de fumée était toujours là. Elle se mit à courir, vite, de l'autre côté de la colline. ǀ l'intérieur de la maison, le téléphone sonnait de nouveau.

Ron Hubbell avait envisagé d'appeler depuis la gare, mais à vrai dire il n'était

pas tout à fait prêt à affronter Jennifer, alors il avait parcouru à pied les huit cents mètres le séparant de leur maison. En tournant dans Chestnut Street, il vit la voiture de Jennifer garée devant chez eux. Il soupira, appréhendant ce qui allait suivre. Elle serait surprise de le voir. Surprise et ravie, sans aucun doute. Elle pense-rait qu'il rentrait plus tôt à cause de leur anniversaire de mariage.

Un an de mariage. Un an de vie commune, comme mari et femme. Il la revoyait encore, le jour de leur mariage, son visage lumineux comme une bougie allumée, ses longs cheveux auburn remontés en boucles piquées de petites fleurs blanches. Il avait une photo d'elle ainsi, sur son bureau, au travail. C'était sa préférée. Il avait prévu de lui en adjoindre une autre, d'elle avec le bébé. Sauf que lorsque le bébé naîtrait, il n'aurait plus de bureau.

La nouvelle était tombée ce matin, et la seule réaction dont il avait été capable avait été de se demander comment il allait le lui annoncer. Il avait dit à sa secrétaire qu'il sortait déjeuner avec un client, mais la vérité était qu'il n'était pas en état de travailler. Son esprit était happé dans une spirale infernale d'angoisse. Ils allaient être obligés de vendre la maison, sans doute à perte. Et puis Jennifer ne voudrait pas quitter Monroe, ni son père. Sauf que Ron devait bien travailler. Avec un peu de chance, il retrouverait son ancien poste à Boston. Mais bien sûr, tous ceux qui travaillaient à Philadelphie allaient chercher à se recaser.

Et si on ne voulait plus de lui, à Boston? Il était trop vieux pour repartir de zéro et chercher dans une autre société.

Entre-temps, le bébé serait là. Et le bébé aurait besoin de beaucoup de choses. Sur une carte de crédit déjà mise à

rude épreuve.

Deux gamins passèrent en rollers en bas de la rue. Un de ces jours, songea-t-il. Peut-être que j'apprendrai en même temps que le petit, se dit-il, histoire de se redonner le moral, mais aujourd'hui, c'était peine perdue. Lorsque le petit serait en âge de chausser des rollers, il aurait cinquante ans.

Il remarqua les feuilles sur sa pelouse en montant les marches du perron, et il

du bien reconnaître que manier le râteau ne faisait pas vraiment partie de ses priorités du moment. Encore que, s'il prenait une heure ou deux pendant le week-end... Il restait encore tant de choses à faire dans la maison. Mais cela valait-il la peine, en sachant qu'ils risquaient de devoir déménager?

Déménager, à cette perspective il se reprocha son pessimisme. Après tout, il avait Jennifer et le bébé. quand ils déménageraient, ils formeraient une famille. N'était-ce pas la seule chose qui comptait vraiment? Chaque fois qu'il avait pensé à Dena, et à

Brian Riley, au cours de la journée, il s'était dit qu'il avait bien de la chance et ne devrait pas l'oublier.

Il ouvrit la porte et entra dans la maison. Il remarqua qu'aucune lumière n'était allumée. Un instant, il en éprouva une sorte de malaise. Jennifer était la reine des lumières allumées, même quand personne n'était dans la pièce. Elle n'éteignait jamais rien avant le moment d'aller se coucher. En général, s'il faisait allusion à la facture d'électricité, elle se moquait gentiment de lui. Mais récemment, il s'était un peu plaint du niveau des dépenses. Elle avait peut-être brusquement décidé de faire des économies.

Il se blinda, regrettant de ne pouvoir éviter de lui annoncer cette nouvelle devenue désormais inévitable. Il ne voulait pas lire la déception dans ses yeux. Elle allait être toute à la joie et l'excitation de leur anniversaire de mariage, puis elle verrait l'expression de son visage. Elle regarderait ses yeux, et elle saurait. Elle était très forte à ce jeu. Elle devinait toujours lorsque quelque chose le tracassait. Enfin, il ferait en sorte de présenter l'événement de façon positive.

Elle comptait sur lui. Elle disait toujours qu'il était son roc.

Aujourd'hui, il se sentait plutôt comme un petit caillou. La maison semblait le contempler silencieusement, comme si elle était en attente. C'est stupide, se dit-il. Une maison ne pouvait pas être en attente. En attente de quoi? Il ouvrit la porte donnant sur la salle de séjour. Joyeux anniversaire.

‘Jenn, dit-il. C'est moi. ^a

‘CHEF, vous pouvez monter ici une minute... ? ^a

Le chef Potter cria : 'J'arrive ^a, et suivit la voix à l'étage de la maison où avait été commis le premier homicide survenu à Monroe en vingt ans.   l'urgence inquiète qu'il d cela dans la voix de son agent, Lou sentit un frémissement d'espoir. Peut-être que quelqu'un avait découvert un indice pouvant permettre d'identifier le meurtrier. Lou avait une longue expérience de la criminalité, acquise au cours de sa non moins longue carrière dans les services de police, et il avait vu son lot de sang et de violence. Mais le meurtre était pour lui un domaine étranger et il essayait de ne pas trahir   quel point il nageait dans l'inconnu devant le père et le mari de la victime, effondrés.

  êtes-vous, Tyrell ? ^a appela-t-il.

La tête du sergent surgit de l'une des portes au bout du vestibule.

' Par ici ^a, dit-il.

Lou avança vers la pièce où attendait Tyrell Watkins. Il entra et balaya les lieux d'un regard circulaire. La pièce était peinte en blanc, mais le plafond était bleu pâle, avec des nuages blancs vaporeux et deux cerfs-volants peints.

Tous les meubles étaient blancs - le berceau, la commode, la table   langer. Un tapis jaune vif,   motifs repris des dessins de Ma Mère l'Oye, recouvrait les lattes de pin brillantes du plancher, au milieu de la pièce. Un paquet intact de couches premier ,ge était posé sur la table   langer. Lou pinça tristement les lèvres en hochant la tête.

' Je vois^a, dit-il.

Lou savait qui était Jennifer Hubbell. Sa soeur et elle avaient grandi   Monroe. Jennifer était partie faire ses études   Boston où elle était restée vivre depuis -jusqu' 

il y avait trois semaines. Mais Lou ne l'avait pas reconnue en voyant le corps. Bien sûr, quand bien même il l'aurait croisée tous les jours, il ne l'aurait pas reconnue. Le corps mince et habillé de pied en cap était étendu sur le sol, entre la salle   manger et la cuisine. Les murs étaient éclaboussés de rouge, comme si quelqu'un avait jeté une brique dans un seau de peinture rouge vif. Elle avait été frappée sans pitié sur la tête avec le tisonnier de la cheminée.

Lou avait vu des gens moins abîmés après être passés à travers un pare-brise. Mais jamais il n'aurait deviné en la voyant qu'elle était enceinte.

Elle prenait peut-être ses désirs pour des réalités ^a, suggéra-t-il.

Lou secoua négativement la tête.

Non, dit-il. Je parie sur votre première idée. ^a

Tyrell Watkins croisa les bras sur sa large poitrine.

Il ne voulait peut-être pas d'enfants. ^a

Lou savait à qui son agent faisait allusion. Selon ses déclarations, Ron avait trouvé le corps de sa femme en rentrant chez lui, après le travail. Ils étaient venus à la suite de son appel affolé au 911. Même sans une grande expérience pratique, Lou savait que leur premier suspect était le mari. Si l'on ajoutait la bonne vieille maxime, connue de tous les flics, habitués ou non aux homicides, selon laquelle celui qui trouve le corps est vraisemblablement le meurtrier, il n'ignorait pas qu'il devrait interroger Ron Hubbell de façon serrée sur son histoire. Mais cette perspective ne l'en-chantait pas.

‘ Je vais voir si le toubib a fini avec lui, dit Lou. Vous avez autre chose d'intéressant? ^a

Lou vit une étrange expression passer sur les traits réguliers du grand visage sombre de Tyrell.

C'est quoi? ^a demanda-t-il.

Tyrell plissa les yeux comme s'il était sur le point de parler, puis il secoua légèrement la tête.

‘ Rien, dit-il. Nous n'avons pas terminé les investigations.

- Eh bien, continuez ^a, dit Lou.

Il repartit vers l'escalier, rentra la tête dans les épaules, et redescendit au rez-

de-chaussée. Au bas de l'escalier, il se heurta à Gwendolyn Holmes, le médecin de garde, qui remettait son manteau et s'apprêtait à partir.

Óh, chef Potter, dit-elle.

- Dr. Holmes. Puis-je lui parler maintenant? ^a

Gwendolyn Holmes regarda derrière elle par-dessus son épaule.

´J'aimerais mieux pas. Il est véritablement déboussolé.

Ils le sont tous les deux. Cela ne peut-il pas attendre demain? ^a

Lou Potter la regarda d'un air sombre.

´ Je crains que non.

- Bon, je lui ai administré un calmant. Le père est stoÔque, bien qu'il paraisse sur le point de faire une attaque.

En tout état de cause, le mari risque d'être incapable de répondre à vos questions. N'attendez pas trop de lui. ^a

Lou Potter opina et pénétra dans la salle de séjour. Deux techniciens du comté époussetaient silencieusement les meubles renversés pour recueillir des empreintes digitales, et un ruban jaune isolait la partie de la pièce considérée comme lieu du crime. Un flic prenait des photos de l'emplacement où avait été découvert le corps. Lou fit donc un détour pour rejoindre la cuisine où les deux hommes se tenaient ensemble. Une lampe brûlait au-dessus de l'évier.

Au milieu de l'agitation qui régnait dans sa maison, Ron Hubbell était assis sur une chaise, les coudes appuyés sur la table de la cuisine, la tête entre les mains. Sa cravate était de travers et la chemise blanche qu'il portait maculée de rouge. Même de l'autre bout de la pièce, Lou voyait les tremblements qui agitaient son corps. Le beau-père de Ron Hubbell était debout devant l'évier et scrutait l'obscurité

du jardin. Lou connaissait le père de la victime. Jake Smith était propriétaire du seul hôtel de la ville, le Endicott, où

se déroulait chaque année le bal de la police. Et bien entendu, Lou se souvenait de lui à cause de cette affaire concernant son autre fille. Celle qui s'était fracassé le crâne en tombant dans sa douche. Le visage de Jake Smith était si rouge que Lou comprit les inquiétudes du Dr. Holmes.

Il appréhendait cette conversation. Inspirant profondément, il s'approcha des deux hommes accablés.

Excusez-moi, dit-il. Nous avons quelques questions à poser à Mr. Hubbell. ^a

Lou ne dit pas: vous êtes suspect dans le meurtre de votre femme. Dans l'immédiat, il était même le seul suspect. Mais Ron Hubbell leva sur Lou un regard exprimant un chagrin et un désespoir si absolus, que ce dernier fut tenté de se contenter de lui serrer fort les deux mains avant de faire demi-tour et se retirer. Lou n'avait peut-être aucune expérience en matière de meurtre, mais il connaissait les gens.

Cet homme était complètement anéanti.

Jake Smith se retourna et vint se placer derrière la chaise de Ron. Il posa ses larges mains usées sur les épaules de son gendre.

Vous ne voyez pas qu'il est trop bouleversé pour parler? ^a dit-il sévèrement.

Il pesait sur les épaules de Ron comme un homme voulant empêcher une tente de s'envoler dans la tornade. Lou ignora la colère du père. que pouvait-on éprouver d'autre que de la colère dans pareille situation?

Ron, dit-il. J'ai besoin de certaines informations pour pouvoir trouver celui qui a fait ça. ^a

Ron s'essuya les yeux et tenta d'inspirer profondément.

Lou se demanda dans quel état il était avant l'administration du sédatif, pour être comme cela après. Il tira une chaise qui racla le plancher. Une fois assis en face de l'homme en larmes, il sortit son carnet et son stylo.

´ Bien, Ron, commença-t-il. Depuis combien de temps Jennifer et vous étiez-vous mariés? ^a

Ron regarda la pendule murale, comme s'il essayait de calculer à la minute.

´ C'était notre anniversaire de mariage, aujourd'hui...

un an. ^a

Lou fit une grimace. Aborder le sujet suivant lui était pénible.

´ Et elle attendait un bébé. ^a

Ron confirma d'un hochement de tête, sans même paraître surpris qu'il soit au courant.

´ Elle était enceinte de cinq mois. Le bébé devait naître... ^a

Il éclata de nouveau en sanglots.

´ C'est bon, c'est bon, on fera le calcul, dit Lou.

- En avril, murmura Ron.

- D'accord, dit Lou. Et quand avez-vous vu votre femme vivante pour la dernière fois?

- Ce matin, répondit-il dans un souffle. Avant de partir au bureau. Mon Dieu, c'était seulement ce matin? ^a

pleura-t-il.

Lou s'éclaircit la voix et baissa les yeux pour consulter ses notes.

´ Nous savons qu'elle est passée au supermarché et chez le teinturier. Nous avons retrouvé les paquets, restés sur la table.

- Elle allait chez le docteur ^a, dit Ron. Il ouvrit la main et montra un morceau de papier froissé. ´ Pour ça, dit-il. Je l'ai trouvé sur le frigo, tenu par un

aimant. ^a

Lou fronça les sourcils, lui prit le papier, le lissa. On y voyait une image en noir et blanc, qui ressemblait à l'arc foncé dessiné par un essuie-glace. L'intérieur de la zone sombre grenelée ressemblait à un bocal avec un poisson rouge. On ne faisait pas ce genre de truc quand Hattie était enceinte, mais la fille de Lou lui en avait montré un quand elle attendait son premier enfant. Lou comprit de quoi il s'agissait.

´ Le bébé, dit-il. Je suis désolé.

- Mon petit-fils, dit Jake. Ils ont tué mon enfant et mon petit-enfant. ^a

L'atmosphère était tendue dans la pièce et Jake Smith paraissait prêt à flanquer son poing dans la première cible qui se présenterait.

´ J'ai besoin de parler à Mr. Hubbell en privé ^a, dit fermement Lou, en indiquant que Ken McCarthy était censé

sortir de la pièce avec le père de la victime.

De mauvaise gr,ce et non sans se retourner pour regarder son gendre, Jake suivit le policier.

´ Bon, Ron, dit Lou d'une voix neutre. J'ai besoin de savoir. Existait-il des problèmes entre vous et Jennifer? Des problèmes d'argent ou... euh... des problèmes sexuels ou autres ? ^a

Ron ne protesta pas. Il se contenta de secouer négativement la tête.

Áucun. Absolument aucun. Nous étions très heureux.

Nous allions devenir parents.

-

Votre femme avait... ^a Il consulta ses notes ´ ... trente ans?

- C'est exact.

- Avait-elle d'autres enfants? Avait-elle été déjà mariée?

- Non. Aucun, dit-il. Et pas d'autre mariage.

- Et vous? Vous aviez déjà été marié? ^a

Ron hocha encore une fois la tête, mais affirmativement.

Une fois.

- Divorcé? ^a demanda sèchement Lou.

Ron opina de nouveau.

´ Des enfants?

- Elle n'en voulait pas ^a, dit sombrement Ron.

Cette fois, ce fut au tour de Lou de hocher la tête.

´ J'aurai besoin de son nom et son adresse ^a, dit-il.

Ron sembla ne pas entendre.

´ Je suis en train de regarder mes notes, là, Ron. Je veux dire... c'est étrange... euh... Jennifer revient habiter ici après être partie depuis... combien de temps?

- Douze... treize ans, dit Ron dans un sanglot.

- Treize ans après, elle revient, et au bout de trois semaines, elle est assassinée. ^a

Ron cacha son visage dans ses mains.

Nous n'aurions jamais dû venir ici, gémit-il.

- Pourquoi dites-vous cela, Ron ?insista Lou avec entêtement. Est-ce que Jennifer avait des ennemis? Y avait-il quelqu'un dans cette ville dont elle se méfiait... ou qu'elle ne voulait pas rencontrer? Vous a-t-elle jamais dit

quelque chose?^a

Ron commença par protester, puis s'interrompit, et ses yeux s'agrandirent.

‘ Vous avez pensé à quelque chose? demanda Lou.

- Oui, dit Ron. Il y a quelqu'un. ^a

À ce moment, l'agent Ken McCarthy apparut sur le pas de la porte, escortant une femme très enceinte dont les yeux exprimaient la stupéfaction.

‘ qui est-ce ? ^a interrogea le chef.

Tyrell Watkins arriva juste derrière et entra dans la cuisine, avec un regard inquiet en direction de son supérieur.

C'est l'invitée des Hubbell, dit Tyrell. Miss Dena Russell. Elle vient juste de rentrer. ^a

Dena regardait successivement Ron puis Mr. Smith sans rien comprendre.

‘ que s'est-il passé? demanda-t-elle. qu'est-il arrivé à Jennifer? ^a

Ron la regardait à présent comme si la vue de son visage réveillait un cauchemar.

‘ Miss Russell habitait chez les Hubbell, dit Tyrell sans quitter le chef des yeux. Elle a eu des problèmes avec son petit ami l'autre soir. Mr. Brian Riley.
^a

Une bouffée de chaleur brûlante envahit le corps de Lou, faisant battre le sang dans ses veines. Il sut précisément pourquoi les yeux de Tyrell étaient écarquillés dans son visage café noir. À grand-peine, il parvint à ne pas trahir ses propres réactions devant les personnes présentes dans la pièce.

Éntrez, Miss Russell, dit-il lentement. Nous avons à vous parler. ^a

- Oui, dit Lou. quelqu'un... elle a été... assassinée.

- Ce n'est pas possible, dit Dena. Non. ^a

Lou regarda son carnet puis la fixa avec colère, comme si elle portait une responsabilité.

‘ que faites-vous ici, Miss Russell?

- J'y habite. Ils m'ont hébergée ^a, dit faiblement Dena.

Ron sembla reprendre vie.

‘ Son petit ami est venu la chercher. Il était fou furieux, dit-il avec colère. C'est de lui que je parle. Brian Riley. Il était là hier soir et nous l'avons flanqué dehors.

- D'accord, disons que nous marquons une pause un instant, dit Lou en se levant brusquement. Ceci n'est pas une discussion de groupe. Miss Russell, je vous enten-drai au poste de police. Je dois d'abord terminer avec Mr. Hubbell. ^a

Il sortit dans le vestibule où Jake Smith attendait avec inquiétude.

‘ Je pense que vous devriez vous accorder un peu de repos, à présent. Je suis sûr que j'aurai encore des questions à vous poser demain. Mais je vous promets... je vous promets que nous allons trouver celui qui a fait ça à Jennifer.

Nous allons le coincer et le mettre définitivement hors d'état de nuire, d'accord? Nous ne vous laisserons pas tomber.

- Elles sont toutes parties, dit Jake dont les yeux disaient que l'horreur commençait juste à s'inscrire dans la réalité. Toutes mes femmes. ^a

Lou regarda avec compassion cet homme brisé.

‘ Y a-t-il quelqu'un susceptible de vous aider... ?

- Il a des amis dehors, dit Tyrell. Je vais les appeler. ^a

Lou soutint calmement le regard contrarié de son sergent.

‘ Bon, veuillez à le remettre entre de bonnes mains. Je parlerai à Miss Russell en tête à tête, dit-il. quand j'aurai terminé avec le mari. ^a

Et d'incliner la tête en direction de la cuisine. Puis il glissa tranquillement à l'oreille de Tyrell : Il nous faut reconstituer les faits et gestes du mari aux alentours de la mort. Commencez à interroger les voisins. Trouvez si quelqu'un l'a vu dans le train, ou bien rentrer chez lui. Il faut aussi vérifier ses comptes, les assurances... ^a

Tyrell observa l'homme inconsolable à la chemise pleine de sang, effondré sur la table de la cuisine.

‘Vous pensez qu'il jouerait la comédie?

- Je n'en sais rien du tout, répondit prudemment Lou.

Il existe une chose qui s'appelle le regret, ou le remords.

Cette chose peut ressembler beaucoup à du chagrin.

- Moi, ce chagrin me semble bien réel, dit Tyrell.

- Sergent ^a, dit Lou sur le ton de la mise en garde.

Tyrell se tourna vers Jake Smith et lui proposa de l'accompagner dehors où ses amis l'attendaient derrière le cor-don de police. Jake s'inclina, dans un état second. Lou retourna dans la cuisine et prit Dena par le coude, pour la faire se lever.

DENA regarda autour d'elle avec perplexité. Elle venait de croiser le père de Jennifer, qui semblait anéanti, et maintenant elle découvrait Ron, blanc comme un linge, les vêtements éclaboussés de sang. Cinq minutes plus tôt, lorsqu'elle s'était garée devant la maison, totalement affolée par la présence de toutes les voitures de police, le sergent Tyrell était venu lui ouvrir et lui avait simplement dit: ‘ Je me demandais si vous étiez encore ici. ^a

Elle avait tenté de l'interroger, mais il avait ignoré ses questions et s'était

contenté d'indiquer que le jeune policier devait l'accompagner jusqu'à la cuisine. ǀ présent, son regard était rivé à la chemise tachée de sang que portait Ron.

‘ Ron ? que s'est-il passé ? Vous êtes blessé ? Oǂ est Jennifer ? ^a

Le chef de police la regarda.

‘Vous étiez une amie de Mrs. Hubbell?’^a demanda-t-il.

La question mit un certain temps à faire son chemin.

‘ ...tiez? ^a répéta-t-elle d'une voix faible.

Le chef de la police soutint son regard, et elle sut. Dena sentit le monde s'écrouler autour d'elle. Elle se cramponna au dossier d'une chaise peinte et vacilla légèrement. Avec une efficacité militaire, Tyrell tira la chaise et la fit asseoir avant que ses jambes ne l,chent.

Les doigts et les joues de Dena étaient insensibles, comme si elle avait affronté le gel.

Ést-ce que Jennifer... ?

Ce n'est pas vrai, dit Dena, le visage maintenant inondé
de larmes.

- Doucement, Miss Russell. Tout va bien se passer. Sui-vez l'agent McCarthy. Je vous retrouve au poste. ^a

Dena resta assise dans le bureau du chef de police pendant ce qui lui parut durer une heure, avant qu'il réussisse à s'installer en face d'elle. Les interruptions avaient été

constantes - le téléphone, les journalistes, la police avec de la paperasserie à lui montrer. Dena passait le temps en sirotant un gobelet d'eau que la standardiste, une femme compréhensive nommée Peg, lui avait apporté, et elle étudiait les photos du chef et de sa famille, exposées sur le rebord de

fenêtre derrière son bureau. Régulièrement, ses pensées retournaient vers Ron, assis à cette table avec sa chemise pleine de sang - tous ses rêves fracassés. Elle pensait au fait qu'elle s'était arrêtée manger quelque chose avant de rentrer chez les Hubbell. Elle ne voulait pas les déranger pour leur anniversaire de mariage et avait commandé un sandwich dans un café, en imaginant Ron et Jennifer célébrant leur bonheur aux chandelles. Et pendant ce temps-là... C'était un déchirement de s'en souvenir. Devant son sandwich solitaire, elle les avait enviés.

Dena essuya encore une fois ses larmes. Elle avait le visage bouffi à force de pleurer. Elle s'efforçait de ne pas se demander comment les choses s'étaient passées. Parce que lorsqu'elle le faisait, elle tournait toujours autour de la même horrible possibilité.

Le chef Potter entra dans la pièce et ferma la porte. Dena sursauta.

´ Désolé de vous avoir fait peur ^a, dit-il. Il s'assit et joignit ses mains sur son bureau. ´ Bien, Miss Russell, je suis navré

de vous faire attendre.

- Ce n'est rien, dit machinalement Dena.

- Depuis combien de temps habitez-vous chez les Hubbell ?

- Pas longtemps, dit-elle d'une voix morne. Deux jours.

- Mais vous avez eu le loisir de les observer ensemble. ^a

Dena fut un peu surprise. Elle avait supposé que les questions porteraient sur Brian.

Óui, je... je les voyais, bien s°r.

- Je suis conscient que vous leur étiez reconnaissante de vous avoir accueillie, et vous étiez préoccupée par vos propres problèmes.

- C'est le moins que l'on puisse dire ^a, convint Dena.

Elle but une autre gorgée à son gobelet d'eau. Le chef ouvrit ses mains et les posa bien à plat.

Ávez-vous remarqué un quelconque désaccord, une dispute qui se serait...

- Non, rien, dit Dena. Ils s'entendaient si bien...

- Un échange entre eux qui vous aurait fait penser que peut-être tout n'allait pas comme il fallait? ^a

Dena se redressa sur son siège et le regarda dans les yeux.

Non. qu'êtes-vous en train d'insinuer?

- Je vous pose seulement une question, dit-il suavement.

- Ils étaient très heureux ensemble. Ils avaient une nouvelle maison, bientôt un bébé. Ils étaient amoureux...

- Parfois les gens ne laissent transparaître qu'un petit aspect de leur relation, dit-il.

- C'est vrai ^a, concéda Dena.

Elle était bien placée pour le savoir. ´ Mais s'ils essayaient de cacher quelque chose, ils étaient très doués.

- Saviez-vous que Mr. Hubbell avait déjà été marié

avant? ^a demanda le chef.

Dena fit un signe affirmatif.

´ Jennifer y a fait allusion. Beaucoup de gens se marient plus d'une fois.

- Connaissez-vous la cause de l'échec de son premier mariage? ^a

Dena le regarda tristement.

Non. quelle différence cela fait-il ? ^a

Le chef ne releva pas le ton f,ché.

Vous étiez très amie avec Mrs. Hubbell ? ^a

Dena hésita, car elle voulait être claire.

Nous étions de vieilles amies de lycée. Je ne l'avais pas vue depuis des années. Nous nous sommes retrouvées au cours de préparation à l'accouchement.

- Ah oui. Le bébé, dit-il.

- Chef Potter, je crois devoir vous dire que... ^a

Elle n'avait pas envie d'être celle qui mêlerait le nom de Brian à tout cela. Mais il fallait assurément que la police soit mise au courant de l'animosité entre Jennifer et Brian.

Avant sa... mort, Mrs... Jennifer m'a dit certaines choses à propos de l'homme avec qui je vivais, des choses terriblement troublantes. Je ne sais pas si vous vous rendez compte qu'elle avait des soupçons... ^a

Le chef l'interrompit net.

Vos querelles domestiques ne m'intéressent pas. Je crois que ce sera tout pour le moment, Miss Russell. Je tiens juste à vous préciser que nous ne souhaitons pas que vous vous éloigniez dans l'immédiat. Je veux vous avoir dans le secteur tant que nous n'aurons pas procédé à une arrestation sur ce dossier.

- Mais je ne peux pas rester ici, protesta Dena. J'ai le projet de quitter Monroe. Après ce que m'a raconté Jennifer, l'idée de rester ici plus longtemps me met très mal à

l'aise...

- Mal à l'aise? demanda-t-il, incrédule. Il s'agit d'une enquête pour homicide,

Miss Russell. Nous aurons encore des questions à vous poser. Vous n'êtes pas libre de vous en aller. Est-ce que c'est bien clair? ^a

Le téléphone sonna à côté de lui et il décrocha en lui désignant la porte.

Congédiée, Dena quitta le bureau, éberluée et confuse.

Elle avait peine à y croire. Il ne lui avait pas posé une question sur Brian. Il ne semblait pas vouloir en entendre parler. Et même si elle refusait de penser que Brian pourrait peut-être... Ils ne pouvaient raisonnablement envisager que Ron ait tué Jennifer. Elle se souvenait de l'indignation de Ron à la seule idée que Brian ait pu la frapper. La façon dont il l'avait défendue.

‘ Vous avez fini avec ça? ^a demanda Peg, la standardiste, qui vint vers elle et désigna le gobelet.

Dena vit sous cette question la suggestion qu'elle devrait s'en aller. S'en aller, mais où? se demanda-t-elle. Elle regarda la pendule au-dessus de la sortie de secours incendie. Elle ne pouvait pas aller à l'hôtel - il appartenait au père de Jennifer. ¿ son avis, il risquait de lui en vouloir de ce qui était arrivé ce soir. Elle mit les bras autour de son ventre, et berça le bébé qui était niché à l'intérieur. O~

pouvons-nous dormir? pensa-t-elle.

Où, répondit-elle en lui rendant le gobelet. Merci.

Puis-je utiliser le téléphone? ^a

Peg montra un téléphone à pièces sur le mur.

Allez-y. ^a

Dena marcha jusqu'à l'appareil et le contempla. Il n'y avait vraiment qu'une seule personne qu'elle pouvait appeler sans se sentir gênée. Elle composa le numéro du restaurant et Albert décrocha à la première sonnerie.

‘ La Petite Auberge, dit-il d'une voix chantante.

- Albert, c'est Dena.

- Bonjour, mon chou. qu'est-ce que c'est que ce vacarme?

- Je suis au poste de police.

- Comment? s'écria Albert. Oh non, il n'a pas recommencé! Comment ose-t-il lever la main sur vous...

- Ce n'est pas cela. Je vous raconterai tout. Le problème, c'est que, encore une fois, je n'ai nulle part où dormir. Est-ce que Eric et vous auriez une chambre...

- Seigneur! s'écria Albert, exaspéré. Il n'y a pas un centimètre carré du hangar à voitures qui ne soit couvert de placopl,tre et de ponceuses. Nous sommes en rénovation, vous savez. La seule pièce qui soit simplement habitable, c'est notre chambre. Et je ne nous vois pas faire ménage à

trois. ^a

Dena trouva la force d'un pauvre sourire.

ˆ Je comprends...

- Attendez un instant, attendez un instant, ne raccrochez pas... ^a

Elle entendit la voix d'Albert, assourdie par sa main posée sur le combiné pendant qu'il s'adressait à quelqu'un d'autre, à l'arrière-plan. Elle avait envie de l'arrêter, de dire : ça ne fait rien, mais il ne l'écoutait pas. Une minute ou deux plus tard, il était de nouveau en ligne avec elle.

ˆ Bon, c'est arrangé, dit-il. Je viens de parler avec Peter à

propos de l'appartement au-dessus du sien. Il est libre, et Peter a les clés. Ne vous inquiétez pas pour le propriétaire.

C'est un ami à moi. C'est comme ça que j'ai eu le logement pour Peter. Je réglerai l'affaire avec lui. L'appartement est meublé. Vous y serez bien, pour le moment en tout cas.

- Non, Albert ^a, protesta-t-elle.

Brian découvrirait forcément qu'elle vivait dans la maison de Peter. Ce serait vraiment chercher les ennuis, et elle n'avait pas envie de le provoquer.

´ Vous aurez votre appartement juste au-dessus de chez Peter. En fait, je viens de lui donner sa soirée en lui demandant de passer vous prendre.

- Albert, je ne pense pas que ce soit judicieux. Je crains que Brian interprète mal...

- On s'en fout de Brian. C'est de sa faute si vous vous retrouvez dans cette situation. S'il ne s'était pas conduit comme un inf,me salaud, vous seriez encore avec lui. Maintenant, faites ce que je vous dis, et nous discuterons demain. Surveillez dehors. Peter sera là d'un instant à

l'autre. ^a

Et il raccrocha sans lui laisser le temps de protester davantage.

Elle savait qu'Albert cherchait à l'aider, pourtant le malaise que suscitait en elle sa proposition était réel. Il n'avait pas vu l'expression dans les yeux de Brian, hier soir.

Ni entendu l'histoire avec Tanya Smith. «a suffit, se dit-elle.

Tu continues de laisser Brian diriger ta vie. Elle sortit attendre dans le vestibule. Elle n'était pas là depuis une minute que les portes s'ouvraient et que Tyrell Watkins entraît, la mine sombre et troublée.

Dena aurait presque souhaité qu'il ne la remarque pas, mais bien s'°r il la vit.

´ Miss Russell. On dirait que les problèmes vous suivent à la trace ^a, dit-il.

Puis, comme si la vue des traits tirés de son visage livide l'adoucissait un peu, il ajouta : ´ Je suis désolé pour votre amie.

- Merci. C'était quelqu'un de formidable. J'espère que vous allez trouver celui qui a fait ça. qui leur a fait ça ^a, dit-elle délibérément.

Tyrell n'allait pas engager la discussion avec elle.

« Nous trouverons, dit-il. Excusez-moi, il est tard et j'ai beaucoup de travail qui m'attend. »^a

Dena se tourna de nouveau vers la porte et regarda dehors, furieuse du mépris évident dans lequel la tenait le sergent. Pour lui, je suis l'incarnation pathétique des statistiques - femme célibataire, enceinte, battue par son petit ami. Ce n'est pas vrai! avait-elle envie de hurler. Je ne suis pas comme ça. L'année dernière à la même époque, j'avais une vie ordonnée. Aujourd'hui, apparemment, elle essayait simplement de surnager dans un maelstrôm.

De l'obscurité émergea le visage amical et barbu de Peter. Dena poussa un soupir de soulagement en le voyant et ouvrit la porte.

« Eh bien, bonjour, dit-il. Il paraît que nous allons être voisins. »^a

Tyrell frappa à la porte du chef et l'entendit marmonner quelque chose qu'il interpréta comme: « Entrez. »^a Il poussa la porte et entra.

Lou parlait au téléphone, mais indiqua un siège et Tyrell s'assit. Le chef termina sa conversation et raccrocha le combiné. Puis il croisa les mains devant lui, sur le bureau.

« C'était Brunt, dit-il. Il voulait quitter la conférence et rentrer directement. »^a

Tyrell hocha la tête. Il n'avait aucune affection particulière pour le capitaine Heath Van Brunt. Dans une enquête sur meurtre, il se surpasserait dans le style mouche du coche.

« Mais j'ai réfléchi, continua le chef, qu'il était déjà là-haut, à Rhode Island. Je lui ai dit de voir s'il pouvait louer une voiture demain pour aller vérifier quelques points à

Boston. Parler avec des gens ayant connu Hubbell du temps de son premier mariage. Voir l'ex-femme.

- Bonne idée, dit Tyrell.

- Il est du même avis. Il s'y met demain matin. Maintenant, que rapportez-vous ? ^a

Tyrell sortit son carnet de sa poche de veste et le consulta.

‘J’ai parlé à la secrétaire du mari. Il est sorti déjeuner à

onze heures et n’est pas revenu au bureau. Il a annulé le rendez-vous avec le client qu’il était censé rencontrer. Nous essayons de localiser une personne qui l’aurait vu à l’endroit où il a déclaré se trouver pendant ces heures. Ou dans le train, ou sur le chemin depuis la gare. Nous avons interrogé tous les voisins à l’exception d’une vieille dame qui, soit n’était pas là, soit dormait comme un plomb. D’après les voisins, elle va parfois passer la nuit chez sa fille. J’en parlerai de nouveau demain. De toute façon, personne n’a rien vu, mais encore une fois, personne n’était là. Dans le quartier, la plupart du temps, les deux parents travaillent.

Ces maisons sont donc vides pendant la journée.

- C’est comme cela partout, de nos jours, observa le chef. Bon, peut-être la vieille dame saura-t-elle quelque chose. Ces vieilles bonnes femmes sont parfois curieuses comme des pies.

- J’attends des nouvelles du contrat d’assurance, et j’en saurai davantage sur leur situation financière à l’ouverture de la banque demain. ^a

Le chef opina.

‘Je vais quand même vous donner une information intéressante. La secrétaire m’a dit que la nouvelle officielle de la fermeture des bureaux de Philadelphie est tombée aujourd’hui. ^a

Lou fronça le sourcil.

‘Il vient juste de se faire muter ici. Ils viennent juste d’acheter la maison. ^a

Tyrell souleva un sourcil.

´ Plutôt stressant, non?

- «a mérite examen...^a convint le chef. Il prit son stylo et griffonna sur son bloc. S'°r et certain.^a Puis il leva les yeux pour regarder Tyrell. ´ Bon travail pour ce soir.

- Nous aurons les résultats du labo demain. Les groupes sanguins et tout ça... quant aux empreintes digitales, aucune trace sur le tisonnier.^a

Le chef opina encore.

Il y a tout de même autre chose, à quoi je pensais.

- C'est quoi? demanda calmement Lou.

- Avez-vous questionné la fille Russell sur Brian Riley?^a

Lou secoua négativement la tête.

´Pourquoi faire?

- Lou, dit Tyrell. Je me sens un peu nerveux. On l'a amené ici, et puis on l'a rel,ché...

- quel est le rapport avec le prix du kilo d'oranges... ?^a

Tyrell souleva encore un sourcil.

´ Le mari a déclaré qu'ils étaient en mauvais termes.

- Pourquoi l'aurait-il tuée? cria Lou Potter. Il n'avait aucune raison de tuer cette femme.

- C'est que le mari a dit qu'elle était en colère contre Brian Riley. Est-ce qu'il a donné la raison?

- Elle a simplement pris le parti de son amie dans leur différend, j'imagine, dit Lou. Solidarité féminine. Vous connaissez la chanson.

- J'ai eu le sentiment qu'il y avait plus que cela ^a, insista Tyrell.

Lou soupira, hésita. Puis il parla.

´ D'accord, Tyrell, vous serez au courant de toute façon, alors autant que je vous raconte l'histoire. Il y a de cela quelques années, la soeur cadette de la morte vivait avec Brian. Ils filaient le parfait amour, à ce que je sais. Avec les habituelles querelles d'amoureux, j'imagine, mais rien de grave. Nous n'avons jamais eu de plainte venant d'elle.

Bref, la fille tombe dans la douche et se fracasse le crâne.

Un accident terrible. Mais vous savez ce que c'est. Les gens ont du mal à accepter ce genre de chose. Ils se sentent mieux quand ils peuvent accuser quelqu'un. Alors ils ont accusé Brian. Ils ont essayé d'obtenir son arrestation, mais il n'y avait aucune preuve contre lui. Rien.

- Je vois, dit Tyrell.

- Du coup, Jennifer Hubbell s'est évidemment empressée d'héberger cette Miss Russell. Et d'essayer de transformer l'incident en affaire d'...tat.

- Oui, mais nous savons à présent que Riley est capable de violence...

- De violence, se gaussa le chef. Miss Russell n'avait pas l'air d'aller si mal quand elle était dans mon bureau, il y a quelques minutes. Vous savez, toutes les querelles d'amoureux ne sont pas des cas de violence domestique. La présence d'un bleu ne signifie pas que quelqu'un s'est fait tabasser.

- Je sais bien, dit Tyrell. Je ne prétends pas qu'il lui a démoli le portrait. Mais, je vous retourne le compliment, vous savez aussi comment ces choses peuvent déraiper. Jennifer a peut-être dit à Brian que sa petite amie n'était pas là, et il aura cru qu'elle lui mentait. Il s'est peut-être mis en rogne parce qu'il a pensé qu'ils voulaient l'empêcher de la voir. Vous savez moi, personne ne se met entre ma nana et moi.

- Ce n'est pas son genre, insista Lou. Premièrement. Et deuxièmement, celle après qui il en a... celle qui l'intéresse, c'est la petite amie... ^a

Tyrell hocha la tête, dubitatif.

Íls ne vont pas se satisfaire de...

- ...coutez, je vais l'interroger. Ne vous inquiétez pas, dit Lou. Mais il n'est pas payant d'avoir trop de théories. Même Van Brunt, quand je lui ai parlé, a opté pour le mari. Tout de suite. Ces histoires ne sont pas si compliquées. Il n'y a pas de hasard. On n'a ni effraction ni agression sexuelle.

Pas d'arme venue de l'extérieur. Une réaction irrationnelle, incontrôlable. Une dispute, peut-être, qui monte, qui monte... Dans ce genre de cas, c'est toujours la famille. Le mari. Vous savez que j'ai raison.

- C'est vrai, dit le sergent sans y croire vraiment. En général.

- Nous allons simplement procéder par ordre. Notre enquête doit d'abord s'orienter sur le mari. Si nous décou-vrons un autre élément... bon. Mais à présent, il est tard.

Vous devriez peut-être rentrer chez vous et dormir un peu.

La journée sera longue, demain. ^a

Tyrell entendit le conseil et se leva. Puis il fit basculer son poids d'un pied sur l'autre et regarda encore son patron.

‘ Je veux seulement mettre la main sur celui qui l'a tuée, qui que ce soit. Comme vous, dit-il doucement. Je ne crois pas que j'oublierai jamais la vue de cette malheureuse.

- Non ^a, soupira Lou, en plissant les yeux comme pour tenir sa mémoire à distance.

DENA ferma derrière elle la porte de l'appartement de Peter et avança sur la pointe des pieds. Peter se leva et posa son livre sur la table.

Ést-ce que les petites dorment? ^a demanda-t-elle.

Peter sourit.

Ínutile de chuchoter. Ces deux-là, il faudrait un tremblement de terre pour les réveiller. ^a

Sans quitter son manteau, Dena s'assit sur la chaise à côté de celle de Peter, en tenant son sac devant elle.

Ćomment avez-vous trouvé l'appartement? ^a demanda-t-il.

Dena esquissa un sourire. Elle avait monté l'escalier et utilisé la clé donnée par Peter. Le petit logement était effectivement meublé, au sens le plus strict du mot, puisque l'équipement rudimentaire se limitait à une table, des chaises et un lit. Les endroits o' le précédent locataire avait accroché des tableaux dessinaient des rectangles sombres sur le papier peint passé. Mais il y avait des draps propres dans le placard, et tous les appareils fonctionnaient.

Ć'est bien ^a, dit-elle.

Peter fit la grimace.

Ún peu lugubre, comme lieu.

- Ce n'est pas le problème, dit-elle. Je cherche seulement une solution très provisoire. Ce qui m'inquiète vraiment... Brian est horriblement jaloux, vous savez. De façon totalement irrationnelle. Il m'a demandé si vous étiez le père de mon bébé. Ce qui serait tout de même un exploit, vu que j'étais enceinte en arrivant ici. Enceinte lorsque j'ai fait votre connaissance.

- Je suppose que vous lui avez dit que nous ne sommes pas...

- Bien s'ºr que je lui ai dit, interrompit Dena avec lassitude. Il n'entend rien. Je suis un peu inquiète à l'idée qu'il pourrait reporter sa colère sur vous, ou... mon Dieu, faites que non... contre les filles.

- Il ne me fait pas peur, dit Peter. Je suis capable de protéger mes enfants.

- Je déteste vous mettre ce poids sur les épaules. Je vous jure que je quitterais la ville ce soir même si je pouvais.

J'avais déjà décidé d'aller chez ma soeur. Elle m'attend.

Mais à présent, la police dit que je suis obligée de rester jusqu'à ce qu'ils sachent qui a tué Jennifer. ^a

Peter fronça les sourcils.

Éh bien, nous ferons au mieux compte tenu de la situation. que diriez-vous d'une tasse de thé ? dit-il en se dirigeant vers l'évier pour remplir la bouilloire. J'allais en faire pour moi. Une tisane, en fait. Cela détend.

- Je vais monter, dit Dena.

- Il n'y en a pas pour longtemps. ^a

Dena s'adossa sur sa chaise.

´ D'accord. Merci. Juste quelques minutes. ^a

Il alluma le br°leur et posa la bouilloire dessus. Puis il se mit à fouiller dans les placards.

´ Vous avez passé une rude soirée, dit-il.

- C'était horrible, dit-elle, les yeux dans le vide, en pensant à Jennifer.

- Vous connaissiez cette femme depuis longtemps?

demanda Peter. Celle qui a été tuée?

- Je l'ai connue il y a longtemps, dit Dena. Nous étions dans le même lycée. C'était quelqu'un de formidable. ^a

Elle regarda Peter qui disposait des tasses et des sachets d'infusion sur le plan de travail.

´C'est moche, dit-il du ton de celui qui essaye de manifester de l'intérêt pour quelqu'un qu'il ne connaît pas.

- C'est un cauchemar, dit Dena. Je pense constamment à son pauvre mari. Et à son père. La mère de Jennifer est morte l'année dernière. Et sa soeur a été tuée...

- Tuée? ^a interrogea Peter.

Dena envisagea de lui raconter toute l'affaire. L'histoire tumultueuse avec Brian et cette mort suspecte. Non, pas ce soir, se dit-elle. Ce soir, elle ne pouvait penser à personne d'autre qu'à Jennifer.

´Elle est morte dans un accident, dit Dena.

- quelle tristesse. Et quelles questions la police voulait-elle vous poser? ^a demanda-t-il.

Dena soupira.

Íls voulaient des renseignements sur les relations entre Ron et jennifer, dit-elle. Savoir s'ils se disputaient.

- Est-ce qu'ils croient que c'est lui qui l'a tuée?

- Je leur ai dit que c'était impossible. Ils étaient heureux ensemble.

- Mais vous avez dit aussi que vous les connaissiez à

peine, fit observer Peter.

- J'en sais assez, insista Dena. Ce n'est pas Ron. Ils perdent leur temps à essayer de lui mettre ça sur le dos. ^a Elle repensa à Jennifer lui parlant de la mort de Tanya. De ses soupçons concernant Brian. 'J'ai l'horrible sentiment qu'il faut remonter à un événement survenu il y a longtemps...

dit-elle.

- Nom de nom! cria-t-il en agitant la main et en reculant d'un bond.

- qu'est-ce qui se passe? ^a demanda-t-elle, en se levant.

Elle se sentit brusquement gênée d'avoir dévié sur jennifer. La plupart des hommes, se rappela-t-elle, ne s'inté-ressent pas aux histoires concernant vos vieilles copines.

Peter hocha la tête.

'J'ai attrapé la bouilloire à mains nues. Zut! ^a

Il plaça ses doigts sous le robinet d'eau froide.

Ést-ce que ça va? ^a demanda-t-elle.

Elle vint près de l'évier et prit sa main qui tremblait sous le jet d'eau froide. Elle examina les doigts. Ils étaient striés de rouge.

' Vous aurez des cloques, c'est s°r, dit-elle. Je vais mettre quelque chose sur la br°lure. ^a

Elle éteignit sous la bouilloire, s'engagea dans le couloir passant devant une porte sur laquelle était collée une silhouette de danseuse découpée. A l'intérieur, à la lumière de la veilleuse, elle vit deux têtes blondes sur des oreillers, dans des lits jumeaux, même si l'une des fillettes bougeait et gémissait dans son sommeil. Ce spectacle fit sourire Dena. Ayant trouvé la salle de bains, elle prit des pansements, une crème antiseptique et du Tylenol dans l'armoire à pharmacie. quand elle revint dans la cuisine, Peter se séchait délicatement les mains sur un torchon.

‘ Venez vous asseoir, dit-elle. J'ai l'habitude. Je travaille en cuisine. Ce genre de choses arrive tout le temps. Prenez ça, dit-elle en lui tendant deux comprimés et un verre d'eau. C'est bon pour la douleur. ^a

Peter avala les comprimés sans eau, et resta silencieux pendant qu'elle appliquait la crème et fixait deux pansements sur ses doigts.

‘ Voilà, dit-elle. J'espère que cela ne va pas vous empêcher de jouer du piano. ^a

Peter plia et déplia ses doigts en les regardant sombrement.

Non, ça va aller.

- Ce thé, vous le voulez, maintenant? ^a demanda Dena en soulevant la bouilloire avec une manette.

Peter accepta d'un hochement de tête.

‘ Je suis désolé, je vous ai interrompue. Vous parliez de votre amie. ^a

Dena secoua la tête.

Non, c'est sans importance.

- Je ne voulais pas vous couper brutalement comme ça.

Je me suis fait très mal. ^a

Dena secoua de nouveau la tête.

‘ Je m'égarais dans les digressions ^a, s'excusa-t-elle.

Elle posa la tasse br°lante sur le plan de travail. Son envie d'une infusion était passée. L'envie de compagnie aussi.

‘ Je ferais peut-être mieux de rejoindre... mes nouveaux quartiers, dit-elle tristement.

- Vous savez, dit-il, manifestement pour tenter de la dissuader. J'ai réfléchi au bébé.

- Mon bébé?

- Bien s°r, votre bébé. Je ne crois pas que les gens prêtent suffisamment d'attention aux mois qui précèdent la naissance d'un bébé. Je veux dire par là que c'est une créature vivante. Sensible au stress et aux chagrins de sa mère. J'y crois vraiment.

- Moi aussi ^a, dit Dena avec un sentiment de culpabilité. quelle quantité de stress avait déjà subie son bébé? Et de chagrin? Cette grossesse n'avait pas été franchement idyllique.

- Cela dit, ajouta-t-il en tapotant sur sa tasse, de la même façon, je crois que le bébé peut profiter de choses apaisantes, bénéfiques. Comme la musique, ou... les infusions. ^a

Dena inclina la tête et sourit, malgré son absence d'intérêt pour les tisanes.

Óu la poésie. Je lisais souvent de la poésie à mes filles, avant leur naissance.

- quelle belle idée, dit Dena.

- Je serais donc honoré si vous m'autorisiez à faire la même chose pour votre bébé. Juste un petit peu de poésie de temps en temps, pour vous apaiser. ^a

Dena protesta : Óe n'est pas vraiment nécessaire.

- Allez, dit-il. Je serais ravi.

- Il faut vraiment que je monte ^a, dit-elle.

Mais elle lut la légère déception sur son visage et, en vérité, elle n'était pas pressée de se coucher dans l'appartement sans joie du premier. De plus, elle resterait probablement éveillée dans le lit, à penser à Jennifer.

Allez, dit-il. Il n'y en aura pas pour longtemps.

- Un peu d'apaisement ne sera pas superflu ce soir ^a, admit-elle. Elle posa doucement sa main sur son ventre.

‘ Pour chacun de nous deux. ^a

Peter la raccompagna à sa chaise et la fit asseoir. Elle le regarda avec gratitude.

‘ Vous avez dû avoir des parents merveilleux, pour être si prévenant.

- Pas du tout, dit-il en lui roulant un plaid autour des jambes. Un désastre total. Mais j'en ai tiré une précieuse leçon. J'ai décidé que le jour où j'aurais des enfants, j'agis différemment. Je ferais ce qui est le mieux pour mes enfants. Peu importe le prix. ^a

Peter s'assit par terre à ses pieds et prit son livre sur la table basse. Il s'éclaircit la voix.

‘ Mais comment savez-vous ce qui est le mieux pour eux? ^a dit-elle.

Peter haussa les épaules et trouva le poème qu'il cherchait.

‘ Vous construisez un monde où rien ne peut les blesser.

- Cela n'existe pas, dit-elle tristement. Personne ne peut garantir une chose pareille.

- Je n'ai pas dit que c'était facile. Mais c'est ce qu'on doit faire. ^a

Tyrell Watkins se gara devant la maison rose et blanche, de plain-pied, où il vivait avec sa grand-mère, Ella Brown, et son jeune demi-frère, Cletus. Il

savait que sa grand-mère serait déjà couchée. Elle se mettait au lit de plus en plus tôt, depuis la mort du grand-père, et bien des soirs, Tyrell ne la voyait même pas. Mais malgré le fait que sa grand-mère essayait sans doute de dormir, le battement sourd et lancinant d'un groupe de rap ébranlait la maison. Cletus était rentré.

Tyrell s'extirpa péniblement de sa voiture et se traîna jusqu'à la porte de derrière qu'il ouvrit avec sa clé. Ils ne lais-saient jamais la porte sans verrou. Lorsque Ella et Reggie Brown avaient acheté la maison, il y a bien longtemps, le quartier était propre, familial. C'était avant que les drogues ne contaminent la vie des gens ici, écornant l'avenir de leurs enfants, transformant un quartier agréable en un endroit o' il fallait rentrer ses pots de fleurs le soir, de crainte qu'un drogué ne les vole et ne les revende pour une ligne. Ella et Reggie avaient élevé quatre enfants dans cette maison. Trois d'entre eux étaient des citoyens honnêtes - dont un avait un diplôme universitaire. La drogue ne leur avait volé qu'un enfant - qui se trouvait être la mère de Tyrell et Cletus, Gerry. Douze ans séparaient les naissances des deux fils de Gerry. Elle avait replongé dans la drogue quelques mois après chaque naissance, et avait laissé les deux enfants à élever à ses parents.

La porte de derrière donnait dans la cuisine, fatiguée mais immaculée. Il y avait une lampe au-dessus de la cuisinière, et une assiette recouverte de papier alu sur le plan de travail. Son dîner. Tyrell sourit, en pensant à sa vieille grand-mère. Il avait quitté les marines pour revenir ici parce que Cletus était adolescent, et qu'Ella s'alarmait de ne pouvoir le tenir. Et puis, en secret, il le savait, elle était un peu inquiète de voir la façon dont le quartier changeait.

De retour au pays, Tyrell était entré dans la police. Il imaginait que tant qu'il était là, sa grand-mère était en parfaite sécurité, et à vrai dire, la plupart de leurs voisins étaient de braves gens qui fréquentaient l'église et qu'il connaissait depuis toujours. De toute façon, il se sentait bien là, et l'idée de vivre dans un immeuble flambant neuf o' personne ne vous adressait la parole d'une semaine ne le tentait guère.

Tyrell jeta un coup d'oeil sous le papier alu et aperçut des légumes avec du pain à la farine de maÔs. Parfait, pensa-t-il.

Il avait une faim de loup. Il traversa ensuite le couloir menant à la salle de bains pour se laver un peu. En passant devant la chambre de Cletus, il frappa à la porte. Cletus ouvrit au bout d'une minute. Il était plus petit que son aîné, et plus foncé de peau. Il portait de courtes dreads à la rasta, et des lunettes cerclées de métal. Cletus fréquentait de façon épisodique le centre universitaire, et il travaillait à

temps partiel dans un supermarché. Au travail, il était en uniforme impeccable, mais le reste du temps il préférait ses vêtements hip-hop trop larges, comme ceux qu'il avait sur le dos en ce moment. Pour autant que le savait Tyrell, il ne jouait pas avec la drogue, mais cela ne voulait pas dire qu'il était hors de danger. C'était encore un gosse. Tyrell n'osait pas trop lui faire confiance, et certains des copains qui venaient le chercher ne lui plaisaient guère.

Cletus regarda froidement son frère aîné par la porte à peine entrouverte.

« quoi? dit-il.

- Tu as vraiment besoin de me poser la question? dit Tyrell. Grand-mère essaye de dormir. On entend ta musique à l'autre bout de la rue.

- Attends, Grand-mère s'en fiche pas mal. Elle débranche son sonotone et n'entend plus rien. En plus, elle va se coucher à huit heures.

- Eh bien moi, je n'ai pas envie d'entendre, alors tu baisses le son. ^a

Tyrell continua jusqu'à la salle de bains où il se lava le visage. Il entendit la boîte à rythme baisser de volume. Au moment où il se redressait pour s'essuyer le visage, Cletus s'encadra dans la porte et s'appuya contre un montant. Ses vêtements semblaient aussi frais que des guenilles, mais Tyrell était absolument certain que les baskets qu'il avait aux pieds valaient près de cent dollars.

« Alors, dit Cletus. qu'est-ce qui cloche?

- Bof, la journée a été longue, dit Tyrell avec un hochement de tête.
- Au fait, paraît qu'une Blanche s'est fait buter en ville.
- Exact^a, dit Tyrell.

Il reprit le couloir en direction de la cuisine, suivi de Cletus. Ce dernier ouvrit le frigo et en contempla le contenu pendant que Tyrell retirait le papier alu de son assiette avant de la mettre dans le micro-ondes qu'il avait offert à

sa grand-mère, trois Noëls plus tôt. La première année, elle ne s'en était jamais servie. Mais elle commençait à trouver l'engin utile. Pendant que le plat chauffait, Tyrell alluma la télé fixée au-dessus du réfrigérateur, qu'il lui avait installée.

Il trouva un match de basket et coupa le son.

Cletus sortit deux bières du frigo et en posa une sur la table pour son frère. Puis il s'installa à califourchon sur une chaise en s'accoudant sur le dossier.

‘ Vous avez donc un meurtre, dit-il plein d'admiration.

- Nous avons un meurtre. ^a

Impossible pour Tyrell de nier le sentiment d'importance procuré par l'énonciation de ces mots. Puis, malgré

l'effet gratifiant de l'admiration fraternelle, l'image de la malheureuse gisant au sol, massacrée, lui revint. La satisfaction avait disparu de son visage lorsqu'il s'assit devant son assiette.

‘qui c'était? que s'est-il passé?

- Une Blanche. Enceinte. La trentaine. Une jolie maison dans Chestnut Street, prête pour la venue du bébé.

quelqu'un est entré et l'a réduite en bouillie. ^a

Grimace de Cletus.

Íl y a eu vol? ^a demanda-t-il.

Tyrell comprit le sens de la grimace. Tout le monde savait que de nos jours la plupart des vols étaient liés à la drogue, et soupçonné de vol devenait synonyme de Noir. Le quotidien était assez dur sans cela. Tyrell, qui engloutissait son repas sans déguster ce qu'il mangeait, secoua négativement la tête.

Í Je ne pense pas. Ni effraction. Ni vol.

- Pas d'effraction. Tant mieux. ^a Cletus avala une gorgée de bière et frappa le goulot de la bouteille contre ses dents parfaitement blanches. Alors, qui l'a butée? Son jules? ^a

Tyrell prit le temps de boire une gorgée de bière à son tour. Il soupira, encaissant la désinvolture affichée par son frère. Pour lui, l'histoire n'avait pas de réalité. C'était comme un truc à la télévision. Il n'avait pas vu la malheureuse, gisant sur le sol, avec du sang partout.

-Je

ne sais pas, dit-il en regardant les joueurs sillonner le terrain de basket. Il est encore trop tôt pour dire.

- C'est toujours le jules ^a, dit doctement Cletus.

Tyrell leva un sourcil.

Í Tu es expert en la matière?

- Tout le monde sait cela ^a, répondit Cletus en haussant les épaules.

Tyrell sirota sa bière en réfléchissant. ...videmment, le mari ne pouvait que mentir et simuler l'effondrement s'il avait fait le coup. Et bien s'°r, Cletus avait raison. Le mari était toujours le premier suspect. Même s'il se trouvait à

l'autre bout de la planète au moment de la mort, on s'intéressait d'abord au mari. Mais il ne pouvait s'empêcher de trouver un peu bizarre cette histoire que lui avait rapportée Lou, à propos de Brian Riley et la soeur de la victime.

Lou ne semblait pas établir de lien entre les deux affaires.

Mais Tyrell s'interrogeait.

Alors tu vas jouer les Sherlock Holmes, grand frère? ^a

Tyrell réprima un sourire.

Ben, ouais ^a, dit-il. Il devait bien reconnaître qu'il n'était pas désagréable de passer un moment assis dans la cuisine faiblement éclairée, à faire la conversation avec son frère en buvant une bière. Ils s'opposaient si souvent, ces derniers temps. Gamin, Cletus vouait une admiration sans bornes à son grand frère le flic. Mais avec l'adolescence, les choses se g,taient de plus en plus. Ils avaient du mal à trouver un terrain d'entente, à présent. Un meurtre en ville constituait un sujet d'intérêt général, et Tyrell se laissa aller au plaisir de ce moment de complicité. Sauf qu'avant même d'avoir terminé sa bière, il savait qu'il allait le g,cher.

C'était plus fort que lui.

Tu es allé en cours aujourd'hui? demanda Tyrell. Ou bien tu as préféré traîner avec les autres Blacks ? ^a

Cletus était intelligent - c'était de notoriété publique.

Il avait obtenu une bourse pour sa première année de fac.

Mais les études ne le passionnaient pas vraiment.

Non m'sieur, je n'ai pas traîné. J'ai fait des heures sup aujourd'hui. ^a Cletus se levait déjà de la chaise où il était installé à califourchon. Ét tu ferais bien de cesser de me parler comme à un môme de douze ans.

- Tu vas finir dans cette épicerie avec le titre de plus vieux garçon magasinier du monde, si tu ne te décides pas à te pointer à ces cours.

- Je ne finirai dans aucune épicerie, dit Cletus. Je ferai exactement ce que j'ai envie de faire.

- Pas si tu ne décroches pas ton diplôme, mon gars.

- Tu n'as pas de diplôme, toi, lui rappela Cletus.

- On n'est pas en train de parler de moi, dit Tyrell.

Tout va très bien pour moi, merci. ^a

Cletus secoua la tête.

Super papa est de retour à la maison, grogna-t-il.

- O' tu vas? demanda Tyrell tandis que Cletus se dirigeait vers la porte de derrière et décrochait d'une patère son sweat-shirt trop grand à fermeture éclair.

- Je crois que je vais me trouver une bande de Blacks pour aller traîner ^a, répondit Cletus, sarcastique.

...cumant de rage, Tyrell repoussa son assiette. Il n'avait aucune envie d'être le gardien de son frère. Mais il y était obligé. Il fallait bien que quelqu'un s'en charge. Son grand-père n'était plus là et sa grand-mère prenait de l',ge. Et puis un flic était bien placé pour savoir dans quel genre d'ennuis on pouvait se fourrer par ici. Il essaya de se rappeler qu'il avait été jeune, autrefois, et que lui aussi faisait de l'opposition. Mais ce soir, il se sentait vieux. Vraiment vieux. Il regarda les jeunes gars sur l'écran, en train de disputer leur match. C'était aussi un boulot, il le savait, mais bon sang, ils avaient l'air de s'amuser. De voler littéralement sur ce sol brillant, sans rien d'autre en tête que la vitesse, et le panier.

HEATH Van Brunt amena sa Lincoln Town de location en douceur jusqu'au bord du trottoir, devant l'élégante maison en brique de Beacon Hill, et il la gara avec un soupir. Le genre de voiture qu'il aimait. Spacieuse, luxueuse, silencieuse. La conduite depuis Provi-dence avait été un plaisir coupable, vu qu'il avait dépassé

la vitesse autorisée quasiment en permanence. Mais le moteur était si souple que l'on était en dépassement sans même s'en apercevoir. Il avait entendu des

conducteurs lui tenir précisément ce discours lorsqu'il était agent de la circulation, ce qui ne l'avait jamais empêché de verbaliser. Il avait simplement joué de chance aujourd'hui en échappant aux radars.

À côté de lui, sur la banquette de cuir fauve, se trouvait un exemplaire des notes qu'il avait prises pendant le coup de téléphone de Lou Potter. Rien d'inhabituel en apparence. Un divorce, pas d'enfants, pas d'animosité évidente entre les parties. Il allait devoir creuser pour découvrir quelque chose ici. Heath s'engagea dans l'allée montant à

la maison, conscient de l'élégance de sa silhouette. Il avait cinquante ans mais en paraissait moins de quarante lorsqu'il procédait à un examen critique de sa personne devant le miroir. Ce matin, il avait fait son jogging avant le petit déjeuner. Son costume bleu lui seyait à la perfection, ses chaussures étaient cirées, ses cheveux blond roux taillés impeccablement. Le hasard avait bien fait les choses, pensa-t-il, en le plaçant dans ce secteur à ce moment précis. L'idée de se trouver loin de Monroe et de travailler sur une enquête pour meurtre lui conférait un poids et un sentiment de satisfaction qui lui faisaient souvent défaut dans les tâches essentiellement banales qui lui incombaient.

Heath appuya sur la sonnette et se tint en retrait, les mains calmement jointes devant lui. La porte s'ouvrit, laissant apparaître une femme dans la quarantaine, blonde décolorée, portant les cheveux courts et une paire de lunettes. Elle était vêtue d'une chemise de batiste bleue, d'un pantalon de survêtement et de baskets. Il regarda derrière elle le vestibule de cette élégante construction ancienne, et se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un immeuble d'appartements mais d'un hôtel particulier. Il se demanda brièvement si Ron Hubbell devait l'entretenir sur ce pied à la suite de leur divorce.

« Mrs. Hubbell ? demanda-t-il.

- Vous êtes le capitaine Van Brunt? »

Heath tendit une main soigneusement manucurée qu'elle serra sans enthousiasme avant de le prier d'entrer.

Il la suivit dans un salon victorien et s'assit dans le canapé

de velours fort peu confortable qu'elle lui indiqua. La maison avait été décorée en authentique style victorien, ce qui comprenait de lourdes tentures sinistres aux fenêtres, avec passementerie et pompons de rigueur. Un ordinateur portable était ouvert sur un impressionnant bureau en acajou, et une tasse de café était posée juste à côté. Elle se déplaça pour la récupérer et lui proposa une tasse, qu'il refusa poliment. Puis, avec un soupir, elle s'installa en face de lui dans un fauteuil duveteux et croisa les jambes d'une façon qu'il trouva masculine, en posant une cheville couverte d'une grosse chaussette de sport sur son genou. Derrière les lunettes, l'oeil était équanime et ne cillait pas. Elle ne semblait pas décidée à parler la première.

‘ Mrs. Hubbell... commença-t-il.

- En réalité, mon nom est Edgerton.

- Vous êtes remariée? demanda-t-il.

- J'utilise mon nom de jeune fille, dit-elle.

- Très bien. Miss Edgerton. J'imagine que vous êtes au courant du meurtre de l'épouse de votre ex-mari. Sa nouvelle épouse.

- Depuis votre coup de téléphone, oui.

- Aucun ami ou relation commune ne vous a prévenue... ?

- Nous avons chacun notre vie, dit-elle en bougeant sur sa chaise mais sans se départir de son regard froid posé sur Heath.

- Vous étiez au courant du remariage de votre mari, je suppose. ^a

Anita Edgerton opina.

Il m'a appelée pour m'en informer.

- Est-ce que vous en avez été... contrariée? ^a

Elle sembla vaguement agacée, mais son ton demeura civil.

‘ Pas du tout. J’étais heureuse pour lui.

- Votre divorce s'est fait d'un commun accord?

- Oui, et il y a longtemps, dit-elle avec une touche d'impatience.

- Mais vous ne vous êtes pas remariée.

- Non ^a, dit-elle.

Il eut un regard circulaire sur les tissus opulents et les objets anciens décorant la pièce.

C'est une très belle maison que vous avez là. Co^oteuse, je dirais.

- Elle nous plaît bien, dit-elle.

- Nous... c'est-à-dire ?

- La personne avec qui je vis ici et moi. ...coutez, détective, que désirez-vous savoir au juste? ^a

Heath se sentit légèrement offensé en même temps que gêné par cette insinuation sur sa lenteur, à tous les sens du terme.

Nous tentons d'établir si Mr. Hubbell pouvait avoir des motifs de...

- Tuer sa femme? Pas que je puisse imaginer, dit-elle.

C'est un homme tout à fait charmant. Et il semblait comblé par le choix de sa nouvelle épouse.

- Tout à fait charmant, mais...

- Mais quoi?

- Eh bien, entre vous ça n'a manifestement pas marché. ^a

Anita Edgerton poussa un soupir.

C'est bon, dit-elle. Je ne vois aucune raison de tourner autour du pot. La personne avec qui je vis ici, ma partenaire, est une femme, Mr... ?

- Capitaine, dit Heath.

- Capitaine Van Brunt. Les choses sont-elles plus claires à présent? ^a

Heath n'entendait pas passer pour un vulgaire péquenot aux yeux de cette femme. Flic dans une petite ville, peut-

être, mais il avait voyagé. Il avait du reste à demi deviné.

Elle avait tout de la gouine, au premier coup d'oeil.

Ést-ce que vous fréquentiez déjà cette femme, pendant votre mariage? demanda-t-il.

- Non, dit-elle. Je me suis... simplement rendu compte que ce mariage était une erreur.

- Votre mari, Mr. Hubbell, a-t-il été très f,ché lorsque vous lui avez fait part de cette prise de conscience ?

- Oui, il était f,ché. Est-il devenu fou et m'a-t-il menacée avec une batte de base-ball? Non. Il n'est pas ce genre d'homme. ^a

Heath éprouvait pour cette femme une aversion qui lui rendait la courtoisie difficile. Mais il se trouvait ici en mission, aussi continua-t-il.

‘ quel genre d'homme est-il, lorsqu'il est en colère ?

L'avez-vous jamais vu se montrer violent?

- Non ^a, dit-elle.

Heath joignit ses deux mains à hauteur de son dia-phragme et passa la langue sur ses lèvres.

‘ Miss Edgerton, dit-il. Vous semblez estimer que j'abuse de votre temps.

J'apprécierais que vous me répondiez plus précisément que par des monosyllabes, vu qu'une femme a été battue à mort dans notre ville et que votre ex-mari est le suspect numéro un. ^a

Son interlocutrice ôta ses lunettes et passa une main sur son visage. Heath entrevit les vestiges d'une jolie femme.

Puis elle remit ses lunettes, brouillant l'image.

‘ Vous avez raison, dit-elle. Loin de moi le désir d'être...

grossière. ^a

Heath attendit, le visage exprimant la certitude de sa propre légitimité.

‘ Je dirais qu'il est le genre d'homme à garder ses sentiments... par-devers lui. Même en colère, il ne laisse rien paraître. Ce qui n'a rien d'exceptionnel, au demeurant.

C'est un trait de caractère plutôt commun chez nous, en Nouvelle-Angleterre.

- Je vois. Existait-il des choses particulières susceptibles de le mettre hors de lui? Dont vous vous souviendriez?

L'avez-vous déjà entendu élever le ton? ^a

Il vit qu'elle s'appêtait à répondre sans réfléchir.

‘ Je vous prierais de prendre le temps d'y penser. Je ne veux pas d'une réponse désinvolte, Miss Edgerton. ^a

Elle plissa les yeux en le regardant. Puis elle bascula la tête en arrière et scruta le plafond. Et elle le regarda de nouveau.

Non, dit-elle.

- Vous avez bien eu des disputes.

- Je dirais que nous nous disputons le plus souvent pour des questions

d'argent. Il ne vérifiait pas les cartes de crédit, ni les piles de factures. Parfois, mes dépenses l'inquiétaient. Même dans ce cas, il lui était difficile de vraiment dire quelque chose. Il faisait la tête jusqu'à ce que j'insiste pour savoir ce qui n'allait pas. Parfois, au moment des impôts, il nous est arrivé de ne pas nous adresser la parole de plusieurs jours. Lui arrivait-il d'élever le ton?

Non. ^a

Il y eut un bruit de porte et, un instant plus tard, Heath aperçut une femme aux cheveux longs, avec des foulards de couleur vive, franchir le seuil.

˘ Bonjour, c'est moi, dit-elle à la cantonade.

- Bonjour, chérie ^a, dit Anita Edgerton.

Heath eut l'impression qu'il allait vomir. Ce ton de joyeuse intimité entre elles lui agissait sur les nerfs comme des ongles grattant un tableau noir. Les gouinasses, pensa-t-il avec un haut-le-cœur. C'est un miracle que Hubbell n'ait pas tué aussi celle-là.

Le thème musical marquant la fin de l'émission préférée de Matthew Riley, le matin, se mit à jouer, et le générique défila sur l'écran. Après une manifestation sonore de satisfaction, Matt tourna son regard vers son fils, Brian, assis sur une chaise à dossier de lattes, à côté de son fauteuil roulant, les mains croisées et serrées sur ses genoux.

˘ Guh... ^a

Matthew essaya de parler. Toute une moitié de son beau visage tanné était maintenant inerte.

Brian acquiesça comme s'il comprenait ce que tentait de dire le vieil homme, en lui tapotant gentiment la main.

˘ Tu veux rentrer maintenant? ^a demanda-t-il.

Matt émit un autre son guttural auquel Brian répondit:

ˆ D'accord. On rentre. ^a

Sur quoi il se leva et vint se placer derrière le fauteuil roulant.

Debout dans l'encadrement de la porte du salon de télévision de la maison de santé, Lou Potter les observait, le coeur débordant d'émotion. Matt Riley et lui avaient été

gamins ensemble, ils avaient joué aux cow-boys et aux Indiens dans les bois. Ils avaient ensuite fréquenté le même lycée, et à la sortie, ils avaient été incorporés le même jour.

Lou était rentré au pays et avait épousé Hattie. Matt était resté dans l'Ouest pour les chevaux, jusqu'à sa rencontre avec Janine. Lou se souvenait parfaitement de ce jour d'hiver sous la neige où Matt lui avait présenté sa femme.

Brian reboutonna le cardigan informe de Matt et le remonta sur ses genoux pour qu'il ne se prenne pas dans les roues. En le regardant, Lou se sentit fier de lui. Brian était un bon gars, qui donnait à Matt beaucoup d'attention et de tendresse. La douleur de la famille de Jennifer Hubbell était compréhensible, mais ce n'était pas une raison pour tenter de faire porter le chapeau à Brian. Plus sa petite amie prête à hurler avec les loups, cela n'arrangeait pas les choses. Elle devait être simplement furieuse que Brian n'ait pas l'énergie suffisante pour être aux petits soins pour elle, se précipiter pour lui acheter des cornichons ou des milk-shakes au milieu de la nuit. Lou n'avait aucun respect pour les femmes qui s'attendent à ce qu'on leur apporte tout sur un plateau. Hattie et lui étaient restés ensemble malgré de rudes moments. Et quelques déceptions amères. Hattie savait pardonner sans passer le reste de sa vie à le rappeler.

¿ quoi bon s'accrocher quand les choses se dégradaient trop? En ce qui le concernait, Lou pensait que Brian s'en sortirait beaucoup mieux sans cette fille Russell.

En poussant le fauteuil roulant vers la large porte, Brian remarqua la présence de Lou. Il ne fut pas surpris de le voir. Lou rendait souvent visite à son vieux copain.

Salut, chef ^a, dit Brian.

Lou lui étreignit l'épaule.

Salut, petit ^a, dit-il, avant de s'accroupir à côté du fauteuil de Matt et de serrer la main inerte de son ami.

Les yeux de Matt se remplirent de larmes en le regardant. Ce n'était pas inhabituel - ce roc humain semblait maintenant s'effondrer pour un oui pour un non - mais Lou était bouleversé à chaque fois.

Comment va mon vieux pote? ^a demanda-t-il en s'efforçant de sourire sans remarquer les larmes.

Matt tenta de répondre. Lou voyait que tout fonctionnait normalement, derrière ses yeux. L'intelligence et la conscience de Matt étaient intactes, mais le corps ne répondait plus. C'est sûrement la frustration qui le fait pleurer, pensa Lou.

Ce n'est pas votre heure de visite habituelle, dit Brian.

- En réalité, je te cherchais, dit Lou en levant les yeux.

Matt, je dois parler un instant avec Brian. En ce moment, je suis de service, mais je reviens te voir plus tard, d'accord ? ^a

Matt fronça les sourcils, comme s'il était perplexe et contrarié. Une fois de plus, Lou maudit le devoir qui l'amenait ici ce matin. Une femme d',ge m'r, lourdement char-pentée, descendait le couloir en regardant un graphique.

Lucy, dit Brian. Est-ce que vous pourriez ramener mon père à sa chambre? ^a

La femme eut un sourire amène.

Le plus beau gars de la maison. Bien sûr que je peux.

C'est l'heure de vos soins, de toute façon, Matt, dit-elle en remplaçant Brian derrière le fauteuil. ȝ plus tard. ^a

Lou chercha et trouva un coin tranquille avec des sièges, en face du bureau des infirmières.

Ásseyons-nous, petit ^a, dit-il.

Brian le suivit et ils s'installèrent tous les deux avec raideur dans une paire de fauteuils turquoise, près d'une table basse en bois blond, couverte de journaux jamais lus, soigneusement disposés.

Brian était assis sur le bout des fesses. Lou ne put s'empêcher de l'observer un moment. C'était un beau jeune homme, avec ses cheveux noirs bouclés et ses larges épaules. Lou passa la main dans ses propres cheveux grisonnants, et il se souvint de ce que c'était qu'être jeune et beau, comme Brian. Sans lui laisser le temps de parler, Brian l,cha tout de go : ' ...coutez, je sais que vous m'aviez demandé de me tenir à l'écart de Dena, mais je n'ai rien fait sinon tenter de lui parler...

- Ce n'est pas pour ça, dit Lou. Du moins, pas directement. Est-ce que tu as entendu la nouvelle, ce matin? ^a

Brian secoua la tête avec méfiance.

Áprès avoir terminé mon travail aux écuries, je suis venu directement ici.

- Jennifer Hubbell, la femme chez qui ta copine s'est installée, a été tuée hier.
^a

Brian le regarda fixement. L'espace d'une seconde, brilla dans ses yeux une lueur étrange que Lou ne réussit pas à

déchiffrer. Une espèce de triomphe, presque, mais elle s'effaça aussitôt et Lou n'aurait pu jurer l'avoir vue.

' Tuée? que lui est-il arrivé? demanda Brian.

- Meurtre. quelqu'un l'a frappée à mort avec un tisonnier. Est-ce que tu es au courant de quoi que ce soit, Brian ? ^a

Lou scruta soigneusement le visage de Brian, par réflexe professionnel.

‘ que suis-je censé savoir? se raidit Brian.

- Je n'ai pas dit que tu sais des choses. Je te pose simplement une question.

- Rien, dit Brian. Je n'ai rien à voir là-dedans.

- Je n'ai pas dit que tu y avais à voir, protesta Lou.

- Ouais, dit Brian. Mais vous savez qu'ils en ont après moi.

- qui cela, ils?

- Allez, Lou. Vous savez très bien de qui je parle. La famille de Tanya. ^a

Lou haussa les épaules.

‘ Je mentirais si je prétendais qu'il n'y a pas de contentieux. ^a

Brian secoua la tête.

‘ Ils peuvent croire ce qu'ils veulent. Elle est tombée. Sa tête a cogné. Ce sont des choses qui arrivent. Je n'y suis pour rien.

- Je sais tout cela, Brian. J'ai clos l'enquête, tu te souviens? ^a

Brian lui adressa un sourire fugitif qui eut goût de récompense.

‘ Je sais, dit-il.

- Il faut néanmoins que je te pose la question, petit. O

étais-tu, hier après-midi?

- Aux écuries. En train de travailler. O voulez-vous que je sois?

- Ce sont des questions de routine, dit Lou d'une voix apaisante. Cela étant, nous savons que tu es allé chez eux la veille au soir. Tu t'es disputé avec la victime. ¿ quel sujet? ^a

Brian s'affaissa dans sa chaise.

´ Je le savais ^a, dit-il. Puis, relevant les yeux: Elle essayait de persuader Dena de me quitter. D'ailleurs elle a carrément réussi. ^a

Lou opina avant de commenter: ´ Bref, tu ferais bien de compter tes amis dans cette affaire. ^a

Brian fronça les sourcils en le regardant.

´Ce qui veut dire? Où se trouve Dena, maintenant? Elle ne peut être encore là-bas après ce pataquès. ^a

Lou trouva la question étrangement malvenue.

´ Je ne sais pas. quelqu'un qui travaille avec elle lui a trouvé un endroit. L'information est au bureau. ^a

Les yeux de Brian se durcirent.

´qui? Comment s'appelle-t-il? demanda-t-il.

- qui?

- Le gars qui travaille avec elle. Est-ce que c'est Peter Ward ?

- Brian, s'impatienta Lou. Je n'en ai aucune idée. Je lui ai demandé de nous communiquer l'information, et je suppose qu'elle l'a fait. Ce n'est pas la raison qui m'amène ici.

- Pourquoi êtes-vous ici? demanda Brian, sur ses gardes.

-Brian, le mari est... euh... enfin, il cherche un responsable.

-Tiens, dit Brian, sarcastique. Laissez-moi deviner...

-

Bref, il nous a parlé de mots que vous auriez eus à

propos de ta... parce que Dena était chez eux.

- Eh, une minute, chef...

- Je sais, je sais. Mais ce sont les apparences, Brian.

- quelles apparences? cria Brian en passant la main dans ses cheveux noirs.

- Le mari a dit que tu étais en colère contre eux parce qu'ils hébergeaient Dena.

- Ils se mêlaient de ce qui ne les regarde pas, dit-il.

J'étais en colère parce qu'ils se mêlaient de ma vie privée.

- Est-ce que tu l'as menacée? Est-ce que tu as menacé

Mrs. Hubbell ? ^a

Brian le fixa un instant avant de regarder ailleurs.

´ quoi? Absolument pas! qui a dit une chose pareille? ^a

L'espace d'un instant, Lou eut la désagréable sensation que Brian lui cachait quelque chose.

´ Le mari a déclaré que tu étais très en colère. Hors de toi.

- Non. Je vous l'ai dit. Non. ^a Brian balaya du regard le petit salon où ils se trouvaient, comme s'il était pris au piège. ´ Je ne vois pas à quoi vous faites allusion. Hier après-midi, je travaillais à la ferme. Vous savez que je ne ferais pas une chose pareille. Vous me connaissez, chef.

- Je suis désolé, Brian. Il faut que je pose la question.

Des questions, il va y en avoir beaucoup, et elles ne viendront pas seulement de moi.

- Je ne suis pas allé là-bas, cria Brian. Non. Non. NON.

- D'accord, mon gars, d'accord, dit Lou. Calme-toi. Tu sais que je ne te soupçonne pas. Tu es un gentil garçon. Tu es... comme un fils pour moi, bredouilla-t-il.

- Je n'y crois pas, grommela Brian.

- Ecoute, ta petite amie séjournait chez eux. Nous interrogeons toutes les personnes ayant des liens avec ces gens. Nous devons savoir qui a commis cet acte.

- Et le mari? dit Brian. Il essaye peut-être de me faire porter le chapeau pour sauver ses fesses.

- Nous vérifions aussi de ce côté, insista Lou, en lui tapotant gauchement l'avant-bras. Ne t'inquiète pas. ^a

Une frêle femme aux cheveux blancs, cramponnant son déambulateur de ses doigts noueux, fit une entrée caho-tante dans la pièce, et gratifia les deux hommes d'un regard indigné.

Ô se trouve mon sac à main? demanda-t-elle. Comment puis-je sortir d'ici? ^a

Lou et Brian se regardèrent. La situation avait un côté

légèrement comique, mais aucun des protagonistes ne sourit.

Tyrell Watkins frappa à la porte de la maison se trouvant à trois numéros du domicile des Hubbell. Cette porte, qui avait été d'un vert brillant, était maintenant terne, et la peinture s'écaillait par endroits, formant des cloques ou des zones décolorées. En fait, toute la maison avait un air de décrépitude, comme si le propriétaire avait renoncé à l'entretenir.

La porte verte, lépreuse, s'entrouvrit, et une paire d'yeux chassieux se levèrent sur lui, au-dessus d'une chaîne de sécurité.

Tyrell s'empessa d'exhiber sa plaque.

Police de Monroe, madame, dit-il sans laisser le temps à l'occupante des lieux de lui claquer la porte au nez dans une réaction de méfiance. Nous

enquêtons sur le meurtre de votre voisine, Mrs. Hubbell.

- Vous êtes de la police? dit une voix ,gée, cassée par le doute.

- Oui, madame. Sergent Tyrell Watkins. Voici ma carte d'identité. ^a

Et de présenter patiemment le document comportant une photo de lui, en uniforme. Il ne pouvait blâmer quiconque d'être trop prudent - pas après ce qui venait de se passer dans la rue même. Mais il n'en était pas moins sûr et certain que s'il avait montré un visage de Blanc, criblé

de taches de rousseur, la méfiance aurait été nettement moindre. Enfin, inutile de s'appesantir, se dit-il, tandis que la fraction de visage derrière la porte étudiait la plaque et les papiers qu'il tenait à la main.

C'est bien, jeune homme ^a, dit la personne ,gée d'une voix qui détendit un peu Tyrell.

Il avait l'impression d'entendre sa grand-mère, avec ce

'jeune homme ^a servi sur un ton d'imperceptible reproche, tandis que l'on tripotait la chaîne. En s'ouvrant, la porte révéla une très vieille dame, petite et voûtée, avec un nuage de cheveux blancs indisciplinés et des mains arthritiques qui serraient autour de son cou un petit cardigan de laine.

Éntrez ^a, dit-elle.

Tyrell la suivit à l'intérieur de la maison confinée et bien rangée. Les meubles du salon avaient sans doute été neufs en 1955. Tout était assorti, mais passé, usé. Sur toutes les surfaces disponibles, des photos de famille trônaient dans leur cadre, et il y avait des prières, brodées et encadrées, accrochées aux murs. Un couvre-lit de chenille était soigneusement drapé sur le canapé, en épousant la forme des coussins.

Elle désigna un fauteuil à Tyrell et s'installa prudemment sur les coussins du canapé. Un grand meuble télévision hurlait dans un angle de la pièce. Les débats faisaient les beaux jours des programmes de la journée. Elle ne semblait même pas s'en apercevoir.

Tyrell consulta ses notes.

‘Vous êtes Mrs. Drinkwater? demanda-t-il.

- C'est exact. Mon mari, Cyrus, est mort depuis près de quinze ans. Je vis ici toute seule. Je me débrouille. Ce n'est pas facile, mais je me débrouille. Voulez-vous un chocolat? ^a

Tyrell regarda le plat de bouchées Hershey, enveloppées de papier alu rouge et vert. Il doutait qu'elle ait déjà fait provision de chocolats pour Noël. Il devait plus vraisemblablement s'agir de restes du Noël précédent.

Non, merci, dit-il.

- Prenez, dit-elle. Ils sont bons.

- Non, j'essaie d'éviter les sucreries ^a, dit-il en effleurant sa veste, allusion à son tour de ceinture.

Il reçut en réponse un éclat de rire cristallin de la vieille dame sur son canapé.

Oh, le sucre ne fait pas grossir, dit-elle. Regardez-moi.

je suis maigre comme

un clou, et je mange des sucreries

tous les jours. ^a

C'est probablement la seule chose que vous avaliez, pensa Tyrell dans un élan de sympathie. Elle était gentille, chaleureuse, malgré son chagrin manifeste.

‘Mrs. Drinkwater, nous avons frappé à votre porte, hier soir...

- Oh, je devais sans doute dormir. Je vais me coucher à sept heures et demie. Je dors comme un bébé. C'est le secret de ma longévité. ^a

Tyrell médita la probable vérité de cette affirmation. Son propre sommeil était souvent irrégulier.

¿Nous nous demandions si vous auriez vu Mr. Hubbell rentrer, hier. ^a

Mrs. Drinkwater contempla ses fenêtres, ornées de stores vénitiens passés, mais propres.

¿Non, mais je ne regardais pas.

- Avez-vous remarqué autre chose? Des inconnus. Des voitures inhabituelles. Ce genre de détail.

- Pour moi, ici, il n'y a que des inconnus, dit-elle. Je ne connais plus personne parmi les habitants de ce quartier.

Tous les gens que je connaissais sont partis, maintenant. La plupart sont morts. D'autres ont déménagé en Floride.

Lorsque Cyrus et moi élevions notre famille, ici, nous connaissions tout le monde. Nous nous rendions visite les uns aux autres. Les enfants jouaient ensemble. Aujourd'hui, il n'y a personne dans les maisons de toute la journée. Les mères travaillent toutes à l'extérieur. Les enfants ne rentrent pas avant la nuit...

- C'est vrai, nous avons remarqué, dit Tyrell.

- La plupart du temps, on dirait que je suis seule ici.

- Comme hier? relança-t-il, voyant que son attention divaguait.

- Hier. ^a

Ses yeux semblèrent regarder au loin. Tyrell rentrait la bille de son stylo, prêt à ranger son calepin, lorsqu'elle dit: Il y avait une camionnette verte.

- Une camionnette verte? répéta-t-il. Neuve? Vieille?

- Mon Dieu, je ne saurais pas dire.

- Un logo?

- Pardon ?

- Une inscription sur le flanc du véhicule?

- Je n'ai rien vu.

- Comment avez-vous remarqué sa présence? demanda-t-il.

- Eh bien, il y a beaucoup d'allées et venues d'ouvriers depuis qu'ils ont emménagé. Ils font des travaux dans la maison. J'ai toujours dans l'idée d'aller là-bas voir si l'un d'eux accepterait de jeter un coup d'oeil à mon plafond du premier. Je crois qu'il y a une fuite dans mon toit. Je l'ai dit à mon fils une demi-douzaine de fois, mais il est trop occupé pour passer et je commence à craindre un dégât des eaux. ^a

Tyrell hocha la tête avec une pensée coupable pour les travaux d'entretien de la maison qu'il avait parfois négligés en dépit des promesses faites à sa grand-mère.

« quelle heure était-il? quand vous avez vu la camionnette? » ^a

Les sourcils de la vieille dame se joignirent sous l'effort de concentration, puis elle haussa les épaules.

« Je ne sais pas. C'était l'après-midi. Deux heures. Deux heures et demie, peut-être. » ^a

L'heure du décès, pensa-t-il, tandis que son poulx s'accélérait au souvenir des conclusions de l'officier judiciaire chargé de l'enquête.

« Alors, vous êtes allée là-bas? demanda-t-il.

- Non, reconnut-elle. Je me suis prise d'intérêt pour mes émissions de télévision, et j'ai oublié.

- Vous n'auriez pas retenu le numéro d'immatriculation, par hasard?

- Non! s'exclama-t-elle. Bien sûr que non. ^a Puis elle ajouta avec plus de sérieux : « Je le regrette. Pauvre petite.

Comment peut-on faire une chose pareille? ^a

Tyrell se leva.

‘ Je crains que nous ne soyons encore loin de pouvoir répondre à cette question. Mais si vous pensez à quelque chose d'autre... ^a

La vieille dame le raccompagna à la porte.

‘ Je vous appelle, promet-elle.

- Remettez la chaîne après mon départ, dit-il. Et n'allez pas offrir de ces bons chocolats à n'importe quel type en camionnette sous prétexte qu'il a une tête de couvreur. ^a

La vieille dame rit encore, joyeusement confuse après ce conseil de prudence.

‘ Je ferai attention, sergent ^a, dit-elle.

Tyrell resta un instant sur le pas de la porte, à contempler la petite rue paisible. L'information fournie par la vieille dame mettait son cerveau en ébullition. Il s'était interrogé sur le mari. Mais pourquoi un mari aimant, même s'il rentrait chez lui porteur d'une mauvaise nouvelle, se transformerait-il en tueur furieux? Jennifer Hubbell se serait-elle trouvée en compagnie d'un visiteur alors que son mari rentrait du travail plus tôt que prévu? Un visiteur qui n'aurait pas dû être là? Un visiteur qui conduisait une camionnette verte?

DENA sortit du sac en plastique fourni par la boutique un muffin et une tasse de thé qu'elle disposa sur la table anglaise peinte, à la surface pleine de coups.

Puis elle rangea les quelques provisions qu'elle avait achetées dans le vieux frigo sans éclairage intérieur. Elle fouilla ensuite dans un tiroir de cuisine pour trouver une cuiller et un couteau avant de s'asseoir pour prendre son petit déjeuner.

Elle l'avait bien mérité. Elle avait passé une nuit quasiment blanche. Avant l'aube, elle était debout, cherchait sous l'évier des produits d'entretien, lavait et encaustiquait chaque centimètre de l'appartement. quand une surface était propre, elle y retournait et frottait encore.

Récurer ainsi et s'épuiser avant même le lever du jour lui semblait pure folie. Mais c'était mieux que de rester dans ce lit. Au moins, elle ne pensait pas. Elle se doutait que Peter serait déçu d'apprendre qu'elle avait passé une nuit affreuse et agitée dans le minuscule appartement, malgré sa lecture de poèmes et l'infusion. Il en aurait fallu davantage pour dissiper l'horreur des événements de la veille. La pensée de Jennifer et Ron, de leur bébé qui ne verrait jamais le jour...

La peur que Brian soit peut-être impliqué...

Dans un mouvement protecteur, Dena frotta doucement son propre ventre et renifla, en ravalant les sanglots qui voulaient revenir. Elle se força à respirer profondément, puis plaça le muffin sur une assiette à motif fleuri, passé.

Mange, se dit-elle, malgré son absence d'appétit. Pense au bébé. En dépit des soupçons de la police, en dépit de ses propres soupçons, elle se raconta qu'il devait s'agir d'un coup du hasard. Arbitraire. Elle aurait aussi bien pu être la victime, si elle était restée à la maison ce jour-là, si elle avait été celle qui allait ouvrir la porte. Cette pensée ne lui procura aucun réconfort. Elle en éprouva même une sorte de vertige angoissé.

La lumière du matin brillait faiblement derrière la fenêtre de la chambre, illuminant le mobilier chic de l'appartement. Elle était dans un petit logement sordide, mais du moins y était-elle en sécurité. Brian ne connaissait pas son adresse, et à présent qu'Albert ne risquait plus de le laisser rôder du côté du restaurant, il n'avait aucun moyen de la contacter. Combien de temps vais-je rester ici?

se demanda-t-elle. Pas trop longtemps, il fallait l'espérer.

Mais elle devrait néanmoins faire quelques menus achats pour rendre ce lieu vivable, aussi court que soit son séjour.

Une lampe de chevet, un rideau de douche neuf, une ampoule pour le frigo. Autant s'y mettre tout de suite, se dit-elle, en essayant d'adopter une attitude positive quant à

l'aménagement de ce nid provisoire. Albert lui avait donné

sa journée, elle pourrait donc aller au bazar et commencer aujourd'hui. Mais elle n'irait pas chercher ses affaires chez Brian. «a, c'était une certitude.

Dena mastiqua son muffin sans plaisir et se br°la la langue en avalant sa première gorgée de thé. Les événements des derniers jours l'avaient épuisée. Il y avait moins d'une semaine, elle vivait encore avec Brian et tentait encore de se persuader qu'ils parviendraient peut-être à

résoudre leurs problèmes et former une famille. Aujourd'hui, elle se retrouvait dans cet appartement glauque, sans compagnon, et sans rien à elle, ou presque. Ne regarde pas les choses sous cet angle, se dit-elle. Il n'y en a pas pour longtemps. Ils finiront bien par trouver l'assassin de Jennifer, et alors tu pourras partir. Aller chez Marcia et attendre la naissance. Commencer ta nouvelle vie de mère célibataire. Cette idée la rendit triste, comme toujours, mais elle commençait à l'apprivoiser. Beaucoup de femmes sont des mères célibataires. J'y arriverai, se dit-elle. Ma mère l'a fait, j'en suis bien capable. Avait-elle un autre choix? Cesse de regarder en arrière et de te lamenter sur ce qui aurait pu être. Commence à organiser ce qui sera ta vie lorsque tu auras tourné cette page.

Elle eut un regard pour le téléphone, accroché au mur.

Cet après-midi, elle appellerait Marcia pour lui expliquer son retard. Mais elle appréhendait ce coup de fil. Elle ne pourrait pas ne pas parler du meurtre de Jennifer, et le seul mot mettrait Marcia dans tous ses états. qui trouverait bien le moyen de mettre l'événement sur le compte de la négligence de Dena, parce qu'avoir une amie qui se fait assassiner... Dena n'avait aucun mal à prévoir les réactions de sa soeur. Et pourtant, elle n'était pas pressée d'aborder le sujet avec elle. Et puis, il y avait mieux à faire. Elle se leva péniblement, marcha jusqu'au téléphone et prit le bloc de papier posé juste à côté. Fais une liste, se dit-elle. Note par écrit, et commence. Maintenant que le petit appartement était propre, c'était la meilleure façon qu'elle avait trouvée de chasser tous les démons qui l'assaillaient dès qu'elle se laissait aller à ne rien faire et réfléchir. Organise.

Dena écrivit ´ marchand de tissu, quincaillier ^a, puis, sur la ligne suivante, ´

téléphoner Marcia ^a. Mince programme pour une nouvelle vie, se dit-elle. Mais le seul fait de commencer une liste était réconfortant. Elle allait juste noter une quatrième chose lorsque, de façon inattendue, le téléphone mural se mit à sonner.

Dena sursauta et contempla le vieux téléphone noir à

cadran avec surprise. Personne n'avait ce numéro. Elle ne le connaissait pas elle-même. Puis elle hocha la tête d'un air entendu. Téléachat, se dit-elle. Ou peut-être Peter. qui voulait savoir si elle se plaisait dans sa nouvelle maison. Elle se demanda comment mobiliser suffisamment d'enthousiasme pour qu'il ne soit pas trop déçu. Après avoir décroché, elle inspira profondément.

Állô ^a, dit-elle.

Silence à l'autre bout de la ligne. Au début, elle pensa qu'il s'agissait du délai automatique avant le bip déclenchant le baratin du vendeur.

Állô ^a, dit-elle encore, agacée.

Nouveau silence. Puis, clairement, un

bruit de respiration.

´ qui est-ce? ^a demanda-t-elle, en sachant pertinemment qu'il n'y aurait pas de réponse.

Elle entendit de nouveau la respiration, plus basse.

´ Veuillez ne pas rappeler ^a, dit-elle sèchement, en raccrochant le combiné sans douceur.

Elle arracha du bloc la feuille où elle avait commencé sa liste et retourna s'asseoir à la table, sans cesser de surveiller le téléphone. Sa première idée fut Brian. Mais ce n'était pas possible. Comment aurait-il eu le numéro? Il devait être au nom de l'ancien propriétaire si la ligne était encore branchée. Comment connaîtrait-il le nom du propriétaire?

C'était un ami d'Albert. Elle-même l'ignorait. Suffit, se dit-elle. Accroche-toi.

Il s'agissait simplement de gamins en train de s'amuser. Ou d'un crétin désœuvré n'ayant rien de mieux à faire. Elle respira encore une fois profondément.

Occupe-toi de ta liste. Elle posa la main sur son front et ferma les yeux.

L'enterrement était demain. Il lui fallait quelque chose à se mettre. Elle enragea de penser que Brian avait toutes ses affaires. qu'il les conservait en gage. Sauf qu'elle n'allait pas négocier. qu'il les garde. Oublie, se dit-elle. N'y pense même pas. Comment ai-je pu seulement croire que je l'aimais? ´ Robe noire ^a, écrivit-elle, avant de cacher ses yeux br^olants dans ses mains.

Le téléphone se remit à sonner.

¿ son retour au poste de police, Tyrell dut se frayer un chemin à travers une foule de journalistes. Lou Potter était déjà sur place, en conversation téléphonique avec le capitaine Van Brunt.

´ Bon, dit Lou en raccrochant, je crains qu'il n'y ait rien de très concret. ^a

Il rapporta à Tyrell la substance de l'entretien que Heath avait eu avec Anita Edgerton, et Tyrell parla au chef de la camionnette verte.

Ć'est toujours un début, dit Lou en s'efforçant de paraître optimiste. Tout dépend de la façon de regarder les faits. Je veux dire, l'ex-femme dit qu'il est intéressé par les questions d'argent. Nous savons qu'il y avait un bébé en route, et qu'il est en train de perdre son emploi. Cela peut avoir provoqué une grosse dispute. ^a

Tyrell fit la grimace.

Ć'est possible, mais...

- Mais quoi? demanda Lou.

- Mais est-ce que nous ne négligeons pas l'évidence?

- L'évidence étant... dit sèchement Lou.

- Lou, je sais que le fils Riley est un ami à vous. Mais lorsque vous envisagez les mobiles...

- Je lui ai parlé, il n'est pas impliqué. En revanche, je pense que nous devons avoir une nouvelle conversation avec Mr. Hubbell, dit Lou. Il est actuellement sur le lieu du crime. Il voulait entrer dans la maison afin de prendre des affaires pour l'enterrement de sa femme. ^a

Tyrell se leva.

ˆ D'accord. C'est parti ^a, dit-il.

Le chef et lui se dirigèrent vers la porte.

ˆ Vous prenez le volant ^a, dit Lou.

Les deux hommes sortirent par-derrière, où étaient garées les voitures de police, mais là aussi les médias faisaient le siège, et une clameur accueillit la sortie du chef.

Ć'est bon, c'est bon, cria Lou au-dessus du vacarme. J'ai informé les autres et je vous informe aussi. Ce soir, à six heures, il y aura une conférence de presse dans la grande salle de la mairie. Alors, maintenant, laissez-nous faire notre boulot. ^a

¿ regret, la foule se fendit et Lou put rejoindre Tyrell dans la voiture.

Tyrell s'était installé à la place du conducteur comme il en avait reçu l'ordre, et les deux hommes roulèrent en silence jusqu'à la maison des Hubbell, dans Chestnut Street. En se garant derrière la voiture de Ron, Tyrell vit les reflets du soleil réfléchis par les vitres de la véranda fermée servant d'entrée à la maison. Un ruban jaune accroché à

des piquets autour du jardin matérialisait l'interdiction de pénétrer. Un policier était de garde devant la porte.

ˆ Putain, qu'est-ce qu'il fout dehors? ^a dit Lou, exaspéré, en descendant de la voiture.

Il monta les marches et le policier le salua avec respect.

‘ Pourquoi n’êtes-vous pas à l’intérieur avec Hubbell ?

aboya Lou. Il a tout loisir de détruire les preuves pendant que vous faites le planton devant la porte. ^a

Le policier, qui était tout juste sorti de l'enfance, regarda le chef avec inquiétude.

Il voulait un peu d'intimité, dit-il.

- Eh bien c'est impossible, rétorqua Lou. Il s'agit d'une enquête pour meurtre.
^a

Bousculant le jeune homme au passage, il ouvrit la porte d'entrée. Après avoir regardé à l'intérieur du salon lugubre, il entra dans la maison proprement dite et appela:

‘ Mr. Hubbell ! ^a

Aucune réponse. Il fit signe à Tyrell qu'il montait et le sergent le suivit, après un regard à l'endroit où avait été

découvert le corps. Au moment où ils atteignaient le palier de l'étage, une vieille dame fit son apparition.

‘ qui êtes-vous? demanda Lou.

- La mère de Ron, dit-elle.

- Oh ^a, dit Lou, qui n'eut pas le coeur de la rudoyer.

Elle serra son pull-over contre elle, bien que la maison soit chauffée.

Éntrez. Nous sommes dans les affaires de ma belle-fille. ^a

Les deux policiers la suivirent jusque dans la chambre, au bout du couloir. La pièce était chaleureuse, inondée par le soleil filtrant à travers les volets à demi

tirés.

Le grand lit avait un cadre de laiton et un couvre-lit brodé de fleurs. Il était jonché de robes et de chaussures.

Ron Hubbell se tenait près de la porte du placard, qu'il contemplait d'un regard vide.

Il se tourna à l'arrivée des policiers. Ses yeux ressemblaient à des trous creusés dans son visage.

« Nous prenons ses vêtements. Pour l'enterrement, dit-il.

- Vous n'êtes pas censé vous trouver ici tout seul, Mr. Hubbell », dit Lou, et Tyrell fut bien aise de ne pas avoir été celui qui devait prononcer cette phrase.

Il n'en aurait peut-être pas eu le cœur. À regarder cet homme, on se sentait pris d'une insurmontable pitié. Mais il pouvait être la proie du remords, plus que du désespoir, se rappela Tyrell.

Rhonda Hubbell, qui les avait suivis dans la pièce, se dirigea vers les robes posées sur le lit.

Celle-ci, alors ? » demanda-t-elle à son fils en prenant une tenue de jersey bleu pâle à manches longues.

Ron fixa la robe comme s'il voyait encore sa femme en train de la porter.

« Avec les chaussures bleues, je suppose », dit-elle gentiment, le visage ruisselant de larmes.

Ron détourna les yeux en acquiesçant vaguement, comme si cela n'avait plus d'importance. Rhonda se mit à

plier soigneusement les vêtements pour les placer dans un petit sac.

« Mr. Hubbell, pouvons-nous avoir une conversation avec vous, au rez-de-chaussée ? » demanda Lou.

Ron répondit par un hochement de tête affirmatif et se dirigea le premier vers l'escalier. Il se cramponna à deux mains à la rampe, comme un vieillard de quatre-vingt-dix ans qui avait besoin de ce soutien. Il s'arrêta dans la salle de séjour, où la silhouette du corps de sa femme était encore dessinée sur le sol. Il ressortit et passa dans la véranda. L'endroit était baigné de soleil et aurait pu constituer un petit salon agréable, mais ils n'avaient manifestement pas encore mené leurs travaux d'aménagement jusque-là. La pièce ne comptait que quelques meubles dépareillés en rotin, et le sol était nu. Ron se laissa tomber lourdement dans un fauteuil et regarda droit devant lui.

Lou et Tyrell s'installèrent de chaque côté de lui.

‘ Mr. Hubbell, dit Lou. Nous avons besoin d'un petit supplément d'information. On nous a signalé la présence d'une camionnette verte garée devant chez vous dans la journée d'hier. ½ peu près à l'heure du décès de votre femme. Est-ce que Jennifer... est-ce que vous attendiez des ouvriers devant travailler dans la maison hier? ^a

Ron parut surpris, presque intéressé l'espace d'un instant, avant de sombrer de nouveau dans la lassitude.

‘ Je ne pense pas. quelquefois, les gens débarquent à l'improviste, pour une finition.

- quelqu'un se déplaçant en camionnette verte? ^a

Ron commença par secouer négativement la tête. Puis il se ravisa.

‘ Peut-être. Je crois que les types de chez Ranger... les électriciens. Ils ont une camionnette verte...

- Pourriez-vous nous fournir la liste des personnes qui travaillaient pour vous? ^a dit Lou.

Ron réfléchit un moment.

‘ Je suppose que oui. Bien sûr. ^a

Il n'amorça pas le geste de se lever.

‘J'aimerais avoir cette liste dès que nous aurons terminé cette conversation.

- Entendu, dit Ron.

- Par ailleurs, nous avons encore un petit problème concernant vos déplacements dans l'après-midi d'hier.

- Je vous ai expliqué, dit-il avec ennui. Je suis rentré de bonne heure. J'ai pris le train d'une heure trente à Philadelphie. J'ai fait le trajet depuis la gare à pied.

- Avez-vous rencontré quelqu'un que vous connaissiez?

demanda Lou.

- Je ne connais personne ici. Nous venons juste de nous installer.

- Absolument personne?

- J'ai vu des gamins en planche à roulettes.

- Vous les avez reconnus?

- Non, dit Ron.

- Pourriez-vous les identifier, le cas échéant?

- Non. Je ne faisais pas attention. ^a

Lou se tortilla sur son siège, le visage peiné.

Comment s'est passée votre journée de travail, hier, Mr. Hubbell ? ^a

Ron s'essuya les yeux mais n'émit pas un son.

Áucun événement hors routine? ^a

Ron posa sur lui un regard amer.

‘Vous êtes déjà au courant, n'est-ce pas?

- J'aimerais vous l'entendre dire, insista Lou.

- Très bien. J'ai appris que les bureaux de Philadelphie fermaient. Et avant que vous ne me posiez la question, oui, j'appréhendais de l'annoncer à ma femme. ^a

Lou consulta ses notes, sans nécessité.

Ćela aurait représenté un sacré bouleversement pour Jennifer et vous. Après avoir acheté cette nouvelle maison, y avoir engouffré tant d'argent... ^a

Ron contempla les murs autour de lui.

Ńous n'avons même pas eu le temps de seulement vivre ici, dit-il. Il était écrit que nous n'aurions pas de vie ici.

- ... et tout est tellement plus compliqué avec un bébé. ^a

Ron ne répondit pas.

‘Votre ex-femme a dit à l'un de nos officiers, ce matin, que vous aviez tendance à vous contrarier très facilement pour les questions d'argent. ^a

Ron se raidit, puis tourna la tête pour le regarder droit dans les yeux.

Ćlle a dit ça? Anita a dit ça? ^a

Il ferma les yeux, son teint devint cireux, comme s'il était au bord de la nausée. Lou et Tyrell échangèrent un regard.

‘Pourquoi faites-vous cela? murmura Ron. Je n'ai pas tué Jennifer. Pourquoi n'arrêtez-vous pas Brian Riley? C'est lui. Il est responsable de la mort de la soeur de ma femme.

Il est venu ici comme un fou furieux à cause de sa petite amie...

- Nous lui avons parlé, s'entêta Lou. Maintenant, c'est à vous que nous parlons.

- Je n'arrive pas à y croire ^a, dit Ron. Il avala un grand coup. ´ Pourquoi est-ce que vous êtes ici à me harceler pendant que Riley peut vaquer librement à ses occupations ?

- Mr. Riley n'avait aucune raison de tuer votre femme, Mr. Hubbell. quoi que votre femme ait pu penser, il n'a rien à voir avec la mort de sa soeur ^a, asséna Lou avec fermeté.

Ron s'affaissa de nouveau dans son fauteuil.

´ Faites ce que vous voulez, je m'en fiche ^a, dit-il.

Lou se leva, Tyrell suivit le mouvement.

´ Nous essayons de coincer l'assassin de votre femme, dit Lou. ¿ présent, pouvons-nous avoir cette liste ?

- quelle liste? demanda Ron, perdu.

- Celle des types qui travaillaient pour vous. ^a

Ron se leva lentement de son siège.

Elle est dans la cuisine. Dans son calepin ^a, dit-il.

Il se dirigea vers la porte, puis se ravisa en secouant la tête.

´ Vous n'avez qu'à prendre tout le carnet, dit-il. Je ne veux même pas l'ouvrir.
^a

LA lumière du jour faiblissait et la voiture de Peter ne se trouvait pas dans l'allée lorsque Dena rentra chez elle. Il est sans doute sorti avec les petites, pensa-t-elle. C'était un père tellement attentif. Le genre de père que n'importe quelle femme rêverait d'offrir à son enfant. Dena évacua cette idée de ses

pensées et ouvrit le coffre de sa voiture. Puis elle descendit, fit le tour pour aller récupérer ses paquets, derrière. Elle contempla l'assortiment de sacs en plastique. Elle avait bien avancé, compte tenu de son état d'épuisement et du peu d'envie qu'elle avait de quitter la sécurité de son appartement pourtant sordide.

Pendant la matinée, le téléphone avait encore sonné

deux fois, et les deux fois elle avait répondu pour se trouver confrontée à un silence, avant de laisser l'appareil décroché. qu'il appelle toute la journée, avait-elle pensé.

Mais sa bravade était fragile. L'idée qu'il la poursuivait au téléphone lui donnait une sensation de solitude et de vulnérabilité. Pourtant, alors qu'elle était dehors, elle s'était rendu compte qu'il y avait moyen de remédier à cette situation. Mise au pied du mur par le défi technique, elle admit la nécessité d'une commodité des temps modernes.

Elle entra dans un Radio Shack et acheta un téléphone portable.

Tu peux appeler autant que tu voudras, maintenant, pensa-t-elle avec colère. Tu ne m'auras plus. Après avoir sorti les sacs et refermé le coffre, elle se força à chasser Brian de ses préoccupations. Elle s'intéressa plutôt aux articles maintenant rayés de la liste. Elle avait désormais les équipements de base pour rendre l'appartement vivable.

Tout en récupérant les paquets à monter, elle regretta de ne pouvoir tout oublier et embarquer par le premier vol pour Chicago. Puis, malgré elle, elle songea à la mise en garde de Marcia à propos des voyages en avion. Pourquoi les gens tenaient-ils ce genre de propos? Même s'ils se montraient alarmistes, ces choses-là avaient tendance à vous trotter ensuite dans la tête. Bon. Eh bien, le train, alors, marchanda-t-elle intérieurement. N'importe quel moyen de transport, pourvu qu'elle parte loin d'ici. Pourquoi la police tenait-elle à ce qu'elle reste? Elle ne savait rien de plus concernant la mort de Jennifer. Mais en même temps, elle se sentit coupable, coupable de s'apitoyer sur son sort lorsque la personne qui souffrait le plus était Ron. Perdre sa femme, et en plus être soupçonné du meurtre. C'était trop lourd à porter. Surtout quand il était à ce point évident qu'on ne pouvait rien lui reprocher.

Alors que la police ignorait... Non, pensa-t-elle. Non. Ce n'était pas possible.

Chargée de sacs et de paquets, Dena se dirigea vers la porte d'entrée et chercha le bouton pour ouvrir. Lorsque ses doigts trouvèrent, la porte s'ouvrit d'un coup, et elle vit.

La vitre juste à côté de la serrure avait été brisée. A l'intérieur du vestibule mal éclairé, elle distingua les éclats de verre qui brillaient encore sur le sol. Elle vit aussi la petite table en demi-lune où était posé le courrier, la porte de l'appartement de Peter, close, le pied de l'escalier. Le silence régnait à l'intérieur. Elle regarda dans la rue, mais il n'y avait personne en vue. Des voitures étaient garées dans les allées adjacentes, mais il n'y avait personne, nulle part.

Le coeur de Dena se mit à battre plus vite. Elle entra prudemment dans le vestibule.

‘ qui est là? demanda-t-elle. Il y a quelqu'un? ’^a

Pas de réponse.

Elle maintint la porte ouverte avec son pied et tenta de regarder dans les escaliers, en direction de chez elle. Il faisait de plus en plus sombre au fur et à mesure que l'on montait, et elle n'apercevait même pas son palier à cause de l'obscurité. Elle prit une voix f,chée.

‘ Brian, c'est toi ? ’^a

Encore une fois, il n'y eut pas de réponse. Il ne resterait pas là, dans le noir, sans répondre. Même Brian, non, il ne ferait pas cela, se dit-elle. Puis elle pensa à Jennifer. qui était resté caché, à l'attendre ? quelqu'un était aux aguets.

quelqu'un sur qui la police n'avait pas encore mis de nom.

Dena hésita, regarda du côté de sa voiture. Peut-être devrais-je faire demi-tour, monter dans ma voiture et partir.

quelqu'un avait cassé la vitre et ouvert la porte. Ce quelqu'un pouvait être

encore à l'intérieur.

Ses bras tremblaient, elle avait l'impression qu'elle ne pourrait pas porter ses paquets une seconde de plus. Elle les posa, de façon à maintenir la porte en position ouverte, puis, se souvenant de son expédition chez le quincaillier, elle fouilla dans le sac Truvalue dont elle ressortit un marteau et une série de tournevis qu'elle avait achetés sous l'inspiration du moment, tandis qu'elle faisait la queue.

Elle les soupesa, remit les tournevis dans le sac. Cramponnant le manche du marteau, elle se sentit instantanément plus maîtresse de la situation. Elle hésita devant la porte coincée en position ouverte, tentant de prendre une décision. Inaugurer son nouveau téléphone en appelant les flics, ou entrer. Elle était sûre à quatre-vingt-dix pour cent de l'identité de celui qui avait cassé le carreau. Après tout, il avait trouvé son numéro de téléphone avant qu'elle-même le connaisse.

Il essayait de lui faire peur. De la déstabiliser et de lui ôter sa confiance en elle. L'idée qu'il l'avait suivie, qu'il avait forcé la porte de chez elle, l'effrayait effectivement.

Mais dans le même temps, la pensée qu'il cherchait à l'intimider la mettait en rage. Elle avait vécu seule pendant des années, et jamais elle n'avait eu peur de rentrer chez elle, même une fois la nuit tombée. Aujourd'hui, à cause du père de son bébé, elle hésitait devant sa propre porte, elle ne pouvait pas rentrer chez elle, dans son appartement, et s'asseoir après une journée épuisante. Espèce de salaud, pensa-t-elle. Je sais bien que c'est toi. Et je ne vais pas te laisser me gâcher la vie. Elle souleva le marteau et se dit, pendant un instant, qu'elle espérait bien qu'il était toujours là. La perspective de lui en flanquer un grand coup était presque tentante. Bon, on y va, ma fille, se lança-t-elle. Pas question de lui laisser la victoire. Tu dois être capable de pénétrer dans ton appartement sans quelqu'un pour te tenir la main. Parce qu'il n'y a personne pour te tenir la main.

Elle laissa les paquets contre la porte puis, délibérément, se mit à fredonner en montant les escaliers, la main moite à force de serrer le manche du marteau. À chaque marche, elle regardait vers le haut, et son palier se fit plus visible, plus clair. Elle se rembrunit en découvrant qu'il y avait effectivement

quelque chose devant sa porte, mais qu'il ne s'agissait pas d'une personne. C'était un objet, massif, de forme allongée.

En approchant du palier, Dena reconnut cet objet. Une sensation de soulagement lui valut un instant de faiblesse, aussitôt suivi d'une poussée de fureur. Brian était donc bien venu. L'objet sur son palier était son sac de sport. Rien d'autre. Pas de valises. Rien. Une enveloppe blanche portant la mention 'Dena' était posée entre les anses. Dena laissa échapper un bruyant soupir. Vite, elle ouvrit sa porte et jeta le sac à fermeture éclair à l'intérieur. Il était léger, comme s'il ne contenait presque rien. L'idée qu'il avait choisi quelques articles pour les lui retourner était finalement humiliante. Oh, tant pis, au point où elle en était, elle prendrait ce qu'elle pouvait récupérer, se dit-elle. Elle se réjouit que le sergent Watkins ait eu la présence d'esprit de lui préparer un sac de fortune, la nuit où elle avait quitté

Brian. Sinon, elle serait en train d'acheter des sous-vêtements chez Goodwill. Sans entrain, elle redescendit pour récupérer ses paquets, claqua la porte derrière elle, puis la verrouilla. Elle remonta l'escalier, rentra chez elle.

Le petit appartement était certes modeste, mais Dena fut contente de le retrouver. Elle resta assise une minute, le temps de reprendre ses esprits, puis se rendit à la cuisine et brancha la bouilloire pour se faire une tasse de thé. Lentement, délibérément, elle se mit à ouvrir et vider les sacs où se trouvaient ses achats, en attendant que l'eau soit en ébullition, ignorant le sac de sport et l'enveloppe qui semblait crier son nom. Elle disposa les menus éléments de confort dans la maison, installa le rideau de douche, le tapis de bain, la lampe de chevet qu'elle brancha, rangea les divers articles de toilette qu'elle avait achetés. A un moment, elle crut entendre un léger grattement inhabituel, mais lorsqu'elle cessa d'écouter, elle n'entendit plus rien. Elle retourna à ses tâches domestiques, jeta les vieux bouts de savonnette, nettoya les porte-savons avant d'y déposer les nouveaux. Elle déplia les draps neufs choisis à

la solderie de blanc, qui avaient un défaut mais feraient parfaitement l'affaire, ouvrit le placard vide et accrocha la robe de jersey noir dénichée au K mart. Le marteau resta sur la table.

La bouilloire se mit à siffler et elle versa l'eau pour le thé.

Puis elle s'assit avec sa tasse à la petite table du coin-repas et tira le sac de sport près d'elle. Sa propre naïveté la fit sourire lorsqu'elle se rappela qu'en venant s'installer ici, elle s'était juré de continuer ses exercices jusqu'au jour de l'accouchement. Sa détermination s'était évaporée au fur et à mesure que son ventre s'arrondissait. Je vais peut-être m'y remettre, pensa-t-elle. Reprendre la gym. Elle mit l'enveloppe de côté et ouvrit la fermeture éclair.

D'abord, elle crut que le sac était vide. Elle ne voyait rien dans les recoins sombres, hormis ce qui ressemblait à une brosse à cheveux. Espèce de salaud, protesta-t-elle. Je veux récupérer mes affaires. Elle se mit à fouiller à l'intérieur et allait sortir la brosse à cheveux lorsque, tout à coup, cette dernière bougea de son propre chef. quelque chose gigo-tait au fond du sac. Pas une brosse à cheveux. De la fourrure. Des poils durs, hérissés...

Elle hurla, lâcha le sac. Le museau pointu, les petits yeux noirs mobiles d'un rat des champs émergèrent entre les dents de la fermeture éclair.

Ôh mon Dieu! cria-t-elle. Mon Dieu, mon Dieu ! ^a

Son cœur battait la chamade et elle avait la chair de poule. Elle plaqua ses deux mains sur sa bouche pour retenir un hurlement, tandis que la créature sortait du sac et traversait la pièce comme une flèche. Sa longue queue frémissait sur le plancher. Le rat entama une course frénétique autour des plinthes, les griffes de ses pattes dérapant sur les lattes du parquet, jusqu'au moment où il s'engouffra dans une fente sombre, en angle, et disparut à l'intérieur du mur.

L'estomac de Dena se retourna et elle crut un instant qu'elle allait vomir. Elle se recroquevilla, tremblant des pieds à la tête. Il était dans le mur. Son mur. Elle l'avait vu disparaître à l'intérieur. Oh mon Dieu, pensa-t-elle. Elle resta sur place encore une seconde, trop terrorisée pour faire un geste. Puis elle se rendit compte qu'elle devait agir vite. Il ne faut pas le laisser revenir. Reprends-toi. Colmate les issues. Mais avec quoi? se demanda-t-elle, en balayant la pièce d'un regard affolé. Sous l'évier. Elle se leva, ouvrit la porte du placard d'une main tremblante. Il y avait une pile de vieux chiffons entassés à côté des produits d'entretien.

Elle en prit une poignée, traversa la pièce, se mit à quatre pattes, boucha le

trou avec une boule de chiffon. Puis son regard fit le tour de la pièce, passant d'un coin à l'autre.

Tout ce qui ressemblait à un trou fut rempli de chiffons.

Ensuite, avec un hoquet de révolusion, elle aperçut son sac de sport, encore béant sur le plancher. Plus jamais je ne m'en servirai, pensa-t-elle. Elle se baissa, le ramassa.

D'un seul geste rapide, elle tira la fermeture éclair et fourra vite le tout dans l'un des sacs en plastique vides, pour ne même pas avoir à le toucher. Tenant le sac aussi loin d'elle que possible, elle ouvrit la porte de l'appartement, vérifia les alentours. Le vestibule était silencieux. Elle descendit et se dirigea vers les poubelles rangées derrière la maison.

Soulevant un couvercle, elle lacha son fardeau à l'intérieur en se retenant de respirer pour éviter l'odeur des ordures.

Elle referma sans douceur le couvercle en plastique et courut de nouveau vers la maison, en tremblant. Elle monta l'escalier, réintégra l'appartement, claqua la porte derrière elle, donna un tour de clé.

L'enveloppe blanche portant son nom gisait sur le plancher, devant elle. Elle se baissa, la ramassa, ouvrit, les mains toujours tremblantes. Il y avait une feuille à l'intérieur de l'enveloppe, et sur cette feuille il n'avait écrit qu'une seule phrase : ' Tu ne peux pas me faire ça. ' ^a

Dena froissa la feuille dans son poing et la jeta en travers de la pièce. La boule de papier atterrit à quelques pas d'elle seulement. Puis elle retourna s'asseoir, les yeux brusquement noyés de larmes, fixant le morceau de papier sur le sol comme s'il était vivant.

Le téléphone sonna, et elle sursauta, étouffant un cri.

Elle avait dû raccrocher le combiné automatiquement, sans même y prendre garde. Elle fixa l'appareil haineusement, comme si la personne à l'autre bout du fil pouvait voir l'animosité de son regard. Après dix sonneries qui résonnèrent dans le silence de l'appartement, le téléphone se tut. Dena regarda

de nouveau le billet chiffonné sur le plancher. Elle avait encore l'image des mots écrits sur la page. ' Tu ne peux pas me faire ça. ^a Oh Brian, pensa-t-elle. Comment ai-je pu me tromper à ce point sur ton compte? Et la question suivante, celle qu'elle ne voulait même pas prendre en considération, était : De quoi es-tu capable? Es-tu complètement fou? Est-ce toi que Jennifer a trouvé quand elle a ouvert la porte, l'autre jour? Elle se rendit compte que cette éventualité la paralysait. Elle n'osait même plus quitter son siège.

Puis elle serra les dents. Non, se dit-elle. quoi que tu sois, tu ne peux pas me faire ça. ¿ moi. Elle s'extirpa de son fauteuil, se dirigea vers le téléphone, décrocha et composa le numéro.

Une femme répondit.

' Police de Monroe, dit-elle.

- Je... je voudrais signaler une effraction.

- S'agit-il d'une urgence? demanda la standardiste.

Avez-vous des raisons de penser que l'intrus se trouve encore dans les lieux? ^a

Dena considéra le petit appartement sinistre.

Non, dit-elle. Il est parti. C'était mon ancien... petit ami, mais il est parti.

- Oh, dit la standardiste. Bon, donnez-moi vos coordonnées. Je vais envoyer une voiture. Nous sommes un peu débordés, pour l'instant. Il y a une conférence de presse.

- D'accord, dit Dena en déclinant docilement ses coordonnées.

- Y aura-t-il quelqu'un sur place pour nous ouvrir? ^a

demanda la standardiste.

Dena sentit son coeur se briser en même temps qu'elle répondait: Oui.

- Nous envoyons quelqu'un dès que possible.

- Merci ^a, murmura-t-elle.

Elle frissonnait de façon incontrôlable. ¿ croire qu'elle se trouvait dans une chambre froide, et pas dans la minuscule cuisine. Elle se leva et se dirigea, les jambes flageolantes, vers la patère fixée dans le mur, pour remettre son manteau. Ce qui ne changea rien. Dans la chambre, sur un des lits jumeaux au sommier fatigué, elle vit la couverture et un vieil édredon. Elle marcha jusque-là, s'installa en s'en-roulant dans les couvertures, la tête appuyée contre la tête de lit. Elle claquait des dents et ses doigts, cramponnés à la literie, étaient froids comme des glaçons.

La salle de l'Hôtel de Ville, où le conseil municipal tenait ses réunions chaque mardi, était un auditorium de dimensions modestes, dans les tons ocre, avec une paroi entièrement vitrée donnant sur la beauté grise du Delaware, qui coulait paresseusement en contrebas. L'estrade était équipée d'une tribune en fer à cheval avec des micros devant chaque place, et la salle elle-même comprenait des rangées de sièges auxquels on avait ajouté aujourd'hui des chaises métalliques pliantes que l'on ne sortait habituellement que pour les séances concernant des débats particulièrement controversés de politique locale.

Ce soir-là, la salle était comble et les fils électriques dessinaient un entrelacs de serpents noirs sur le sol. Reporters et cameramen armés de vidéos avaient afflué de stations de Philadelphie, Trenton et même New York, pour la conférence de presse donnée par la police au sujet du meurtre brutal de Jennifer Hubbell. Ce n'était pas tant le meurtre en soi qui était inhabituel - ces reporters en avaient un ou plus à couvrir chaque jour, dans leurs villes d'origine. Non, mais le contraste entre un assassinat sauvage et le cadre bucolique de Monroe justifiait la longueur du traitement dans les infos du soir. Monroe était le genre de ville où les foules affluaient pour les week-ends prolongés, emplissant les auberges de charme et les petites pensions, se promenant le long du fleuve, chinant dans les brocantes. L'image d'une jeune femme massacrée dans une ravissante maison d'une de ces rues idylliques valait bien le déplacement.

Le chef Lou Potter, le maire, Tyrell Watson et deux autres membres du conseil municipal conversaient, à voix basse, avant de prendre place à la tribune. Un jeune homme qui travaillait au département audiovisuel du lycée

tapotait les microphones en vue de la conférence. Des reporters de l'hebdomadaire et de la station de radio de la région, jeans et cheveux longs, regardaient leurs confrères des grandes villes, blazer co^oteux et coupe de cheveux impeccable, avec un mélange de mépris et d'excitation. Il était indéniablement grisant d'être dans le coup pour une histoire capable de susciter cette puissance de feu, et de se trouver dans une position privilégiée. En revanche, il était embarrassant d'être interpellé et de devoir annoncer le nom d'un journal ou l'indicatif d'une radio au coefficient de notoriété zéro.

Le gamin du lycée officiant aux micros dit : Éssai ^a et le son vibra dans toute la salle. Le hippie grisonnant qui dirigeait la radio locale annonça à voix haute:

´ Bon, si tout le monde voulait bien se taire, nous pourrions peut-être commencer. Certains d'entre nous ont une station à faire tourner. On ne peut pas passer la journée ici. ^a

Comme pour répondre à cette doléance, Lou Potter prit place au milieu de la tribune, et les autres commencèrent à s'asseoir à sa droite et à sa gauche.

´ Bonsoir ^a, dit Lou dans le micro, et le volume fit sursauter toute l'assistance.

Il adressa un regard réprobateur au malheureux technicien du lycée, qui s'empressa de modifier quelques réglages. Après avoir attendu patiemment, Lou se pencha de nouveau sur le micro lorsque le jeune homme se fut retiré.

´ J'ai une brève déclaration à faire, et je prendrai ensuite les questions. ^a

D'une voix modulée, il commença l'énoncé des faits tels qu'ils étaient connus de la police. Avant même qu'il ait pu finir, des questions fusaient de la salle. Lou s'efforça d'y répondre en fonction de leur pertinence.

Non, nous n'avons pas de suspect en garde à vue, et oui, actuellement, le mari de la victime coopère pleinement à

l'enquête.

- Est-il exact que la victime était enceinte ? demanda un reporter.

- Hélas, oui, dit Lou.

- Et la femme battue qui séjournait dans la maison? ^a

cria un homme en trench-coat que Lou n'avait jamais eu l'occasion de voir auparavant.

Le chef regarda du côté de Tyrell avec une expression incrédule, comme pour dire : d'où sortent-ils cette information? Tyrell baissa les yeux et regarda ses mains jointes en secouant la tête. Comme Lou, il était abasourdi que des inconnus débarquent en ville et paraissent en savoir plus long qu'eux-mêmes, du jour au lendemain.

Les Hubbell avaient effectivement une invitée au moment du crime. Cette femme était au travail lorsque la chose s'est produite. Naturellement, nous interrogeons tout le monde. ^a

Une sonnerie retentit dans la salle et Lou désigna une reporter de Philadelphie qui se tenait debout, au fond.

Juste à côté d'elle, la porte s'ouvrit et le capitaine Van Brunt se faufila à l'intérieur de la salle.

Chef, on dit que vous recherchez un ouvrier qui aurait pu se trouver dans la maison pour des travaux? ^a demanda la jolie reporter avec beaucoup de sérieux.

Lou s'éclaircit la voix.

Nous tentons d'identifier quiconque pourrait détenir des informations sur la mort de Mrs. Hubbell. Je n'ai pas d'autre commentaire à faire actuellement sur l'affaire, dit-il. Lorsque nous disposerons de plus d'informations, nous vous en ferons part. C'est tout. ^a

Et de se lever abruptement. Tyrell, toujours assis, leva les yeux et vit Heath Van Brunt, en costume trois-pièces, se diriger vers eux. Lou, qui était assiégé par les journalistes, ne voyait pas approcher le capitaine, aussi Tyrell descendit-il de l'estrade pour l'accueillir.

´ Bonjour, capitaine ^a, dit-il. Ils échangèrent une poignée de main de routine. ´
Vous venez juste d'arriver? ^a

Heath contemplait la meute des gens de médias et ses yeux brillaient d'excitation.

´Je suis là depuis une dizaine de minutes. Content d'être de retour ^a, dit-il.

Tyrell savait ce qu'il aurait d° dire : Content de vous revoir, mais il n'était pas un excellent menteur.

´Comment s'est passé votre voyage? ^a demanda-t-il.

Heath tira sur l'ourlet de sa veste, geste qui agaçait Tyrell.

´Intéressant. La conférence était fort instructive. En revanche, les entretiens que j'ai eus à Boston n'ont guère apporté de lumière particulière. Je suppose que vous avez entendu parler de ma visite à l'ex-femme. ^a

Tyrell opina.

´Nous l'avons déjà évoquée avec lui.

- Toutes les personnes que j'ai approchées là-bas s'évertuaient à me chanter les louanges de ce type exquis, se plaignit Heath.

-Reste qu'il n'a pas d'alibi, dit Tyrell.

-C'est déjà un point, commenta Heath avec optimisme.

- Il semble sincèrement effondré, reconnut Tyrell.

- qu'est-ce que c'est que ce coup de l'ouvrier? ^a

demanda Heath. Il se pencha vers Tyrell qui perçut des relents aillés dans son haleine. ´J'ai entendu quelqu'un poser une question à ce sujet au moment où j'entrais dans la salle.

- Un renseignement que j'ai recueilli auprès d'une voisine, dit Tyrell. Elle a vu

une camionnette verte garée devant la maison, approximativement à l'heure du décès.

- Vraiment? ^a

Heath prenait ce détail au sérieux.

Nous vérifions auprès des ouvriers ayant participé aux travaux de rénovation chez eux. J'ai pensé que le mari l'avait peut-être surprise en galante compagnie lorsqu'il est revenu plus tôt que prévu. Vous savez, avec un des gars ayant eu à faire sur le chantier... ^a Fier de sa théorie, Tyrell était prompt à la faire partager. ' Même le type le plus exquis peut perdre son calme dans ce genre de situation.

- Oh, avec les épouses, il n'en faut pas tant ^a, dit Van Brunt, non sans une pointe de mépris. Puis, en riant: C'est vrai. Vous n'êtes pas marié. Vous ne pouvez pas savoir. ^a

Le ton était insultant, mais Tyrell refusa de laisser transparaître son agacement.

Nous allons tenter d'identifier le véhicule ^a, dit-il.

Le capitaine ne manifesta pas grand enthousiasme.

' Vous avez une piste?

- Il semblerait que la seule camionnette verte appar-tienne à Ranger Electric. Je compte y aller demain et parler avec eux. Voir qui est sorti avec le véhicule ce jour-là.

- Voyez qui avait les clés, le corrigea Heath sur un ton supérieur. Ranger Electric. Je connais cette boîte. Ils ont fait des travaux pour Bev et moi. Ils ont un jeune Noir qui a un dossier chez les mineurs, dans leur équipe. Je l'ai reconnu quand il est venu chez moi. Je peux vous dire que je l'ai eu à l'oeil tout le temps qu'il a travaillé à mon domicile. ^a

Tyrell se raidit.

ˆ Vraiment ^a, dit-il sèchement.

Heath haussa les épaules.

Ce pourrait être important. Il pourrait s'agir d'une histoire de vol qui aurait dérapé.

- Il n'y a pas eu d'effraction. Rien n'a été volé.

- Elle l'a peut-être laissé entrer. Elle le connaissait peut-

être parce qu'il était déjà venu. Elle lui ouvre, puis elle le surprend en train de piquer. Vérifiez.

-   vos ordres ^a, dit-il.

  vos ordres, ça vous plairait bien, n'est-ce pas? Vous seriez dans votre registre préféré. Un meurtre violent, absurde ? Dans ce pays, vous n'aviez qu'à prononcer la formule  n Noir ^a, et tout le monde opinait d'un air entendu. Il songea   cette femme en Caroline du Sud qui avait noyé ses propres enfants et prétendu ensuite qu'elle avait été attaquée dans sa voiture par un Noir. Tout le monde l'avait crue. Le salaud   tout faire.

Parfois, Tyrell se demandait comment il parviendrait  

travailler pour Van Brunt quand Lou aurait pris sa retraite.

Tyrell avait été soldat, il était habitué   ob  ir   des gens pour qui il n'avait aucune estime particulière, mais il avait alors la consolation de savoir que ces gens devaient   leur tour ob  ir   plus haut placé qu'eux. La situation ici était différente. Le chef de la police de Monroe était au sommet de la pyramide. En position de dictateur virtuel.

Van Brunt aper  ut enfin la possibilité d'approcher le chef et fit quelques pas de c  t  ,   portée d'oreille de Lou.

Tyrell regarda le visage fatigu   de Lou, les cernes sombres sous ses yeux, et, plus encore que d'habitude, la sant   du chef l'inqui  ta. Par contraste, Van Brunt semblait frais et dispos apr  s son long trajet en voiture. Comme s'il

était infatigable. Apparemment conscient du regard du sergent sur lui, Van Brunt se retourna pour adresser à Tyrell un clin d'oeil complice. Tyrell fut incapable de sourire.

UN BRUIT sourd et soudain sur son lit tira Dena d'un gouffre sans rêve. Son coeur lui remonta à la gorge et elle essaya, en vain, de hurler. Tout ce qui sortit fut un couinement étranglé. ...garée par l'obscurité de la pièce et l'étrangeté de sa propre position, affalée contre la tête de lit, elle se remit péniblement en position assise et posa autour d'elle un regard perdu, essayant de retrouver ses marques. Ses yeux rencontrèrent une autre paire d'yeux qui l'observaient depuis le pied du lit. Elle étouffa un cri avant de reconnaître l'intruse.

´ Tory, mon Dieu! ^a s'écria Dena en cherchant à t,tons l'interrupteur de sa nouvelle lampe de chevet.

La lumière douce dispersa les ombres.

´ quoi? ^a

Vêtue d'un T-shirt fleuri et d'un jean, la fillette était agenouillée au bout du lit. Dena tenta de reprendre son souffle. Son coeur battait la chamade.

´ Tu m'as fait une peur bleue. Comment es-tu entrée ici? ^a

Tory exhiba une clé.

´ Nous montions tout le temps, quand Miss Kay habitait là. ^a

Dena se pencha en avant, gênée par son gros ventre.

´ Tu n'aurais pas d° faire ça, dit-elle, f,chée. Donne-moi cette clé. ^a

Décontenancée, la petite la lui tendit.

´ Je suis désolée, dit-elle d'une petite voix. Je voulais vous faire une surprise.

- Eh bien, c'est très réussi. ^a Dena se frotta le visage en regardant autour d'elle. ´ Tu as failli me faire mourir de peur. ^a

Il était incroyable qu'elle se soit endormie. Depuis son troisième mois de grossesse, elle était capable de s'endormir debout, ou presque. Mais jamais elle n'aurait cru qu'après ce... La dernière chose dont elle se souvenait, c'est qu'elle grelottait dans les couvertures, en position assise.

Tory se recroquevilla en boule, comme pour se cacher.

Dena vit la mine contrite de la fillette et inspira profondément.

‘ Bon, ce n'est pas grave, dit-elle avec un reste de colère.

Mais ne recommence plus jamais. ^a

La petite la regardait avec méfiance et Dena sourit.

‘C'est fini. Vraiment, dit Dena avant de regarder la pendulette. quelle heure est-il ?

- Après dîner, dit l'enfant.

- O[~] est ton papa? demanda Dena.

- En bas, il répare le carreau.

- Oh. Oh non ^a, dit Dena, contrariée.

Elle voulait le montrer à la police.

‘quelqu'un l'a cassé, dit Tory. Il fallait bien le réparer.

- Je sais, dit Dena. Je sais.

- J'ai eu un A en instruction civique, aujourd'hui, dit Tory.

- C'est très bien, dit Dena, sans prêter attention. Est-ce que le policier est déjà passé ?

- quel policier? demanda Tory.

- Oh, ça ne fait rien, dit Dena. qu'est-ce que tu disais ? ^a

Tory se rembrunit, comme sous le coup d'une déception.

Puis elle lança un regard oblique en direction de Dena.

‘Pourquoi tu as ton manteau sur toi?’ ^a demanda-t-elle.

Soupir de Dena, qui se souvint.

‘J'avais froid, dit-elle. Je ne voulais pas que mon bébé
grelotte.

-Il est là, dans ton ventre ? ^a

Un peu surprise par la rapidité et la précision de la réaction de Tory - o^u est le
temps o^ù les enfants croyaient à

l'histoire de la cigogne? -, Dena se contenta de hocher affirmativement la tête
en se frottant le ventre.

‘Je peux le toucher?’ ^a demanda Tory.

Cette fois, elle fut franchement interloquée et tentée de refuser. Puis elle se
reprit en se disant qu'en fait il n'y avait aucun mal à cela.

‘D'accord, dit-elle. Viens ici.’ ^a

Tory quitta le pied du lit pour venir rejoindre Dena, qui se redressa un peu
plus.

Íci, dit-elle en plaçant la main de la fillette sur sa robe en velours côtelé. Il
bouge beaucoup. Tu le sens? ^a

La petite fronça les sourcils et fixa la descente de lit r, pée, en essayant de
discerner quelque chose sous sa petite main. Tout à coup, elle fit un saut en
arrière et retira la main comme si elle venait de se br°ler.

´ Je l'ai senti! ^a s'écria-t-elle, les yeux écarquillés de surprise.

Dena rit, ravie de la réaction de l'enfant.

´ Tory ^a, cria la voix de Peter.

Dena et Tory échangèrent un regard. La petite avait l'air inquiète.

Elle est avec moi, en haut, Peter^a, cria Dena.

Elle n'était pas certaine qu'il ait entendu, mais l'instant d'après il y eut un bruit de pas dans l'escalier. Il frappa à

la porte ouverte et entra dans l'appartement.

´ Tory, que fais-tu ici? ^a

La petite regarda son père.

´ J'ai senti le bébé qui bougeait. ȷ l'intérieur de son ventre. Elle m'a laissée. ^a

Peter prit l'air sévère.

´ Tu déranges Dena, dit-il.

- Non, elle ne me dérange pas. Elle était simplement curieuse. J'espère que vous n'êtes pas contrarié, ajouta-

t-elle aussitôt en s'avisant brusquement que Peter pourrait ne pas apprécier que sa fille, qui était au cours élémentaire, en sache trop long sur les bébés en gestation. Elle m'a demandé si le bébé était dans mon ventre et si elle pouvait le toucher... ^a

Le visage de Peter commença par s'éclaircir, puis il sourit.

Ć'est une sensation tellement extraordinaire, sentir un bébé bouger, comme ça.

- Il faisait la roue, papa ^a, annonça Tory.

Peter leva une main, la paume orientée vers le ventre de Dena.

Ést-ce que je pourrais toucher? ^a demanda-t-il.

La question prit Dena au dépourvu.

Éuh... dit-elle, indécise.

- Je me souviens, quand ma femme portait nos filles, c'était fantastique de sentir cette nouvelle vie. Je crois que j'aimerais simplement revivre cette expérience... ^a, expliqua-t-il.

Parfait quand il s'agit de votre femme, de vos enfants, pensa Dena. Elle se demanda si elle était trop délicate, ou prude, ou quoi. En fait il n'y avait rien de sexuel. Il voulait simplement sentir le bébé bouger.

Elle ne savait pas comment refuser sans paraître guindée.

Ou pire, sans donner à la fillette l'impression que son père avait commis une gigantesque gaffe.

˘ Je suppose que oui ^a, dit-elle sans enthousiasme.

Il s'approcha du lit et s'agenouilla comme un commu-niant devant l'autel.

Ést-ce que je peux toucher encore, papa?^a demanda Tory à voix basse.

Peter consulta Dena.

Elle peut? ^a demanda-t-il.

L'innocence de toute la situation frappa brusquement Dena. Il y avait là deux personnes, pleines d'un saint respect pour la réalité de la vie de son bébé. Elle eut honte de sa propre hésitation. Je n'ai pas l'habitude de tant d'attention, pensa-t-elle. J'ai l'habitude que ce bébé soit simplement ignoré.

˘ Bien s°r, dit-elle.

- Viens ici ^a, dit-il à Tory en lui faisant signe d'approcher.

La fillette vint se mettre à côté de lui, et il prit sa petite main qu'il plaça doucement à côté de la sienne.

Ils attendirent tous les deux, en se souriant, en souriant à Dena. Puis, obligeamment, le bébé exécuta une sorte de culbute à l'intérieur du ventre. Le visage de Tory s'illumina de nouveau, et Peter émit une exclamation ravie. Il regarda Dena avec admiration.

Ć'est un athlète ^a, dit-il, enthousiaste.

Dena rougit, mais elle était contente.

Ć'J'espère, dit-elle.

- Moi, je suis s^or. ^a

Il se releva tandis que Tory disait : Áttends, papa. Il va peut-être recommencer.

- Oh non, mademoiselle. On y va. J'ai laissé Megan en bas pour venir te chercher.

- D'accord ^a, dit la petite en s'éloignant à regret du lit.

Comme elle s'apprêtait à franchir la porte, elle se retourna pour voir si son père suivait.

Ć'J'arrive tout de suite ^a, dit-il. Puis, s'adressant à Dena:

Ć' J'ai remplacé le carreau cassé. Vous aviez oublié votre clé? ^a ironisa-t-il.

Dena fit non de la tête en s'extirpant du lit.

Ć'est Brian, dit-elle. Je suis désolée, Peter.

- Je m'en doutais, commenta Peter.

- Ce n'est pas tout. ^a

Le visage de Peter se durcit.

‘ quoi?

- N'en parlez pas aux petites.

- que s'est-il passé?

- Il amis un... un rat... un rat des champs dans mon sac de sport. ^a

Elle frémit encore à l'idée, tandis que Peter ne pouvait réprimer une grimace de dégo^ot.

Ét il est o^o?

- Il s'est échappé quand j'ai ouvert le sac et a disparu dans le mur. ^a Elle désigna les chiffons tassés dans les divers angles de la pièce. ‘J'ai bouché pour qu'il ne puisse pas revenir. Mais je suis inquiète pour chez vous. Les petites.

- Ne vous faites pas de souci, dit-il. Il est plus que probable qu'il a dévalé le mur, et il doit être loin d'ici à

présent. Ces bardeaux, c'est du vrai gruyère. Il vaut mieux ne pas passer l'hiver ici.

- J'espère que vous avez raison, dit Dena. Mais vous allez tout de même faire attention, n'est-ce pas?

- C'est s^or. ^a Son regard était glacial. Íl est dangereux, vous le savez.

- Oui, dit-elle faiblement. Je sais.

- Papa, cria Tory depuis le rez-de-chaussée. La police. ^a

Les yeux de Peter s'écarruillèrent.

Dena entendit les pas dans l'escalier.

ˆ Je les ai appelés, dit-elle.

- Bon, je m'éclipse, dit-il en passant la porte.

- Merci, Peter, eut-elle le temps d'ajouter.

- De rien. ^a

Il croisa Tyrell sur le palier.

Sérgent Watkins ^a, dit Dena, plutôt soulagée d'avoir affaire à lui.

Tyrell regarda Peter descendre l'escalier avant de consi-

dérer le petit appartement miteux, et Dena, debout près du chauffage, dans sa robe froissée. Elle n'était pas à sa place dans ce décor, pensa-t-il. Jolie, une gr,ce discrète. Malgré

son énorme ventre, elle semblait fragile, raffinée. Cette maison délabrée ne lui convenait pas du tout.

Ón m'a dit que vous avez eu une effraction ^a, dit-il calmement, comme s'il ne la reconnaissait pas.

Elle lui tendit la lettre.

Íl a cassé le carreau pour pouvoir entrer et laisser ceci. ^a

Tyrell lut le message sans faire de commentaire et le lui rendit.

Íl y avait un petit cadeau accompagnant la lettre, dit-elle avec amertume. Un rat. ^a

Le visage de Tyrell demeura impassible, bien que la mention du rat ait secrètement secoué le sergent. Il songea au jeune homme qu'il connaissait, Boots, un garçon plutôt sympathique, et d'humeur égale. Tyrell avait peine à l'imaginer faisant une chose aussi... bizarre. Certes, les amoureux éconduits étaient capables de folies. Il la regarda dans les yeux.

ˆ Lorsque vous dites "il"...

- Vous savez de qui je parle, dit-elle, irritée par son attitude. Brian Riley. L'homme qui m'a frappée l'autre soir. Il m'a appelée plusieurs fois au téléphone. En se contentant de respirer dans le combiné.

- Vous êtes s^ore que c'est lui?

- Non, je ne suis pas s^ore. C'est un téléphone analo-gique. Je n'ai pas pu vérifier l'origine de l'appel, comme avec les nouveaux. Mais c'est lui. De qui d'autre pourrait-il s'agir ?

- Vous dites qu'il a cassé le carreau?

- Oui, et il est entré.

- Tout avait l'air en état, en bas, dit Tyrell.

- C'est que mon voisin a réparé tout à l'heure, quand il est rentré.

- Il aurait d^o laisser en l'état, dit Tyrell. C'est arrivé quand?

- Je ne sais pas. Je suis rentrée depuis deux ou trois heures. ^a

Tyrell soupira et Dena le vit piétiner sur place.

Asseyez-vous, je vous en prie, offrit-elle poliment.

- Vous auriez d^o nous appeler immédiatement, dit-il en déclinant.

- J'ai appelé très peu de temps après, protesta Dena.

Ecoutez, pourquoi réagissez-vous comme si tout était de ma faute? dit-elle. Un homme s'introduit chez moi par effraction. Je... je porte plainte.

- Est-ce qu'il est entré chez vous, ou seulement dans le vestibule ?

- Seulement dans le vestibule ? répéta-t-elle, sans y croire. Faut-il qu'il soit caché dans mon placard pour que vous daigniez intervenir? ^a

Tyrell pinça les lèvres avant de poser une longue main élégante sur le dossier de la chaise.

ˆ Puis-je changer d'avis et m'asseoir? ^a demanda-t-il.

Dena se contenta d'un signe de tête courtois.

Tyrell ôta son couvre-chef, s'installa et pianota sur la table de ses longs doigts minces.

ˆ Miss Russell. Vous dites que Riley vous a appelée au téléphone, mais vous ne savez pas vraiment si c'est bien lui.

Certes, il a laissé une lettre, non signée... ^a, d'un geste désinvolte, il effleura la feuille de papier du dos de la main,

ˆ ... mais cette lettre ne constitue pas une menace en soi.

Vous dites qu'il a cassé un carreau, mais je ne vois pas de verre brisé...

- Mon voisin témoignera pour le carreau, s'énerva Dena. Et puis il a mis un rat dans mon sac de sport qu'il a déposé sur le pas de ma porte.

- Et où se trouve ce rat, je vous prie?

- Il a filé à l'intérieur du mur, et j'ai colmaté le trou.

Veuillez m'excuser de ne pas l'avoir gardé ici, dans l'appartement. tes-vous en train de dire que vous ne me croyez pas? Pourquoi inventerais-je cette histoire? ^a

Tyrell leva la main pour la faire taire.

ˆ Vous prétendez avoir peur de cet homme, mais vous voyez le carreau cassé et, au lieu d'appeler la police, vous êtes entrée dans les lieux toute seule.

- Je ne voulais pas lui donner cette satisfaction ^a, se défendit Dena.

Tyrell fixa sur elle ses yeux noirs et sceptiques.

´ quelle satisfaction ?

- Celle de... de me g,cher la vie. De détruire ma tranquillité d'esprit. ^a Dena s'affaissa sur la chaise en face de lui et fixa la lettre sur la table. ´ ...coutez, je ne veux pas être obligée de regarder dans tous les coins. Je ne veux pas être harcelée par lui. Je veux qu'il cesse, dit-elle. Vous avez les moyens de le faire cesser, non? Ce n'est pas contraire à la loi de faire des choses comme ça? Je ne peux pas avoir une décision judiciaire, quelque chose ? L'autre soir, vous m'aviez dit que je pouvais. ^a

Tyrell se pencha en avant et fixa ses doigts effilés.

´ L'autre soir, vous auriez probablement pu. Mais vous n'avez pas porté plainte, de sorte que cet incident... vous ne pouvez pas poursuivre en justice. ^a

Il choisit délibérément de donner l'impression que c'était de sa faute. Il s'abstint de signaler que le chef s'était assuré qu'il n'y avait aucune trace de déposition. De lui dire qu'ils étaient officiellement tenus d'engager des poursuites en cas de violence domestique - avec ou sans l'accord de la victime. Et il ne l'informa pas davantage que, lorsque son appel avait été transmis, ce soir, le chef avait fait en sorte que ce ne soit pas

Tyrell qui réponde. Tyrell évita son

regard et posa le doigt sur la lettre.

Ét bien que ce bout de papier soit lamentable, aucun juge ne va prendre une mesure judiciaire sur ce seul motif. ^a

Dena croisa les bras sur sa poitrine et les appuya sur son ventre.

´ Vous êtes donc en train de me dire que je ne peux rien faire du tout?

- Nous allons remplir la paperasse, dit-il. Et je vais l'ar-chiver. La prochaine fois qu'il se passe quelque chose, appelez la police immédiatement. Plutôt que

d'aller prendre un bain et de dîner avant de nous passer un coup de fil. ^a

Face à cette insinuation, Dena sentit son visage s'em-pourprer.

´ Je n'ai pas pris de bain. J'ai appelé à l'aide et vous étiez tous trop occupés pour venir.

- Nous sommes légèrement mobilisés par les recherches pour trouver qui a tué votre amie.

- Je sais, dit Dena, un peu calmée. ...coutez, sergent. Il ne s'agit pas d'une sorte de... jeu, que je jouerais avec Brian. Je ne le provoque pas. Je ne veux plus avoir aucune relation avec lui. Je ne serais même plus dans cette ville s'il n'y avait pas l'enquête pour meurtre. Le chef m'a priée de ne pas quitter la ville, je suis donc coincée ici. ^a

Tyrell se leva, évitant son regard courroucé.

´ Je vais parler de ceci à Mr. Riley - t,cher de lui faire comprendre qu'il doit revoir son comportement.

- Je doute qu'il vous écoute, dit Dena qui se sentit néanmoins un peu soulagée. Mais je vous remercie.

- De rien, dit-il.

- Il y a du nouveau dans le meurtre de Jennifer ? ^a

Tyrell commença par secouer négativement la tête puis la regarda avec curiosité.

´ Vous lui avez parlé, ce jour-là, dit-il. A-t-elle fait allusion à des travaux qu'elle faisait faire? Nous sommes en train de chercher à établir si elle aurait loué les services de quelqu'un pour des travaux dans la maison, ce jour-là. ^a

Dena se sentit impuissante.

Non, dit-elle. Je ne crois pas. Elle avait des courses à

faire. Passer une échographie. Je n'arrive toujours pas à y croire. Je ne peux pas croire qu'on l'enterre demain.

- Si vous pensez à quelque chose ^a, dit-il. Il lui tendit une carte avec ses numéros de portable et de biper. Ét si vous avez encore des problèmes avec Mr. Riley...

- Je le ferai. Je vous appelle. Et merci encore, sergent.

- Je ne fais que mon travail ^a, dit-il.

Il était sur la défensive. Il ne voulait pas de ses remerciements. Ils lui donnaient un sentiment de culpabilité.

Une culpabilité teintée d'inquiétude. Il s'était efforcé de croire à la justesse des intuitions du chef, concernant Brian Riley. Mais si la vérité était connue, songea-t-il en dévalant l'escalier de cette espèce de taudis, il n'avait pas vraiment agi au mieux des intérêts de Dena.

LE LENDEMAIN matin, Tyrell n'avait pas envie de se lever. Lorsque le réveil sonna, il dormait profondément et rêvait d'un fleuve, avec un bateau coincé

dans des broussailles, sur la berge. Il essayait de dégager le bateau, et le soleil lui chauffait le dos à travers les branches des arbres. quand la sonnerie retentit et qu'il ouvrit les yeux sur le jour gris, il envisagea très sérieusement de se retourner dans son lit et de se rendormir. L'habitude de la discipline l'ayant mis sur pied, il s'habilla puis avala le petit déjeuner que sa grand-mère lui avait préparé dans la confusion. Il avait déjà fait la moitié du chemin pour arriver au poste de police lorsqu'il se rappela la promesse faite à Dena Russell. Il songea à laisser courir, mais le souvenir de la jeune femme, assise là-bas, avec son visage en coeur et son gros ventre, fit renaître son sentiment de culpabilité. Il quitta donc la direction du centre-ville pour se diriger vers la zone rurale de Monroe.

Il bruinaît lorsque Tyrell se gara dans l'allée de gravier, près de la ferme Riley. Il allait parler à Brian, mettre les choses au clair avec lui. Il frappa à la porte de derrière et entendit une voix cassée lui dire d'attendre. La porte

s'ouvrit, et Boots apparut, l'oeil vague et les pieds encore en chaussettes. Son visage renfrogné et pas rasé s'éclaira d'un sourire de gamin à la vue de Tyrell.

‘ Tiens, mec, dit-il. qu'est-ce qui te prend de venir me réveiller?

- Je te réveille? ^a demanda Tyrell, surpris.

Brian lui fit signe d'entrer, joyeusement.

Non, je prends mon petit déjeuner. Viens. ^a

Tyrell le suivit à l'intérieur de la maison. La pièce sentait la bière éventée et une bouteille vide de johnnie Walker gisait au pied du canapé écossais. Tyrell reconnut l'odeur de bière de sa dernière visite ici, la nuit de l'appel au 911.

La télévision était allumée dans le salon, diffusant une émission autour des informations du matin, mais la seule lumière venait de la cuisine. Le désordre qui régnait dans la maison était manifestement pire que cette autre nuit. La touche féminine était définitivement absente. Les journaux s'entassaient en vrac, la poubelle débordait et il y avait une pile de vaisselle sale dans l'évier. Malgré lui, Tyrell se prit à penser à Tanya Smith, la soeur de Jennifer. ...tait-ce la maison où elle était morte? Où elle avait glissé dans la douche et s'était fracassé le crâne? Glissé. Une chute.

Sur la table se trouvaient un bol de céréales à demi mangées et une boîte de Pop-Tarts. Brian remarqua l'expression de désapprobation sur le visage de Tyrell et eut un geste désabusé de la main.

Cette maison est un bazar. Je n'ai pas repris l'habitude d'être célibataire, dit-il. Tu es marié?^a

Tyrell prit place sur la chaise que lui désignait Brian.

Non, dit-il.

- Comment es-tu passé au travers si longtemps? demanda Brian avec un sourire espiègle. Un beau gars comme toi.

- J'étais dans les Marines, jusqu'à il y a deux ans, dit Tyrell.

- C'est pour cela que je ne t'ai jamais vu dans le coin toutes ces années, alors. Je suppose qu'on aurait bien fini par se croiser, autrement. Tu as faim? demanda Brian en regagnant sa place devant le bol de céréales.

- Non, mais vas-y, Boots. Ma grand-mère s'est levée en même temps que moi, ce matin. Elle m'a fait des oeufs. ^a

Brian s'esclaffa en prenant sa cuiller.

´ Boots. Putain, mec. Personne ne m'a appelé Boots depuis dix ans. ^a

Il plongea la cuiller dans les céréales.

´ Bon, pour Boots, c'est d'accord. Mais ne parle pas d'oeuf. Je ne veux même pas entendre le mot. ^a

Tyrell connaissait la sensation, et sourit.

´ La nuit a été rude, dit-il.

- Oh oui. ^a

Puis ses yeux injectés de sang se posèrent sur son ancien camarade.

´ Tu es en train de me dire que tu habites chez ta grand-mère? demanda-t-il.

- J'ai finalement quitté l'armée pour venir lui donner un coup de main pour élever mon petit frère, dit Tyrell avec un sourire gêné. Il y a de quoi faire.

- Tu vivais déjà chez elle, du temps du lycée, dit Brian.

- Tu as une bonne mémoire.

- Disons que je me souviens de certaines choses, dit Brian en pointant sur lui une cuiller dégoulinante de lait.

Je me souviens qu'au base-ball tu étais plutôt doué comme receveur. Je me souviens que tous les deux on a tenu tête à une bande de voyous, sur un parking, un samedi. ^a

Tyrell se tortilla sur son siège, mal à l'aise. quelque part, même s'il s'agissait du souvenir le plus marquant de leur fréquentation mutuelle, il n'aimait pas que Boots soit celui qui remette l'événement sur le tapis. Il avait l'impression d'une espèce de... pression exercée sur lui.

‘Je m'en souviens aussi, dit-il.

- Bon, quel bon vent t'amène par ici?^a demanda Brian, l'air de rien.

Tyrell se fit sérieux.

C'est professionnel.

- Ah? dit Brian, en toute innocence.

- Ta petite amie nous a appelés hier soir. ^a

Brian repoussa son bol sur la table et s'adossa à sa chaise.

Il passa une main dans ses cheveux bouclés et soupira.

Óh, merde, je suis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

J'en ai tellement ma claque d'elle.

- Et elle, elle en a plus que sa claque de toi. Il faut que tu lui fiches la paix, mon vieux. Il y a des lois contre ce genre de choses. Le harcèlement. Suivre les gens. ^a

Brian prit l'air malheureux.

‘Tu as raison. Je sais. C'est juste que, que... ^a Il tendit les mains, paumes en l'air, en contemplant avec désarroi le désordre de la cuisine. C'est juste que je n'arrive pas à

croire qu'elle me fasse ça. ^a

Malgré lui, Tyrell revit soudain Dena, recroquevillée dans la salle de bains, la nuit de l'appel au 911, avec cette grosse ecchymose sur son visage p,le.

‘ Tu t'attends à quoi? Tu lui as tapé dessus. Tu as frappé

une femme enceinte en plein visage.

- Je sais. J'en ai honte. J'avais trop bu. Mais qu'est-ce que tu ferais, toi, si tu découvrais que ta femme te trompe?

Je ne suis même plus s'ûr que le bébé soit de moi. Et ensuite, elle va s'installer chez lui, sous mon nez, tout en continuant de me raconter qu'ils ne couchent pas ensemble. «a... ça me tue, tu comprends. ^a

La voix de Brian se brisa et Tyrell fut gêné de voir des larmes dans les yeux de son ancien partenaire.

Elle a son appartement à elle, tu sais, dit-il doucement.

Elle n'habite pas chez lui. Elle vit à l'étage au-dessus.

- D'accord. Et tu crois que ça les empêche de baiser?

dit Brian, désespéré.

- ...coute, je sais que ce n'est pas facile. Mais je te dis que tu ne peux pas entrer chez elle par effraction, ni lui envoyer un sac plein de rats, sinon tu vas te retrouver vraiment dans la merde.

- Je n'avais pas de mauvaise intention, protesta Brian.

C'était une sorte de plaisanterie. ^a

Tyrell essayait de faire preuve de sympathie, mais ce mot lui fit grincer les dents.

Une plaisanterie?

- Pas une plaisanterie qui fait rire, s'empressa de dire Brian. Plutôt... je ne sais pas. Je voulais juste attirer son attention. Elle me traite comme... comme un rat, justement. Elle me met plus bas que terre. Je ne peux pas raisonner avec elle. Elle n'écoute pas.

- ...coute, mon vieux, je me rends bien compte que tu souffres. Mais tu ne peux pas continuer comme ça. Le chef t'a déjà prévenu. Maintenant c'est moi. qu'elle ait une his-

toire avec cet autre type ou pas, elle veut rompre avec toi.

C'est dur, les ruptures, tout le monde le sait, mais il faut que tu acceptes. que tu continues ta vie.

- Elle ne parle pas sérieusement ^a, dit Brian.

Une fois encore, Tyrell se trouva avec l'image de Tanya Smith. Il la voyait avec de longs cheveux roux, comme sa soeur Jennifer. Il se demanda si elle aussi avait essayé de rompre avec Brian.

Elle est tout à fait sérieuse, rétorqua-t-il sèchement, avec plus de colère qu'il ne le voulait. Il faut que tu te mettes ça dans la tête.

- Tu as raison, dit piteusement Brian. Je suis désolé. Je ne pensais pas correctement. ^a

Tyrell se leva, dominant l'homme assis à table.

ˆ Maintenant, écoute bien, je te préviens. Tu te calmes.

Compris? Fiche-lui la paix. ^a

Brian leva les yeux pour le regarder et acquiesça silencieusement. Il ressemblait à un gosse, songea Tyrell, avec ses cheveux en broussaille, une cuillerée de cheerios presque dans la bouche, des larmes dans les yeux. Un petit garçon blessé.

Le funérarium McGrath-Lewin se trouvait au sommet d'une légère côte, à trois rues exactement du centre de Monroe. Il s'agissait d'une bâtisse sans gr,ce, rénovée au cours des vingt dernières années dans le but précis de recevoir les familles endeuillées. Elle comptait donc quatre salons de taille variée, bien que rares soient les tristes occasions o˘ les quatre se trouvaient occupés en même temps.

En cette matinée grise et pluvieuse, Terry McGrath, le directeur des pompes funèbres, avait franchi le pas dras-tique de louer les services d'un voiturier pour le parking.

Le jeune homme, dans un costume bleu marine mal taillé

et armé d'un parapluie, se démenait pour tenter de contenir le flot des voitures qui arrivaient. Lou Potter déclina ses attentions, en montrant son écusson coincé sous le pare-soleil du côté conducteur de sa berline. Puis il monta se garer derrière la voiture de Terry McGrath.

Lou descendit et ajusta son trench-coat sur sa veste de sport et son pantalon large. Il avait bien songé à venir en uniforme, mais il avait craint que la famille n'apprécie pas.

Par ailleurs, il ne tenait pas à se désigner comme membre de la police. Il voulait pouvoir observer discrètement les gens.

Un homme au visage solennel qu'il n'identifia pas lui ouvrit la porte et l'accueillit d'un: ´ Bonjour, chef. ^a Au temps pour la discrétion, pensa Lou.

Il salua rapidement, se frotta nerveusement les mains, avant d'emprunter le plan incliné permettant aux fauteuils roulants d'accéder au vestibule.

´ Veuillez signer le registre, s'il vous plaît, pour la famille ^a, dit un autre employé de McGrath, en costume sombre.

Lou prit le stylo et signa, en jetant un coup d'oeil aux autres noms inscrits. Puis il rendit le stylo et regarda l'assemblée.

Il avait assisté à quantité d'enterrements au cours de sa vie, souvent chez McGrath. C'est ici qu'il avait enterré

Hattie, deux ans plus tôt. Les souvenirs douloureux lui vrillaient encore la poitrine. Mais, se rappela-t-il, la plupart de ces cérémonies concernaient les parents ,gés d'amis ou de membres de la famille. Plus récemment, il avait accompagné des contemporains décédés, des hommes dans la soixantaine. Mais il existait une grande différence entre ce genre de circonstances et la

cérémonie à laquelle il assistait aujourd'hui. Il y avait toujours plus de sièges que de présents lorsque le cher disparu était ,gé. Si les larmes coulaient toujours, les sourires aussi étaient fréquents, on échangeait des anecdotes et les exclamations de surprise n'étaient pas rares à l'enterrement de quelqu'un qui avait bien vécu, et longtemps. On observait même une atmosphère presque détendue lors des funérailles des grands vieillards, surtout lorsque la mort survenait après une longue maladie. Les gens se retrouvaient pour dire adieu, mais aussi pour partager le soulagement de souffrances terminées. Ils trouvaient un réconfort dans l'espoir que des époux, souvent séparés depuis longtemps, allaient se retrouver dans la vie future, que les vieux amis seraient réunis dans un monde meilleur. Ils étaient souvent vêtus de couleurs douces, de motifs gais, comme s'ils assistaient à un office de P,ques.

La foule des gens rassemblés aujourd'hui était d'une humeur bien différente. Il y avait des murmures de colère, et l'angoisse rendait l'atmosphère pesante. Le bruit des sanglots, non des reniflements, déchirait l'air du salon bondé

où reposait Jennifer Hubbell. Lou se fraya un chemin entre les costumes sombres et les voiles noirs qui abondaient dans la salle vert anis aux niches garnies de statues, avec des boîtes de kleenex au bout de chaque rangée de sièges.

Toutes les places assises étaient occupées et les gens restaient debout, le long des murs, parlant à voix basse, le regard figé par une horreur fascinée à la vue d'un Ron Hubbell hébété, épuisé, assis à côté d'un cercueil fermé, cerné par une débauche incontrôlée de gerbes et de couronnes. Une poignante photo de Jennifer, les cheveux piqués de fleurs blanches, le sourire rayonnant de bonheur, le jour de son mariage, était posée sur le cercueil.

Au premier rang, les parents de Ron se tenaient blottis l'un contre l'autre sur un canapé damassé, le nez dans leur mouchoir. Ron était assis seul, apparemment indifférent aux autres, et fixait le cercueil contenant le corps de sa femme. Lorsque quelqu'un se penchait pour lui parler, ou lui toucher le bras, il murmurait une réponse, mais son regard ne quittait jamais la bière. Parfois, il posait la main sur le cercueil de bois ciré. L'expression terrible de ses yeux donnait à Lou l'impression d'être un voyeur. Pendant qu'il étudiait les visages présents, Jake s'avança vers lui et lui serra longuement la main.

‘ Lou, dit-il avec fougue, est-ce que vous avez des nouvelles à nous annoncer?

- Disons que nous avons encore beaucoup de questions, répondit-il en se cantonnant dans un flou délibéré.

J'espérais pouvoir parler à quelques personnes qui sont ici.

Si vous pouviez me présenter. Je sais que le moment est atroce...

- Pas de problème, dit Jake. J'ai besoin de faire quelque chose. Je ne peux pas rester assis à la contempler. ^a

Lou savait que Jake faisait allusion au cercueil de sa fille.

Après des années à la tête d'un hôtel, les présentations et les mondanités étaient pour Jake Smith une sorte de seconde nature. Il se mit à présenter Lou à voix basse.

‘ Je vous présente Susan... quel est votre nom maintenant, très chère? Hammersmith. Une amie de lycée de Jennifer.

- Je ne l'avais pas vue depuis son retour, expliqua Susan en se tamponnant les yeux. J'étais partie. Mais nous nous sommes souvent retrouvées, au fil des années, quand elle revenait chez elle pendant l'été, ou pour les vacances. ^a

Lou posait quelques questions, et Jake circulait résolument dans la foule, faisant les présentations et se rappelant les noms comme si ce jour n'était pas le pire de sa vie.

‘ Là-bas, dit Jake, en pointant au-delà d'une rangée de têtes, se trouve le maire, Mr. Elwell. Vous le connaissez, évidemment. Et juste à côté de lui, toute seule, est assise Dena Russell. Vous vous souvenez, l'amie de Jennifer, qui habitait chez eux? ^a

Comme si elle avait entendu son nom, Dena leva les yeux et croisa le regard critique du chef. Lou remarqua ses yeux rouges, la boule de kleenex froissés dans sa main, après avoir servi à éponger ses larmes. Malgré son antipathie pour Dena, sans même la connaître, parce qu'elle avait conduit Brian au

désespoir, le chef constata, au moins, qu'elle était sincèrement touchée.

Ét voici Laura Mallory. Avec son fiancé, Skip Lanman, poursuivit Jake. Laura était la meilleure amie de Jennifer à

Boston. Ils sont arrivés en avion hier soir. ^a

Lou scruta les yeux gonflés et rougis d'une jolie femme aux longs cheveux noirs bouclés et au teint barbouillé. Le fiancé se tenait stoïquement à ses côtés, serrant dans sa main une poignée de kleenex.

‘ Je suis désolé, se crut obligé de dire Lou, ému par la détresse de la jeune femme.

- Merci, dit-elle poliment.

- Il fait froid, là-haut, à Boston? demanda-t-il ensuite, histoire de lier conversation.

- Laura arrive de Chicago, en réalité, dit le fiancé pour lui éviter de devoir répondre. Elle était là-bas pour... euh...

le travail. Moi, je viens de Boston. Il fait là-bas un petit peu plus frais qu'ici, à vrai dire.

- qui a pu faire ça? gémit Laura, indifférente à leur conversation mondaine. Jennifer était... la meilleure... ^a

Ses mots se terminèrent en couinement, noyés par de nouvelles larmes.

‘ Miss Mallory, peut-être pouvez-vous nous aider dans notre enquête. Jennifer avait-elle des ennemis connus de vous ?

- Oh, chef, vous ignorez ce que cette question a de fou lorsque l'on parle de Jennifer.

- Existait-il des problèmes au sein du couple, quelque chose qu'elle n'aurait confié qu'à sa meilleure amie?

demanda-t-il à l'amie effondrée de Jennifer. Une quelconque indication que l'un ou l'autre aurait pu... euh, vous savez, voir quelqu'un d'autre? ^a

Laura Mallory parut comprendre que la question était posée sérieusement et regarda le chef avec toute l'équani-mité qu'elle parvint à s'imposer.

‘ Je vous le jure, chef Potter. Il n'y avait rien. Ron l'adore.

Ils forment le plus heureux des couples... ils formaient, rectifia-t-elle dans un souffle.

- Et Ron, Mr. Lanman ? Avait-il l'habitude de se confier à vous? A-t-il jamais exprimé des... soupçons qu'il aurait eus au sujet de Jennifer ? Un... signe d'infidélité? ^a

Skip Lanman était un homme d'apparence fragile, mais sa réponse fut d'une fermeté sans réplique.

‘ D'infidélité, absolument pas. Cette question est indigne.

Ce n'est même pas... c'est impensable.

- Ne vous mettez pas en colère, monsieur, dit Lou.

Nous devons envisager toutes les possibilités. ^a

Laura contempla Ron Hubbell, figé auprès du cercueil de sa femme.

‘ Pouvez-vous sincèrement regarder cet homme et imaginer qu'il pourrait être responsable... ^a

Elle se mit à sangloter et Skip la prit par l'épaule.

C'est horrible, convint Lou. Mais il faut bien que nous trouvions qui est responsable. Si l'un de vous pense à

quelque chose... ^a

Laura se frotta le front comme si elle avait une migraine.

‘ Je vais vous prier de nous excuser, chef. J'ai pris un Valium avant de venir et j'ai du mal à réfléchir...

- Je comprends, dit Lou. Mais si vous pouviez faire un effort de mémoire. quelque chose que vous aurait dit Jennifer et qui pourrait être important...

- Nous essayerons. Je vous le promets. Mais dans l'immédiat... ^a

Elle secoua la tête, incapable de parler davantage, et pressa le mouchoir trempé sur ses yeux pleins de larmes.

Lou lui tapota doucement l'avant-bras.

‘ Vous pouvez me joindre à ce numéro, à n'importe quelle heure ^a, dit-il en lui tendant sa carte.

Puis il s'éloigna et continua de circuler dans la foule. La plupart des personnes présentes étaient des amis de Jake Smith, venus consoler le père effondré en ces circonstances atroces. Mais il y avait également beaucoup de jeunes. Il reconnut des employés de l'hôtel, et Jake lui en présenta trois qui avaient suivi le catéchisme dans le même groupe que Jennifer, quinze ans plus tôt, et avaient tenu à venir.

Lou interrogea Jake sur une femme, une personne habillée en bohémienne avec de gigantesques breloques aux oreilles. La mémoire de Jake se trouva prise en défaut, mais la femme s'avéra être le professeur de préparation à l'accouchement de Jennifer. Il y avait une foule inimaginable de gens touchés par le sort de cette jeune femme, qui avait grandi ici et n'était revenue dans sa ville natale que pour y trouver cette mort atroce.

Le pasteur de l'église presbytérienne monta en chaire dans la chapelle bourrée de monde et s'éclaircit la voix. Le bruit se réduisit à un murmure, ponctué des soupirs et gémissements de ceux qui étaient trop abattus pour obéir à l'appel au silence. Le prêtre se mit à parler, et Lou observa l'assemblée, cherchant l'oeil inattentif aux lectures des textes saints. La plupart des gens pleuraient, la tête baissée, ou bien écoutaient attentivement. Chacun semblait se recueillir en buvant les paroles de réconfort et de mise en garde prononcées par le prêtre, et pourtant, en pareille circonstance, seule une foi profonde donnait à

la prière le pouvoir de consolation. ȧ ceux qui ne l'avaient pas, restaient la peur et la pitié.

Lou attendit la fin de la première homélie et se fraya discrètement un chemin vers la porte. Il se surprit à penser à

l'anniversaire de sa petite-fille qui serait célébré cet après-midi même. Ces fêtes rassemblant de jeunes enfants lui donnaient parfois la migraine, et il les évitait, mais aujourd'hui il prendrait le temps d'y aller. Une sorte d'antidote au malheur ambiant. Lou se sentit oppressé par la foule, comprimé dans un espace trop petit. Il avait peine à respirer jusqu'au moment où, atteignant la porte, il put sortir à

l'air libre du parking.

PROT...G... de la bruine par le dais tendu au-dessus de la tombe ouverte, le pasteur s'adressa aux fidèles sous les parapluies.

˘ La famille a exprimé le voeu que vous la rejoigniez à

l'hôtel Endicott, immédiatement après le service. ^a

Il y eut encore des murmures et des larmes lorsque le prêtre prononça la bénédiction finale, puis les gens commencèrent à refluer vers leurs voitures. Dena s'attarda près du cercueil brillant, jonché de roses, pour dire une prière et un adieu silencieux à son amie, la tête inclinée.

Lorsqu'elle releva les yeux, elle vit Ron qui la fixait, debout au pied de la dépouille. Elle aurait voulu pouvoir se cacher à son regard tourmenté, mais c'était impossible.

Comme il était impossible d'échapper à ce qui devait être dit. Elle se dirigea donc vers lui d'un pas mal assuré.

˘ Ron, dit-elle, je suis sûre que vous devez m'en vouloir pour ce qui s'est passé. Si je n'étais pas venue habiter chez vous...

- Ce serait peut-être arrivé de toute façon. Nous ne savons pas, dit-il.

- Je sais ce que vous pensez néanmoins ^a, dit-elle.

Ron ne répondit pas. Elle comprit la signification de ce silence.

´ Je prie simplement pour que ce ne soit pas vrai, dit-elle.

Je ne cesserai jamais de me sentir coupable.

- Jennifer voulait que vous veniez, dit-il fermement.

Elle était contente de vous avoir à la maison. Elle était comme ça. Elle ne s'est jamais remise de... de ce qui est arrivé à sa soeur. Elle regrettait de ne pas avoir fait plus... ^a

Il avait du mal à continuer. Dena prit sa main et la serra.

´ Vous et moi, dit-elle, nous ne nous connaissons pas très bien, mais je sais combien elle vous aimait. Combien elle était heureuse d'être votre femme. ^a

Ron prit une des roses posées sur le cercueil et serra doucement la fleur dans la paume de sa main.

´ La police semble croire que je l'ai tuée, dit-il.

- C'est... ^a Dena secoua la tête, cherchant le mot.

C'est innommable... Je leur ai dit ce que je pensais de leur théorie. ^a

Ron se remit à pleurer et serra fort la tige de la rose.

´ Pourquoi est-ce que je l'aurais tuée ? Elle était toute ma vie. ^a

Dena lui passa maladroitement le bras autour de la taille et il sembla s'affaïsser contre elle.

´ Je sais. C'est... c'est une torture. Mais tôt ou tard, ils finiront bien par trouver qui a commis cette horreur.

- Je ne sais pas ^a, dit-il en levant la main pour s'essuyer les yeux. Un filet de

sang courut le long de sa paume et sous le poignet de sa chemise blanche, à cause d'une épine qui lui avait piqué le doigt. Apparemment, leur opinion est faite.

- ¿ part eux, personne n'y croit, dit-elle. Souvenez-vous de cela. ^a

Ron opina et se redressa.

Íl faut que j'y aille, dit-il. Vous venez à l'hôtel? Vous avez besoin d'une voiture?

- Non merci. J'ai la mienne ^a, dit Dena. Elle fit un geste en direction de l'allée qui traversait le cimetière en sinuant.

ˆ Je vous retrouve là-bas. ^a

Comme elle partait, il la retint par la manche de son manteau.

ˆ Dena, dit-il. Je vais vous dire la vérité. Parfois, lorsque Jennifer se mettait à parler de Brian et... et de ce qui est arrivé à sa soeur, je ne la croyais pas toujours. Enfin, une part de moi avait l'impression qu'elle exagérait... sinon la police aurait fait quelque chose. N'est-ce pas? Tout de même, ils enquêtent dans des cas comme ça. Ils ne laissent pas les gens s'en tirer dans une affaire de meurtre. Mais à

présent... Dena, ne retournez jamais auprès de lui. Pro-mettez-moi.

- Aucun danger ^a, dit-elle.

Il l'attira près de lui et ils s'étreignirent brièvement, avant de partir chacun de leur côté.

¿ cause du nombre gigantesque de personnes présentes, elle avait d° laisser sa voiture assez loin de la tombe. Sa Camry vert foncé, que l'on distinguait mal entre les arbres, était maintenant l'un des rares véhicules qui restaient. La plupart des gens s'étaient dispersés rapidement sous la pluie.

Dena suivit l'allée impeccablement entretenue jusqu'à sa voiture et déverrouilla la portière. Elle se glissa à l'intérieur avec un soupir, en

remarquant qu'elle tenait désormais à

peine derrière le volant. Elle ferma un instant ses yeux fatigués d'avoir pleuré. Il était parfois dur de croire au paradis, songea-t-elle. Cet espoir semblait d'un optimisme tellement puéril face à la tragédie et à la souffrance. Pourtant, il fallait bien qu'il existe, sinon, où seraient ses parents et Jennifer ?

Il faut y aller, se dit Dena. Mais en même temps qu'elle prenait la clé pour mettre le contact, elle remarqua que la voiture semblait bizarrement penchée.

‘ qu'est-ce qui lui prend? ’ demanda-t-elle à haute voix.

Elle descendit et fit le tour du véhicule, pour vérifier. Elle voyait bien que la voiture était toute de guingois, mais ce n'est qu'en revenant vers le trottoir qu'elle découvrit le pneu arrière et comprit. Il était complètement à plat, la jante raclant pour ainsi dire le sol. Super, pensa-t-elle.

Non qu'elle ne sache pas changer une roue. Mais elle en serait physiquement incapable, vu son état. ȧ travers les arbres, elle distinguait du mouvement autour de la tombe de Jennifer où deux employés du cimetière étaient en train de descendre le cercueil et de démonter le dais. Elle envisagea d'aller leur demander de l'aide, mais il lui sembla d'une certaine façon incongru de les interrompre pendant qu'ils s'occupaient de la dépouille de Jennifer. Elle ferma les yeux.

Ét zut ’, murmura-t-elle.

Bon, pensa-t-elle, le téléphone portable est en passe d'être amorti. Elle fouilla dans son sac. Il lui fallut quelques instants pour savoir sur quelles touches elle devait appuyer, et ensuite pour trouver le numéro du service de dépannage. Mais elle finit par passer les obstacles et put exposer son problème.

‘Bon, où êtes-vous? demanda le garagiste d'une voix bourrue.

- Au cimetière Belleplain, dit Dena.

- Oui, mais où dans le cimetière? ’

Dena regarda autour d'elle. Ce n'était pas comme s'il y avait des plaques

indiquant le nom des rues. Ou des repères. Toutes les tombes se ressemblaient.

‘ Je ne sais pas. Je suis venue à un enterrement. J'ai suivi le cortège.

- C'est bon, c'est bon, dit-il. Je suppose qu'on va vous trouver. Est-ce que vous êtes loin de l'entrée? Vous pourriez peut-être marcher un peu jusque-là et attendre mon gars pour le guider ensuite.

- Je suppose, dit Dena sans en être bien sûre.

- D'accord, quinze minutes ^a, dit-il, avant de raccrocher.

Dena rangea le téléphone dans son sac et s'interrogea.

Pourquoi as-tu fait cela? pensa-t-elle. Pourquoi ne pas lui avoir dit que tu étais enceinte et que tu ne voulais pas faire tout ce chemin à pied? Les habitudes d'autonomie sont difficiles à perdre. Elle envisagea de rappeler, puis se ravisa.

Marcher un peu te fera du bien, se dit-elle. Au moins la pluie avait cessé, pour l'instant.

Elle ferma la voiture et, utilisant son parapluie replié

comme une canne, elle repartit à pied vers l'entrée. Non sans se féliciter au passage d'avoir mis des chaussures plates, même si au demeurant elle n'avait pas eu vraiment le choix.

Les cimetières ne sont pas si effrayants, songea-t-elle, tandis qu'elle marchait le long du trottoir bordant les rangées de tombes, sous les arbres sombres. Simplement tristes.

Tant de tristesse s'était exprimée ici. Ces gémissements que les gens croyaient entendre lorsque le vent soufflait dans les cimetières ne venaient pas des fantômes. Ils étaient probablement les vestiges de la présence de tous les endeuillés et de leurs plaintes. Des plaintes qui tombaient sur les pierres. Des plaintes qui ne recevraient jamais de réponse en cette vie.

Un mouvement au milieu des tombes attira son attention et elle tourna la tête pour regarder, mais ne vit rien. Instantanément, et contre toute raison, elle avait pensé à un fantôme. Surgi pour lui donner tort. Elle pressa le pas tant qu'elle put. Il n'y a pas de fantômes, se disait-elle. Il n'y a pas de fantômes. Puis, sur le côté, elle l'aperçut. Une forme sombre. Elle n'eut pas le temps de regarder qu'un bras la ceinturait, une main se plaquait sur sa bouche. Elle sentit l'odeur de transpiration et d'alcool.

Ne crie pas, dit-il. Je t'en prie, surtout ne crie pas. ^a

Elle tenta de dégager sa tête, mais il la tenait serrée. Il lui était difficile de respirer. quelque chose au fond d'elle lui dit d'arrêter, de ne pas bouger, pour qu'il retire sa main.

Elle avait envie de mordre, de donner des coups de pied.

Au lieu de quoi elle se figea.

Lentement, il ôta la main de sa bouche, mais il la maintenait juste devant son visage, en attente de sa réaction. Elle ne cria pas. Elle savait qu'il plaquerait immédiatement de nouveau sa main. Il respirait fort, derrière elle, et elle sentait son corps robuste et musclé plaqué contre son dos. Elle frissonna en se rappelant combien elle avait aimé cette sensation. Cette seule idée lui donna la nausée. Elle avait la bouche sèche. Trop sèche pour parler. Il gardait son bras serré autour d'elle.

Ne sois pas furieuse contre moi. Je ne veux pas te faire de mal, Dena. Je veux seulement parler avec toi. ^a

Elle s'humecta les lèvres, mais ne dit rien. Ses doigts cramponnèrent plus fort le manche du parapluie, mais ses bras étaient coincés le long de son corps.

Je savais que tu irais à l'enterrement, dit-il. Il fallait que je te parle. ^a

Me parler, pensa-t-elle. Et c'est ta façon de me parler.

Pourquoi tu ne dis pas quelque chose? ^a cria-t-il, et elle sursauta.

Il resserra son étreinte.

‘ Je ne peux pas respirer ^a, murmura-t-elle.

Il relâcha légèrement la pression.

‘ Voilà, dit-il. Je ne veux pas te faire de mal. ^a

Les yeux affolés de Dena scrutaient les arbres, les tombes.

Personne en vue.

La voix de Brian était pressante, sa respiration irrégulière.

‘ J'essaye de te joindre. Et toi, tu fais quoi? Tu vas t'installer chez ton amant.

- Combien de fois devrai-je te le répéter? Ce n'est pas mon amant.

- Menteuse, menteuse! cria-t-il. Pourquoi est-ce que tu me tortures? Chaque fois je vous imagine ensemble. Pourquoi est-ce que tu n'as pas su m'aimer, simplement? C'est si difficile de m'aimer? ^a

Les mots suppliaient, mais en même temps qu'il les pro-

nonçait il la tenait ceinturée, aussi solidement depuis le début. Le moment était mal choisi pour le contredire. Elle réfléchit à ce qu'elle allait dire, et comment.

‘ Brian, je ne fais pas cela pour te faire souffrir. Je voudrais que tu comprennes. Est-ce qu'on ne pourrait pas parler face à face?...

- D'accord, dit-il après un moment d'hésitation, mais si je te l'ache, est-ce que tu promets de ne pas te sauver? ^a

L'idée d'être traitée comme si elle était sa prisonnière lui répugnait, mais elle ne pouvait pas lui échapper à moins qu'il n'accepte de la lâcher. Elle n'était pas assez forte. Elle ne put qu'acquiescer d'un signe de tête.

Il la libéra doucement, comme un parent qui lâche un petit enfant pour qu'il essaye de marcher.

˘ Voilà, dit-il. Est-ce que ça va? ^a

Elle reprit son souffle et se retourna pour lui faire face.

Son visage était pâle, maigre, hérissé de barbe noire. Ses cheveux semblaient gras, hirsutes. Ses yeux étaient hagards.

˘ Mieux ^a, dit-elle.

Elle pensa à la dépanneuse, qui venait pour sa voiture.

Allaient-ils repartir s'ils ne la voyaient pas à l'entrée? Ou bien la chercheraient-ils?

Brian se mit à divaguer, à voix basse:

Si nous repartions de zéro, tu verrais que tu te trompes sur moi. Mais je ne supporte pas que tu me traites de cette façon. Comme si tu n'avais pas besoin de moi. J'ai cru en toi. J'ai cru en notre bébé. Je voulais te garder toujours avec moi. Toutes les paroles que tu as prononcées, j'ai cru que c'était vrai, mais maintenant je vois clair. Depuis le début, tu prévoyais de me quitter. De partir avec lui. Je le lis sur ton visage. Tu me regardes avec ces yeux froids, comme si tu n'avais pas de sentiments pour moi... ^a

Ses paroles n'avaient aucun sens. Elle savait qu'il avait bu, mais apparemment il développait un délire à son propos qui tenait presque de l'hallucination. Une part d'elle fut prise de pitié pour lui.

˘ Brian, je sais combien cela a été dur pour toi, dit-elle en s'écartant d'un petit pas. Je n'essaye pas de te rendre les choses plus difficiles. J'espère que tu peux me croire. ^a

Malgré la réserve qu'elle maintenait, il dut se sentir encouragé.

˘ J'ai fait des choses que je n'aurais pas dû faire, s'empressa-t-il d'enchaîner. Je le reconnais. Mais si tu voulais seulement me parler, chérie...

- Peut-être que nous pourrions parler, dit-elle.

- On arriverait peut-être quelque part, murmura-t-il en s'approchant, afin de combler la mince distance qu'elle avait mise entre eux. Viens, j'ai mon camion là-bas. Viens avec moi. ^a

Elle secoua la tête.

´ Je ne peux pas tout de suite... Je... je dois y aller. L'enterrement de Jennifer. Ils font un... un truc à l'hôtel.

- Tu ne peux pas y aller avec ta voiture... Laisse-moi t'accompagner...

- qu'est-ce que tu veux dire, je ne peux pas?

- Le pneu, dit-il.

- qu'est-ce que tu sais de mon pneu?

- Peu importe ^a, dit-il, comme s'il s'agissait d'un détail.

Ses paroles mirent un moment à faire mouche. Puis elle sut. ...videmment. Pourquoi n'avait-elle pas deviné tout de suite ?

C'est toi, n'est-ce pas ? ^a

Brian nia.

C'est moi, quoi? ^a

D'un seul coup, elle fut submergée par l'ampleur du désastre. Il avait saboté sa voiture, et il la retenait prisonnière. Pendant tout ce temps-là, elle avait tourné autour de la vérité, essayant de le ménager. C'était insupportable.

´ Tu as crevé le pneu, c'est ça? Brian, tu as perdu la tête. ^a

Elle balaya les alentours d'un regard affolé, mais il n'y avait aucune échappatoire. Nulle part où se cacher.

Brian se jeta sur elle.

Si je perds la tête, c'est de ta faute, cria-t-il. Tu me tiens à l'écart de tout. ^a

Sans réfléchir, elle leva son parapluie et abattit le manche sur sa tempe. Elle entendit un bruit de bois brisé, puis Brian la lâcha pour plaquer sa main contre son oeil, à l'endroit du choc.

Salope ^a, dit-il.

Dena se mit à courir, en se tenant le ventre et en hale-tant. Elle l'entendait crier dans son dos. Elle n'irait sans doute pas très loin. Elle allait tomber. Et si le bébé était blessé? Tout à coup, elle entendit le vrombissement d'un moteur de camion-benne. Elle scruta désespérément l'obscurité. Deux employés du cimetière arrivaient dans sa direction, au volant d'un véhicule. Elle se précipita au milieu de la chaussée sinueuse, en leur faisant signe. Le camion ralentit, puis s'immobilisa devant elle. Elle vint jusqu'à la cabine.

Si'il vous plaît... J'ai besoin d'aide ^a, dit-elle.

Impassible, le chauffeur regarda d'abord cette femme enceinte, puis l'homme qui titubait dans l'allée, en se tenant l'oeil. Il se tourna vers son coéquipier et dit : Aide la dame à monter. ^a

Dena s'affaissa contre la portière sale, soulagée.

Avec Ken McCarthy gigotant nerveusement à son côté, Tyrell sonna à la porte de la maison de plain-pied, miteuse, dans Cherry Street. Il entendait la télé brailler à l'intérieur, mais personne ne vint répondre. En revanche, il y eut beaucoup de bruits de pas et de discussions à voix basse à l'in-

térieur de la maison. Tyrell sonna de nouveau.

Police, dit-il. Ouvrez. ^a

Il remarqua que le carreau inférieur gauche de la fenêtre manquait, et qu'il avait été remplacé par plusieurs couches de plastique scotchées. quelqu'un avait brisé la vitre, incontestablement, pour pouvoir atteindre la serrure de l'intérieur et cambrioler la maison. Tyrell songea au carreau de Dena Russell, cassé pour un tout autre motif. Un amoureux éconduit avait voulu forcer le

passage jusqu'à elle, et un autre homme - son nouvel amant, peut-être? - s'était empressé de réparer. Il ne lui avait pas fallu longtemps, songea-t-il avec irritation, pour trouver un remplaçant.

Cette fois, Tyrell frappa à la porte, en songeant que personne n'allait se précipiter pour réparer cette fenêtre. ¿

quoi bon? La triste vérité était que plus on est pauvre, plus on a de chances de se faire cambrioler. Les drogués s'attaquaient à leurs voisins, s'introduisant dans les maisons où

personne ne risquait de s'étonner de les voir devant la porte en train d'essayer de l'ouvrir. Ils faisaient main basse sur un article qu'ils pouvaient revendre rapidement pour quelques dollars. La moitié du temps, les voisins cambriolés n'appelaient même pas les flics. Ils acceptaient la situation, en désespoir de cause, comme le prix à payer pour leur pauvreté.

Après un long moment, le rideau s'écarta de quelques centimètres, à la fenêtre, puis se referma. Il y eut un bruit de serrures manipulées, et la porte s'entrebâilla.

¿ quoi? dit une voix de fille, maussade.

- Ouvre la porte, Keisha. Nous cherchons Derrick. ^a

La porte s'ouvrit, et une adolescente corpulente, en sweat-shirt rouge Tommy Hilfiger zippé devant, avec d'immenses anneaux en or aux oreilles, posa un regard désabusé sur Tyrell.

Il n'est pas là, dit-elle.

- On peut entrer? ^a demanda poliment Tyrell.

La gamine se mordit la lèvre et regarda derrière elle.

¿ Tout de suite ^a, dit Tyrell.

Avec un haussement d'épaules, elle ouvrit grand et laissa entrer les deux policiers.

‘ Tu permets qu'on jette un oeil ?

- Il est peut-être dehors, derrière ^a, dit-elle de mauvaise gr,ce.

Tyrell se tourna vers Ken.

‘ Va voir ^a, dit-il.

Non sans une grimace, Ken s'exécuta, traversant la salle de séjour chichement éclairée et sommairement meublée, avec son tapis pelucheux plein de taches et l'image vacillante du téléviseur au son monté. Il toqua à toutes les portes dans le couloir sans lumière.

Tyrell inspecta la pièce miteuse et revint à l'adolescente qui l'observait d'un oeil méfiant.

Comment tu vas, Keisha? demanda-t-il.

- Je me débrouille. qu'est-ce que vous lui voulez, à

Derrick? Il n'a rien fait. Il bosse comme un malade ces temps-ci. ^a

Derrick était le demi-frère de Keisha. Il habitait ici par intermittence. Il s'était fait pincer une demi-douzaine de fois pour de menus larcins depuis qu'il était gamin.

‘ Je veux juste parler avec lui ^a, dit Tyrell.

La porte de derrière s'ouvrit et un jeune homme en T-shirt noir Snoop Doggy Dog, avec une casquette de base-ball sur la tête, la visière derrière, entra en bombant le torse dans la pièce, la mine bagarreuse.

Salut, Keisha, t'inquiète pour ce flic. Je m'en occupe.

- Bonjour Derrick, dit Tyrell.

- qu'est-ce que vous me voulez? Mon patron m'a déjà

appelé. Il dit que vous posez des questions à mon sujet.

- Il y a eu un meurtre commis dans une maison où tu as fait des travaux.
- La nana blanche? Il n'a pas tué de nana blanche, cria Keisha. Jamais il...^a

Tyrell s'efforça d'ignorer la protestation perçante de l'adolescente.

´ Ton patron dit que ce jour-là, Lester et toi vous êtes sortis avec la camionnette.^a

Derrick regarda le sergent en plissant les yeux.

´ «a me tue, ça. Vous me faisiez chier non-stop quand je passais mon temps à traîner. Maintenant que j'ai un bon boulot d'apprenti électricien, vous continuez à me faire chier.

- Dis-moi simplement où vous êtes allés avec la camionnette cet après-midi-là.

- Vous n'avez qu'à demander à Lester.

- Lester, je ne sais pas où le trouver. Je te demande à toi.

- On a fait le boulot qu'on était censés...^a

Tyrell consulta son calepin.

´ J'ai un trou de deux heures.^a

Derrick croisa les bras sur le barbu au visage maigre qui décorait son T-shirt, et il secoua la tête.

´ Merde.

- Où étiez-vous?

- On est allés chez Lester fumer un joint, d'accord?

- Et après?

- Après, on a réparé son chauffe-eau aux frais de la société. Et maintenant, je vais perdre mon boulot - vous êtes content?

- Excusez-moi, madame, dit Ken depuis le couloir. Je suis absolument désolé de vous déranger. ^a

Keisha regarda Tyrell, les yeux agrandis par la colère.

‘Voilà, vous avez réussi, dit-elle. Vous avez réveillé

Maman. Je vous ai dit qu'il n'était pas par là. ^a

Ken débarqua dans la salle de séjour, suivi par une forte femme noire en savates et peignoir fuchsia. Elle nouait sa ceinture et écumait de colère en marmonnant. Arrivée près de la table basse, elle se campa sur ses deux jambes, les poings sur ses larges hanches, et fusilla Tyrell du regard.

‘Tyrell Watkins, qu'est-ce que c'est que ce cirque ? interrogea-t-elle. J'ai travaillé toute la nuit, ensuite je suis rentrée ici faire un peu de ménage et préparer à manger, maintenant j'essaye de me reposer avant de repartir pour un tour.

- Je suis désolé, Miz Allen. Je parlais avec Derrick. ^a

La femme se montra aussitôt circonspecte.

‘Il a fait quoi, cette fois? ^a demanda-t-elle.

Derrick s'esclaffa: ‘Il voulait savoir si j'avais trucidé cette nana blanche, maman.

- Est-ce que tu es fou? dit Lucinda Allen en rejetant en arrière sa belle tête altière. C'est le seul motif de tout ce branle-bas? ^a

Tyrell considéra calmement cette femme en peignoir et maudit intérieurement Heath Van Brunt qui avait imposé

cette visite inutile.

‘ J’avais juste quelques questions à poser à Derrick. Nous avons tout mis au clair à présent.

- Tyrell Watkins, tu devrais avoir honte. C’était juste pour cette histoire de femme blanche qui s’est fait trucider? ^a

Tyrell ne sourcilla pas, impassible.

‘ Je suis désolée pour le dérangement, madame. ^a

Lucinda Allen retira un des poings qu’elle tenait plantés sur ses hanches et brandit son index en direction de Tyrell.

‘ Tu es au courant qu’ils te font faire leur sale boulot, au moins? Tout de suite, ils disent que c’est un Noir qui a fait le coup. ...videmment, c’est forcément un Noir. Et ils t’expédient comme un gentil petit toutou pour venir aboyer et houspiller tes amis et tes voisins. Tu devrais avoir honte. ^a

Elle hocha la tête d’un air dégoûté. ‘ Tu n’as donc pas d’amour-propre, Tyrell? J’ai bien envie d’aller trouver ta grand-mère pour lui dire ce que je pense de toi. ^a

Un muscle se crispa dans la mâchoire de Tyrell dont le visage ne trahit par ailleurs aucune émotion.

‘ Nous essayons de confondre un assassin. Nous parlons avec beaucoup de gens. ^a

La femme réagit délibérément à retardement, comme si elle n’en croyait pas ses oreilles.

‘ Un assassin. Derrick n’est pas un assassin, et tu le sais.

Ce gosse a fini par se trouver un boulot honnête. Il essaye d’apprendre un métier pour pouvoir gagner sa vie. quand ils vont avoir vent de ça, chez Ranger, ils vont le foutre à la porte. ^a

Tyrell se tourna vers Derrick.

‘ Je ne vais rien leur dire en ce qui me concerne. Lester et toi, vous avez encore le temps de monter une histoire et d'arranger le coup. ^a

Derrick s'esclaffa encore une fois, mais il y avait une expression de soulagement sur son visage.

‘ Désolé pour le dérangement, Miz Allen ^a, dit Tyrell.

La femme les suivit jusqu'à la porte et les apostropha pendant qu'ils descendaient les marches.

Óuais, vous m'avez dérangée. Je suis dérangée de voir le genre de type que tu es devenu. ^a

Ken et Tyrell regagnèrent leur voiture de police sans un mot. Comme ils s'installaient sur la banquette, Ken dit: Óuf. ^a

Tyrell lui lança un regard hostile.

‘ qu'est-ce que tu veux dire? ^a interrogea-t-il.

Ken le contempla, ébahi.

‘ Rien, dit-il. Simplement qu'elle n'était pas franchement commode. ^a

Tendu, Tyrell mit le contact et le moteur ronronna.

Élle se fait du souci pour son enfant ^a, dit-il sèchement.

Ken ne répliqua pas. Le sergent Watkins avait les nerfs à

fleur de peau. Ils s'éloignèrent du trottoir et la radio se mit à couiner. Soulagé, Ken s'en occupa. Il écouta le message brouillé.

Íl y a des problèmes au cimetière ^a, dit-il à Tyrell. qui avait déjà compris.

DENA tremblait, les pieds à plat sur le sol de ciment graisseux, fixant une

filles en bikini généreusement ajouré, sur le calendrier suspendu au-dessus du bureau de métal gris, encombré de papiers, devant lequel elle était assise. Un cendrier plein à ras bord de mégots de cigarettes était posé en équilibre instable sur une pile de catalogues d'automobiles. Un mécanicien crasseux en salopette, coiffé

d'une casquette de base-ball, la visière sur la nuque, entra dans le bureau encombré, en s'essuyant les mains sur une serviette grise.

« Quelqu'un a bien crevé le pneu volontairement, dit-il.

Vous voulez jeter un coup d'oeil?

- Certainement ^a, dit Dena, tout en sachant pertinemment qu'elle ne comprendrait rien à ce qu'elle verrait.

Le mécanicien la ramena dans le garage et souleva le pneu qui était dressé contre sa voiture. Il le fit tourner entre ses mains sales, comme un ballon.

« Qu'est-ce que je dois regarder? demanda-t-elle.

- Ici, dit-il. Vous avez un trou, juste là. Un joli trou bien net. Et pas de clou. Quelqu'un a percé votre pneu avec un outil. Un poinçon, peut-être. Bref, il est mort. Irréparable.

J'ai dû vous en mettre un neuf. ^a

Dena n'avait qu'un souci dans l'immédiat.

« Est-ce que c'est prêt? ^a demanda-t-elle.

Le mécanicien haussa les épaules.

« Mais certainement. Prenez-la. Vous pouvez payer au bureau.

De fait, quand Dena revint, une femme brune vêtue de plusieurs couches de flanelle était assise derrière le bureau.

Dena régla la facture et remercia la femme de lui rendre ses clés. Puis elle

repartit chercher sa voiture. Comme elle reculait dans la zone station-service, une voiture de police était en train de se garer. Dans l'obscurité, elle reconnut le visage grave et foncé du conducteur. Elle s'immobilisa et le fixa, sans sourire.

Tyrell Watkins descendit du véhicule et se redressa. Ken McCarthy descendit de son côté, et tous deux eurent un bref entretien. Puis Ken entra dans le garage et se mit à parler au mécanicien. Tyrell marcha lentement jusqu'à la vitre de Dena contre laquelle il frappa. Dans sa fureur, elle envisagea de démarrer, tout simplement, et de partir, mais pour finir elle appuya sur le bouton et baissa sa vitre.

‘ Vous avez pris votre temps, dit-elle froidement. quelle surprise! ^a

Tyrell se pencha, ses deux grandes mains appuyées sur le flanc de la Camry.

‘ Nous sommes allés parler aux types qui vous ont récupérée. Ils ont dit que vous étiez revenue ici avec la dépanneuse.

- Je suppose que vous allez m'expliquer que j'aurais dû vous attendre sur place. ^a

Tyrell grimaça, et fixa le lointain.

‘ C'est inutile, dit-il. Ils m'ont raconté ce qui est arrivé. ^a

Dena regarda droit devant elle, à travers son pare-brise.

‘ Eh bien, j'imagine que vous allez me dire maintenant que les garçons sont faits comme ça, n'est-ce pas, sergent? ^a

Le ton était sarcastique mais sa voix tremblait. Tyrell hocha la tête. Elle crut percevoir une amorce d'excuse dans ses yeux. Mais il en fallait plus pour calmer son indignation.

‘ Croyez-le ou pas, Miss Russell, mais je suis allé lui parler en personne ce matin même ^a, dit-il.

Dena sentait sa voix la trahir.

‘Je suis certaine que vous lui avez fait une peur bleue, dit-elle cependant.

- Il m'a promis en long, en large et en travers de vous laisser tranquille.

- Eh bien, il ne l'a pas fait, dit-elle sèchement.

- tes-vous blessée?

- Non, je suis furieuse. ^a

Tyrell hocha la tête.

‘Je m'en doute, dit-il lentement. Je ne vais pas vous le reprocher.’^a

À ce moment, Ken émergea des profondeurs du garage et rejoignit Tyrell près de la Camry.

‘J’ai parlé à Mack, dit-il. Il affirme qu’il ne s’agit en aucun cas d’une crevaison accidentelle. Le pneu a été percé

volontairement.

- Demande-lui de signer une déposition dans ce sens, dit Tyrell.

- J’y vais, dit Ken en repartant vers l’endroit où une Subaru Outback était en passe d’être hissée sur le pont.

- Allez-vous l’arrêter, maintenant? demanda Dena.

- Je vais le conduire au poste.

- Bien. ^a

Tyrell grimaça.

‘Nous ne pourrions sans doute pas le garder très longtemps, dit-il.

- C'est quoi, pas très longtemps?

- quelques heures. Peut-être jusqu'à demain matin.

- Bon sang ^a, dit Dena. Elle appuya son front contre le pare-brise de sa voiture, en signe d'impuissance. Puis elle se redressa. Ést-ce que vous vous rendez compte que nous sommes en train de parler d'un homme qui a peut-être tué

une femme? Faut-il qu'il me tue à mon tour pour que vous interveniez ? ^a

Tyrell soupira.

Il y a une chose que nous pouvons faire, dit-il.

- Alors faites-la ^a, dit-elle.

La salle Evermay, l'une des deux salles à manger de l'hôtel Endicott, était presque vide à présent, à part un garçon débarrassant les verres de la table couverte d'une nappe qui avait servi de bar, plusieurs serveuses occupées à remporter des plateaux d'assiettes sales vers la cuisine, et quelques personnes encore assises autour de petites tables rondes. Une heure plus tôt, la pièce ressemblait à la scène de l'une des nombreuses célébrations qui s'étaient tenues là au cours des années, sauf que tous les convives étaient habillés dans des tons de gris et de noir. Les gens se parlaient avec affection, et la conversation avait pris la tonalité et le volume des réjouissances au fur et à mesure que ceux qui pleuraient Jennifer Hubbell consumaient les boissons et victuailles du repas organisé après les funérailles. Jake Smith avait supervisé les opérations. Il comprenait bien, à l'âge qui était le sien, que les gens réagissaient à la mort, d'abord par des larmes, puis par un appétit de vie renforcé. Il avait bien fait les choses pour ces amis qui partageaient son deuil.

C'était l'ultime fête qu'il donnerait jamais pour sa fille chérie, et il avait tenu à offrir un buffet somptueux.

Dans un coin de la pièce était assis Ron Hubbell, genou contre genou avec ses vieux amis. Laura lui frottait le dos tandis que Skip lui parlait avec conviction.

´ ...coute, nous sommes d'avis que tu devrais rentrer avec nous. Plus rien ne te retient ici. ^a

Ron contempla la salle d'un regard vague.

´Je... je ne peux pas partir, dit-il.

- ...coute-moi, dit Skip. Je te connais pratiquement depuis toujours. Gr,ce à toi, j'ai rencontré l',me soeur. ^a

Laura et lui échangèrent un regard inquiet. Nous désirons que tu rentres avec nous à Boston o~ nous pourrons nous occuper de toi. Tu as beaucoup d'amis qui veulent te voir.

Tu peux habiter chez nous. La maison est grande. ^a

Le coeur de Ron était pareil à une pierre dans sa poitrine.

Il regarda ses amis comme s'il était très loin.

´C'est très gentil à vous, dit-il sans conviction. Mais la police ne me laissera pas partir. En plus, je serais une charge pour vous.

- Jamais ^a, s'insurgea Laura. Skip la saisit par l'épaule.

Elle prit longuement son souffle et s'adressa de nouveau à

Ron. Cela ne durera plus bien longtemps. Ensuite, nous viendrons te chercher. Nous ne disons pas cela pour être gentils. Nous en avons besoin. J'en ai besoin. Pour jennifer. Elle ne me le pardonnerait jamais, si je ne prenais pas soin de toi... ^a Sa voix était pressante et chargée de larmes.

´Elle a été à mes côtés pendant les jours les plus sombres de ma vie. Je pense souvent que je n'aurais pas survécu sans elle. Je ne pourrai jamais la remercier assez, mais gr,ce à

Dieu, je peux faire ce qu'elle voudrait que je fasse. Elle voudrait que je t'aide à passer cette épreuve, par tous les moyens. ^a

La détermination de ses propos parut percer le linceul de chagrin et d'indifférence de Ron. Un instant, il la regarda dans les yeux, et Laura aperçut une étincelle de vie, même si elle n'était nourrie que par ses souvenirs.

´ D'accord, dit-il. D'accord. quand ils diront que je peux partir...

- Skip a eu le président de la société au téléphone. Il dit que tu peux travailler pour les bureaux de Boston. Et tu peux reprendre ton poste quand tu veux. Vraiment, Ron, les gens sont tellement bouleversés. Ils veulent seulement apporter leur aide...

- Je sais, murmura-t-il en hochant la tête. Et c'en est une. ^a

La mère de Ron vint les rejoindre, le visage bouffi d'avoir pleuré. Elle posa une main sur l'épaule de son fils.

Il faut que je te parle, chéri, dit-elle. Il y a encore des choses... ^a

Ron regarda ses amis.

´ Vous voulez bien m'excuser? ^a dit-il.

Skip et Laura se levèrent.

Sonne dans notre chambre si tu veux parler, dit Skip.

Ou simplement ne rien dire. Tout ce que tu voudras. ^a

Ils s'embrassèrent encore une fois tous les trois, puis Laura et Skip quittèrent la salle à manger et se dirigèrent vers le vieil ascenseur. Après avoir appuyé sur le bouton et pendant qu'ils attendaient, Laura dit: Il faudra que nous revenions le chercher. Je ne le vois pas capable de faire le voyage seul.

- Non, bien s'ûr que non. Nous prendrons la voiture à

la minute où il sera prêt. Le temps de rassembler ses affaires. Et on le ramène avec nous.

- Est-ce que le Dr. Hackler te remplacera? ^a

Sara Hackler était nouvelle dans leur cabinet.

‘C’est fort probable. Sinon, quelqu’un d’autre devra le faire. Il faudra qu’ils se débrouillent sans moi ^a, dit-il avec détermination, en laissant Laura monter dans l’ascenseur lorsque la porte s’ouvrit.

Skip la suivit et appuya sur le bouton de leur étage.

‘Ron est mon meilleur ami. Il faut aider les gens quand ils en ont besoin. Pas quand ça nous arrange. ^a

Laura serra fort sa main dans la sienne.

‘Je savais bien que j’avais de bonnes raisons de t’aimer ^a, dit-elle.

Ils soupirèrent et montèrent en silence jusqu’à leur étage, puis parcoururent le couloir vide jusqu’à leur porte.

Skip mit la clé dans la serrure.

‘Il faut que nous payions cette chambre, Skip, s’inquiéta Laura.

- Crois-moi, j’ai essayé de régler cette affaire à la réception, mais Jake Smith a été inflexible. Il refuse catégoriquement de nous laisser payer. ^a

Laura entra dans la chambre et se débarrassa de ses chaussures sur la moquette vieux rose. Puis elle se laissa choir sur le lit et fixa le plafond. Skip s’allongea à côté

d’elle.

‘Ces chambres sont très confortables, dit-elle. Jennifer était toujours si fière de l’hôtel de ses parents. Elle aimait beaucoup travailler ici quand elle rentrait pour des vacances.

- Je comprends pourquoi, dit-il. On sent une sorte d’intimité. Un mélange d’élégance et d’intimité. Comme une grande maison de campagne en Angleterre, ou je ne sais quoi.

- Oui, murmura-t-elle. C'est très confortable. ^a Et de b,iller. ' Je suis épuisée, dit-elle.

- Moi aussi. J'ai l'impression que nous sommes partis depuis un mois au lieu de deux jours. ^a

Il la prit un moment dans ses bras et ils restèrent ainsi blottis l'un contre l'autre, à penser aux terribles événe-

ments de la journée, de la semaine.

Comment s'est passé le voyage à Chicago? demanda-t-il.

- Comme d'habitude. Beaucoup d'écoute. Aucun résultat. J'ai appelé Jennifer depuis l'hôtel là-bas. Je voulais lui annoncer la nouvelle pour nous. Elle était tellement contente. Je n'arrive toujours pas à y croire.

- Je sais, dit-il.

- Mon Dieu, Jake Smith doit tellement souffrir, dit-elle en regardant dans le vague par-dessus son épaule. Il n'y a rien de plus vain que de vouloir remonter le temps.

- Non, c'est vrai, dit-il.

- Et pourtant, je le fais. Je ne peux pas m'en empêcher. ^a

Skip enfouit son visage dans ses cheveux.

Il faut aller de l'avant, dit-il.

- Il n'existe aucune souffrance comparable à la perte d'un enfant.

- N'y pense pas, chuchota-t-il. Essaie de te reposer. Fais un somme. ^a

Elle resta silencieuse un instant.

Ést-ce que tu vas dormir? ^a demanda-t-elle.

Skip se pencha au-dessus d'elle pour attraper des revues médicales sur la table de chevet.

‘ Je vais lire un petit moment ^a, dit-il.

Elle lui sourit.

Une lecture légère, c'est s^or. ^a

Skip prit l'air gentiment penaud.

‘ La chirurgie des os et des articulations.

- Je peux rester à côté de toi? demanda Laura en b,illant.

- J'y tiens même beaucoup ^a, dit-il.

Elle ferma les yeux, pensant s'endormir aussitôt, mais dès l'instant o^ù ses paupières se baissèrent, son cerveau sembla entrer en ébullition.

‘ Je ne peux pas dormir^a, dit-elle.

Il la regarda et la serra contre lui.

Óh si, tu peux, dit-il. Je vais te faire la lecture. ^a

Elle sourit malgré son chagrin.

‘ Tu veux que je m'endorme d'ennui.

- Pourquoi pas? ^a dit-il.

Elle resta silencieuse un moment pendant qu'il cherchait sa page. Puis elle dit: Ce chef de police m'a demandé si Jennifer avait des ennemis...

- Je crois qu'ils se raccrochent à ce qu'ils peuvent, dit Skip.

- Hum... peut-être bien, murmura-t-elle. Des ennemis...

- Tu vas peut-être penser à quelque chose ^a, dit-il.

Elle ne répondit pas. Ses yeux étaient fermés. Mon Dieu, pensa-t-il, elle est tellement fatiguée.

Pendant que Skip se mettait à lire, Laura sombra dans un sommeil perturbé, ses rêves formant un puzzle embrouillé composé de tous les souvenirs qu'elle essayait de retrouver dans sa mémoire.

La salle d'audience était silencieuse et virtuellement vide à l'arrivée de Dena et Tyrell. Il y avait un greffier, en dessous du banc du tribunal, et un appariteur dans le coin, qui montait la garde près de la porte, l'esprit manifestement ailleurs tandis qu'il s'acquittait de cette fonction routinière.

Tyrell indiqua un siège, quelques rangs derrière les tables réservées à la défense et à l'accusation, lors d'un procès. Dena s'assit, et le policier prit place à côté d'elle, s'adossa et étendit les jambes dans un crissement de cuir.

Allez-vous arrêter Brian ? demanda-t-elle.

- J'ai chargé Ken de le faire.

- qu'est-ce qui se passe à présent? ^a demanda nerveusement Dena.

Les yeux de Tyrell scrutèrent machinalement la salle pendant qu'il répondait.

Les employés du cimetière devraient arriver incessamment. Ils n'ont fait aucun problème. J'ai appelé le juge d'audience de service. Elle est en route. La juge va entrer et me demander de témoigner sous serment. Je lui exposerai les faits, tels qu'ils sont connus, ensuite vous lui raconterez ce qui s'est passé. Si elle veut entendre les gars qui vous ont récupérée, elle devra leur faire prêter serment.

- Et ensuite... ?

- Ensuite, si tout se passe comme je le pense, elle prendra une mesure judiciaire temporaire à son encontre.

- Ce qui signifie...

- Ce qui signifie qu'il ne pourra pas vous approcher à moins de cent mètres sous peine d'arrestation. ^a

Dena écouta cette explication avec attention.

´ Pensez-vous qu'elle va... vous savez... m'accorder cette... mesure?

- La mesure judiciaire? ^a Tyrell eut un hochement de tête affirmatif avant d'ajouter : Elle est stricte dans les questions de violences domestiques. Vous avez de la chance de tomber sur elle.

- De la chance ^a, répéta Dena avec une expression désabusée.

Tyrell lui sourit. En réalité, elle ne l'avait jamais vu sourire auparavant. Son visage en était si radicalement transformé qu'elle resta à le fixer.

´ Je sais, dit-il, vous n'avez pas le sentiment d'avoir de la chance.

- Non, vraiment pas ^a, dit-elle avec conviction. Puis, se touchant doucement le ventre, elle ajouta: Enfin, ce n'est pas vrai. D'une certaine façon, j'ai de la chance. Est-ce que vous avez des enfants, sergent? ^a

Tyrell se rembrunit.

´ Moi? Non. Je ne suis même pas marié. ^a

Dena soupira.

Ce n'est plus un préalable, de nos jours.

- Pour moi, si ^a, dit-il.

Elle ne le regarda pas.

C'est aussi ce que j'ai toujours pensé, dit-elle. Mais comment dit-on? La vie vous joue des tours pendant que vous êtes occupé ailleurs.

- Pas lorsque l'on prend ses précautions ^a, dit-il.

Dena fut piquée au vif par le reproche implicite. Elle se tourna de l'autre côté et regarda en direction de la porte, à côté du banc du juge, en souhaitant l'avoir arriver. qu'on en finisse.

Excusez-moi, dit Tyrell. Je n'aurais pas dû dire cela. ^a

Dena le regarda, surprise.

Il soutint son regard et s'interrogea sur les accusations de Brian. Avait-elle une aventure avec cet autre type? Elle semblait parfaitement droite, mais...

On ne sait jamais à qui l'on a affaire, concéda-t-il.

- Non, vous avez sans doute raison, soupira Dena. Les choses n'arrivent pas comme ça. quand j'ai rencontré

Brian, j'avais presque trente ans, j'étais seule, j'avais peur de ne jamais avoir de famille. Disons les choses comme elles sont. J'étais un peu... désespérée. Alors je me suis lancée tête baissée avec quelqu'un que je connaissais à peine. J'ai laissé faire. Je n'ai pas pris de précautions. J'ai sauté à pieds joints, sans savoir... Je n'avais aucune idée... ^a

Elle hocha la tête.

Je pense qu'il va garder ses distances, maintenant.

- J'espère que vous avez raison. Parfois, ils ne tiennent aucun compte de ce genre de mesure. On lit tout le temps des histoires comme ça. Oh, si seulement je pouvais m'en aller.

-

La lumière ne va pas tarder à se faire, sur ce meurtre, dit-il.

- Pas tant que vous autres persisterez à vouloir faire porter le chapeau à Ron, dit-elle.

- Nous n'essayons de faire porter le chapeau à personne. Nous nous efforçons seulement d'élucider ce qui s'est passé, répliqua-t-il avec humeur.

- Ce ne peut pas être Ron.

- Vous le connaissez bien? demanda Tyrell.

- Non, pas très bien. Mais j'ai été avec eux. Je les ai vus ensemble. C'était clair.

- Sans vouloir vous offenser, madame, si vous étiez si perspicace en la matière, nous ne serions pas où nous sommes en ce moment^a, dit-il avec ironie.

Dena faillit prendre la mouche, mais décida qu'il y avait un fond de vérité dans ses propos.

´ Je voudrais seulement savoir si vous avez simplement songé à interroger Brian au sujet de... la mort de Jennifer.

Vous êtes au courant pour sa soeur, non? ^a

Tyrell se renfroigna.

´J'en ai entendu parler. Mais il n'était pas impliqué...

- Officiellement, non, je sais, dit-elle. Mais apparemment la police ne trouve jamais rien à redire à ce qu'il fait.

Tout ce qu'il dit est parole d'évangile, pendant que nous autres sommes tous traités comme des menteurs. Enfin, sergent, pourquoi? Pourquoi une telle immunité?

- Il n'y a pas d'immunité, dit Tyrell. Nous sommes ici, non?^a

Mais en même temps qu'il parlait, il savait qu'il y avait du vrai dans ses reproches. Et lui-même ne pouvait pas l'expliquer.

Dena n'eut pas le temps de répondre que la porte principale de la salle d'audience s'ouvrit et une femme petite, au teint café au lait et aux cheveux gris coupés court, style afro, pénétra en robe noire. L'appariteur cria: ´ Mesdames et messieurs, la Cour ! ^a

Instinctivement, Tyrell prit le bras de Dena pour l'aider à se lever. Elle le repoussa et se tint droite devant la juge.

TYRELL ouvrit la porte arrière de la maison de sa grand-mère et respira l'odeur de travers aux pois cassés mijotant sur ses fourneaux. Il devait encore notifier à Boots Riley la mesure judiciaire prise par la juge, mais il n'y avait pas d'urgence. Riley était encore bouclé pour quelques heures au moins, bien que la juge de service ait statué sur son cas ce soir. Tyrell avait envie de croquer un morceau avant de passer à la phase suivante. Et aucune cuisine en ville ne pouvait rivaliser avec celle d'Ella Brown. Elle était aux fourneaux quand il entra dans la cuisine. Sa silhouette fatiguée était encore grande et maigre. Tyrell se dit qu'il tenait d'elle sa haute stature. Il avança et posa un baiser sur sa douce joue ridée.

‘ Bonsoir, chéri, dit-elle. Tu es juste à l'heure. Prends une assiette et va les rejoindre. ^a

Il y avait du bruit dans la pièce juste avant son arrivée

- un concert de plaisanteries et de rires. Du coin de l'oeil, il aperçut Cletus et deux de ses amis, attablés, le nez dans leur assiette fumante. Mais à l'entrée de Tyrell, ils étaient devenus silencieux. Il était trop fatigué pour se demander pourquoi.

‘ Je vais faire un brin de toilette d'abord, dit-il. Je reviens tout de suite. ^a

Après avoir pris le couloir menant à la salle de bains au chaleureux carrelage orange, avec des rideaux de douche froncés assortis, il ouvrit le robinet, releva ses manches et se pencha au-dessus du lavabo en pensant à l'audience de l'après-midi. Il n'avait pas fallu longtemps à la juge Hobart pour statuer. Elle avait entendu le témoignage de Tyrell qui avait également lu la déposition du mécanicien. Interrogé

les deux ouvriers du cimetière, qui paraissaient inquiets et gênés. Dena Russell avait dû prêter serment avant d'expliquer que Brian l'avait frappée, et qu'elle avait appelé le 911. Ce qui avait valu à Tyrell quelques instants difficiles lorsque la juge l'avait regardé par-dessus ses lunettes de lecture en voulant savoir pourquoi cette plainte n'avait pas donné lieu à poursuites de la

part de la police. Tyrell avait botté en touche, en expliquant que le chef avait promis de s'en occuper personnellement.

Éh bien, il faudra que j'aie un entretien avec le chef Potter à ce propos ^a, avait menacé la juge Hobart.

Tyrell n'était pas trop soucieux quant à son témoignage.

Après tout, il n'avait pas menti, mais il savait qu'il allait se faire incendier par le chef Potter quand la juge en aurait fini avec lui. Cela dit, Brian avait poussé trop loin. Il ne leur avait pas laissé le choix. Tyrell se lava le visage, s'essuya et rebaissa ses manches dont il était en train de reboutonner les poignets quand il réapparut dans la cuisine. Ella avait posé son assiette sur la table, à côté de Cletus, mais sans laisser à Tyrell le temps de tirer sa chaise, ce dernier et ses amis s'étaient levés.

On se tire, annonça Cletus. On ne reste pas avec un Négro infréquentable.

- Cletus, excuse-toi immédiatement auprès de ton frère, exigea Ella. Tu devrais avoir honte de toi.

-Je te présente mes excuses à toi, grand-mère. Pas à

à lui.^a

Tyrell refusa de mordre à l'hameçon. Il regarda son frère en plissant les yeux.

´ qu'est-ce qui te prend? ^a demanda-t-il.

Les copains de Cletus affichaient une mine maussade, mais ils évitèrent le regard de Tyrell. Il était tout de même flic. Cletus, lui, n'était pas intimidé par l'autorité de son frère.

´ Paraît que tu es après Derrick Allen. Soi-disant que c'est lui qui serait allé sonner chez la pute blanche qui s'est fait buter. C'est forcément un Noir qui a fait le coup, c'est ça? ^a

Tyrell poussa un lourd soupir avant de prendre sa fourchette.

‘ Tu ne sais pas de quoi tu parles, dit-il.

- Ouais, t'as raison ^a, dit Cletus avec mépris.

Puis il fit signe à ses copains que c'était le moment de sortir. Et il marmonna entre ses dents des paroles dont Tyrell savait qu'elles étaient impossibles à répéter. Une voix en lui disait qu'il aurait dû se lever et avoir une explication avec Cletus. Mais le coeur n'y était pas.

‘ Je vais te tenir compagnie, dit Ella de sa voix douce. Je ne sais pas ce qu'il a dans la tête, ce gamin. Te parler sur ce ton. ^a

Juste comme elle allait s'asseoir à côté de lui, le téléphone sonna.

‘ Je réponds, dit-elle. Mange tranquillement. ^a

Tyrell sourit tristement à sa grand-mère avant de se mettre à dîner.

Il est ici même ^a, dit Ella, avant de tendre le combiné à

Tyrell en s'excusant : C'est pour le travail. ^a

Tyrell hocha la tête, avala ce qu'il avait dans la bouche, prit le téléphone.

Ouais. ^a

¿ l'autre bout de la ligne, Ken McCarthy semblait nerveux.

Sergent, dit-il. J'ai pensé qu'il fallait vous prévenir.

- Me prévenir de quoi? demanda Tyrell, perplexe.

- Le chef l'a encore relaché, dit Ken. J'ai amené Riley au poste, et avant que je puisse faire les papiers, le chef est sorti en disant qu'il allait s'en occuper. Dix minutes plus tard, je le voyais sortir.

- Putain de merde ^a, dit Tyrell. Puis en regardant Ella Excuse-moi, grand-mère. ^a

Il jeta sa serviette sur la table.

‘ Bon. J'y vais. ^a

‘ Prêchi-prêcha, ma chemise sur mon bras, mon chapeau sur ma tête, et je vous dis : salut grosse bête ^a, dit Dena, citant le livre d'enfant qu'elle avait d° lire deux fois avant de persuader Megan de prendre son bain.

Le visage sérieux, Megan plongeait ses deux bras potelés dans les bulles, provoquant une double explosion de mousse dans la salle de bains minuscule. Dena était accrou-pie, le visage rouge à cause de la chaleur régnant dans la pièce et de l'effort pour se pencher sur la baignoire dans son état. Elle repoussa ses cheveux en arrière d'un geste de l'avant-bras et sourit aux expériences de la fillette. Peter était venu frapper à sa porte parce que la jeune baby-sitter s'était décommandée au dernier moment. Dena avait rassuré le père aux abois en lui affirmant qu'elle serait heureuse de le dépanner pour les petites.

‘ Tu es prête à sortir de l'eau? ^a demanda-t-elle à Megan.

L'enfant secoua la tête et se remit à taper dans les bulles.

Dena hésita sur la façon de réagir au refus silencieux de la fillette.

‘ Bon, je crois qu'on a eu assez d'eau pour ce soir ^a, dit-elle en se relevant lourdement.

Elle prit une serviette rose qu'elle tendit à Megan. Cette dernière continua de jouer comme si elle n'avait rien entendu. Dena se sentait un peu désarmée devant ce petit visage fermé, lointain. que veut-elle? se demanda Dena.

Puis elle eut une illumination.

‘ Je connais deux chansons que je pourrais chanter à une petite fille sèche, en pyjama ^a, dit-elle.

Megan tendit deux petits bras gelés au-dessus des bulles.

‘ Deux chansons très, très jolies ^a, annonça-t-elle.

Lentement, comme si l'idée venait d'elle, l'enfant se mit à sortir de la baignoire.

Une seconde, dit Dena. On a oublié un petit coin. ^a

Elle fit tourner Megan, prête à essuyer la trace dans le bas du dos de l'enfant, avant de se rendre compte qu'il s'agissait en fait d'une tache de naissance en forme d'étoile.

Pour ne pas attirer l'attention sur son erreur, elle frotta néanmoins le dos de la fillette, qu'elle enveloppa ensuite dans la serviette. La chaleur de la petite, le parfum de ses cheveux mouillés et de la peau brillante étaient si touchants que Dena eut envie de la serrer dans ses bras. La fillette, comme si elle avait pressenti son intention, se figea et fit non de la tête.

Au même moment, la porte s'ouvrit brutalement sur Tory, qui resta plantée là, dans sa robe de chambre à fleurs, le visage crispé et blême.

Qu'est-ce qui se passe ? demanda Dena, aussitôt inquiète.

- J'ai entendu un bruit. Dehors, murmura-t-elle. Je crois qu'il y a quelqu'un. Je crois que j'ai vu une ombre, sur le côté de la maison. ^a

Dena sentit son coeur battre à tout rompre. Elle ne voulait pas que les petites lisent ses pensées.

Il n'y a pas d'ombres. C'est la nuit, grosse bête, dit-elle gentiment.

- J'en ai vu une. Je suis sûre.

- Est-ce que tu as regardé par la fenêtre ?

- J'avais trop peur ^a, dit Tory, les yeux écarquillés.

Aussitôt Megan se mit à pleurnicher.

«a suffit, dit Dena. Toutes les deux, calmez-vous. Je vais voir. Tory, tu veux bien aider Megan à se mettre en pyjama?

- Ne nous laissez pas ici toutes seules ^a, supplia Tory.

Dena soupira et vida la baignoire. ȧ la h,te, elle mit son pyjama à Megan.

ˆ Venez. Je vous emmène toutes les deux dans votre chambre. ^a

Les deux fillettes se cramponnèrent à Dena en sortant de la salle de bains. Tout à coup, la sonnette résonna, et elles sursautèrent toutes les trois. Megan se mit à pleurer.

ˆ Megan, arrête, demanda Dena.

- Et si c'était un monstre? dit Tory.

- Tory, cesse de la pousser.

- Mais j'ai peur, insista l'enfant. Il y a bien une dame qui s'est fait tuer, pas loin. Celle que tu connaissais. Suppose que ce soit le tueur.

- quelle imagination! ^a s'exclama Dena. Mais sa voix tremblait. Non, se dit-elle. Impossible que ce soit Brian. Le sergent Watkins lui avait promis qu'il serait arrêté. Et gardé

au moins une nuit. ˆ Je vais voir tout de suite.

- Ne nous laissez pas, supplia Tory.

- Alors, venez avec moi. ^a

La sonnette résonna de nouveau, avec plus d'insistance.

Tory regarda Dena, torturée par l'hésitation. Puis elle finit par accepter la proposition, car sa curiosité égalait sa peur.

ˆ D'accord ^a, dit-elle.

Dena et les fillettes sortirent dans le vestibule pour aller vers la porte, en traînant les pieds pour ce qui était des petites. Lorsqu'elles furent arrivées, les deux enfants se cachèrent derrière Dena, en guettant discrètement.

Dena mit la chaîne et entrouvrit la porte.

Sous la lumière du porche, Dena vit un homme qu'elle connaissait, mais qui n'était pas celui qui l'inquiétait.

‘ Ron, dit-elle.

- qui c'est? demanda Tory.

- «a va. C'est quelqu'un que je connais ^a, répondit Dena en caressant les cheveux mouillés de Megan. La petite était accrochée à sa jambe.

Dena ôta la chaîne et ouvrit grande la porte.

Éntrez ^a, dit-elle.

Ron avait le teint cireux et ses cheveux poivre et sel semblaient avoir blanchi en une nuit. Son pardessus était froissé et taché, sa cravate de travers.

‘ Je voulais vous parler, dit-il.

- Bien s°r, dit-elle aimablement, soulagée mais un peu surprise de le voir là. Les filles, allez dans votre chambre et prenez un livre. J'arrive tout de suite pour vous lire une histoire. Tout va bien. C'est... c'est un ami. ^a

Ron regarda les fillettes aux yeux écarquillés qui se tenaient derrière elle.

‘ qui est-ce? demanda-t-il.

- Je les garde pour la soirée. Tory, fais ce que j'ai dit.

Emmène Megan. ^a

Sans enthousiasme, la fillette obéit, non sans se retourner pour regarder cet homme qui entrait dans leur salon, s'asseyait sur leur canapé, et se tenait la tête entre les mains comme pour conjurer une douleur atroce.

Dena le contempla avec impuissance.

´ Puis-je faire quelque chose pour vous?

- Non, dit-il. Non. ^a

Dena vint s'asseoir délicatement près de lui et posa la main sur son bras.

´ Ron, vous devriez vous reposer. Vous venez de vivre des moments tellement durs.

- Je me reposerai quand je serai mort ^a, dit-il d'une voix monocorde.

Ces mots, qui indiquent habituellement que quelqu'un s'amuse trop pour songer à se reposer, prenaient dans sa bouche une sonorité de mauvais augure. Son désespoir était tangible.

´ Le docteur ne vous a pas donné quelque chose... des pilules pour vous soulager les nerfs? demanda-t-elle.

- Mes nerfs vont très bien ^a, dit-il. Puis il hocha la tête.

Non, rectifia-t-il, avant d'ajouter sur un ton plus tonique Non, la raison de ma visite est que... je pensais aux affaires du bébé. ^a

La pensée du bébé perdu arracha une grimace à Dena.

Mort dans le ventre de sa mère. C'était trop atroce.

Où? dit-elle.

- Je... je débarrasse la maison, vous savez. Pour la vendre. C'est ici que vous vivez? demanda-t-il.

- J'habite en haut. Je surveille simplement les enfants de mon voisin. ^a

Ron hocha la tête, comme s'il avait peine à comprendre, et contempla tristement l'appartement en partie délabré.

´ Vous disiez, à propos de la maison?

- Oui, je suis en train de la vider.

- C'est si rapide, dit Dena. Vous devriez peut-être attendre un peu.

- Attendre quoi? demanda-t-il. Au cas où elle reviendrait et se mettrait à chercher ses affaires? ^a

Sa voix était forte, aiguë. Dena secoua la tête.

Non. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

- Excusez-moi, bredouilla Ron. Je suis désolé.

- Vous... vous souffrez tellement en ce moment... Je pensais qu'il vaudrait peut-être mieux remettre à plus tard.

- Non. ^a Ron se leva et se mit à arpenter le petit salon.

Non. Je veux tout régler.

- Eh bien, que puis-je faire pour vous aider? demanda Dena en ouvrant ses deux mains.

- Elle avait tant d'affaires prêtes... pour le bébé. Dans la nursery. ^a

On avait l'impression qu'il se poignardait à chaque mot.

Comme si chaque syllabe émergeait d'un gémissement de douleur.

Je sais, dit Dena qui sentit les larmes lui monter aux yeux.

- Elle voudrait que vous les ayez, dit-il. Prenez-les. Utilisez-les pour votre bébé. ^a

L'idée qui lui vint à l'esprit, mais ne franchit pas ses lèvres, fut qu'elle allait quitter la ville et ne pourrait pas les emporter. Elle savait que Jennifer avait tout - les meubles, la literie, le tapis. Elle ne pourrait pas transporter autant de choses. Mais elle sut aussi, en le regardant, qu'elle ne pouvait pas le dire. Pas même y faire allusion. Il serait cruel - sans coeur - de refuser.

C'est vraiment gentil à vous, dit-elle.

- C'est ce qu'elle aurait voulu, insista-t-il. Je le sais. Je connaissais ma Jenn...^a

Objections et problèmes de logistique continuaient à l'assaillir, mais elle les réprima. Elle accepterait tout ce qu'il voudrait lui donner, et elle trouverait le moyen de le transporter. Elle n'allait pas lui poser de problème supplémentaire - lui demander comment elle allait emporter les affaires du bébé et où elle pourrait les entreposer. Elle résoudrait toutes ces questions. La chose importante, dans l'immédiat, c'était de dire oui, et d'exprimer sa gratitude.

Il en avait besoin. Ce n'était vraiment pas grand-chose.

Ce serait merveilleux, dit Dena en serrant ses deux mains entre les siennes. Je n'ai pratiquement rien pour mon bébé. Je serai très heureuse d'avoir tout cela.^a

Il ne sourit pas précisément, mais le nuage qui assombrissait son visage sembla s'éclaircir un peu, et une vague lueur de satisfaction parvint même à percer, l'espace d'une seconde, comme un rayon de soleil un jour maussade.

Vraiment? dit-il.

- Vous êtes tellement gentil d'avoir pensé à moi.

quand souhaiteriez-vous que je passe prendre les affaires ?

- Demain.^a

Si tôt? eut-elle envie de s'écrier. Accordez-vous le temps du chagrin. Mais elle vit qu'il était pressé, et s'interrogea sur la raison de cette hâte qui ne présageait rien de bon.

Ce sera parfait, Ron, dit-elle. Tout ce qui vous arrangera le mieux.

- Bien, dit-il, en se levant brusquement. Il faut que j'y aille.

- Mais vous venez juste d'arriver, dit-elle en l'accompagnant à la porte.

- Je ne peux pas rester. Je ne peux pas parler. Vous n'êtes pas en cause. Je ne peux parler avec personne. On se verra à la maison, dit-il.

- Vous n'avez pas besoin de parler. Laissez-moi vous tenir simplement compagnie ^a, dit-elle.

Elle le connaissait à peine, mais il était apparemment un homme très bien. Et sa douleur était tellement criante.

Non. Non, je ne peux pas ^a, dit-il.

Sa voix se brisa et il ouvrit la porte avant qu'elle ait le temps de le retenir.

Où allez-vous pour être si pressé? se demanda-t-elle. On avait l'impression qu'il essayait de tout régler au plus vite.

Comme pour être débarrassé. Il y avait dans son chagrin une urgence qui l'effraya. Il s'engouffra dans l'obscurité, tandis que Dena lui criait de prendre soin de lui.

LE CLAQUEMENT d'une portière de voiture réveilla Dena en sursaut et pendant quelques instants elle eut peur. Elle contempla le décor non familier, puis se rappela. Elle était chez Peter, elle gardait les petites.

Ensuite, elle consulta sa montre. C'était Peter. Forcément.

C'était l'heure où il était censé rentrer. En même temps qu'elle regardait la porte, elle entendit un bruit de clé dans la serrure. Et poussa un soupir de soulagement.

Elle ne se souvenait pas de s'être endormie. Elle avait essayé de lire, sans réussir à se concentrer. Elle se rappela avoir regretté que Peter n'ait pas la télévision, car elle aurait pu regarder un de ces vieux films des années quarante, avec des femmes en peignoir de satin et fourrure blanche, basculant leurs têtes permanentées en arrière et accueillant avec des rires cristallins les traits d'esprit d'hommes élégants, vêtus de queues-de-pie. Une petite échappatoire aux dures réalités de la vie. Le salon confortable semblait un peu abandonné. Partout autour d'elle il y avait des cartons empilés et

scellés, et beaucoup de tableaux avaient disparu des murs. Peter et ses filles s'apprêtaient à partir. ¿ la laisser seule.

Dena se frotta les yeux, et se mettait péniblement debout lorsque Peter ouvrit la porte et entra, laissant pénétrer un courant d'air froid.

´ Bonsoir ^a, dit-elle.

Peter sourit.

Íl fait froid, dehors, dit-il.

- C'est l'hiver qui arrive ^a, dit-elle.

Peter opina et se dirigea vers le placard pour ranger son manteau.

´ Tout va bien?

- Très bien, dit-elle.

- Les filles sont allées se coucher sans problème?

- Aucun. Enfin, à vrai dire, nous avons eu de la visite, ce soir, et elles ont eu un peu peur, mais ensuite, tout s'est très bien passé. ^a

Peter s'interrompit, le portemanteau dans la main.

Ún visiteur? Ce n'était pas... ^a

Dena s'empessa de le rassurer.

Ć'était Ron. Le mari de mon amie assassinée.

- Oh? fit-il, en installant soigneusement son manteau sur le cintre avant de le ranger dans le placard. que voulait-il donc?

- Il voulait que je prenne les choses que Jennifer avait achetées pour le bébé. ^a

Peter ferma la porte du placard et se dirigea vers le réfrigérateur. Il l'ouvrit,

regarda à l'intérieur, sortit une bouteille de jus de fruits.

C'est morbide, dit-il.

- Il ne l'a pas fait dans cet esprit. C'est très dur, pour lui, dit-elle loyalement. Je suis certaine que si quelqu'un peut comprendre, c'est bien vous.

- Moi? dit Peter, surpris. qu'est-ce que j'en saurais?

- Vous avez dû vous occuper des affaires de votre femme, après sa mort. Je suis certaine que cela n'a pas été

un moment facile. ^a

Peter se servit un verre et rangea la bouteille de jus de fruits.

Une chose qui devait être faite, rien de plus, dit-il sèchement.

- Je suis désolée, Peter, dit-elle. Je ne voulais pas vous rappeler...

- Pas du tout ^a, dit-il. Avec un grand sourire, que Dena trouva un peu forcé. C'était il y a longtemps. Le temps panser toutes les blessures. ^a

Dena médita ces paroles.

´ Bon, je ferais bien de monter, dit-elle.

- J'ai été inquiet quand vous avez parlé d'une visite, relança-t-il. J'ai pensé à Brian.

- Non, dit Dena en secouant la tête. Je n'ai pas eu le temps de vous en parler avant. Mais j'ai obtenu une mesure judiciaire contre Brian. Il n'est pas autorisé à s'approcher de moi.

- Excellent, se gaussa Peter. Comme si cela allait l'arrêter.

- Il fallait bien que je fasse quelque chose, se défendit Dena.

- Vous ne savez pas qu'on ne peut pas faire confiance à la justice? dit-il. Il ne s'agit que d'un bout de papier. qui ne servira à rien s'il décide de s'en prendre à vous.

- Et alors? Vous suggérez quelle solution? demanda-t-elle avec une pointe d'agacement.

- Achetez une arme, dit-il. La prochaine fois qu'il vient vous importuner, vous vous en servez.

- Oh, pour l'amour du ciel, Peter! Je ne peux pas faire une chose pareille. Je représenterais plus de danger pour moi-même que pour lui. ^a

Une arme. La seule idée la faisait trembler.

Alors partez d'ici. ...loignez-vous de lui. Allez aussi loin que possible.

- Croyez bien que je le voudrais. Je ne peux pas partir, protesta-t-elle. Le chef de police m'interdit de quitter la ville tant que le meurtrier de Jennifer n'aura pas été appréhendé.^a

Peter hocha une nouvelle fois la tête.

Catch-22. La police refuse de vous laisser partir, et ils sont incapables de vous protéger pendant le temps que vous restez. Parfait.

- Ne dites pas cela. Vous me faites peur.

- Je ne fais qu'énoncer des réalités. Vous vous en remettez au système judiciaire. Mais il n'y a pas de justice. Il y a des honoraires d'avocats, des fonctionnaires vendus, et de la corruption. Ils veulent vous faire croire que vos droits sont garantis. que la loi est de votre côté. Ce n'est tout simplement pas vrai. Vous devez vous protéger vous-même.

Vous et votre enfant.

- Je fais ce que je peux pour me protéger^a, dit-elle avec irritation.

Peter haussa les épaules.

Il est bien imprudent de penser que sous prétexte que le pouvoir judiciaire a émis un bout de papier, tout ira très bien.

- Vous êtes d'un cynisme abominable^a, riposta-t-elle.

Peter hésita.

Il faut que vous me pardonniez. Ma mère était avocate.

Si je suis cynique, c'est pour l'avoir vue opérer. C'était quelqu'un de... sans scrupules.

- Je suis désolée que vous voyiez les choses de cette façon. Moi, je me sens rassurée maintenant que c'est fait.^a

Il parut sur le point de répondre, mais se ravisa.

‘ Bon, dit-il. Il est tard. Laissez-moi vous raccompagner là-haut.

- Je n'ai pas besoin qu'on me raccompagne, dit-elle. Je suis parfaitement capable de monter seule cet escalier. ^a

Peter leva un sourcil en la regardant.

‘Ne vous vengez pas sur moi, dit-il.

- Me venger de quoi?

- Du fait que le système ne fonctionne pas. ^a

Il quitta la partie cuisine en contournant le plan de travail. Il portait toujours le costume de coupe européenne qui constituait sa tenue de travail, ses cheveux et sa barbe étaient taillés avec soin et classe, et il ressemblait à une gra-vure de mode de Gentleman's quarterly.

‘ que cela vous plaise ou pas, dit-il, je vous raccompagne à votre porte. Je suis vieux jeu.

- Un anarchiste vieux jeu, se moqua-t-elle.

- Un réaliste. Mais vous n'êtes pas obligée de me croire sur parole. Attendez de voir combien de temps ce papier officiel va le tenir à distance.

- Est-ce que vous espérez avoir raison? demanda-t-elle un peu froidement.

- J'ai raison ^a, dit-il.

Des guirlandes en papier pendaient encore du plafonnier de la salle à manger et la table était jonchée de confettis. La moitié d'un gâteau au chocolat se trouvait sous une cloche en verre, sur la desserte. La fille de Lou Potter, Kim, une petite blonde costarde au visage criblé de taches de rousseur, était en train de plier les papiers cadeaux qu'elle entassait ensuite dans un sac, pour une réutilisation future.

Son fils de treize ans, Jeff, fit entrer Tyrell dans la pièce où

sa mère essayait de faire un peu de rangement après l'anniversaire de sa petite soeur.

« Tiens, maman, regarde qui j'ai trouvé en train de rôder autour de la maison », dit Jeff.

Tyrell flanqua une légère bourrade au gamin.

« Bonjour, Kim, dit-il. Où est la reine de la fête? »

En riant, Kim repoussa ses cheveux sur son front.

« Elle fait ses devoirs. Anniversaire ou pas, l'école, c'est du sérieux. qu'est-ce qui vous amène? »

- J'étais à côté, au poste. On m'a dit que Lou était rentré chez lui. »

Kim se rembrunit.

« Est-ce que ça peut attendre? demanda-t-elle. Il est horriblement fatigué. Il y a eu l'enterrement, la fête de cet après-midi, et ensuite il a dû retourner au travail. Une histoire avec Brian. Je suis vraiment inquiète pour sa santé. »

Tyrell regarda Kim avec curiosité. C'était quelqu'un de parfaitement gentil, depuis toujours. Il se demanda si elle ne pourrait pas l'aider à comprendre.

« Kim, dit-il. Lou... votre père et le père de Brian Riley étaient de grands amis, je crois. »

Kim sourit en enroulant un large ruban rose autour de ses doigts.

Ils le sont encore. Ils se connaissent depuis toujours.

Nos mères aussi étaient des amies. Nous avons longtemps formé une grande famille heureuse. Jusqu'à ce que Janine... la mère de Brian...

- Ils sont divorcés, n'est-ce pas? demanda Tyrell.

- Eh bien, oui, dit Kim. Elle est partie quand Brian avait neuf ou dix ans. Elle a déménagé. En Californie. Brian a fait la navette entre les deux. Je ne connais pas les raisons de cette rupture. Matt Riley n'a jamais été un homme très facile. Il était très exigeant. Mais c'est bien triste. Un dur moment pour Brian.

- Votre père semble très attaché à Brian.

- Je crois qu'il a toujours eu pitié de lui, dit Kim. C'est un tendre. Vous le connaissez.

- Oui, je sais, dit Tyrell. Il est derrière? ^a

Après la mort de sa belle-mère, le mari de Kim avait aménagé un petit appartement pour son beau-père au-dessus de leur double garage. Cet arrangement semblait fonctionner à la satisfaction générale.

Kim hocha affirmativement la tête.

ˆ Mais je vous en prie, Tyrell, laissez-le se reposer, dit-elle.

Depuis la mort de maman, je ne peux pas obtenir qu'il se ménage. Si cela pouvait attendre demain...

- Je ne le pense pas, dit Tyrell.

- Alors, allez-y. Vous connaissez le chemin. ^a

Tyrell sortit de la maison par la cuisine et se dirigea vers le garage. Il monta les marches et frappa à la porte. Lou lui cria d'entrer et Tyrell ouvrit la porte.

L'appartement était douillet, et largement assez grand pour une personne seule. Il y avait une chambre, une kit-chenette et une petite salle de séjour. Devant le téléviseur se trouvait un gros fauteuil recouvert d'un tissu grège pelucheux. Il portait les marques du temps, à la différence de son jumeau, recouvert dans le même tissu, qui paraissait n'avoir jamais servi.

Lou, qui était déjà en pyjama, peignoir et pantoufles, était en train d'apporter un whisky pour le poser sur sa petite table basse, lorsque Tyrell fit irruption.

Les rayonnages de la bibliothèque ne contenaient que très peu de livres, mais une grande quantité de photos de toutes les tailles comblaient les vides.

Salut, Tyrell, dit Lou en levant son verre. Vous m'avez pris en flagrant délit. Je vous en sers un? ^a

Tyrell déclina.

Asseyez-vous ^a, dit Lou en montrant le fauteuil comme neuf.

Tyrell hésita et finit par poser une fesse au bord du coussin pendant que Lou s'installait confortablement. Comme l'avait dit Kim, il avait l'air fatigué. Les cernes sous ses yeux étaient plus sombres que d'habitude, et son teint avait pratiquement la couleur du tissu du fauteuil.

Qu'est-ce qui se passe-t-il ?

- Lou, dit Tyrell. Je suis venu à propos du fils Riley. ^a

Lou posa son verre sur une serviette en papier pliée en quatre.

Quel sujet?

- J'ai chargé Ken de l'arrêter et de le mettre en garde à vue, et Ken m'a dit que vous l'aviez laissé partir ce soir. ^a

Lou eut un geste las de sa grosse main.

C'est la même sérénade qui continue. Cette femme est une hystérique, Tyrell. ^a

Tyrell se pencha en avant et tenta de capter le regard du chef, mais Lou se déroba et prit le programme de télé qu'il consulta.

Lou, il l'a suivie au cimetière. Il a crevé une roue de sa voiture. Il était en train de la poursuivre quand elle a été

repérée par deux types travaillant là-bas.

- querelle d'amoureux, s'entêta Lou. qui a décrété

que nous étions censés nous mêler des disputes privées entre un homme et une femme ?

- La juge Hobart a pris une mesure de restriction contre lui cet après-midi.

- Et alors, que voulez-vous que je vous dise? Vous savez comme moi qu'elle fait partie de ces cinglées de féministes acharnées. Tyrell, pourquoi perdez-vous votre temps sur cette affaire? Nous avons un meurtrier à coincer.

- Oui, et il se pourrait que Brian soit l'homme que nous cherchons ^a, répliqua sèchement Tyrell.

Lou lui adressa un regard courroucé.

Ce n'est pas vrai ^a, dit-il.

Tyrell, qui tenait sa casquette dans ses mains, se mit à tripoter la visière de ses longs doigts.

‘ Lou, dit-il. J'essaie de comprendre. Je ne vous ai jamais vu ignorer délibérément la loi. Vous vous efforcez toujours de traiter tout le monde de façon égalitaire. C'est une des raisons qui m'ont donné envie de travailler avec vous.

- Merci, dit Lou. J'essaye.

- Mais vous ne voulez plus rien voir quand il s'agit de Riley. C'est la deuxième fois que vous le rel,chez en lui donnant une simple tape sur la main. ^a

Lou soupira.

‘ Je sais que je lui accorde peut-être un petit traitement de faveur. Il faut que vous compreniez, Tyrell. Non seulement il est... le fils de mon meilleur ami, mais Brian n'a pas eu la vie facile. Ses parents... il lui est arrivé des tas de choses horribles, sans qu'il y soit pour quoi que ce soit. Ses parents ont fini par se détester. Je crains que son père ne se soit parfois vengé sur lui. Sa mère

était une... une femme de caractère. Très belle, mais pas toujours... elle pouvait être cruelle. Je veux dire par là que lorsqu'elle voulait quelque chose, elle le voulait vraiment, et tant pis si les autres en souffraient. Et Brian a été la victime...

- Chef, j'ai une mère droguée qui nous a abandonnés, mon frère et moi, pratiquement à notre naissance. Cela ne me donne pas le droit d'enfreindre la loi.

- Oui, mais vous avez eu Reggie et Ella pour vous aimer et vous donner le bon exemple. Brian n'a pas eu cela. Il a parfois un peu de mal à savoir se comporter avec les femmes...

- Un peu de mal? Sommes-nous en train d'envisager de laisser s'en tirer un homme qui a commis un meurtre?

Vous avez dit que vous l'aviez interrogé. A-t-il vraiment un alibi pour le moment où Jennifer Hubbell a été assassinée? ^a

Lou le fusilla du regard, blessé.

Vous me décevez, Tyrell. Je croyais en vous. Je vous ai donné des chances que d'autres ne vous auraient peut-être pas données. Vous n'avez jamais eu de raisons de douter de moi. ^a

Le téléphone sonna et Lou décrocha.

Excusez-moi ^a, dit-il avec une politesse excessive.

Tyrell fuit le regard désabusé du chef. Lou avait effectivement été son mentor. Il détestait en être arrivé là. Ses yeux s'arrêtèrent sur les nombreuses photos exposées sur les étagères. Il reconnut beaucoup des personnes ainsi représentées. Kim et son mari, le jour de leur mariage.

Hattie et Lou, souriants, la tête inclinée pareillement. Des clichés sépia de personnages victoriens. Des photos d'école des enfants, sourire édenté sur fond bleu océan. Et là, un homme au beau visage assombri par un chapeau de cow-boy. Tyrell crut d'abord qu'il s'agissait de Brian Riley. Puis, en y

regardant de plus près, il se rendit compte que ce ne pouvait être que Matt Riley. Il était debout, auprès d'une belle femme brune aux cheveux longs, qui portait un bébé

dans ses bras. Brian et sa mère. Sur la photo, Matthew était à côté d'eux, mais en retrait. La femme semblait tenir le bébé à distance de lui, tandis que Matthew fixait l'objectif, sans sourire. Il fallait effectivement que ce soit un ami très proche, songea Tyrell, pour que sa photo soit parmi les photos de famille.

Lou raccrocha avec un soupir.

‘ Des amis de la morte, dit-il. Ils veulent me parler de quelque chose avant leur départ, demain matin. ^a

Tyrell se leva.

‘ Lou, dit-il. Je vais aller porter l'ordre de restriction au fils Riley. Ensuite, on applique la loi à la lettre. La juge a exposé ses droits à Miss Russell. ¿ présent, vous savez qu'il ne peut pas l'approcher, ni la harceler d'aucune façon, sinon, nous devons l'arrêter. On ne peut plus faire de conneries maintenant, si on ne veut pas avoir la juge sur le dos.

- Ne m'expliquez pas comment je dois faire mon travail ^a, grommela Lou.

Tyrell faillit dire que quelqu'un devait bien s'en charger, mais il tint sa langue.

Vibes était le nom du bar, en ville, où Tyrell avait été

dirigé par une aide-soignante de la maison de santé. Il avait cherché Brian en vain, d'abord à la ferme, puis à la maison de santé, mais avait fini par tomber sur une fille en robe turquoise à motif sous-marin imprimé, avec poissons et corail. L'aide-soignante était jeune, une petite vingtaine d'années, et elle avait expliqué que c'était son endroit préféré pour aller prendre un verre après le travail. Elle y avait souvent vu Brian Riley. Tyrell la remercia et partit à l'endroit indiqué.

quand il ouvrit la porte, la fraîcheur de l'air se transforma en pesanteur à

cause de la fumée. Le bruit venant de l'orchestre, au fond, était la musique d'un groupe de jeunes Blancs maigres et tatoués, tous habillés en noir. Le bar était bondé de clients qui tous riaient, parlaient fort et buvaient sec.

Tyrell sentit plusieurs regards se braquer sur lui quand il entra. Il entendit le vacarme des conversations faiblir un peu au fur et à mesure que les gens se rendaient compte de sa présence. Il ne savait pas s'il devait attribuer cette réaction au fait qu'il était noir ou à sa qualité de flic. Son sentiment était que sa présence aurait suscité le silence de toute façon. Il n'y avait aucun autre visage noir dans la foule des clients, et pourquoi laisser à ces péquenots avinés le loisir d'imaginer qu'il était là pour s'intéresser à leurs femmes?

Tyrell toussa, asphyxié par le nuage de fumée. Il se fraya un chemin vers le bar, soutenant tous les regards qui se tournaient dans sa direction, avec un brin d'indéchiffrable défi. Jusque-là, pas de trace de Brian. Il trouva une brèche dans la cohue des corps et se pencha vers le barman. Il dut hurler pour se faire entendre dans le vacarme.

Le barman, comme il sied à quelqu'un qui vend de l'alcool sans vérifier la date de naissance du client, se pencha à son tour, avec un visage serviable et solennel.

‘ Brian Riley? ’ a cria Tyrell.

Il n'eut pas à répéter. Le barman scruta la salle à travers la foule et désigna l'espace tout au fond, devant l'orchestre.

Tyrell le remercia et l'autre hocha simplement la tête. Il fallut de nouveau se frayer un chemin à travers la foule joyeuse, en essayant d'éviter les brûlures de cigarette dues aux gestes de bras emphatiques de fumeurs en grande conversation. Le niveau de décibels avait retrouvé son taux élevé.

Une fois dépassé le bar proprement dit, il fut facile de scruter l'espace limité et compact occupé par les tables, et Tyrell n'eut aucun mal à repérer son homme. Brian était attablé avec quatre autres personnes, dont deux jeunes femmes en débardeur portant plusieurs boucles d'oreilles.

La table était encombrée de verres et de bouteilles de bière plus ou moins

vides. Tyrell resta planté là, en attente, et Brian leva les yeux comme s'il sentait le regard du policier posé sur lui.

Sa première réaction spontanée fut l'inquiétude, qu'il eut tôt fait de masquer derrière un large sourire triomphant.

ˆ Tyrell ! s'écria-t-il. Mon vieux pote! ^a

Il se leva partiellement et désigna le flic aux autres personnes présentes à sa table. Lesquelles tournèrent la tête et posèrent sur Tyrell un regard teinté de méfiance et de suspicion, sans se soucier d'amabilité. Mineurs, soup-

çonna Tyrell, mais dans l'immédiat il avait d'autres préoccupations.

Il avança péniblement jusqu'à la table, et ignora la main que lui tendit amicalement Brian pour le saluer. En revanche, il lui colla le papier dans la paume.

Brian, qui avait du mal à accommoder, fronça le nez et regarda le policier avec innocence.

C'est quoi, ce truc?

- Un ordre de restriction ^a, dit Tyrell.

Brian eut un hochement de tête impuissant pour indiquer qu'il n'avait pas compris.

Tyrell fit un signe en direction de la porte. Brian froissa la feuille de papier dans son poing et suivit le policier dehors. Lorsqu'ils furent sur le trottoir, la nuit parut d'un seul coup silencieuse et claire. Les étoiles clignotaient au-dessus de la rue principale, et le bruit du bar devint vague et lointain.

Brian frissonna.

ˆ Putain, mec, on se gèle, ici. ^a

Tyrell sentit chez son interlocuteur un désir de se montrer amical, intime. Il n'était pas d'humeur à donner dans l'amitié. Pas cette fois.

C'est un ordre temporaire de restriction prononcé à

ton encontre, Boots, dit-il, l'utilisation de ce surnom étant la seule concession faite à la familiarité. Il a été rendu par la juge Hobart dans la soirée. ^a

Brian regarda la boule de papier dans sa main. Puis il la rendit de force à Tyrell.

ˆ Je n'ai pas besoin de ce truc ^a, dit-il.

Tyrell retira promptement sa main.

Cela signifie que tu ne dois pas t'approcher de Miss Russell, ni la harceler d'aucune façon, ou je te flanque au trou. ^a

Brian le regarda, toute affabilité maintenant disparue de son visage. Ses yeux brillaient dans le noir. Il ne dit rien.

ˆ Je sais que le chef t'a encore sauvé la mise ce soir, mais maintenant c'est terminé. Est-ce que tu comprends ce que je suis en train de te dire? demanda Tyrell. Tu ne l'approches pas. Pas à moins de cent mètres. C'est clair? ^a

Riley opina.

ˆ La salope, marmonna-t-il.

- Comment? ^a demanda Tyrell.

Brian ne répondit pas.

ˆ Tes ennuis ne font que commencer, mon pote. Tiens-toi à distance d'elle. ^a

Brian regarda le papier, puis le flic, avec une froideur totale.

Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais rejoindre mes amis à l'intérieur. Le climat ne me convient pas, ici. ^a

Tyrell eut un haussement d'épaules, comme pour indiquer que peu lui importait.

Il s'agit d'un arrêté de justice, dit-il. Fais attention o

tu mets les pieds.

- J'aurais dû laisser ces types te faire la peau ^a, l,cha Brian avec amertume.

Tyrell ne releva pas, tout en sachant à quoi Brian faisait allusion.

Je t'ai à l'oeil ^a, dit-il.

Lou Potter gara sa voiture de police sur l'un des emplacements payants, devant l'hôtel Endicott, bien content de ne pas avoir à marcher beaucoup par cette matinée pluvieuse et éventée. En son temps, l'Endicott avait été un hôtel de prestige, situé au beau milieu de la rue principale de Monroe. Grâce à la diligence de Jake Smith, il restait un établissement de qualité, à défaut d'être branché. La salle de restaurant continuait de servir des côtelettes de porc, du poulet frit et de la côte de boeuf, comme elle l'avait toujours fait. Et le matin, on pouvait y déguster un petit déjeuner digne d'un appétit paysan.

Saucisses et croquettes de porc et maïs, oeufs, pancakes et pommes en beignets. Lou savait qu'il n'était pas censé adopter ce genre d'alimentation - son médecin le sermonnait régulièrement au sujet de son angine de poitrine et de ses résultats d'analyses. Mais ce matin, il envisageait de faire éventuellement une étape par la salle à

manger pour se restaurer, en sortant de son entretien avec Miss Mallory. Elle et son petit ami prenaient un vol matinal et elle souhaitait lui parler avant que la limousine de l'aéroport ne passe les chercher. Il avait été obligé de sauter le petit déjeuner à la maison pour être là de bonne heure.

Lou monta les marches de marbre et ouvrit la grande porte d'acajou sculpté donnant sur la réception. Le vestibule du Endicott était le genre d'endroit où l'on avait envie de s'installer et de ne plus bouger. Il comprenait plusieurs groupes de fauteuils et vis-à-vis en velours passé, éclairés par des lampadaires anciens aux abat-jour de soie. Les décors floraux, sur les nombreux guéridons, étaient sophistiqués et composés de fleurs en soie. Il y avait une grande cheminée, mais le feu n'était pas allumé comme de coutume. Lou y vit un signe plutôt triste. La preuve que Jake Smith avait la tête ailleurs

et moins de coeur à l'ouvrage depuis la mort de sa fille. Lou était en train de se demander quel fauteuil choisir lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit, et Laura Mallory fit son apparition, suivie de son petit ami à lunettes et calvitie naissante. Elle salua Lou et eut un regard inquiet en inspectant la pièce.

´ Vos bagages sont derrière le comptoir, dit l'employé qui venait d'émerger de derrière. Ils vous attendent.

- Oh, très bien ^a, dit Laura.

Bien qu'il fasse chaud dans la pièce, Laura serra frileusement son manteau sur elle et désigna un canapé or, tout proche. Lou, qui détestait s'asseoir dans un canapé, s'installa dans un fauteuil en brocart, juste en face. Le couple prit place sur le canapé, côte à côte et la main dans la main.

Ils paraissaient tous deux très fatigués.

Áinsi, vous partez ce matin ^a, dit Lou, les mains posées sur ses cuisses.

Skip confirma.

´ Provisoirement. Nous reviendrons chercher Ron lorsque vous déciderez qu'il peut partir. ^a

Lou perçut la critique et l'incrédulité implicites. ...videmment, ces gens avaient peine à croire que leur ami était un assassin. C'était un signe positif quant à leur loyauté en tant qu'amis et à la capacité de Ron à susciter pareille loyauté, mais les prisons étaient pleines de gens dotés d'amis et de familles fidèles.

Ést-ce qu'il va habiter chez vous? ^a demanda Lou, comme s'il était prêt à autoriser le départ de Ron. Il n'avait aucune envie de les peiner ni de les contredire.

Laura répondit par un hochement de tête affirmatif.

´ Pendant un certain temps, dit-elle. Notre maison est assez grande pour qu'on ne soit pas les uns sur les autres.

Cette solution lui permettra de réfléchir à ce qu'il veut faire ensuite. Son ancien patron ne demande qu'à le reprendre.

- Eh bien, c'est une bonne chose, dit Lou. Il semble avoir beaucoup d'amis.

- C'est un homme formidable ^a, dit Laura.

Lou soupira. Dans ce genre d'affaires domestiques, on avait rarement affaire à un méchant d'un côté et un gentil de l'autre. Mais généralement à des personnes sachant sur quel bouton appuyer pour faire sortir l'autre de ses gonds.

Et puis un jour, il y en a un qui craque, qui devient fou furieux, et c'est la violence. Une violence qui n'atteint habituellement pas ces sommets, mais cela arrive.

Il ne méritait pas cela, poursuivit Laura. Enfin, personne ne mérite cela. Mais on se demande toujours: pourquoi moi? Une de ces questions auxquelles il n'existe pas de réponse. Il faut ensuite trouver la force de continuer.

- C'est vrai ^a, dit Lou.

Pendant une minute s'installa un silence gêné.

« Quelle heure est votre avion? demanda Lou. Je ne voudrais pas vous retarder. Vous disiez au téléphone vous être souvenue de quelque chose. ^a

Laura se pencha en avant et se tordit nerveusement les mains.

« Je ne prétends pas savoir ce qui est arrivé, dit-elle.

- Je comprends bien, dit Lou.

- Bon, alors je réfléchissais à ce que vous m'avez demandé. Si Jennifer m'aurait confié quelque chose...

- Et... la poussa-t-il.

- Eh bien, vous savez que Jennifer et moi étions amies depuis environ cinq

ans. Des amies très proches. Mais je ne la connaissais pas à l'époque où... à l'époque où sa soeur est morte. ^a

Elle se mordit les lèvres en fixant l'âtre sombre.

Oh la la, pensa Lou. Où est-ce que l'on va?

Laura se redressa sur le canapé et remit sa main dans celle de Skip.

Après l'enterrement, je me suis endormie un peu pendant que Skip me faisait la lecture... ^a

Un rêve. Super. Exactement ce dont j'ai besoin. Pas vraiment son genre de se fier aux rêves, prémonitions et autres présages. Il avait espéré une information tangible.

Et à mon réveil, je me suis souvenue d'une chose. ^a

Lou reprit un intérêt prudent.

Une chose qui s'est vraiment passée? ^a dit-il pour être sûr.

Laura fit oui de la tête mais précisa : 'Je n'ai jamais vu ces lettres, comprenez-vous. C'est pourquoi je n'y ai pas pensé immédiatement.

- quelles lettres? demanda Lou, sur ses gardes.

- Eh bien, après que sa soeur où... après le décès de sa soeur, la famille a été persuadée que ce Brian Riley était responsable.

- Il n'y a jamais eu de preuve contre lui, insista encore Lou. Je me demande combien de fois il faudra que je vous répète à tous que...

- Je ne suis pas en train de dire... ^a Laura se ressaisit et recommença. ' Vous m'avez interrogée sur d'éventuels ennemis que Jennifer aurait pu avoir. On peut avoir un ennemi qu'on ne connaît même pas.

- J'imagine, dit Lou, d'un air sombre.

- Jennifer essayait de trouver un indice prouvant que Brian Riley avait tué sa soeur. Elle a parlé au médecin ayant examiné le corps, à des gens qui connaissaient Brian...

- Elle s'est adressée à moi, dit Lou, irrité, et je lui ai dit ce que je vous dis à présent...

- Je sais, je sais, dit Laura. Je parle des lettres. Peu de temps après son arrivée ici, quand elle est revenue pour tenter de recueillir des informations, elle a reçu plusieurs lettres. Des lettres anonymes.

- Oh? dit Lou.

- Comme je vous l'ai dit, nous nous sommes connues après, et je n'ai donc jamais vu ces lettres. Mais je me souviens qu'elle m'en a parlé. En gros, il s'agissait de menaces.

On lui demandait de cesser de s'impliquer personnellement, de rester en dehors de cette affaire, sinon, etc. Ce genre de choses. Je ne me souviens pas des mots précis.

- Avait-elle... une idée de l'identité de l'expéditeur?

demanda Lou.

- Oh, elle a évidemment pensé à Brian.

- ...videmment.

- Mais ce n'était pas lui. Je ne me souviens pas de ce qui les a amenés à cette conclusion. Attendez, je sais. Les lettres portaient le cachet de la poste d'ici, alors que Brian était parti après la mort de Tanya. Je crois qu'il est allé en Californie. Bref, elle était certaine que ce n'était pas lui.

Mais elle se demandait qui, alors. Au bout d'un moment, je suppose qu'elle a cessé de s'interroger. Elle ne pouvait rien faire.

- Très intéressant, dit Lou. Mais je ne vois pas le lien avec ce qui nous occupe maintenant...

- Mais, vous vous demandiez si elle avait des ennemis.

Je dirais qu'elle avait au moins un ennemi dans cette ville.

Pas vous ? ^a

Lou sembla dubitatif.

C'est possible ^a, dit-il.

Un avertisseur retentit dehors. Laura et Skip échangèrent un regard.

´ Je vais voir ^a, dit-il.

Il se leva, se dirigea vers la porte et regarda dans la rue. Puis il fit un signe de tête affirmatif et revint vers la réception.

´ La navette de l'aéroport, s'excusa-t-elle.

- Vous disiez? demanda Lou.

- Eh bien, cela m'a fait réfléchir. Si elle avait gardé ces lettres, vos services pourraient peut-être identifier l'expéditeur. Grâce à des empreintes, ou autre. Je crois qu'on peut maintenant retrouver l'expéditeur grâce à un test ADN de la salive sur l'enveloppe. Elles sont peut-être encore dans ses affaires. Je n'ai pas voulu embêter Ron avec ça avant de vous en avoir parlé. ^a

Lou opina lentement, en évitant son regard.

Chérie ^a, appela Skip depuis la porte.

Laura se leva.

´ Je ne sais pas si cela peut aider, mais j'ai pensé que ce pourrait être important. Je suis désolée de devoir partir rapidement... ^a

Se levant à son tour, Lou dit: ´ Je vous en prie. Merci de m'avoir parlé. Je vais m'occuper de faire faire les investigations. ^a

Il les regarda prendre leurs bagages, descendre rapidement les marches, s'engouffrer dans l'estafette. Il leur adressa un salut et vit leurs mains, comme des papillons blancs derrière la vitre teintée, lui rendre son salut.

Installez-vous Oÿ vous voulez ^a, dit l'hôtesse en montrant la salle rose à moitié vide, avec ses miroirs et ses nappes tristes. Lou avança jusqu'à une table proche et s'assit. Une jeune fille en chemisier blanc, jupe grise, et queue-de-cheval, s'approcha et opposa son sourire radieux à ce visage blême.

Café? ^a gazouilla-t-elle.

Lou accepta et elle remplit sa tasse.

'Je reviens tout de suite ^a, dit-elle.

Lou appuya ses avant-bras sur la table et porta la tasse à

ses lèvres. Elle tremblait entre ses mains. Brian, pensa-t-il.

Il avala une gorgée et le café lui arriva dans l'estomac comme une charge de dynamite, qui reflua en lui br°lant l'oesophage. Il essaya de forcer l'éruçtation pour se débarrasser de la br°lure, mais en vain. Il chercha au fond de sa poche une pastille digestive qu'il mit dans sa bouche. Son cerveau était dans le même état d'ébullition que son estomac. Tanya Smith était morte depuis si longtemps. Un de ces événements qui bouleversent les gens sur le moment, avant de s'estomper.

Une sueur inonda son front et il s'épongea dans la grande serviette de fil. Lou ne comprendrait jamais, aussi longtemps qu'il vivrait, pourquoi Jennifer avait toujours refusé de l,cher. Tous les jours, des gens glissent dans leur baignoire. Elle semblait incapable d'admettre ce fait, quand bien même on le lui répétait des centaines de fois. Elle était résolue à tout faire pour ruiner la vie de Brian avec ses soup-

çons. Inconsciente de la détresse qu'elle créait en s'entêtant comme elle le faisait. Et maintenant que Jennifer était morte, de nouveau des gens essayaient de faire porter le chapeau à Brian. Une histoire apparemment sans fin.

Si seulement Brian n'avait pas agi de façon aussi inconsidérée ces derniers temps. Au mépris des mises en garde de Lou. En continuant de poursuivre Dena Russell. Il ne semblait pas comprendre que sa marge de manoeuvre était limitée. On ne pouvait pas tout passer à la trappe. Couvrir.

Même quand on savait que l'on agissait comme on devait.

Au mieux des intérêts de tout le monde. Pourtant, en même temps qu'il se tenait ce raisonnement, lui revint en mémoire sa conversation avec Laura et Skip, quelques minutes plus tôt. Elle avait dit que Ron était un homme formidable, et Lou s'était dit qu'il est difficile de croire que ceux que l'on aime sont capables du pire. Comme pour Brian...

Non, se dit-il encore une fois, en se frottant inconsciemment le ventre, dans l'attente des effets bénéfiques du comprimé. C'était impossible. Le comportement de Brian était... problématique, pas dangereux. Les hommes qui harcèlent leur épouse ou leur petite amie ne sont pas des tueurs. En général. C'est une chose que les hommes savent à propos de la gent masculine. Il n'est pas nécessaire de l'expliquer à tout le monde. Un homme susceptible d'em-portements envers une femme n'est pas un meurtrier potentiel.

Non, c'est impossible, tenta-t-il de se répéter.

Sauf que c'était évidemment possible. Lou n'était pas un imbécile. Il savait que ce genre de choses arrivait. C'est seulement qu'il était allé déjà très loin pour protéger Brian.

Les gens commençaient à se poser des questions sur ses motivations, et il ne pouvait pas les laisser découvrir. Même Tyrell, à qui il avait fait confiance, qu'il avait pris sous son aile, doutait à présent de lui. Et puis, que se passerait-il si ces amis de Jennifer continuaient de s'en mêler et arrivaient à leurs fins? Exhumaient ces vieilles lettres? Si tout commençait à sortir au grand jour?

Une douleur brôla l'intérieur de la poitrine de Lou, comme un fer rouge. La fille à queue-de-cheval arrivait à sa table, avec un carnet et un crayon. En voyant cet homme au teint gris se tenir la poitrine, elle perdit son sourire.

‘quelque chose ne va pas, monsieur?’^a demanda-t-elle avec une légère pointe d’inquiétude dans la voix.

Lou la regarda d'un oeil vide.

‘Je crois que j'ai besoin d'un docteur,’ murmura-t-il.

- Tout de suite^a, dit-elle. Puis elle se retourna et cria le nom de l'hôtesse d'une voix stridente.

Lou regarda sa tasse de café sans la voir. Il voyait Brian, tout innocence, qui lui souriait. Une pince en fer lui fouillait la poitrine et lui écrasait le coeur. Autour de lui, il entendait des chuchotements inquiets, des gens qui reculaient leur chaise et se levaient pour voir. Il aurait voulu leur dire de se rasseoir et de cesser de le dévisager, mais toute son énergie était maintenant centrée sur ce trou brûlant qui lui perforait la poitrine, les éclairs de douleur dans son épaule, son bras. Il voulut prendre le verre d'eau posé

devant lui, rata son but et le renversa. L'eau se répandit partout tandis que la main affaiblie de Lou cherchait puis cramponnait la nappe de lin blanc. Il s'y accrocha, tentant de rester droit, mais en vain. Il y eut un bruit d'argenterie choquée et de verre brisé lorsque Lou bascula de sa chaise et heurta le sol.

L'ODEUR de café, de banane et d'une autre chose, riche, à base d'oeuf, se répandait dans le couloir lorsque Dena descendit l'escalier de son appartement. Elle éprouva une sensation de faim, mais dans le même temps ne se voyait pas avaler quoi que ce soit. Pourtant, en regardant la porte close de l'appartement de Peter, elle éprouva une pointe d'envie, une jalousie envers Peter et ses filles, ensemble à l'intérieur, en train de partager le petit déjeuner, alors qu'elle allait s'embarquer pour cette visite douloureuse à la nursery désormais abandonnée de Jennifer.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Tory ouvrit la porte de l'appartement au moment précis où Dena mettait le pied sur la dernière marche. Elle avait un tablier devant elle et tenait une spatule.

‘On a fait des pancakes à la banane,’ dit-elle. Tu en veux?’^a

Dena sourit à la fillette, qui paraissait si grande et si...
maternelle.

Óh, c'est très gentil, dit Dena.

- On en a fait en plus ^a, dit Tory.

Dena hésita, puis se dit qu'il n'y avait aucun mal à s'arrêter une minute. Elle redoutait d'affronter la grisaille du matin. Il faisait noir et il pleuvait encore. Et puis elle appréhendait de voir Ron, de devoir passer en revue toutes ces affaires de bébé en sa présence, lui rappelant ce qu'il avait perdu.

´ D'accord, dit Dena, je vais go^oter. ^a

Le visage de l'enfant s'illumina de joie et Dena se réjouit d'avoir accepté. Mais lorsqu'elle pénétra dans l'appartement, son humeur sombra de nouveau.

´ Mon Dieu, vous avez beaucoup avancé ^a, dit-elle en contemplant les rayonnages vides, o^o tout avait été classé

et empaqueté, tandis qu'elle posait son manteau sur une chaise près de la porte.

Íl y a des heures que nous sommes levés ^a, confia Tory en se dirigeant vers la cuisine o^o Peter était en train de servir les pancakes sur des assiettes et de verser du lait.

´ Devine la surprise. Ajoute une assiette pour Dena ! ^a

Peter leva un regard étonné.

´ Bonjour, dit-il.

- J'ai été kidnappée par la cuisinière, expliqua Dena en rougissant.

- Asseyez-vous donc, dit Peter en désignant une chaise.

- Une seule pour moi ^a, dit Dena en dépliant une serviette dont elle coinça un

angle dans l'encolure de sa robe, faute de pouvoir maintenant la poser sur ses genoux. Tory vint placer devant elle l'assiette qu'elle avait transportée en la tenant à deux mains.

Élles ont l'air délicieuses, dit Dena.

- C'est une recette de papa ^a, annonça fièrement Tory avec un regard radieux pour Peter.

Dena approuva et attendit que tout le monde soit assis.

Megan arriva au dernier moment, encore en pyjama. Ils commencèrent à échanger le beurre et le sirop d'érable.

Puis les fillettes se penchèrent sur leur assiette et se mirent à manger. Un enregistrement des quatre Saisons tournait doucement en fond musical. Devant ce tableau idyllique, Dena soupira malgré elle. Comment Peter était-il arrivé à

ce résultat? se demanda-t-elle. Il était le père et la mère de ces deux fillettes. Alors qu'elle-même doutait de ses propres capacités à être seulement une mère correcte.

Le téléphone sonna et Tory lacha sa fourchette pour se précipiter sur le combiné qu'elle décrocha en tournant le dos.

‘ qui est-ce? ^a demanda Peter.

Tory mit la main sur l'appareil avant de répondre.

Une fille de ma classe ^a, dit-elle.

Peter la surveilla attentivement pendant qu'elle parlait avec sa camarade d'école.

‘ Je ne sais pas, disait Tory. Je vais demander. ^a Puis, s'adressant à son père : Ést-ce que je peux aller jouer chez Jacqueline, demain? ^a

Peter la regarda, incrédule.

‘Tory, on s'en va demain.’^a

Tory ne se laissa pas démonter.

‘Non, répondit-elle calmement au téléphone. Demain, je déménage. Mais merci de m'avoir invitée.’^a

Elle raccrocha et revint s'asseoir. Megan, qui avait observé cet échange les yeux écarquillés, se mit brusquement à pleurer.

‘Non, je ne veux pas partir.’

- Il le faut, dit Tory. Papa, dis-lui qu'il le faut.

- Bon, ça suffit, maintenant, dit Peter en frappant dans ses mains. Les filles, vous avez encore des rangements à

faire dans votre chambre. Tory, aide ta soeur.’^a

Tory se pencha docilement, essuya la bouche de sa soeur avec la serviette, et la prit par la main.

‘Viens, dit-elle. Je te laisserai emballer la malle de ma Barbie.’^a

¿ contrecœur, les yeux encore pleins de larmes, Megan céda à la tentation et se laissa traîner dans le couloir.

Dena les regarda partir, puis s'essuya la bouche à son tour et se leva.

‘Je ferais bien d'y aller aussi. Je dois retrouver Ron là-bas, à la maison. Pour voir les affaires de bébé. Merci pour les pancakes.’

- Heureux que vous ayez pu vous joindre à nous^a, dit-il.

Elle regarda d'un air songeur la porte par où les fillettes avaient disparu.

‘Vous savez, je vous observe avec vos filles et je suis absolument admirative. Je ne savais pas qu'il existait des hommes à ce point attentifs à leurs enfants. J'en suis...

jalouse pour mon propre bébé. Tous les enfants devraient avoir un père comme vous.

- Dans l'idéal, oui, dit-il en souriant.

- Je me souviens à peine du mien. Il est mort quand j'avais six ans. Mais je crois qu'il m'aimait de cette façon.

C'est ce que ma mère m'a toujours dit. ^a

Peter se leva pour débarrasser la table.

´ Mon père était pianiste sur un bateau de croisière, c'est du moins ce que ma mère m'a dit. Je suis le résultat d'une aventure d'une nuit, dit-il. J'imagine que mes dons musi-caux viennent de là, ajouta-t-il sur le mode ironique.

- Oh, Peter, compatit Dena. quelle horrible chose à dire à un enfant.

- Elle ne m,chait pas ses mots, c'est le moins qu'on puisse dire, dit-il avec un semblant de sourire.

- Vous n'avez donc pas eu de... modèle paternel, comme on dit.

- Ni maternel, d'ailleurs. Je suis un parent autodi-dacte ^a, dit-il.

Elle soupira.

Én tout cas, vous êtes un bon parent. Je regrette que vous partiez demain. Vous allez me manquer beaucoup...

tous les trois. ^a

Peter mit les assiettes dans l'évier et ouvrit le robinet.

´ Je pense que vous devriez partir avec nous, dit-il.

- Je voudrais bien. ^a

Il se retourna en s'essuyant les mains.

Ć'est sur notre chemin. Nous pourrions vous emmener jusque chez votre soeur.

- C'est très gentil. Mais je suis s^ore que je pourrai bientôt partir. ^a

Peter la raccompagna à la porte.

Ćomme vous voudrez... ^a, dit-il aimablement.

Dena se retourna et le prit spontanément par le cou dans un mouvement d'affection. Il se raidit comme si cette étreinte était malvenue, et elle recula, confuse. ...vitant son regard interrogateur, il toucha son ventre rond.

Ún bébé est le plus grand cadeau qui soit, dit-il. On devrait le traiter comme un trésor. ^a

Dena se demanda s'il était contrarié au sujet du voyage.

Ĵ'apprécie beaucoup votre proposition, dit-elle. Mais je pense que ma décision est la bonne.

- Espérons que vous ne la regretterez pas toute votre vie.

- J'espère que non ^a, dit-elle.

Puis elle sortit après avoir pris son manteau et son sac.

Le ruban jaune encerclait toujours la maison des Hubbell, mais il n'y avait plus de policier en faction devant la porte. Dena monta les marches à reculons, et regarda à l'intérieur par les vitres de la véranda. La maison était dans l'obscurité complète et elle se demanda si elle ne s'était pas trompée dans les heures, lorsque Ron lui avait demandé de passer. Elle frappa une fois, puis essaya la sonnette. Tout était silencieux, et Dena ressentit une forte envie de rebrousser chemin. Au même moment, elle vit un visage sombre se matérialiser à l'intérieur, dans les ténèbres.

Ĵ Ron ? ^a interrogea-t-elle.

Ron sortit dans la véranda et lui ouvrit la porte. Il portait les mêmes vêtements que la veille et semblait exténué.

Éntrez, dit-il.

- O[°] est votre ami? ^a demanda Dena.

Ron la regarda avec perplexité.

´ qui?

- Votre policier plein de sympathie n'est apparemment pas au rendez-vous.

- Oh oui. Ils l'ont rappelé. Je l'ai entendu parler sur sa radio. Il semblerait que le chef ait eu un problème. Ils l'em-menaient à l'hôpital.

- Ah bon, dit Dena. Je me demande pourquoi.

- Par ici ^a, dit Ron en montrant les marches. Il était manifeste qu'il ne se posait aucune question concernant le chef de la police.

Il lui fit signe de passer devant lui, et elle hésita avant de dire : ´ Vous pourriez allumer? ^a puis d'ajouter en posant la main sur son ventre : ´ Je suis maladroite ces temps-ci.

- Mais bien s[°]r ^a, dit-il.

Dena s'engagea dans l'escalier, maintenant éclairé, pour monter à l'étage. Elle savait ce qu'elle allait trouver. Elle avait regardé la nursery avec envie quand elle était là. Pourtant, arrivée devant la porte, elle hésita.

Éntrez ^a, dit-il.

Ron l'avait rejointe, et elle sentait l'odeur de ses vêtements, ce mélange de lotion après-rasage et de transpiration qui le nimbait d'une puanteur suffocante. En partie pour installer un peu de distance, elle rassembla son courage et ouvrit la porte.

La nursery était exactement comme l'avait laissée Jennifer. Le berceau était

garni d'oreillers, de draps, et surmonté

d'un mobile. La table à langer était équipée de lotions, de talc et d'un paquet tout neuf de couches pour nourrissons.

La gaieté du tapis, le fauteuil à bascule peint garni de coussins et les comptines encadrées contribuaient à former un décor poignant. Pendant une minute, la quantité d'espoir contenu dans la pièce submergea Dena qui dut se détourner. Ron réussit néanmoins à entrer, comme un homme habitué à nager en apnée dans des eaux boueuses. Il avança jusqu'au mur et caressa du bout des doigts le motif à hauteur de ceinture, visible de lui seul.

Elle allait faire des pochoirs ici, dit-il. Elle m'avait montré plusieurs motifs et couleurs. Elle était douée dans ce domaine. Vraiment douée. Elle pouvait donner de la beauté à ce qui était laid à l'origine. Elle était comme ça, murmura-t-il.

- C'est vrai, confirma Dena, faute de savoir quoi dire.

- Allez-y, regardez ^a, l'encouragea-t-il.

Il ouvrit les tiroirs de la commode.

´ Pleins de vêtements. Tous unisexes. Nous ne voulions pas savoir à l'avance, alors elle achetait des couleurs convenant aussi bien à un garçon qu'à une fille. Emportez tout. ^a

Dans quoi? pensa Dena. Elle n'avait pas prévu de prendre les affaires aujourd'hui.

Ces vêtements sont très jolis, dit-elle en touchant doucement les combinaisons, les pyjamas et les brassières pastel. Mon bébé aura beaucoup de chance d'avoir de si beaux vêtements. ^a

Ron ouvrit les portes de la commode et sortit un sac à langer.

´ Tenez, mettez-les là-dedans. Le fin du fin. Elle avait épluché tous les

catalogues pour trouver un sac à langer qui fasse tout, sauf mettre les couches au bébé. Là, prenez, dit-il en lui plaçant l'objet de force dans les mains. Remplissez-le avec tout ce que vous voulez. Ces trucs co^otent une fortune. ^a

Il circulait dans la nursery, retirant les jouets des étagères et les minuscules vêtements de leurs cintres dans le placard, puis les jetant par-dessus son épaule, de sorte qu'ils tombaient tous par terre.

‘ Ron, s'inquiéta Dena. Je ne crois pas que ce soit le bon jour pour faire cela. C'est encore trop proche. Vous souffrez trop. ^a

Il se retourna et considéra le tas qu'il avait accumulé sur le tapis jaune.

‘ Je trouvais qu'elle dépensait trop d'argent, dit-il. J'avais entendu des rumeurs disant que je risquais de perdre mon travail. Et cette maison qui co^otait plus cher que prévu.

Pendant ce temps-là, elle continuait d'acheter des choses pour le bébé. En ôtant les étiquettes pour que rien ne puisse être rendu. Elle ne rendait rien.

- Elle était heureuse de la venue de ce bébé... dit Dena qui ne savait pas trop la réaction qu'il attendait d'elle.

- Oui, le bébé. C'est ce qui comptait le plus pour elle.

Elle croyait que c'était pareil pour moi. Elle supposait. Elle supposait que tous les hommes ont envie d'avoir un enfant...

- Vous n'en aviez pas envie? ^a demanda-t-elle doucement.

Ron fixa l'intérieur du placard sombre, une main posée sur un tiroir vide.

Non. Pas vraiment. Pas tout de suite. O^u était l'urgence? J'avais envie qu'on vive rien que tous les deux un moment. Mais je suis un homme qui dit oui à tout. Je dis aux gens ce qu'ils ont envie d'entendre. ^a

Dena médita un moment. Tous les mariages ont leur part de mystère, songea-t-elle. Les peurs et déceptions secrètes que les époux dissimulent l'un à l'autre et au reste du monde. quelle tristesse de l'entendre tenir ces propos

maintenant, juste après la mort de Jennifer. Reconnaître certaines failles de leur couple ne servait plus à rien. Elle se demanda pourquoi il lui racontait tout cela.

‘ Vous êtes surprise? interrogea-t-il avec détachement.

- Surprise de quoi?

- Surprise par la vérité ^a, dit-il.

Dena chercha les mots justes.

‘ Je crois que vous êtes un peu dur avec vous-même, dit-elle. Je vous ai vu pendant le cours de préparation à l'accouchement. Vous ne pouvez pas me dire que vous n'étiez pas heureux de la venue de ce bébé. Tout le monde a des réserves, au début, je crois.

- Non, pas tout le monde, insista-t-il.

- Certes, dit-elle gentiment. C'est un tel changement dans votre vie. Jennifer le comprenait. J'en suis certaine. Je pense que les femmes ont simplement une sorte, de... je ne sais pas, moi... une chimie spéciale qui leur donne le désir d'avoir des bébés. Il faut laisser aux hommes le temps de s'habituer à l'idée. ^a quand ils ont les qualités, se dit-elle.

‘ Je me faisais du souci pour l'argent, protesta-t-il, comme s'il tenait à la persuader qu'il était un être vil. Je ne pensais qu'à ça. ^a

Dena fit quelques pas et lui posa gentiment la main sur l'épaule.

C'est normal. Les bébés coûtent cher. On peut dépenser une petite fortune rien que pour les vêtir.

- Elle tenait absolument à ce que tout soit prêt à l'arrivée du bébé. Tout en place, et peu lui importait le prix.

Je voulais la freiner, mais je ne savais pas comment le lui dire. ^a

Dena vit qu'il était résolu à donner de lui l'image d'un type pingre et mesquin.

En dépit de la vérité qu'elle connaissait, il voulait qu'elle accepte de le considérer comme un monstre.

‘ Très bien, dit-elle avec autorité. On y va. Descendons.

Je ne veux pas m'occuper de cela aujourd'hui. Je suis très heureuse d'avoir toutes ces affaires, et je vais revenir les chercher. Mais il faut que vous sortiez d'ici. Vous êtes en train de vous torturer, et ce n'est pas juste. Vous étiez simplement soucieux pour eux. Pour Jennifer et votre bébé.

Soucieux de leur sécurité, comme n'importe quel bon père. Par ailleurs, ajouta-t-elle pour tenter de détendre un peu l'atmosphère pesante, bien des maris ont envie que leur femme s'adonne un peu moins au shopping. Il ne faut pas en tirer de conclusions. Cela fait juste partie du jeu entre les hommes et les femmes.

- C'était bien innocent, dit-il, en se vo^otant d'un coup.

Elle ne faisait qu'acheter des affaires pour son bébé.

- Ron, dit Dena. ...coutez. Si elle était là aujourd'hui, elle proposerait une expédition chez Natalys, et vous seriez joyeusement furieux. Exact? ^a

Ron fixait le berceau vide d'un oeil sinistre.

Ét nous serions tellement heureux, dit Dena dont la voix se brisa, si elle pouvait franchir cette porte, carte de crédit en main, en disant : On va faire des courses. N'est-ce pas? ^a

Elle vit une larme rouler sur son visage terreux.

‘ Maintenant, vous sortez de cette pièce, tout de suite. Et de cette maison. Vous ne devriez pas être ici. ^a

Il commença de ramasser les vêtements et les jouets sur le sol. Dena intervint:

Allez-y. Je m'en charge. ^a

Elle attendit qu'il soit sorti péniblement de la pièce, puis rassembla et plia

rapidement les minuscules vêtements, remit les jouets en place sur les étagères. Elle prenait conscience avec une sensation d'étrangeté que bientôt elle utiliserait tout cela pour son propre bébé. Et elle ne pouvait réprimer une joie secrète d'avoir un bébé à venir. Elle ne s'en fit même pas reproche. Jennifer aurait compris.

quand elle eut terminé, elle ferma la porte de la nursery et redescendit au rez-de-chaussée.

‘ Ron ^a, appela-t-elle, mais aucune réponse ne parvenait de la maison dans le noir. Elle traversa la salle à manger et le salon, en évitant de regarder l'endroit où avait été trouvé

le corps de Jennifer. Elle passa ensuite dans la cuisine, beaucoup plus claire gr, ce aux fenêtres nombreuses. En regardant dehors, elle vit Ron debout, sans manteau, dans le jardin sous la pluie. Il était enfoncé jusqu'aux chevilles dans les feuilles vivement colorées, les mains dans les poches, et il contemplait le paysage comme s'il le voyait pour la dernière fois.

Accorde-lui un instant, pensa Dena. On ne sort pas quelqu'un de son chagrin en le bousculant. Elle savait de quoi elle parlait. Elle s'assit à la table de la cuisine, très précisément sur la chaise où elle se trouvait la dernière fois qu'elle avait vu Jennifer vivante. Elle contempla cette cuisine, se rappelant cette matinée. Jennifer et elle avaient parlé de leur journée, de leurs projets, du fait que c'était l'anniversaire de mariage de Jennifer. Et puis elle se souvint d'autre chose. Il y avait eu ce coup de téléphone, pour les fleurs.

Ils devaient lui livrer des fleurs dans l'après-midi. Elle pensa au sergent Watkins, qui lui avait demandé de l'appeler si elle se rappelait un détail. ... tait-ce important, cette histoire de fleurs? se demanda-t-elle.

Elle entendit des bruits de pas, puis la porte de la cuisine s'ouvrit et Ron entra, frissonnant.

‘ Ron ^a, dit-elle.

Il la considéra avec ennui.

‘ Le jour où Jennifer a été assassinée, c'était bien votre anniversaire de mariage? ^a

Il confirma silencieusement.

‘ quelqu'un a appelé pour une livraison de fleurs dans l'après-midi. Est-ce qu'ils sont venus? ^a

Ron observa le décor autour de lui, comme s'il essayait de retrouver l'image de la pièce, avant.

‘ Je... je ne me souviens pas les avoir vues. Mais je ne pensais pas aux fleurs.

- Mais vous les avez bien commandées?

- Oui.

- Où?

- Une boutique près de la gare. Chez quilty's, je crois.

Pourquoi? ^a

Dena hocha juste la tête.

‘ Juste une idée, dit-elle en fouillant dans son sac sur la table. Je vais passer un coup de fil. ^a

LE SERVICE des soins intensifs de l'hôpital général de Monroe se trouvait dans l'aile la plus récente du bâtiment. Il était au bout d'un couloir, où des sièges étaient prévus pour ceux qui attendaient de voir un parent hospitalisé derrière les portes battantes. Un bureau d'infirmières interdisait l'accès à quiconque n'avait rien à faire à l'intérieur, c'est-à-dire à toute personne ne faisant pas partie de la famille proche.

Tyrell parcourut le couloir à grands pas, sa casquette serrée entre ses mains. Juste comme il arrivait devant la rangée de chaises, il vit la fille de Lou, Kim, sortir de la salle, suivie de son fils, Jeff, qui portait un jean large et une chemise de flanelle trop grande. Kim était normalement d'un naturel joyeux. ¿

cet instant, elle avait le visage hagard, et ses yeux bleus semblaient gris, lavés. Son expression s'éclaira en voyant Tyrell. Elle lui tapa affectueusement le dos pendant qu'il la serrait dans ses bras. Puis il se tourna et serra la main de Jeff, tous deux échangeant un salut laconique, mais sympathique.

Comment va-t-il? demanda Tyrell en se tournant de nouveau vers Kim. Je suis arrivé aussi vite que j'ai pu. ^a

Kim se tamponnait les yeux avec un kleenex roulé en boule.

Au début, ils ont cru qu'il ne s'en sortirait pas.

- que s'est-il passé?

- Crise cardiaque. Il prenait son petit déjeuner à l'hôtel Endicott, et il s'est écroulé, c'est tout. ^a

Tyrell lui pressa fort la main.

Il est costaud, dit-il. Il va se remettre.

- J'espère, dit Kim d'une voix noyée.

- Est-ce que je peux entrer lui dire bonjour?

- Allez-y, dit Kim en lui rendant son geste d'affection.

Cela lui fera du bien de vous voir. Mais ne restez pas plus d'une minute.

- Une minute, promis ^a, dit Tyrell.

Il se dirigea vers la porte, qu'il poussa.

Excusez-moi ^a, cria une voix autoritaire, derrière le bureau des infirmières.

Tyrell se retourna pour regarder l'imposante femme aux cheveux blancs, avec ses lunettes cerclées de métal, qui officiait à l'entrée.

qui vouliez-vous voir? ^a

Tyrell jeta un coup d'oeil en direction de Kim.

‘ Le chef de... Lou Potter, dit-il.

- Désolée, dit l'infirmière qui semblait tout sauf désolée. La famille seulement. ^a

Kim renifla dans son mouchoir et se dirigea vers le bureau.

‘C'est mon frère ^a, dit-elle avec un visage parfaitement impassible.

Jeff, qui était assis près de la porte, avec ses grandes jambes dépliées, se cacha le visage pour rire en secret.

Tyrell réprima le sourire qui menaçait de s'inscrire sur son large visage. L'infirmière fixa sévèrement Kim.

‘Ceci n'est pas une plaisanterie, madame. La règle est faite pour le bien des patients. ^a

Kim resta sur ses positions sans fléchir.

‘ Je ne plaisante pas, dit-elle. Voici mon frère, Tyrell. Il désire voir Papa. ^a

L'infirmière hocha la tête sans sourire, mais finit par désigner la porte d'un geste de la main.

‘ Lit numéro trois, dit-elle sans un regard pour Tyrell.

Deux minutes. ^a

Tyrell ouvrit la porte et parcourut lentement la salle, petite, bruyante et fortement éclairée. Les patients, reliés à

tous les moniteurs et instruments imaginables, se trouvaient dans des cubes de verre fermés. La plupart avaient le visage plus blanc que le drap sur lequel ils reposaient. ı

chaque pas, Tyrell se sentait de plus en plus mal. Il dut faire effort pour se

convaincre que l'homme étendu sur le lit numéro trois était bien le chef de police.

Une jeune infirmière tenait entre ses doigts le poignet du vieil homme et surveillait les moniteurs avec beaucoup de sérieux. Lou avait la tête en arrière et un tube clair en forme d'accordéon était fixé à l'intérieur de sa bouche.

D'autres tuyaux plus minces lui sortaient des narines et il avait une perfusion à chaque bras. L'odeur qui régnait dans le service était à la fois pharmaceutique et liée à la mort.

Tyrell eut du mal à contenir sa nausée. Au début, il crut que les yeux de Lou étaient fermés, puis il distingua une fente humide et brillante, sous les paupières supérieures. Il avança jusqu'aux barreaux du lit et prit les doigts blancs et glacés de l'homme dans sa grande main brune. L'infirmière détourna un instant les yeux du moniteur pour lui adresser un bref sourire.

‘ Faites vite, dit-elle.

- Oui. ^a Il contempla le visage familial du chef de la police, à présent déformé par la douleur et les soins. Salut, Lou. Il faut vous sortir d'ici ^a, murmura-t-il.

Le gargouillis du respirateur fut la seule réponse.

‘ Je n'ai pas le droit de rester. Je voulais que vous sachiez que je suis là, et que je rame pour vous, mon vieux. ^a

Difficile de savoir quoi dire à une personne dans l'état où était Lou. Difficile de savoir s'il comprenait, ou tout simplement s'il entendait. Difficile, parce qu'il ne pouvait pas répondre, quoi qu'on lui dise.

Lou ouvrit à demi les yeux, et Tyrell lut une sorte d'urgence dans le brouillard de ses pupilles. Il y eut un léger mouvement des doigts blancs et glacés dans la paume de la main de Tyrell.

Non, non, dit Tyrell. Arrêtez. Calmez-vous. Ne vous inquiétez pas. Tout va très bien se passer. Occupez-vous juste de vous rétablir. On se charge du reste, en attendant.

Faites simplement que ça aille vite, d'accord? Il faut que je m'en aille. Je n'étais pas censé entrer, mais Kim a raconté

à l'infirmière que j'étais son frère. Je me demande pourquoi, mais l'infirmière n'a pas semblé la croire. ^a

Il y eut l'amorce ténue d'une lueur dans l'oeil de Lou, comme s'il saisisait la plaisanterie.

Tyrell tendit la main et lissa les cheveux gris qui se raré-fiaient sur le crâne du chef. Puis il reposa la main de Lou sur le drap rêche et lui sourit avant de quitter le cube de verre, en retenant son souffle pour échapper à l'odeur ambiante.

En poussant la porte pour sortir, il vit la silhouette impeccable de Heath Van Brunt, debout en uniforme dans le couloir, en conversation avec Kim. Il les rejoignit.

Capitaine, dit-il solennellement.

- Comment va-t-il? ^a demanda Van Brunt.

Eu égard à la présence inquiète de Kim, Tyrell exprima un optimisme qu'il n'éprouvait pas vraiment.

C'est un type costaud. Il va s'en sortir. ^a

Van Brunt eut l'air songeur.

Éh bien, je tenais simplement à venir vous exprimer la sympathie du service, dit-il à Kim. J'assurerai les fonctions de chef de la police jusqu'au rétablissement de votre père, après quoi je lui repasserai le flambeau. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, veuillez me le faire savoir.

- Merci, capitaine ^a, dit Kim. Puis se tournant vers Tyrell à qui elle sourit : ' Merci de votre visite, Tyrell.

- Je repasserai, promit Tyrell. Ne vous inquiétez pas.

Jeff, mon grand, prends soin de ta mère. ^a

Jeff acquiesça avec le sourire.

´ Promis, dit-il.

- Sergent ^a, dit Van Brunt sur le ton du commandement.

Il venait de s'engager vers la sortie et Tyrell le rejoignit dans le couloir. En franchissant la porte de l'hôpital, Tyrell remit son couvre-chef. Sous le portique, Van Brunt annonça : ´J'ai compulsé tous les éléments d'information que nous avons recueillis. Je pense que dans l'affaire Hubbell, le moment est venu de mettre un peu la pression sur le mari.

- Si vous estimez que c'est nécessaire, dit Tyrell.

- Vous ne partagez pas cette opinion? ^a

Tyrell ne savait que trop que son opinion ne comptait guère pour le capitaine. Mais il se devait néanmoins de répondre.

´ Je commence à penser que nous avons été un peu rapides en besogne en écartant Mr. Riley.

- Sergent, j'ai ici les notes du chef de la police indiquant clairement que Mr. Riley a un alibi et ne peut être retenu comme suspect. ^a

Tyrell aurait aimé voir ces notes. Mais il se garda de le demander.

´Sergent? ^a s'impacienta Van Brunt.

Tyrell soupira.

´Eh bien, nous n'avons personne d'autre. Nous savons que ce n'était pas la camionnette de Ranger Electric qui était garée devant la maison ce jour-là. J'ai la confirmation de ce point... ^a

Van Brunt se redressa de toute sa hauteur, ce qui lui laissait encore un déficit de plusieurs centimètres par rapport à Tyrell.

Comme je dis, convoquons Ron Hubbell

pour le cuisiner un peu. Au sens figuré, bien s'entend.^a

Les deux hommes se séparèrent et Tyrell courut à petites foulées vers sa voiture, pour éviter la pluie. Il s'installa au volant, mit le moteur en route, et sentit la vibration de son portable dans la poche de sa veste. Il sortit l'appareil et répondit.

Sergent Watkins?

- Lui-même.

- C'est Dena Russell.^a

Sa première réaction fut l'agacement. Parce que Riley continuait et refusait de comprendre. Parce qu'il lui arrivait parfois de penser à elle, et il ne voulait pas penser à

elle. Il voulait qu'elle sorte de son esprit.

Oui^a, dit-il sèchement.

À l'autre bout du fil, Dena perçut l'agacement dans sa voix. Et elle comprenait. Il avait fait son possible pour l'aider. Il pensait sans doute qu'elle venait lui annoncer d'autres problèmes avec Brian. Elle était presque contente d'avoir cette fois quelque chose à offrir, au lieu de réclamer.

Skip Lanman s'enfonça dans le fauteuil en plastique moulé près de la porte de l'aéroport, écoeuré. Laura, qui était partie aux toilettes, venait justement le rejoindre et le regarda avec perplexité. Il fit un signe en direction du comptoir derrière lequel officiaient deux jolies jeunes femmes en blazer bleu marine et foulard rouge, tandis qu'un groupe compact de passagers inquiets continuaient de dire qu'ils devaient absolument partir, malgré l'annonce d'une nouvelle heure de retard qui venait de s'afficher.

Laura parut incrédule.

Il sera minuit lorsque nous arriverons à la maison, gémit-elle.

- Pas tout à fait minuit^a, la rassura Skip.

Elle soupira en cherchant autour d'elle les possibilités de distraction, qui n'étaient pas nombreuses à l'abord des portes d'embarquement. Il y avait les écrans de télévision diffusant les programmes de CNN en permanence, et quelques snack-bars peu engageants.

‘ Je crois que je vais aller m'acheter une revue, dit-elle.

Pour m'occuper. Je suis capable de feuilleter n'importe quoi - genre : Pour améliorer votre intérieur. Tu veux quelque chose? ^a

Skip réfléchit.

‘Rapporte-moi des chewing-gums, dit-il. Pour que mes oreilles n'explorent pas dans l'avion.

- Si nous arrivons un jour à prendre ce vol ^a, dit-elle en levant les sourcils.

Et de s'éloigner dans la salle d'attente moquetée de bleu, en quête d'un kiosque à journaux. Il la regarda marcher en la trouvant bien belle dans son trench-coat trop grand, avec ses longues boucles soyeuses contre le col remonté. Il savait qu'elle allait s'arrêter à tous les points de vente jusqu'au sas de contrôle sécurité, errant successivement dans toutes les petites boutiques, avec de fréquents coups d'oeil à sa montre, car elle détestait attendre.

De ce point de vue, ils étaient fort différents. Des années de maladie quand il était enfant lui avaient enseigné le stoïcisme face aux longues attentes. Supporter analyses et piqûres lui avait appris qu'il ne servait à rien de piaffer d'impatience. Il savait désormais accepter son destin. Laura était différente. Elle n'acceptait jamais le destin. Réponses différentes à des situations différentes, se dit-il. On assume comme on peut.

Il s'intéressa aux autres passagers, qui attendaient également. Deux rangées plus haut, un homme au visage rouge, vêtu d'un inexplicable bermuda, était en train de sommeiller. Au bout de sa propre rangée, une grand-mère essayait de distraire un très jeune enfant coléreux, et ses ressources arrivaient manifestement à épuisement. De l'autre côté de l'allée, un homme en

imperméable noir tenait son épouse enceinte par l'épaule.

La vue de ce couple ramena les pensées de Skip à Ron.

Ron qui avait tant souffert toutes ces années où ils étaient amis. C'était l'une des choses qui avaient soudé leur amitié. Ils savaient tous les deux ce qu'était la souffrance. Celle de Skip était essentiellement physique. Pour Ron, il s'agissait de détresse affective. La fin de son mariage avec Anita avait été très dure... et humiliante. Mais aujourd'hui...

C'était le pire des coups du destin -Jennifer assassinée.

Skip se demanda comment Ron réagirait en apprenant l'existence des lettres anonymes. Il avait convenu avec Laura qu'il était important de signaler ces lettres à la police, après qu'elle s'en était souvenue, mais ils n'avaient pas eu l'occasion d'en parler à Ron. Ils avaient dû partir avant. Il se demanda si Jennifer avait jamais parlé de ces lettres à son mari. Si elle les avait conservées. Puis une autre pensée lui vint. Ron débarrassait la maison. Tout le monde lui avait dit de laisser tomber, de revenir le faire plus tard, mais il était résolu à aller jusqu'au bout... Une sorte d'autoflagellation, dans l'esprit de Skip, qui le poussait à fouiller ses affaires, se confronter encore et encore à chaque objet dont il devrait se défaire, à la perte irrémédiable de Jennifer.

Le problème, c'était que si ces lettres se trouvaient dans les affaires de Jennifer, elles risquaient d'être jetées avec des piles de vieilles factures.

Peut-être le chef de la police avait-il déjà contacté Ron.

Mais sinon? Si, en cet instant précis, Ron était en train de faire disparaître une preuve éventuellement déterminante?

Skip leva les yeux, mais Laura était invisible. Dans sa tête, il la voyait flâner dans ces kiosques, cherchant, cherchant toujours, sous couleur de passer le temps dans l'aéroport.

Elle risquait de rester partie un bon moment.

Une des femmes derrière le comptoir modifia le panneau d'information qui

annonçait maintenant: ´ Retard de deux heures. ^a Parfait, pensa Skip. «a tombe très bien.

Laura avait le portable dans son sac. Il se leva pour chercher une cabine téléphonique.

L'ODEUR des gardénias emplît les narines de Tyrell lorsqu'il ouvrit la porte de chez quilty's et se trouva entouré des rangées de plantes aux feuilles brillantes, dans la boutique du fleuriste. Les fleurs sur les-quelles il pouvait mettre un nom n'étaient pas très nombreuses, mais il connaissait les gardénias, parce qu'ils étaient la fleur préférée de sa grand-mère. Il lui en avait acheté un certain nombre, au cours des années, et à chaque fois elle s'exclamait avec ravissement que cette fleur lui rappelait Billie Holliday, Lady Day, dont on savait qu'elle aimait se piquer une fleur de gardénia derrière l'oreille.

Derrière le comptoir, un homme jeune, mais complètement chauve, était en train d'enrouler du fil de fer autour des tiges de chrysanthèmes qu'il plantait dans la mousse synthétique servant de base à un décor floral. Une femme menue, entre deux ,ges, s'approcha de Tyrell et lui demanda si elle pouvait l'aider.

´J'ai besoin de parler avec le directeur ^a, dit Tyrell.

Elle se retourna pour regarder par-dessus son épaule.

´ Keith, dit-elle assez fort. Ce policier désire vous parler. ^a

Keith, l'homme derrière le comptoir, agita ses mains ornées de bagues en direction de Tyrell.

´ Bonjour ^a, dit-il en l'observant avec intérêt.

Keith était un garçon musclé, portant un T-shirt bleu ciel avec des nuages imprimés, qui lui moulait avantageusement le torse, et deux anneaux d'or à une oreille.

´ que puis-je faire pour vous ? ^a

Tyrell ignora le regard admiratif.

‘ Vous êtes le directeur? ^a

Keith se redressa et tendit une main, légèrement inclinée vers le bas.

‘ Keith quilty. Je suis propriétaire de cette boutique. ^a

Tyrell serra poliment la main tendue.

Sérgent Watkins. J'enquête sur le meurtre de Mrs. Jennifer Hubbell. ^a

Keith sembla sincèrement touché.

Óh. C'est tellement horrible.

- Aviez-vous une commande de fleurs de Mr. Hubbell, à livrer à sa femme ce jour-là ?

- Incroyable. Oui, confirma-t-il en hochant la tête. Il était là, dans cette boutique, le matin même.

- Avez-vous effectivement effectué cette livraison ?

- Eh bien, nous avons essayé.

- Est-ce que par hasard... A quoi ressemble le véhicule que vous utilisez pour livrer?

- Vous l'avez juste là, dit Keith en désignant par la vitrine une camionnette vert foncé en train de se garer sur la place la plus proche. Le Windstar. ^a

Tyrell sentit la petite poussée d'adrénaline qui accompagne le moment où l'on place une pièce significative dans le puzzle de l'enquête. Il bénit silencieusement Dena Russell de sa vigilance. Son regard quitta la camionnette pour revenir au propriétaire de la boutique.

‘ ...tait-ce le même livreur qui opérait pour vous le jour de la mort de Mrs. Hubbell ?

- Oh oui, dit Keith. Il travaille pour moi depuis plus d'un an maintenant. Un brave garçon. A qui l'on peut faire confiance. ^a

Un jeune homme un peu frêle, mais beau gosse, franchit la porte, vêtu d'un maillot en thermolactyl et d'un jean bleu.

´ Dante, dit Keith. Je te présente l'inspecteur...

- Watkins.

- L'inspecteur Watkins. Il souhaitait te poser des questions sur cette commande de roses, l'autre jour. Je vous présente Dante DiBruno. ^a

Tyrell se tourna vers le jeune homme.

´ Vous aviez des fleurs à livrer à Mrs. Jennifer Hubbell.

- Oui. La femme qui a été assassinée. Mais je ne les ai jamais livrées.

- Voulez-vous dire que vous n'êtes jamais allé au domicile des Hubbell, il y a deux jours?

- Si. J'y suis allé. Elle avait dit : pas le matin. Alors je suis passé là-bas aux environs de... je ne sais pas. Trois heures, trois heures trente. J'ai frappé. Personne n'a répondu.

- Avez-vous vu ou parlé à quelqu'un lorsque vous étiez là-bas ?

- Non. J'ai pensé qu'elle n'était pas encore rentrée.

- Vous dites bien que vous n'avez jamais vu Mrs. Hubbell. ^a

Le jeune homme confirma en secouant la tête.

Non, personne n'a répondu.

- Avez-vous ouvert la porte pour l'appeler?

- Je ne me serais pas permis, dit Dante, choqué.

- Donc, comme personne ne répondait, vous êtes simplement reparti.
- Exactement.
- Pourquoi n'avez-vous pas laissé les fleurs sur le pas de la porte ? insista Tyrell, méfiant.
- Inspecteur Watkins, protesta le propriétaire. Il s'agissait de roses. Les roses ont besoin d'être gardées à basse température. On ne dépose pas un vase de roses devant la porte de quelqu'un et au revoir. Dante le sait. ^a

Dante manifesta son accord.

‘ Je suis donc reparti, et j'avais fait à peine quelques mètres quand j'ai aperçu Mr. Hubbell qui arrivait dans la rue. Il rentrait du travail. Je me rappelle m'être dit qu'il était tôt pour rentrer chez soi.

- Mr. Hubbell? Vous connaissez Mr. Hubbell?
- Je ne le connaissais pas, mais je l'avais vu le matin, quand il est venu commander les fleurs. Il ressemble à mon cousin Rocky. Sauf qu'il est bien habillé.
- Vous l'avez donc reconnu en le voyant de nouveau.
- OuÔ. C'est un sosie de Rocky. Je me souviens m'être dit qu'ils pourraient être jumeaux. Enfin, je l'ai simplement aperçu rapidement pendant que j'attendais au feu, mais c'était lui.
- Comment savez-vous qu'il rentrait du travail?

demanda encore Tyrell.

- Parce qu'il était en costume, tout ça, et il avait son attaché-case.
- Et ensuite?
- Ensuite, ensuite je me suis dit: bon maintenant il y a quelqu'un. Je peux revenir avec les fleurs. Parce que je savais qu'il voulait que ce soit sa femme

qui les reçoive, mais je ne peux pas faire que les gens soient chez eux quand ils n'y sont pas...

- Personne n'a dit le contraire, Dante, le rassura Keith.

- Alors, j'ai réfléchi que j'avais deux autres livraisons.

J'allais les porter à domicile, et je repasserais ensuite chez les Hubbell. Il m'a fallu peut-être une demi-heure pour faire ces deux livraisons, et je suis retourné là-bas.

- Et... ? demanda Tyrell.

- Et quand je suis arrivé, il y avait voitures de police, ambulance et tout. J'ai ralenti, comme tout le monde, et demandé à un flic ce qui se passait. Il a dit que quelqu'un avait été assassiné dans la maison. Alors, j'ai pensé que ce n'était pas le moment de livrer des fleurs, vous comprenez...^a

Tyrell hocha la tête d'un air songeur. Contre toute attente, ce jeune homme fournissait un alibi à leur suspect numéro un. Il se rendit compte qu'il ne le regrettait pas.

L'idée que l'on puisse simuler un chagrin comme celui qu'affichait Ron Hubbell ne lui avait jamais plu.

´ Mr... DiBruno. L'heure est un élément capital. Pouvez-vous fixer avec précision l'heure à laquelle vous avez vu Mr. Hubbell, et celle à laquelle vous êtes revenu à la maison? ^a

Le jeune homme, vaguement flatté de l'apparente importance de l'information qu'il avait donnée, fronça les sourcils en se concentrant. Puis son visage s'éclaira et il sourit.

´ Trois heures trente. Il était trois heures trente lorsque j'ai vu Mr. Hubbell rentrer de la gare à pied. Si je suis formel, c'est que ma petite amie sort de l'école Sainte-Cathe-rine à trois heures quarante, et que j'avais une livraison dans ce quartier. Je me suis dit que si je me débrouillais bien, je pourrais la rencontrer.

- Vous le jureriez?

- Oui. Et elle aussi. Je l'ai bien croisée. Nous avons bavardé deux minutes, vous voyez ce que je veux dire, avant que je me remette en route... ^a

Keith quilty ouvrit de grands yeux, mais Tyrell notait sur son carnet, satisfait. L'appel au 911 était tombé à trois heures quarante. Les choses s'étaient passées exactement comme Ron Hubbell avait dit. Il était entré, il avait trouvé

sa femme déjà morte, il avait appelé la police.

ˆ Merci, Mr. DiBruno. Mr. quilty. Merci beaucoup. ^a

Depuis son poste au standard, Peg adressa un signe de mise en garde à Tyrell lorsqu'il entra dans le poste de police.

ˆ Van Brunt veut vous voir, dit-elle. Illico. ^a

Tyrell n'était pas inquiet. Certes, il n'avait pas ramené

Ron Hubbell, mais cette déposition de Dante DiBruno rendait l'opération inutile. Si elle ne les rapprochait pas vraiment de la solution, il n'était pas mauvais d'éliminer un suspect aussi important de la course.

Tyrell fit demi-tour, jeta un coup d'oeil dans le bureau du chef, s'attendant vaguement à ce que Van Brunt ait d'ores et déjà élu domicile là. Il continua jusqu'au bureau du capitaine et frappa à la porte ouverte en entrant. Un homme se trouvait assis face à Van Brunt, et il se retourna à l'arrivée de Tyrell. Il s'agissait de Ron Hubbell. Tyrell ne put s'empêcher de lui sourire.

Sérgent ^a, dit sévèrement Van Brunt.

Il était debout derrière son bureau, le bout des doigts posés sur son sous-main immaculé. Tyrell leva un doigt.

ˆ Puis-je vous parler un instant, s'il vous plaît? C'est très important. Cela concerne Mr. Hubbell.

- Excusez-moi ^a, dit Van Brunt.

Il contourna son bureau et rejoignit Tyrell devant la porte. Ce dernier lui tendit la déposition signée par DiBruno.

Il est en dehors du coup ^a, dit Tyrell en désignant d'un signe de tête l'homme assis dans le bureau.

Van Brunt lui arracha la feuille des mains.

‘ qu'est-ce que c'est?

- Un alibi. Un témoin l'a vu rentrer chez lui à l'heure qu'il a indiquée. quelques minutes avant l'appel au 911.

L'heure a été confirmée. ^a

Van Brunt examina le papier avec mauvaise humeur.

‘ Je suis désolé de ne pas l'avoir ramené comme vous me l'aviez demandé, dit Tyrell. Mais j'ai eu une information concernant ceci, et j'ai pensé préférable de suivre d'abord cette piste. ^a

Van Brunt fit demi-tour sans un mot à Tyrell et entra de nouveau dans le bureau.

‘ Bonne nouvelle, Mr. Hubbell, dit-il suavement.

-   votre service ^a, murmura Tyrell entre ses dents.

Puis il entra à son tour avec un soupir. Ron Hubbell écoutait Van Brunt lui expliquer pourquoi il était éliminé

de la liste des suspects avec une jubilation plus que mod  r  e. Il leva n  anmoins les yeux pour regarder Tyrell et le remercier d'avoir trouv   cette information.

  c'est naturel, dit aimablement Tyrell. Vous   tes libre de vos mouvements ^a, dit-il avant de regarder le capitaine, en se rendant compte qu'il outrepassait

son autorité. Si le capitaine est d'accord, ajouta-t-il en se demandant pourquoi Van Brunt arborait cette mine revêche.

- Mr. Hubbell ne se trouve pas ici parce qu'il est soupçonné, dit le capitaine.

- Oh, dit Tyrell.

- Voyez-vous, un ami de Mr. Hubbell l'a pressé de chercher dans les affaires de Jennifer pour voir s'il pouvait retrouver des lettres de menaces qu'elle aurait reçues, il y a plusieurs années. Mr. Hubbell a trouvé ces lettres et nous les a apportées.

- Je vois, dit Tyrell, sans être sûr de comprendre où cela menait.

- Elles étaient évidemment anonymes et liées à certaines questions que Mrs. Hubbell se posait, concernant la mort de sa soeur pendant qu'elle vivait avec Brian Riley.

- Oh oui. J'en ai entendu parler, dit Tyrell.

- Vous étiez au courant! s'exclama Van Brunt.

- Enfin, je savais qu'elle se posait certaines questions.

Le chef m'a dit que ses allégations n'étaient fondées sur rien.

- J'en suis bien certain, dit Van Brunt. Bref, il semble que Mrs. Hubbell ait par inadvertance conservé ces lettres d'une manière idéale pour assurer leur préservation.

- Sous plastique scellé, dit Ron.

- Exactement. J'ai fait venir un expert pour les examiner et voir s'il pouvait en identifier l'auteur. Il a très vite abouti à une conclusion fort intéressante.

- Laquelle? demanda Tyrell, sincèrement curieux.

- Le papier et les enveloppes utilisées par l'auteur de ces lettres semblent venir de ce bureau même.

- quoi?

- Ensuite, il a suffi de procéder par simple élimination, et au prélèvement de deux empreintes intactes, pour établir de qui elles émanaient. Afin d'être sûr à cent pour cent, j'ai expédié les enveloppes pour que soit pratiqué un test ADN, mais il s'agit d'une simple formalité.

- Elles ont été envoyées par quelqu'un de ce bureau?

- Je suis au regret de vous annoncer que l'auteur de ces lettres menaçant Mrs. Hubbell si elle persistait dans ses soupçons envers Brian Riley n'est autre que notre chef de la police, Lou Potter.

- Non, dit Tyrell. Pas le chef.

- Eh si, sergent.

- Mais vous n'êtes pas en train de dire que vous pensez qu'il l'a assassinée.

- Vous n'êtes pas très rapide, sergent. Non, je ne pense pas qu'il l'ait tuée. Je pense qu'il couvre l'assassin. ^a

Tyrell se sentit assommé par cette nouvelle. Il lui fallut un moment pour enregistrer ce que disait le capitaine.

‘ Brian, dit-il dans un souffle.

- Imaginez ma surprise, continua Van Brunt, sarcastique, lorsqu'en procédant à quelques vérifications sommaires, j'ai découvert qu'il n'y avait pas de rapport écrit concernant la première agression de Mr. Riley sur la personne de Miss Russell. C'est bien vous qui avez pris cet appel, sergent?

- Oui... enfin... dit Tyrell.

- Oui, enfin, nous en discuterons plus tard, menaça Van Brunt. Dans l'immédiat, à la lumière de cette information, je pense qu'il est temps

d'amener Mr. Riley ici pour une petite conversation. Allez le chercher, sergent, et abstenez-vous de faire des détours en chemin. ^a

Par la fenêtre de la chambre de son père, Brian contemplait le parking et les espaces sans arbres et bien entretenus de la Maison de santé Roosevelt pour les séjours prolongés. Il ne manque plus que des barbelés pour se croire en prison, songea-t-il. Derrière lui ronronnait la télévision, et Matt Riley la regardait, assis dans son fauteuil roulant.

Brian se retourna et observa son père qui fixait l'écran d'un regard vide, bouche bée et la joue pendant mollement d'un côté. Il n'y avait aucune amélioration d'un jour à l'autre, remarqua-t-il. Aucun véritable changement. Aquoi bon tout cela?

Lucy, l'infirmière préférée de Matt, fit une entrée affairée, et Matt parut reprendre un peu de tonus en la voyant.

Comment va mon fiancé? ^a demanda Lucy d'une voix forte, joviale.

Matt essaya de répondre et elle sembla comprendre.

Très bien, chéri, dit-elle. Il me faut votre menu. Est-ce que vous avez fait les croix? ^a

Elle chercha autour de la table de chevet et trouva la feuille bleue dont elle avait besoin.

Vous n'avez pas encore fait vos petites croix!^a

s'écria-t-elle, comme si elle s'adressait à un enfant de quatre ans.

Matt prit l'air vaguement penaud. Lucy déplaça adroitement une table roulante pour la placer devant Matt.

Allez, dit-elle en lui tendant un petit crayon ainsi que la feuille bleue. Faites-le maintenant. ^a

Brian eut envie de protester que son père ne pouvait décemment pas remplir ce formulaire, mais Lucy s'installa dans une attente satisfaite, et Matt se

pencha au-dessus de la feuille et serra le crayon dans sa main la plus habile, tout près de la mine.

Brian jeta un oeil à la télévision. Oprah Winfrey était à

l'écran, dans son émission quotidienne avec son assortiment habituel d'invitées, des ménagères geignardes, estimait-il.

‘ Pourquoi est-ce qu'il regarde ce truc? demanda-t-il. Il n'y a pas un match ou du sport? ^a

Lucy ne se laissa pas démonter.

C'est bon pour lui de suivre les débats, dit-elle.

- Si l'on peut parler de débats, dit Brian.

- Celui-ci est très intéressant, protesta Lucy. C'est sur les droits des pères. Un sujet qui devrait vous intéresser.

Vous allez bientôt être papa, non? ^a

Brian haussa les épaules.

Ô est la petite jeune femme avec qui vous êtes, au fait?

demanda Lucy. Je ne la vois plus ces derniers temps. ^a

Sans laisser à Brian le temps de répondre, elle se leva et se pencha au-dessus de la table où Matt peinait.

Non, mon chéri. Vous avez coché deux desserts et pas de soupe, ici. Recommencez ce jour-ci. ^a

Peut-être qu'il a envie de deux desserts, pensa Brian.

Elle ne doit plus être loin de son terme ^a, dit aimablement Lucy.

Brian fixa son attention sur la télévision pour éviter son regard.

‘ Je ne sais pas. Elle est... f,chée contre moi. Elle a déménagé.

- Eh bien justement, vous devriez regarder. On récolte quantité d'informations en suivant ces émissions. Vous savez qu'elle ne peut pas vous empêcher de voir cet enfant s'il est de vous. Pas si vous voulez le voir. Bien s'°r, ajouta-t-elle avec un regard critique en direction de l'écran, il est surtout question de cas o' les gens en arrivent à des comportements un peu extrêmes lorsqu'ils n'obtiennent pas le droit de garde. Mais vous devriez vous y intéresser. ^a

Lucy examina de nouveau le menu et gratifia Matt d'un grand sourire en guise de récompense.

C'est très bien, dit-elle. Vous avez fait un bon travail. ^a

Brian détestait la façon dont ces gens parlaient à son père. Ils ne l'avaient pas connu comme Brian l'avait connu.

Un homme dominateur, à la volonté de fer. Impossible à

satisfaire. Existait-il encore? se demanda Brian. Ou cette enveloppe humaine était-elle tout ce qui subsistait de Matthew Riley? Tout ce qui subsisterait jamais?

Lucy récupéra le menu et les salua tous les deux. Dès l'instant o' elle fut sortie, Brian prit la télécommande et changea de chaîne. Il entendit un bruit de protestation et vit Matt, furieux, le visage rouge, fixant la télécommande.

Brian le regarda avec incrédulité.

‘ Tu veux regarder ce truc? ^a demanda-t-il.

Matt se cala de nouveau dans son fauteuil et Brian remit Oprah Winfrey.

‘ D'accord, dit-il. Comme tu voudras. Je me sauve. J'ai encore du travail. ^a

Il avait effectivement à faire, mais la vérité était qu'il pensait sérieusement à boire un verre, et se demandait s'il serait trop tôt pour faire étape au Vibes et boire une ou deux bières avant de rentrer.

´ ¿ plus tard, papa^a, dit Brian à son père, qui était déjà

repris par le dilemme servant de thème au débat du jour.

Brian enfila son blouson en jean bleu, mais fut cueilli à la sortie par Lucy qui le regardait avec inquiétude.

´ Brian ^a, dit-elle.

Avant qu'elle puisse en dire davantage, Brian vit Tyrell Watkins avec deux policiers en uniforme qu'il ne reconnut pas, devant la porte de la chambre de son père.

´ Mr. Brian Riley, dit Tyrell sur un ton solennel, nous vous prions de nous accompagner jusqu'au poste afin de répondre à quelques questions à propos du meurtre de Mrs. Jennifer Hubbell. ^a

Brian parut scandalisé. Il se retourna pour regarder son père, mais le vieil homme était scotché à la télévision. Lucy évita son regard.

´ qu'est-ce que c'est que cette histoire? demanda Brian.

Le chef Lou Potter est-il au courant? ^a

¿ présent qu'il savait pour les lettres, Tyrell fut écoeuré

par ces paroles. quel moyen de pression ce type avait-il sur le chef pour que Lou prenne tous les risques pour le protéger? Tyrell regarda à l'intérieur de la chambre l'homme dans son fauteuil roulant. Connaissant sa vieille amitié avec le chef, il ne voulait pas troubler cet infirme.

´ Le chef Lou Potter a eu une crise cardiaque aujourd'hui, dit-il à voix basse.

- que me voulez-vous à moi? Je ne sais rien du meurtre de Jennifer.

- Nous en déciderons. Veuillez nous suivre, Mr. Riley.

- J'attaquerai tout votre service pour arrestation abusive, menaça Brian.

- Vous n'êtes pas en état d'arrestation, pour le moment, dit Tyrell.
- Alors je ne suis pas obligé de vous suivre.
- Il est de votre intérêt de le faire, dit Tyrell, impassible.
- Je veux parler à un avocat ^a, dit Brian.

Tyrell se sentit envahi d'un mépris proche de la haine pour ce tyran sans vergogne. Lou Potter était un brave homme, et cette révélation allait le détruire. Il ne saurait plus où se cacher lorsque l'on saurait partout qu'il avait couvert Brian Riley. Croyait-il vraiment à l'innocence de Brian? Ou bien s'agissait-il d'un chantage? Tyrell ne pouvait imaginer le chef commettant une telle imprudence autrement que sous la contrainte.

Mais il ne donnerait pas à Brian Riley la satisfaction de lui poser la question.

Suivez-nous, Mr. Riley, dit-il. Nous n'avons pas toute la journée. ^a

Pam Pittinger, portant un tablier devant la jupe de crêpe gris de son tailleur

Ellen Tracy, circulait à pas feutrés autour de son immense cuisine blanche ultra- moderne, en pantoufles sur des protège-bas. Vanessa, assise au bar réservé au petit déjeuner, était penchée sur ses devoirs, la tête mollement appuyée contre l'articulation du poignet. Sur le plan de travail, la télévision

diffusait les informations locales. ' Papa dîne en ville avec un client, dit

Pam, on est donc toutes les deux ce soir. - Si on allait au Pizza Hut? dit Vanessa. - Je suis trop fatiguée pour ressortir, dit Pam. Et puis tu n'es pas

encore complètement rétablie de ta grippe. Je vais te faire une soupe. - Je déteste la soupe, dit Vanessa. - «a te fera du bien ^a, insista Pam. Elle savait

qu'elle avait une boîte de consommé de poulet au vermicelle dans son placard.

Elle pouvait aussi préparer des sandwiches au thon. Nourrissant, pensa-t-elle.

Et pas trop difficile. ´ «a va, tes devoirs? demanda-t-elle. Tu as besoin d'aide?
ª Vanessa déclina la proposition. C'est facile ª, dit-elle. Pam sourit

à sa fille unique et remercia sa bonne étoile que Vanessa ne soit pas encore
entrée dans les turbulences de l'adolescence, malgré son ,ge. Elle s'acquittait
encore scrupuleusement de son travail scolaire, ne s'intéressait pas aux
garçons

et n'aimait que les animaux. Pam savait bien que cela ne durerait plus très
longtemps et que bientôt Dick et elle devraient affronter les soirées d'attente,

à s'in- quiéter d'un éventuel petit ami. Elle passa dans l'arrière- cuisine et

ouvrit les placards pour voir ce qu'elle avait. Des ananas au sirop. Elle
pourrait faire un de ses desserts à l'ananas que Vanessa adorait. Ce qui aurait

comme autre avantage de fournir une petite dose de calcium et de vitamines à
sa fille. Sa main se déplaça le long des rayonnages jusqu'à localiser la boîte
rouge de consommé de poulet. Un de ces jours, je vais mettre de l'ordre dans
ce

bazar, songea-t-elle. ´ Maman ! ª Le cri aigu de Vanessa fit sursauter Pam.

Sans

même reposer la boîte d'ananas, Pam se précipita dans la cuisine o ́ elle
découvrit sa fille debout au milieu de la pièce, se tenant la tête à deux mains

en fixant l'écran de télévision, la bouche ouverte. ´ Vanessa, qu'est-ce qu'il y

a ? demanda Pam. que se passe-t-il ? - Oh mon Dieu, mon Dieu ! ª criait
Vanessa,

qui se retourna et martela le plan de travail de coups de poing. Pam regarda la

télévision. Une journaliste, qui se trou- vait devant le poste de police de Monroe et tenait un para- pluie ouvert, était en train de dire: Selon nos sources, une arrestation serait imminente. On apprend qu'il aurait existé

une

vieille inimitié entre Mr. Riley et la victime à pro- pos de la mort de la soeur cadette de cette dernière. Nous restons sur place pour recueillir les dernières informations sur cette affaire. A présent, Brad, je vous rends l'antenne. ^a

Le

présentateur à la coiffure impeccable répondit: ´ Merci à vous, Jean. Jean sera donc en liaison permanente avec nous, et nous vous communiquerons tous les développements et rebondissements au fur et à mesure qu'ils nous parviendront.

-

qu'est-ce que c'est que cette histoire? - Ce n'est pas vrai, hurla Vanessa en se jetant dans un fauteuil et en cachant son visage dans ses mains. Ce n'est pas vrai. Je sais que ce n'est pas vrai. - Vanessa. Cesse ce cinéma. qu'est-ce qu'ils racontent? Ils pensent que Brian Riley a tué cette femme? - Il ne l'a pas fait, maman. Jamais il n'aurait... - Ils doivent bien avoir des éléments contre lui, sinon ils ne diraient pas une chose pareille. Je n'arrive pas à y croire.

Moi qui te laissais aller là-bas, toute seule... toute seule avec un assassin. -

Non, dit Vanessa en se levant d'un bond. Non. Ce n'est pas vrai. Retire ce que tu viens de dire! - Tu as raison. C'est injuste. Ils ne l'ont pas encore inculpé. Je n'aurais pas dû dire cela. - Peu importe ce qu'ils disent... -

...coute, chérie, je sais très bien que la présomption d'innocence existe et qu'il ne faut pas condamner à l'avance, mais crois-moi, ils ne l'arrêteraient pas s'ils n'étaient pas certains. - C'est un mensonge. Je te déteste, je te déteste.

- Vanessa ! ^a Vanessa se cacha de nouveau le visage dans les mains. 'Je ne le pensais pas, maman. Je ne te déteste pas. - Tu ferais bien de t'y habituer, chérie. Beaucoup de gens vont dire la même chose. - Mais ils ne le connaissent

pas. Il ne ferait pas cela. - Ma chérie, écoute. Tu ne le connais pas si bien toi-même. Je veux dire, je pense que le fait qu'il ait des chevaux a tendance à... influencer sur ton opinion. Pour toi, cela en fait automatiquement quelqu'un de bien. Mais crois-moi, mon amour, il arrive que des gens commettent des actes

horribles, même des gens que l'on croit connaître... - Il faut que je fasse quelque chose, murmura Vanessa. - Vanessa chérie, dit Pam avec patience. Il n'y

a rien que tu puisses faire. Tu n'es qu'une enfant. - Si, je peux, dit tranquillement Vanessa. - Oh, mon chou, dit Pam en lui caressant l'épaule.

Je

sais que cette ferme compte beaucoup pour toi. Ainsi que les Riley. Ils ont fait

preuve de beaucoup de patience en supportant que tu sois constamment là-bas. Je

suis s'ûre que Brian appréciera ta loyauté. C'est une qualité importante.

Mais

nous trouverons un autre endroit pour que tu fasses du cheval... - Je ne veux pas d'autre endroit. - Je sais que tu es bouleversée. Mais il faut que tu comprennes que si Brian va en prison pour cette affaire, c'en est fini de la ferme

équestre. Je suis sûre que c'est le cadet de ses soucis dans l'immédiat. -

Maman, et si... et si je pouvais l'innocenter? ^a Ces paroles avaient une résonance comique, sortant de la bouche de Vanessa, mais Pam n'avait pas envie

de rire. Ne sois pas ridicule, Vanessa. - C'est la vérité, maman. C'est arrivé le jour où j'étais malade, à la maison. D'accord? - D'accord. - Eh bien, je ne t'en ai pas parlé, mais j'étais là-bas, à la ferme. - Vanessa ! - Tu te souviens qu'il n'y avait personne quand tu as appelé ? - Tu as dit que tu écoutais tes cassettes. - Je ne t'ai pas dit la vérité exacte. J'avais peur que tu te f
,ches.

Enfin, j'ai écouté des cassettes, un certain temps. Mais ensuite, j'étais là-bas. - Et pourquoi Brian ne l'a pas dit à la police? - Il ne m'a pas vue! ^a

cria-t-elle. Pam posa bruyamment la boîte d'ananas sur le plan de travail.

,

Maintenant, chérie, écoute-moi bien, dit-elle. Je sais qu'il peut sembler...

excitant d'être impliquée dans... dans un fait divers important comme celui-ci.

Mais il ne s'agit pas d'un jeu. Une femme a été assassinée... - J'étais là-bas,

maman. Il ne m'a pas vue. Je me cachais. Je... ^a Vanessa évita le regard sceptique de sa mère. ' Je vou- lais juste aller voir les chevaux et...

j'ai

pensé qu'il risquait d'être furieux s'il savait que j'étais dans les écuries...

- «a, je veux bien le croire, dit Pam. Toi et tes chevaux... Tu sais que tu n'es pas autorisée à sortir de la maison quand tu es malade. Tu es en train de soigner une grippe, et au lieu de rester au lit, tu vas traîner dans ces écuries...
- Ensuite j'ai été coincée l'a-bas, s'empressa d'expliquer Vanessa,

pendant qu'il travaillait. J'avais peur qu'il me flanque dehors s'il découvrait que je pénétrais dans les écuries sans sa permission. » Pam hocha la tête.

Tu es bien sûre de cela? -Oui, tu ne comprends pas? Il a un alibi, et il n'est même pas au courant. - Un alibi? dit Pam. - C'est le mot qu'on emploie. On l'entend dans tous les films. » Pam se croisa les bras sur la poitrine. Ét cet alibi pourrait le sauver. Je pourrais le sauver. Maman, il faut que nous allions à la police. Tout de suite. » Pam considéra sa fille en plissant les yeux.

C'est une histoire sérieuse. Une question de vie ou de mort. Tu as intérêt à dire la vérité, jeune fille. - Je dis la vérité, insista Vanessa. Pourquoi est-ce que je mentirais? »

L'interrogatoire avait déjà duré plusieurs heures et Morton Cheswick, l'avocat de Brian Riley, venait d'exiger une pause pour son client. Le capitaine Van Brunt s'était aussitôt retiré dans son bureau, seul, pendant que les autres inspecteurs encore en service avaient formé des petits groupes et discutaient.

Tyrell eut la sensation d'avoir besoin d'air frais, et de quelques instants de solitude. Mais une fois passé les journalistes pour retrouver sa voiture et rouler un peu, il se rendit compte qu'il se dirigeait en fait vers le restaurant où travaillait Dena Russell. Si quelqu'un devait être informé, c'était bien elle. Il s'arrêta devant le restaurant, mais un homme mince en costume gris sortit aussitôt pour dire : Non, non, non, ne laissez pas votre voiture ici, s'il vous

plaît. Vous avez de la place pour garer derrière. C'est mauvais pour la clientèle d'avoir la police devant le restaurant.

- Je cherche Dena Russell, dit-il.

- Eh bien, j'appelle les cuisines et je vous la fais envoyer par-derrière. Il y a un petit bureau où vous pourrez parler. ^a

Tyrell ne se sentit pas offensé. Il savait que ce type était le propriétaire. Seul un patron pouvait s'offrir le culot de demander à des policiers de circuler parce que leur présence faisait mauvais effet. Une telle détermination était admirable, même si en l'occurrence elle dépassait un peu les bornes. Tyrell redémarra donc pour passer derrière le bâtiment qui était presque aussi séduisant que l'entrée principale. Une étroite dérivation du canal coulait sur les rochers, dans le lit profond, juste derrière le restaurant, et le stuc des murs de la fermette était recouvert de vignes en treille qui montaient jusqu'au toit d'ardoise. Devant la porte se trouvaient une petite table et des chaises en fer forgé, dans un patio où l'on se serait installé avec plaisir s'il n'avait pas plu. Une vieille lanterne à gaz éclairait la porte en chêne. Comme il s'ap-

prêtait à frapper, cette porte s'ouvrit et Dena apparut, dans sa robe blanche aux manches retroussées, le visage blanchi par la farine.

Sérgent, dit-elle. Entrez vite. Ne restez pas sous la pluie. ^a

Elle l'introduisit dans un petit bureau tranquille, jouxtant la cuisine où une armée de personnes s'affairaient dans la hâte et le bruit. La table, élégante, était jonchée de papperasse, mais les rideaux étaient d'un très joli bleu profond à motifs minuscules, et il y avait deux fauteuils apparemment confortables, cannés et garnis de coussins décorés de coqs. Dena lui fit signe de s'asseoir, et il obtempéra.

Je n'ai pas beaucoup de temps, dit-il. Nous faisons une petite pause.

- Pour dîner? ^a demanda-t-elle.

Il répondit par un hochement de tête affirmatif.

Une seconde ^a, dit-elle.

Elle disparut dans la cuisine et revint aussi vite avec une assiette à pâtisserie et une fourchette.

‘Tenez, dit-elle. Vous aimez les fruits de mer? C'est un millefeuille au crabe et aux crevettes avec une sauce au champagne. Nous le servons en hors-d'oeuvre. ^a

Tyrell prit une bouchée et le feuilleté lui fondit sur la langue.

‘C'est bon, dit-il. C'est votre fabrication? ^a

Dena sourit.

‘ Vous n'êtes pas nulle en cuisine. ^a

Elle le remercia. Un bref silence gêné s'installa entre eux, puis Tyrell dit: ‘ Vous n'êtes pas au courant, n'est-ce pas ?

- Au courant de quoi?

- Avant tout, je tenais à vous remercier. Votre renseignement à propos du fleuriste nous a permis d'innocenter définitivement Mr. Hubbell.

- C'est vrai? s'écria-t-elle. C'est formidable. Oh, sergent, c'est une nouvelle vraiment formidable. Comment?

- C'est une longue histoire, dit-il. Je vous la raconterai une autre fois.

- Il y a autre chose ^a, dit-elle, sur ses gardes.

Tyrell reposa à regret son assiette.

‘J'ai pensé que vous aimeriez le savoir, dit-il. Nous avons conduit Brian au poste de police. Si je ne me trompe pas, il sera mis en état d'arrestation ce soir.

- Pour quel motif?

- Le meurtre de Jennifer Hubbell. ^a

Dena accusa le choc.

‘ Brian ?

- Saviez-vous que le chef de la police le protégeait?

demanda-t-il dans un soupir.

- Le chef Potter ? Pourquoi?

- Nous l'ignorons. Avez-vous la moindre idée?

- Je sais qu'il était ami avec le père de Brian.

- Là, on dépasse le cadre de l'amitié. Toute notre enquête sur le meurtre de Jennifer est polluée à cause de...

mesures extrêmes qu'il a prises pour protéger Brian. ^a

Dena réfléchit.

‘ Je ne sais pas. J'étais peut-être aveugle, mais je n'ai jamais remarqué de... disons de liens particuliers entre eux. Ce n'est pas comme s'il venait dîner à la maison ou je ne sais quoi. Je veux dire, ils se disaient bonjour quand ils se croisaient dans la rue. Ce genre de choses. En fait, je n'ai jamais vraiment fait sa connaissance. Je savais qui c'était, mais rien de plus...

- Nous ne pouvons pas lui poser la question en ce moment, parce qu'il est sous respiration artificielle. Mais disons qu'il s'est mis dans une situation délicate...

- Vous êtes en train de m'expliquer que Brian a tué Jennifer, et que le chef de la police l'a couvert?

- Euh, nous n'avons pas de certitude. Nous espérons que Brian pourra nous éclairer sur ce point. Nous espérons aussi des aveux, bien qu'il ait l'assistance d'un avocat. Mais j'ai le sentiment qu'il sera inculpé ce soir. ^a

Dena était totalement immobile, les mains inertes sur ses genoux.

´ Je sais que ce n'est pas vraiment... une bonne nouvelle, dit Tyrell. Mais peut-être que vous allez pouvoir respirer un peu mieux. Je ne crois pas qu'il vous importunera encore. Il a d'autres problèmes, plus importants, pour l'instant...

- Oui, dit-elle, encore assommée par la nouvelle. Oui...

c'est un soulagement. En un sens. ^a

¿ présent, en voyant l'expression de son visage, Tyrell se demandait s'il avait bien fait de venir. Il s'était dit qu'elle serait contente d'apprendre que Riley ne serait plus sur son dos, mais il n'avait pas pensé une seconde qu'elle risquait d'être bouleversée de savoir que le père de son enfant...

Un jour, il lui faudrait expliquer à cet enfant que son père était en prison parce qu'il avait tué une femme. Non. Ce n'était pas franchement une bonne nouvelle. Il regrettait maintenant d'avoir été si impulsif. Tyrell se leva, conscient qu'elle avait besoin d'être un peu seule pour digérer cette information.

Il faut que j'y retourne. Nous allons reprendre. Merci pour le millefeuille. ^a

Dena se leva, distraite, et le suivit vers la porte.

Óui, eh bien, merci, sergent, de m'avoir mise au courant.

- De rien, Miss Russell. Vous serez dans le secteur si nous avons besoin de vous poser d'autres questions?

demanda-t-il, comme en s'excusant. J'ai le sentiment que nous n'en n'avons pas fini avec vous.

- Certes. Oui^a, dit-elle. La tête lui tournait. ´ Je... je serai là.

- Bon, ne vous en faites pas trop, Miss Russell.

- Vous non plus, sergent. Merci ^a, dit-elle avec lassitude.

Elle referma la porte sur lui et resta plantée sur place. En dépit de ses propres soupçons, de ses propres craintes, en dépit de tout, il était difficile d'affronter le fait que l'homme avec qui elle avait vécu, qu'elle envisageait d'épouser, le père de son bébé, allait être arrêté pour meurtre.

MORTON Cheswick se lava les mains dans les toilettes pour hommes avant de revenir dans la salle de l'interrogatoire, où Brian était assis et contemplait d'un regard fixe et nauséeux le hamburger qui lui avait été apporté par un homme en uniforme. Morton s'installa à côté de son client et éloigna soigneusement de la nourriture son attaché-case ouvert, afin que les oignons grasseyés qui avaient glissé du papier sulfurisé contenant le repas de Brian ne tachent pas le cuir.

ˆ Vous n'avez pas faim? demanda Morton.

- Pas vraiment ^a, dit Brian.

Il enveloppa le sandwich et remit le tout dans le sac en papier qui avait servi à la livraison. Morton inclina la tête.

ˆ Je pense que nous sommes presque au bout de nos peines.

- J'espère ^a, dit Brian d'un ton morne.

Morton ferma son attaché-case avant de le serrer devant lui comme pour le protéger.

ˆ Bon, le fait est que toutes les irrégularités que le chef de la police aurait pu commettre à votre avantage étaient le résultat d'une décision unilatérale. Il n'existe aucune preuve laissant supposer que vous aviez besoin de protection.

- Je ne sais toujours pas pourquoi il a fait ça, dit Brian.

Enfin, je l'ai effectivement appelé après cette histoire avec Dena, mais ils ont l'air de dire qu'il est allé beaucoup plus loin.

- Ils ne nous disent pas tout, dit Morton Cheswick. «a, c'est une évidence. En tout cas, vous n'êtes pas responsable des agissements du chef. Ils savent que sur ce point nous sommes inattaquables. Bien sûr, nous sommes desservis par

cette longue animosité entre Mrs. Hubbell et vous. Mais le reste du dossier est très léger. Ils n'ont pas grand-chose en guise de preuves tangibles. que des présomptions.

- Donc, vous ne pensez pas qu'ils vont m'arrêter?

demanda Brian avec un brin d'espoir.

- Disons que s'ils le font, je doute qu'ils soient en mesure de vous inculper.

- Ce n'est pas moi ^a, dit Brian.

Morton, qui avait défendu plus d'un client dans ce genre d'affaire, n'accordait pas grand poids aux protestations d'innocence, vu qu'il n'avait jamais eu de client se comportant autrement, au début. Néanmoins, il reconnaissait un dossier faible quand il en voyait un.

Il serait éventuellement utile que vous apportiez des preuves de l'endroit où vous étiez à ce moment-là.

- Je vous l'ai expliqué. ȷ la ferme, en train de travailler.

Seul.

- Comme je vous l'ai dit, à mon avis ils n'ont pas assez d'éléments pour vous retenir, pour l'instant. ^a

Brian se frotta nerveusement les mains avant de s'adresser à Morton.

ˆ Vous êtes avocat. J'aimerais vous poser une question.

- Allez-y, dit tranquillement Morton.

- quels sont mes droits sur un enfant si je ne suis pas marié avec la mère? ^a

Morton sembla surpris.

Éxcusez-moi ?

- J'ai vu une émission à la télé qui m'a fait réfléchir.

Est-ce qu'elle ne doit pas me laisser voir l'enfant? Je veux dire, elle ne peut pas prendre le gosse sous le bras et s'en aller... ^a

Morton se sentit un peu déconcerté par l'esprit d'escalier de cet homme qui devait répondre d'une accusation de meurtre.

Non, elle ne peut pas, dit-il. Bien que cette question ne doive peut-être retenir votre attention qu'une fois que vos autres problèmes seront résolus...

- J'ai besoin de savoir tout de suite, insista-t-il. quels sont mes droits dans ce domaine? qu'est-elle tenue de me concéder?^a

Morton hocha la tête en pianotant d'une main sur son attaché-case.

J'imagine que vous faites allusion à la femme que vous auriez... soi-disant brutalisée ^a, dit-il.

Brian serra les poings avant d'agripper le dossier d'une chaise.

C'était un... accident, dit-il. Je n'ai jamais voulu lui faire de mal. ^a

Morton hocha de nouveau la tête. Ce refrain, il le connaissait.

Éh bien, il s'agit d'un domaine où la loi est en pleine mutation. La législation n'a pas su s'adapter aux changements de notre société et se trouve donc constamment mise en question. Vous avez des droits. Mais je pense que nous pouvons supposer, compte tenu de l'état actuel de vos rela-

tions avec cette femme, que vous devrez mener une bataille juridique pour chaque centimètre de terrain que vous chercherez à conquérir. Votre passé ne plaide pas en votre faveur.

- Mais elle ne peut pas m'exclure de sa vie.

- De sa vie? Bien sûr que si. De celle de l'enfant, non, dans certaines limites. ^a

Brian parut satisfait.

‘ Bon ^a, dit-il.

La porte de la pièce s'ouvrit et un agent passa la tête.

‘ Mr. Cheswick. J'ai ici quelqu'un qui désire vous voir.

- Excusez-moi ^a, dit Morton.

Brian s'adossa sur son siège et se frappa d'un air songeur la lèvre supérieure de ses deux mains jointes en coupe. Il ne sembla pas remarquer le départ de l'avocat.

Morton Cheswick se leva, remit ses poignets de chemise en place et lissa les plis de son pantalon. Puis il sortit dans le couloir. Une femme d'affaires assez jolie, en tailleur gris et escarpins, se tenait là, tripotant nerveusement la bandoulière de son sac. Elle était accompagnée d'une adolescente grande et mince, avec des cheveux brillants tirés en arrière et un appareil dentaire. Elle était pâle et apparemment terrifiée de se trouver dans les locaux de la police.

‘ Je vous présente Mr. Cheswick^a, annonça l'agent à la femme.

Pam tendit la main.

‘ Mr. Cheswick. Je suis Pam Pittinger, et voici ma fille Vanessa.

- Enchanté, dit gravement Morton.

- Vous êtes l'avocat de Mr. Riley?

- Oui. ^a

La femme posa ses mains manucurées sur les épaules étroites de la jeune fille.

‘ Vanessa désire vous faire part d'une chose qui pourrait être très importante pour votre client. ^a

Morton leva les sourcils.

´Vraiment? Alors trouvons un endroit tranquille pour nous asseoir et discuter.
a

Dena descendit de sa voiture et regarda Peter charger deux caisses dans son coffre avant de le refermer d'un coup sec. Elle poussa un soupir et se dirigea vers lui.

´Paré pour le départ? demanda-t-elle.

- Pas tout à fait. Les filles ont encore certaines choses à charger.

- C'est pour demain?

- Pour demain. Tory tient absolument à aller à l'école parce qu'elles ont une sorte de fête. Nous partirons donc après la classe. ^a

Dena ne répondit pas tout de suite. Puis, regardant la maison, elle demanda : ´ Hilary est là?

- Pas exactement. Elles sont chez Hilary, ce soir.

Comme leurs jouets sont emballés et tout, je leur ai donné

l'autorisation d'aller chez Hilary. Elles regardent la télévision là-bas.

- Ah, dit Dena ébahie. Vous voyez, quelquefois, on n'y échappe pas.

- J'imagine. Et vous?

- Moi, je vais monter et prendre un bain. ^a Elle hésita, puis se lança. ´ Le sergent Watkins est passé au restaurant ce soir.

- Oh?

- Vu que vous n'avez pas la télévision, vous n'êtes sans doute pas au courant. Brian est interrogé au sujet du meurtre de mon amie Jennifer.

- Brian ? dit-il.

- Oui. Le sergent Watkins pense qu'il va être inculpé.

- Hum, dit Peter. Eh bien, c'est une excellente nouvelle. ^a

Elle rougit, un peu gênée par sa réaction.

Ce n'est pas exactement ce que j'espérais, dit-elle.

- Pourquoi? Moi, je suis soulagé. Il ne pourra plus vous embêter s'il est en prison.

- Je suppose, dit-elle avec tristesse. Où allez vous?

- J'ai encore une foule de courses à faire avant notre départ.

- Eh bien, nous pourrions peut-être prendre un... un verre de jus de fruits, ou quelque chose. Histoire de fêter votre départ.

- Peut-être, plus tard, dit-il.

- Je crois que je vais me faire couler un bain, dit Dena.

J'ai fini par récurer cette baignoire et elle est assez propre pour que je puisse faire trempette. ^a

Peter monta dans sa voiture avec un signe amical.

Allumez des bougies, dit-il. Pensez à des choses agréables, pour le bébé. ^a

Dena lui rendit son salut et se dirigea lourdement vers la maison. Elle avait toujours peine à croire que Brian était désormais le suspect numéro un dans le meurtre de Jennifer. Chaque fois qu'elle songeait à toutes les choses qu'elle ignorait de lui, elle restait abasourdie. Sans allent, elle ouvrit la porte et entra dans le petit vestibule. Elle prit le temps de regarder le courrier sur la table. Les imprimés habituels. Elle se demandait pourquoi elle vérifiait. Si peu de gens savaient qu'elle se trouvait ici.

Elle se mit à monter l'escalier, en fouillant dans son sac pour trouver son trousseau de clés. Au moment précis où, arrivée sur son palier, elle

introduisait la clé dans la serrure, la sonnette de l'entrée retentit et la fit sursauter. Ce n'est probablement pas pour moi, pensa-t-elle. Elle eut la tentation de faire comme si elle n'avait rien entendu. Mais après un instant d'hésitation, elle redescendit ouvrir, non sans avoir d'abord placé la chaîne.

Une femme ronde, entre deux ,ges, avec des cheveux gris frisés, serrant autour de son cou le col d'un manteau de laine à carreaux noirs et blancs, se tenait sur le seuil.

Elle adressa un sourire nerveux à Dena.

Ést-ce que Peter est là? ^a demanda-t-elle.

Dena ôta la chaîne et ouvrit grande la porte.

Non, dit-elle. Il est sorti.

- Il n'était pas au restaurant, dit la femme au manteau à carreaux.

- Non, dit Dena, qui se rendit compte qu'il devait s'agir d'une amie, si elle connaissait son lieu de travail. Il avait beaucoup de courses à faire. Je ne sais pas quand il va rentrer.

- Euh, hum, bon. Est-ce que les petites dorment?

- Oh non. Elles sont chez la baby-sitter.

- Oh, je pensais que vous étiez peut-être... non, ça ne fait rien. D'accord, dit la femme qui scrutait loin devant elle, comme si elle s'interrogeait sur la conduite à tenir.

- Voulez-vous que je lui fasse part de votre visite, ou que je lui dise de vous appeler? demanda poliment Dena.

- Non, répondit lentement la femme. Non, c'est inutile.

- quel nom dois-je annoncer? ^a

La femme réagit cette fois très vite.

Non, ne dites rien du tout. je veux... lui faire la surprise.

- Entendu, dit Dena. Ni numéro de téléphone ni rien? ^a

Timide sourire de la femme.

Non. Je reviendrai demain.

- Alors, venez de bonne heure ^a, dit Dena.

Le sourire s'effaça sur le visage de la femme.

Pourquoi? ^a

Tout à coup, Dena s'avisa qu'elle ne devait pas dévoiler les projets de Peter à quiconque frappait à la porte. Elle n'était pas chez elle.

Vous avez plus de chances de le trouver. ^a

La femme la regarda avec perplexité.

Bon, entendu, et merci. Bonsoir. ^a

Elle fit demi-tour et se dirigea vers sa voiture, une petite Geo violette garée devant la Camry de Dena. La clé à la main, elle marqua un temps d'arrêt puis s'installa au volant.

Dena fit un vague signe de la main, puis considéra l'escalier comme s'il s'agissait d'une montagne à escalader.

Cette fois, je prends mon bain, se dit-elle.

Brian ouvrit les bras et étreignit Vanessa de toutes ses forces, tandis que Vanessa le prenait par le cou et savourait cet instant dont elle avait rêvé si longtemps. La barbe sur son visage, le tissu rêche de la veste contre sa peau douce lui donnaient envie de se frotter jusqu'à se mettre les joues à vif.

Les épaules de Brian tremblaient et elle pensa qu'il pleurait peut-être. Le sang lui battait dans les tympans, comme le bruit de l'océan, elle était transportée. Elle ferma les yeux, et pendant ce bref moment elle nagea dans une sorte de paradis plus merveilleux que tout ce qu'elle avait pu imaginer. Un paradis de courte durée, mais qui rachetait tout, en même temps qu'il la plongeait dans le désespoir.

‘Merci, Vanessa ^a, murmura-t-il. Elle sourit, en serrant les lèvres pour qu'il ne voie pas son appareil dentaire, hocha la tête, chercha un signe dans ses yeux. Elle ne vit que lassitude et distraction. Morton Cheswick serra la main de Pam, puis se tourna vers Vanessa.

Vanessa prit la main tendue, en ne détachant qu'à grand-peine son regard du visage de Brian.

‘Votre démarche est fort louable, Vanessa. Vous déplacer spontanément pour fournir cette information.

- Heureuse d'avoir rendu service, dit-elle en baissant les yeux.

- Comme vous dites ^a, dit Morton, en enfilant son pardessus.

Tyrell les observait avec stupéfaction, tandis qu'ils prenaient congé dans le couloir.

‘Sérgent Watkins, ordonna Van Brunt. Dans mon bureau.^a

Sans un mot, Tyrell suivit le capitaine.

‘Fermez la porte ^a, aboya Van Brunt.

Tyrell poussa la porte et la laissa claquer.

Les yeux de Van Brunt étaient blancs autour des pupilles.

‘Sérgent! aboya-t-il.

- Désolé, capitaine. J'enrage simplement de le voir sortir libre d'ici.

- Vous enragez? C'est pourtant gr,ce à vous.

- ¿ moi? En quoi suis-je responsable? demanda Tyrell.

Il a un alibi.

- Elle ment, dit le capitaine avec mépris. N'importe quel crétin est capable de voir qu'elle ment.

- «a ne me fait pas plus plaisir qu'à vous, mais cette gamine dit qu'elle l'a vu là-bas. Elle est prête à le jurer.

- Elle jurera tout ce qu'on voudra pour cette crapule.

L'avocat le sait. Je l'ai vu dans ses yeux. Elle en pince pour Riley et elle ajuste inventé cette histoire en venant, avec l'espoir qu'il la culbuterait sur une meule de foin pour la remercier.

- C'est une enfant, capitaine. Une gamine qui essaye de faire ce qui est bien...

- Votre jugement, sergent, nous sommes bien placés pour savoir ce qu'il vaut.

- Capitaine, je sais que vous êtes furieux de perdre votre suspect numéro un, mais je ne vois pas comment vous pouvez me rendre responsable du fait que cette gamine est venue spontanément lui fournir un alibi.

- Je vais vous dire en quoi c'est votre faute, vous voulez? Vous et ce vieux bonhomme à l'hôpital. A vous deux, vous avez saboté l'enquête depuis le premier jour. Maintenant, c'est moi qui ai le dossier, et je dois réparer les dég,ts.

Lou Potter croit qu'on peut diriger un service de police comme un club privé, et vous, vous n'avez même pas les qualifications correspondant à votre poste. Le chef a fait complètement fi des dispositions du Code quand il vous a engagé au rang que vous avez. Autrefois, on parlait de pou-lain et le rôle était tenu par un blondinet bien propre, mais vous n'avez pas vraiment le physique de l'emploi, si?

- Il n'a eu aucun motif de regretter sa décision, capitaine, dit sèchement

Tyrell.

- Eh bien, fort heureusement, c'est une décision qui ne lui appartient plus.
- De quoi voulez-vous parler? Vous ne faites qu'assurer l'intérim ^a, explosa Tyrell.

Van Brunt eut peine à ne pas laisser percer sa satisfaction.

Állons, sergent. Vous n'imaginez pas sérieusement qu'il va revenir. Pas après la manière dont il a abusé de sa position. Il semble que le conseil municipal ait voté une résolution aujourd'hui. Dès qu'il ne sera plus sous respiration artificielle, il se verra offrir le choix entre des poursuites judiciaires ou une retraite anticipée. ¿ effet immédiat. ¿

votre avis, quel sera son choix? ^a

Tyrell ne répondit pas. Un moment, il se sentit trahi par Lou. Comment pouvait-il démissionner comme ça? Sans même se battre. C'était comme reconnaître la vérité de tout ce qu'ils pourraient dire à son encontre. Mais à quoi s'attendait-il? Lou aurait de la chance s'il se remettait de cette crise cardiaque. Le stress d'une bagarre pour se défendre le tuerait probablement.

˘ La retraite, je suppose, dit Tyrell d'un air sombre.

- Ouais, et croyez-moi, sergent, pour vous la balade est terminée. ^a

La balade, pensa Tyrell, outré. Il avait travaillé comme une bête ces deux dernières années afin de se montrer digne de la confiance de Lou. Les années de discipline militaire le disputaient, en lui, avec l'envie de dire ce qu'il pensait. Il savait qu'il devait absolument mettre une sourdine avant d'exploser et de cracher ce qu'il avait sur le coeur.

Mais à quoi bon courber l'échine? Une chose était de tenter de gagner le respect de quelqu'un. Mais cet homme ignorait même le sens de ce mot. Il se dit que s'il parlait maintenant, tout était fini. Il pensa à sa grand-mère, à la déception qu'elle éprouverait. ¿ Cletus, qui ricanerait.

Van Brunt tira l'ourlet de sa veste, ajusta sur son doigt la chevalière aux

armes de son université.

En fait, sergent, à la lumière de votre rôle dans cette affaire, j'ai décidé de vous suspendre...

- Me suspendre! Pour quelle raison? explosa Tyrell.

- Relisez votre manuel, sergent. Non-application de l'article 43 du Code général du district de Monroe : Procédure en cas de violences domestiques. Si vous et le chef n'aviez pas couvert le jeune Riley au tout début, nous ne serions pas dans une situation aussi tordue. Pensez-vous que ces plaintes pour violences domestiques sont une plaisanterie, sergent? Un truc qui fait rigoler dans les vestiaires des garçons? ^a

Tyrell trouvait inique de se faire sermonner par Heath Van Brunt, un homme qui venait d'insinuer qu'une gamine maigrichonne avec un appareil dentaire était une petite pute. Un homme qui avait tranquillement affirmé que n'importe quel mari avait toutes les raisons du monde de vouloir tuer sa femme. Hypocrite, pensa-t-il. Faux jeton.

Mais dans le même temps, une part de lui ne pouvait pas jouer la dignité outragée. Il avait marché avec le chef, laissé

Riley s'en tirer après avoir frappé Dena Russell. Certes, le spectacle d'une femme enceinte au visage tuméfié ne lui avait pas plu, mais il n'avait pas insisté non plus pour que Riley rende compte de ses actes. En fait, lorsque le chef lui avait trouvé des excuses, Tyrell avait été d'accord. Il n'avait pas seulement laissé passer. Il avait endossé. Peut-être avait-il trop vu les bassesses de la nature humaine, dans ce boulot. Reconnais-le, pensa-t-il. Au moins pour toi. ħ l'époque, tu n'as pas trouvé que c'était un crime. Tyrell avait envie d'insulter Van Brunt, de le traiter de sale con, mais une mince frange de doute personnel l'en empêchait.

‘ Je vais diriger cet endroit, y faire respecter la loi à la lettre, continuait Van Brunt. Et je vais commencer par faire un exemple avec vous. Vous êtes suspendu sans solde pendant trente jours. Effet immédiat. ^a

Tyrell hésita. Puis il dégrafa son écusson et le jeta sur le bureau. Sans un mot,

il sortit et referma doucement la porte derrière lui.

Dans l'armoire à pharmacie, au-dessus du lavabo, Dena trouva un petit flacon de bain moussant, de la taille des échantillons offerts dans les hôtels ou vendus dans les grands bacs aux caisses des supermarchés.

Il avait l'air d'avoir séjourné là un certain temps. Elle dévissa le bouchon et renifla. Le parfum était léger mais agréablement fleuri. Eh, quand on récupère, on ne fait pas la difficile, se dit-elle. Elle ferma l'évacuation de la bai-

gnoire, ouvrit les robinets, versa le contenu du flacon dans l'eau. Immédiatement, les bulles commencèrent à se former, donnant une mousse joyeusement irisée. Bonne idée, se dit-elle.

Elle laissa la baignoire se remplir et passa dans la chambre, se déshabilla et enfila un léger peignoir de bain grande taille, acheté au K-Mart, qu'elle noua sur son ventre rond. Puis elle marcha pieds nus dans la cuisine. Des bougies, pensa-t-elle. Cette idée lui plaisait bien, finalement. Elle avait repéré deux petites bougies trapues, dans des cendriers de verre, sur une étagère de la cuisine, sans doute en cas de panne de secteur. «a ira, se dit-elle. Elle les emporta dans la salle de bains et les disposa chacune à

un angle du pied de la baignoire en grès. L'eau commen-

çait à être à un bon niveau, et la surface embuée et mousseuse était séduisante. Elle alluma les bougies avec une allumette, ferma les robinets, ôta son peignoir en solde qu'elle pendit à un crochet derrière la porte. Elle remonta ses cheveux avec un élastique et entra dans la baignoire. Canyon Ranch, pensa-t-elle en souriant. ç condition de fermer les yeux.

Prudemment, elle se baissa dans l'eau. Elle était très chaude, mais pas br°lante. Elle avait lu quelque part que c'était mauvais pour le bébé. quand elle se fut installée, son ventre touchait presque les parois de la baignoire. Elle se souvint d'une fille enceinte, au boulot, qui avait raconté

qu'un jour, pendant sa grossesse, elle était restée coincée dans la baignoire et avait d° attendre le retour de son mari pour qu'il l'aide à sortir. Il vaudrait

mieux que cela ne m'arrive pas, pensa Dena. Je n'ai personne pour m'aider.

Je pourrais rester là jusqu'à demain.

Elle décrocha une serviette de toilette du porte-serviettes au-dessus de la baignoire, et la roula en boule, comme un coussin, sous sa nuque. La flamme des bougies vacillait dans la pièce sombre et elle eut, en fermant les yeux, une sensation de luxe absolu. Elle plaça ses bras autour de son bébé et se dit que la vie réservait bien des petits plaisirs. Et je vais m'assurer que ta vie sera pleine de ces plaisirs, songea-t-elle. Ton bonheur sera ma préoccupation première. Cette pensée la combla de paix et pendant quelques minutes elle plana doucement, proche du sommeil.

La sonnette d'en bas rompit sa rêverie et lui vrilla les nerfs. S'rement encore la même dame, pensa-t-elle. Je ne vais pas redescendre. Je lui ai dit de revenir demain matin.

Je n'ai pas à me traîner jusqu'en bas chaque fois qu'elle sonne. La sonnette retentit encore, et elle pensa, pendant un instant, au sergent Watkins. Elle le vit là, sur le pas de la porte, comme elle l'avait vu ce soir sous la lanterne à gaz du restaurant. Il avait un regard pénétrant. Ses yeux noirs semblaient la transpercer. Une image vaguement troublante. Puis elle rejeta cette idée. Ce n'était pas lui. Il ne passerait pas ici sans y avoir été convié. Cela semblerait malséant, et elle devinait vaguement, sans le connaître vraiment, que les convenances comptaient beaucoup pour lui.

Il était venu au restaurant la prévenir pour Brian, et il s'en tiendrait là.

La pensée de Brian refroidit l'eau du bain d'un coup.

Elle ouvrit le robinet d'eau chaude qu'elle laissa couler un instant. Elle mettrait la télévision pour voir ce qui était

advenu de lui. Mais elle savait que cela ne servirait qu'à la replonger dans tous ses problèmes. Encore un petit instant d'ignorante béatitude, pensa-t-elle.

Allez-vous-en, qui que vous soyez.

Comme en réponse à son souhait, la sonnette se tut. Elle s'enfonça dans l'eau, ferma de nouveau les yeux. Brusquement elle se redressa. Elle entendait distinctement des pas montant l'escalier. Ses bras qui agrippaient maintenant les bords de la baignoire se couvrirent de chair de poule. Impossible. Comment quelqu'un aurait-il pu entrer?

Sans avoir le temps de réfléchir à la question, elle entendit qu'on frappait contre sa porte.

‘Dena, ouvre-moi. ^a

Brian. Son coeur se mit à battre en écho, et elle voulut se lever. Impossible de sortir de l'eau. Non, pensa-t-elle, en se souvenant de la femme coincée dans sa baignoire.

Non. Par une rotation des hanches, elle parvint à se mettre à genoux. Les coups dans la porte étaient maintenant plus forts.

‘Je sais que tu es là ^a, hurlait-il.

Le déplacement d'eau, quand elle réussit à se mettre debout, éteignit les bougies et deux filets de fumée s'élevèrent dans l'obscurité de la salle de bains, tandis qu'elle sortait de la baignoire, dégoulinante. Elle attrapa une serviette, s'essuya une seconde, puis saisit son peignoir de bain pendant qu'il continuait de marteler sa porte. Son coeur aussi martelait sa poitrine, mais c'était plus la peur que la gêne qui l'animait maintenant. tre surprise dans son bain avait un côté... humiliant.

‘Dena, ouvre cette porte ou je l'enfonce. Je te jure que je vais le faire. ^a

Ses mains tremblaient en essayant de nouer la ceinture du peignoir. Zut, zut, pensa-t-elle, tandis que le tissu col-lait à son corps mouillé, l'empêchant de fermer le vêtement.

Elle songea au portable, et au sergent Watkins. Elle savait où il était. Plus rapidement accessible que le téléphone normal. Dans son sac, près de la porte. Elle sortit précipitam-

ment de la salle de bains, manquant de glisser sur le carrelage, fonça sur son sac. Elle était gelée, après cette sortie rapide hors de l'eau, et tremblait de la tête aux pieds. Elle fouilla son sac. Au même moment, elle entendit le bois éclater. Elle leva les yeux, atterrée, et vit la porte céder et s'ouvrir brutalement. Brian franchit le seuil.

´ Bon sang, Brian, gémit-elle en courant derrière une chaise. qu'est-ce que tu fais? ^a

Il la regarda, ses bras retombèrent le long de son corps, tenant bêtement la hache qui se trouvait dans une de ses mains.

´ Pourquoi est-ce que tu ne me répondais pas?^a

demanda-t-il.

Elle se cacha le visage dans les mains, comme si en cessant de le voir elle pouvait le faire disparaître.

´ Sors d'ici, Brian. J'ai un ordre de protection du tribunal. ^a

Il s'avança vers elle.

´ Hum, tu sens bon, dit-il. Tu te prépares pour ton amant?

- Oh, Brian, dit-elle. Pour l'amour du ciel. Je t'en prie, redescends sur terre. Regarde-moi, Brian. Je suis grosse comme une baleine. Je suis en peignoir de chez K Mart. ^a

Il fut un temps, tout au début, où il aurait peut-être souri.

Un temps où il aurait perçu l'humour de la situation. Mais elle se rendit compte, en voyant la colère dans ses yeux, qu'il était sous l'emprise totale de la jalousie, de son obsession.

´ Tu sais ce que j'ai découvert, aujourd'hui? dit-il en venant plus près d'elle, la hache pendant toujours au bout de son bras. Tant que tu maintiens que ce bébé est de moi, il m'appartient légalement. Même si nous ne sommes pas mariés. Tu savais cela, Dena ? Tu es obligée de me laisser le voir. Tu ne peux

pas me tenir à l'écart de sa vie.

- Oh, il est de toi, dit-elle. Mais je te promets bien de le tenir à l'écart de toi. Parce que si tu crois qu'un enfant doit être témoin de ce genre de comportement...

- Et pourquoi pas? dit-il durement. Pourquoi un enfant ne connaîtrait-il pas la vérité sur sa mère? Pourquoi ne saurait-il pas que c'est une salope qui couche avec n'importe qui...

- Brian, je te préviens, si la police vient à...

- Pourquoi est-ce que tu veux toujours faire intervenir la police? qu'est-ce qui te fait croire qu'ils sont en mesure de m'empêcher de faire ce que je veux? Ils n'ont aucun moyen.^a

La rage déformait son beau visage, comme certaines maladies peuvent déformer les membres d'un corps. Brusquement, en le regardant, elle vit sa souffrance. Il était aussi désespéré qu'elle-même.

´ Brian, tu es en train de te rendre malade ! s'écria-t-elle.

Ce n'est pas vrai. Tout est dans ton imagination. Je ne t'ai jamais trompé. ^a

De façon inattendue, il l'acha la hache, et se laissa tomber sur un siège en bois.

Si, tu m'as trompé. Sinon, tu m'aimerais toujours. ^a

Ses yeux se remplirent de larmes. Dena tremblait de tout son corps et serrait fort son peignoir sous son menton. Il lui inspirait une immense pitié, mais elle ne lui faisait pas confiance un seul instant. Il était comme un fauve blessé

qui prend le temps de lécher ses blessures avant de repartir à l'attaque.

´ J'ai essayé de t'aimer, dit-elle. Mais j'avais l'impression d'être prisonnière. Tu passais ton temps à m'accuser d'une chose ou d'une autre. Dès le début.

- Tu le méritais ^a, dit-il. Elle le vit repartir dans une nouvelle bouffée de fureur. ´ Tu étais infidèle.

- Ce n'est pas vrai, dit-elle avec lassitude. Et puis à quoi bon?^a

Brian se leva.

´ Je te donne tout, et toi tu demandes: ¿ quoi bon? dit-il.

- Est-ce ainsi que tu as aimé Tanya? ^a demanda-t-elle.

Les yeux de Brian s'agrandirent.

Ne dis pas cela.

- Elle aussi, tu croyais qu'elle était infidèle? Je sais que tu la maltraçais. Elle appelait sa soeur en pleurant.

- Elle est tombée dans la douche. C'était un accident, rétorqua-t-il hargneusement.

- Je ne sais pas de quoi tu es capable, Brian. Je ne te connais pas. L'homme auprès de qui je suis venue vivre semblait doux et gentil. Je ne connais pas cet homme qui enfonce les portes et me menace. Je ne sais pas ce qu'est devenu le premier. Je suppose qu'il était simplement... ce que je désirais qu'il soit. ^a

Elle se sentit prise d'une brutale faiblesse, comme si elle était incapable de rester une minute de plus à trembler sur place. Brian secoua rageusement la tête.

´ Je suis toujours le même. Tu m'as obligé à faire ces choses à cause de ton... manque de coeur. Parce que tu me trahissais, parce que tu me mentais, parce que tu me trompais. Toute ma vie, j'ai été trompé ^a, cria-t-il.

Il souleva la hache qu'il brandit contre elle.

«a y est, pensa-t-elle. Si tu ne fais pas quelque chose tout de suite, tu vas finir avec cette hache plantée au milieu du crâne. Dena évalua la distance qui la séparait de la porte ouverte, par rapport à la position occupée par Brian. Ce n'était pas si loin. Il lui coupait l'accès au téléphone, mais elle était plus près de la porte que lui. Elle réfléchit une seconde, puis se décida. Elle fonça vers

la sortie.

Il se lança aussitôt à sa poursuite. Elle était sur le palier quand il l'attrapa par le poignet et essaya de la ramener dans l'appartement. Elle vit la hache dans son autre main.

Puis, du coin de l'oeil, elle crut percevoir un mouvement dans l'escalier. Et l'instant d'après, elle entendait un rugissement furieux tandis que Peter, qui était monté silencieusement, atteignait la dernière marche et sautait à la gorge de Brian.

Pris par surprise,

Brian lui lâcha le poignet et tenta de se dégager. Mais Peter avait l'avantage. La lutte fut brève, Brian lâcha la hache qui dévala bruyamment l'escalier.

Dena se replia contre la porte détruite. Il ne fallut pas plus d'une minute à Peter pour expédier un coup de poing à

Brian qui recula en chancelant sous l'impact. Dena hurla lorsqu'il commença sa chute. Le bruit sourd de son corps cognant contre les marches la rendait malade. Peter demeura impassible.

Brian atterrit à côté de la dernière marche et demeura inerte, la hache sous sa tête.

Óh mon Dieu ^a, murmura Dena.

Sans réfléchir, elle s'engagea dans l'escalier, mais Peter la retint.

ˆ Laissez-le où il est, dit-il.

- Je ne peux pas. Peter, il a peut-être besoin d'aide... ^a

Puis, tout à coup, Brian se mit à gémir et releva la tête.

Dena souffla et respira de nouveau. Il réussit à se relever, et regarda Dena et Peter sur le palier.

‘ Je le savais. Je te l'avais dit. Salauds, dit-il. Vous êtes des salauds, tous les deux.

- Il va bien, dit Peter avec mépris. Sortez d'ici. Ne revenez pas. ^a

Dena hocha la tête et ferma les yeux.

Brian rejoignit en titubant la porte de la maison, dont il avait fait sauter la serrure, ouvrit et contempla la nuit. Puis il se retourna pour les regarder encore une fois. Les yeux plissés, il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais se contenta de soupirer. En chancelant, il sortit dans l'obscurité.

Avec un soupir de soulagement, Dena rentra dans l'appartement et s'effondra sur un siège. Elle tremblait encore de la tête aux pieds. Peter la suivit, en examinant son poing éraflé.

‘ Vous allez bien? demanda-t-elle.

- Je vais bien. Et vous?

- Je suis morte de froid. ^a

Elle se leva et se dirigea vers la chambre où elle prit une couverture du lit. Elle s'enroula dedans, glissa ses pieds nus dans des chaussures et revint à la petite table. Elle s'assit et regarda Peter.

‘ Je ne vous remercierai jamais assez. Si vous n'étiez pas arrivé...

- Je m'apprêtais à aller chercher les filles quand j'ai vu que la porte était restée ouverte.

- C'est insupportable, dit-elle.

- Je croyais qu'ils l'avaient arrêté. ^a

Dena eut une expression désabusée. Il y a une mesure de protection prononcée à mon avantage. Il s'en moque complètement. Quel est l'intérêt, s'il continue de me poursuivre de toute façon?

- Je vous l'avais dit, dit Peter en crispant son poing. Je vous avais dit que cela ne changerait absolument rien. ^a

Soupir de Dena.

Íl faut que j'appelle. ^a

Elle prit son sac et chercha son portable. Puis elle appela le numéro qu'elle avait noté dans son répertoire personnel.

Íls ont dit de ne pas attendre.

- qui, ils? demanda-t-il.

- La police. Peut-être qu'ils vont l'arrêter cette fois. ^a

La sonnerie résonna à l'autre bout de la ligne.

´ Police de Monroe ^a, dit une voix.

Peter la regardait dans les yeux.

Íl sera ressorti le lendemain.

- Le sergent Watkins, s'il vous plaît.

- Désolée. Le sergent Watkins est... provisoirement déchargé de ses fonctions. Puis-je vous passer quelqu'un d'autre ?

- Déchargé de ses fonctions? Depuis quand? Je l'ai vu ce soir.

- Désolée, madame. Je ne peux pas répondre à cette question. Voulez-vous que je vous passe une autre personne?

- Non. ^a

Dena appuya sur la touche ´ Raccrocher ^a. Elle était pan-toise et, quelque part, se sentait trahie.

Íls disent que le sergent est d  charg   de ses fonctions.

Est-ce possible? Je l'ai vu pas plus tard que ce soir. qu'a-t-il pu se passer? ^a

Peter eut un haussement d'  paules blas  .

   De toute fa  on, il n'aurait pas   t   d'un grand secours.

- Vous savez une chose? dit-elle lentement. Vous avez raison.

- Je sais bien que j'ai raison, dit-il.

- Ils veulent me garder ici, mais ils se moquent bien de ce qui peut m'arriver. Je n'aurai pas une minute de paix tant que je serai ici. Je ne vais pas rester assise en attendant qu'il revienne s'en prendre    moi.

- qu'allez-vous faire? ^a demanda Peter en se levant.

Dena leva les yeux pour le regarder. Elle se serra davantage dans la couverture.

   Vous partez demain? ^a dit-elle.

Peter confirma silencieusement.

   Est-ce que votre offre de me prendre comme passag  re tient toujours? ^a

Albert Gelman   ta une astrom  re rouge fan  e de l'immense bouquet dispos   sur le piano. Puis il prit un peu de recul pour v  rifier d'un oeil critique les autres fleurs, guettant les signes avant-coueurs de fl  tris-sement qui n  cessitaient une intervention.

Depuis le pas de la porte, Dena l'observait en essayant de trouver le courage de parler. C'  tait un perfectionniste, exigeant dans le travail, mais il avait toujours   t   juste et gentil avec elle, or ce qu'elle s'appr  tait    faire ne l'  tait pas: le quitter du jour au lendemain, sans pr  avis. Elle appr  hendait de le lui annoncer.

Avant qu'elle ait eu le temps d'imaginer une entr  e en mati  re, il sembla

sentir sa présence et se retourna.

‘ Bonjour, dit-il. O’ est votre tenue?

- Albert, dit-elle. J'ai quelque chose à vous dire.

- Oh, dit-il. De quoi s'agit-il?

- Pouvons-nous nous asseoir? ^a

Albert chercha du regard un endroit adéquat dans la pièce, puis s'assit sur la banquette du piano qu'il tapota pour l'inviter à prendre place à côté de lui. Dena s'installa plus ou moins sur le bout du siège, les deux pieds reposant à plat sur le plancher. Elle joignit ses mains, les doigts croisés, et soupira.

Albert regarda sa montre, puis Dena.

Álors? ^a demanda-t-il.

Elle prit son élan.

‘Vous savez que Peter quitte la ville aujourd'hui. ^a

Albert fit une grimace.

‘ ...videmment que oui. Et je dois dire qu'il a une étrange façon d'exprimer sa gratitude. Vous ai-je jamais raconté

comment Eric et moi l'avons sorti de ce palace kitsch pour le troisième ,ge, à Miami? Un sauvetage. Au sens propre du terme, s'entend. Ils vivaient comme des romanichels dans deux petites pièces au-dessus d'un restaurant cubain.

Nous lui avons offert un bon salaire. J'ai conclu un arrangement avec mon ami pour cette maison... ^a Il s'interrompit dans sa propre tirade. Ést-ce à propos de la maison ?

Je sais que ce n'est pas grandiose, mais en attendant de régler vos problèmes... ^a

Dena se rendit compte que la conversation allait être vraiment difficile.

Non, la maison est très bien. Moi aussi, vous m'avez littéralement sauvée, Albert.

- Je ne crois pas que les choses seront aussi faciles pour lui là-bas, à New Machin ou je ne sais où. Lui qui se prétend un père attentionné, il arrache ces petites à leur cadre de vie, il les coupe de tout et les traîne d'un bout à l'autre du pays. Oh, ne me lancez pas sur ce sujet. Maintenant, ma belle, que se passe-t-il? Encore des ennuis avec le petit ami?

Je sais qu'il ne faut pas que vous soyez seule, là-bas, et mon ami m'assure qu'il a déjà quelqu'un d'autre pour prendre le rez-de-chaussée, mais si vous voulez faire l'échange et prendre l'appartement du bas...

- Albert... Albert, je pars avec lui. Je quitte la ville avec Péter... aujourd'hui. ^a

Albert pivota sur la banquette, croisa les jambes et joignit les mains sur ses genoux maigres et le pli impeccable de son pantalon.

Vous plaisantez, n'est-ce pas?^a

Dena eut un hochement de tête négatif.

Brian a enfoncé la porte de mon appartement hier soir. ^a

Les yeux d'Albert s'écarrillèrent.

Vous avez appelé les flics?

- Albert, soupira Dena. Je bénéficie d'une mesure de protection prononcée par le juge. Cela ne change rien. Il s'en fiche. Il n'arrêtera jamais. ^a

Albert pinça les lèvres et retira une peluche imaginaire de son pantalon.

Je crains que, si je ne m'éloigne pas de lui, cela finisse par un drame. Je ne peux rester assise sans rien faire en attendant la catastrophe... ^a

D'un geste de la main, Albert l'interrompit.

‘ Je comprends. Je comprends bien, dit-il. Tout le monde sait comment fonctionnent O j. Simpson et ses semblables.

Je ne vais pas vous dire que vous n'avez pas lieu de vous inquiéter. Il faudrait être un imbécile. Mais pourquoi vous enfuir avec Peter?

- Je ne m'enfuis pas avec Peter, dit Dena. Je vais chez ma soeur. Ils vont me déposer à Chicago. C'est sur leur route. Je profite de l'occasion.

- Là, je ne comprends pas. Vous avez une voiture, un toit, un travail. Comment pouvez-vous décider de tout planter là et de vous en aller? Votre bébé va naître incessamment. Est-ce lui qui vous a influencée?

- Non. Pas du tout. J'avais déjà décidé de partir. J'avais appelé ma soeur avant même que Jennifer... je l'ai appelée quand les choses se sont gâtées avec Brian, pour lui annoncer mon arrivée. Je pensais pouvoir prendre mon temps, tout régler avant mon départ. Mais maintenant je sais que c'est impossible. Je ne peux pas rester ici. à cause de Brian.

Il faut que je m'en aille, et que je me soucie des détails plus tard. Je veux dire que je pourrai toujours payer quelqu'un pour me ramener ma voiture. Je ne vous mettrai pas en position délicate vis-à-vis de votre ami. J'enverrai un mois de loyer supplémentaire au propriétaire. quant à vous, à

mon travail, je ne vois pas comment je peux faire autrement. Il faut que mon bébé naisse dans un endroit où je me sente en sécurité. Peter m'a proposé un moyen de m'échapper, et je vais le saisir. ^a

Albert était crispé, le regard fixé sur ses mains croisées autour de son genou. Puis, brusquement, il déplia genoux et mains et se leva.

Éh bien, faites comme vous estimez devoir faire, dit-il.

Bien qu'il soit extrêmement peu professionnel de votre part de quitter votre travail de cette façon, sans préavis...

- Je le sais. Et j'en suis désolée. Vraiment désolée.

- Avez-vous prévenu René?

- Pas encore, dit-elle piteusement. J'ai pensé que je devais vous parler en premier.

- Eh bien, c'est chose faite. Votre décision semble prise. Il n'y a rien à ajouter.
a

Il choisissait le registre de la colère, mais elle voyait qu'il était blessé. Il s'était montré amical avec elle quand elle avait eu besoin d'amitié. Il ne méritait pas un traitement désinvolte. Elle comprenait sa réaction, mais cela ne changeait rien. Elle devait partir. Pourtant, elle avait envie qu'il puisse comprendre.

Après la soirée d'hier, je ne crois pas que j'aie le choix.

Je ne peux pas passer une nouvelle nuit comme celle-là.

Obligée de dormir sur le canapé de Peter parce que Brian avait enfoncé ma porte. Vous avez été très gentil avec moi, depuis le jour de mon arrivée. J'ai adoré travailler ici, et je déteste partir dans ces conditions. ^a

Albert n'était pas un néophyte des séparations - amis, amants, employés. Enfant, il était du genre à pleurer, son cœur trop facile à briser faisant de lui la risée des autres enfants. Au fil des années, il s'était construit une carapace - il était capable de lever le bouclier quand il était besoin. Il gratifia Dena d'un maigre sourire.

Personne n'est indispensable, dit-il. Vous feriez mieux d'aller dire un mot à René, et il serait courtois de prévenir aussi Eric. ^a

Dena se leva, pâle et tremblante.

Je le ferai, dit-elle. Je suis désolée, vraiment. ^a

Une part de lui compatissait. Une petite part. Mais pour l'essentiel, il se sentait trahi. Il avait essayé de l'aider. et voilà quelle était sa récompense. Il savait qu'il aurait dû lui souhaiter bonne chance, mais il ne parvint pas à s'y résoudre.

Peter fouilla la valise posée sur le sol de la chambre de Megan et Tory.

‘ Tiens ^a, dit-il avec entrain en essayant de couvrir le bruit du robinet qui emplissait la baignoire dans la pièce à côté.

Il tendit un sweat-shirt passé et le pantalon de survêtement assorti. Après ton bain, tu peux mettre ces vêtements. Mais je veux d'abord que tu prennes un bon bain, que tu te fasses toute propre pendant que je termine ici. Comme cela, nous serons prêts pour le départ quand Dena rentrera et quand Tory sortira de l'école. ^a

Megan, encore en pyjama, était assise au bord de son lit, le pouce à la bouche.

‘ Megan, ton pouce ^a, dit-il en le lui écartant fermement du visage. Les yeux de Megan s'emplirent de larmes, mais elle ne protesta pas.

‘ ...coute, dit Peter. Tu m'aides en prenant ton bain, comme cela nous pourrions partir d'ici pour toujours. Tu ne trouves pas ça bien? ^a

La fillette le regarda, ses lèvres roses retroussées en une moue et le visage ruisselant de larmes.

‘ Bien sûr que si, dit-il. Nous allons repartir de zéro, avec une nouvelle maison et peut-être même un nouveau bébé. ^a

En même temps qu'il parlait, il avait commencé à sortir le reste des vêtements des tiroirs pour les empiler sur le lit. Il vérifiait que chaque chaussette avait sa jumelle avant de les placer dans une boîte. ‘ Je sais que vous ne vous plaisez plus ici, dit-il encore d'une voix apaisante. Et je ne vous en fais pas reproche. Là où nous allons - dans l'Ouest - il y a des montagnes, des cow-boys, des...

- Des Indiens? cria-t-elle.

- Mais non, se moqua-t-il. Pas d'Indiens. Nous serons en parfaite sécurité, là-bas. Pas d'attaques surnaturelles. Peut-

être que nous habiterons à la campagne. Loin de tout le monde. «a te plairait?

^a

Tout à coup, depuis la salle de séjour, une voix appela:

‘ Peter, Peter, vous êtes chez vous ? ^a

Peter et Megan se regardèrent. Megan avait les yeux écarquillés, le corps figé, mais pas de peur. De plaisir. Elle tremblait.

‘ Miss Kay ! cria-t-elle. Miss Kay ! ^a

Peter, qui n'avait pas reconnu la voix aussi vite que la fillette, eut l'air perplexe.

‘ Je crois que tu as raison, dit-il. Je crois que c'est Miss Kay! ^a

Megan poussa un cri strident et se laissa glisser en bas du lit. Elle sortit en courant de la pièce et fila vers la salle de séjour, suivie de son père. Il s'arrêta pour fermer le robinet de la baignoire, qui était déjà suffisamment pleine. On criait ‘ Miss Kay ^a et ‘ Meggie ^a, et lorsqu'il pénétra dans le salon, Peter vit Megan lovée dans les carreaux noirs et blancs du manteau d'une femme entre deux ,ges, qui s'était agenouillée pour cajoler la petite et lui chuchoter à

l'oreille avec une expression ravie sur le visage.

‘ Brenda, dit-il en contemplant leur ancienne nounou qu'il n'avait pas revue depuis qu'elle était partie vivre chez sa fille. quelle surprise! ^a

Brenda serra gentiment Megan avant de la rel,cher. Elle se redressa et tendit la main à Peter qui la serra brièvement.

‘ Bonjour Peter, dit-elle gravement. Comment allez-vous?

- Très bien, dit-il. Je ne m'attendais pas à vous voir ici. ^a

Brenda prit la main de Megan dans la sienne en regardant avec affection la fillette rayonnante.

‘ Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous oublier aussi vite. Je vous avais dit que je viendrais vous rendre visite.

- Je... croyais simplement que vous nous avertiriez un peu avant, dit Peter avec un mince sourire.

- Vous avertir? ^a

Elle le dévisageait, comme si elle le voyait pour la première fois.

‘ Nous annoncer votre visite, je veux dire, dit-il, gêné.

- J'ai simplement agi sur l'inspiration du moment, dit-elle.

- Eh bien, c'est un plaisir de vous voir, de toute façon, dit Peter. Il n'a pas été facile de se débrouiller sans vous. ^a

Brenda contempla les pièces largement vidées.

‘ Je vois que vous êtes en train de déménager, dit-elle.

- Oui, nous partons aujourd'hui, pour tout dire. Vous auriez d° m'annoncer que vous aviez l'intention de venir dit-il, avec une pointe de reproche dans la voix.

- Une décision un peu soudaine, observa Brenda.

- Une proposition d'emploi, dans l'Ouest, dit-il. J'ai d°

sauter dessus. ^a

Megan s'accrocha à la main de la femme plus toute jeune en la regardant de ses yeux brillants.

‘ Miss Kay, Miss Kay, cria-t-elle. Venez avec nous. ^a

Brenda sourit.

‘ Je ne peux pas, ma chérie. Il faut que je retourne m'occuper de mes petits-enfants. Ils seraient très en colère si je partais comme ça en les laissant tomber.

- Comment se passent les choses avec Regina et les enfants? demanda poliment Peter.

- Les enfants sont formidables. Regina... c'est une autre histoire. Ce divorce semble lui avoir causé un grand choc. Elle traîne dans les bars après le travail au lieu de rentrer s'occuper des enfants. Ils s'en rendent compte. C'est dur pour eux. Dur pour moi également, mais je peux dire ce que je veux...

- C'est sûr qu'il faut un temps d'adaptation pour tout le monde ^a, dit Peter avec une nette absence d'intérêt.

Brenda Kelly comprit le message, mais n'en tint pas compte.

Il faut que je vous parle, Peter, dit-elle avec entêtement.

Puis-je m'asseoir?

- C'est-à-dire, je suis très occupé... ^a

Le regard de Brenda demeura implacable.

« Bien sûr, dit-il en débarrassant le canapé de quelques cartons. Asseyez-vous. ^a

Brenda s'exécuta lourdement et Megan lui grimpa instantanément sur les genoux. Elle sourit tristement à la fillette, en lui ôtant les cheveux de devant les yeux avant de caresser tendrement sa joue ronde.

« que puis-je faire pour vous? ^a demanda Peter.

Brenda regardait toujours Megan.

Écoute, ma chérie, dit-elle. J'ai besoin de parler à ton papa tout seul. Des histoires de grandes personnes. Est-ce que tu veux bien aller dans ta chambre servir du thé et des biscuits à tes poupées pendant que Papa et moi avons une conversation? Tu as toujours le service à thé que je t'ai offert, n'est-ce pas? ^a

Megan opina gravement.

Óh oui.

- Et tu fais toujours le thé pour tes enfants, n'est-ce pas? ^a

Megan se laissa glisser des genoux de Brenda et atterrit sur le sol avec un bruit sourd.

´ Je vais faire le thé, dit-elle.

- Laisse le thé, dit Peter. Enlève-moi ce pyjama et saute dans la baignoire. L'eau est chaude comme il faut. ^a Il poussa un soupir. ´ Je veux qu'elle prenne son bain tout de suite afin de pouvoir emballer les affaires de toilette. Faire sécher le tapis de bain, tout, quoi. ^a

Brenda parut approuver mais ne manifesta aucune intention de partir. Peter s'adressa donc encore à Megan: Si tu es sage, Miss Kay viendra t'aider à faire ton shampoing tout à l'heure, proposa-t-il.

- Oh, avec plaisir, dit Brenda en adressant un signe à la petite.

- Je vais me baigner ^a, promit Megan, les yeux grands ouverts. Brenda regarda la petite partir en trotinant vers sa chambre, puis se tourna vers Peter qui l'observait.

´ Brenda, que se passe-t-il? Vous avez l'air si... sérieux. ^a

Brenda inspira un grand coup.

C'est sérieux ^a, dit-elle. Puis, après une hésitation

´ Très sérieux. Je ne savais pas trop si je devais venir.

- Eh bien, de quoi s'agit-il? ^a

Elle ne le regarda pas. Elle reprit une grande inspiration, puis posa le plat de la main sur sa poitrine comme si elle manquait toujours d'air.

´ D'accord. D'accord. Je me suis dit que j'allais venir vous parler de cette affaire, et je vais le faire. Mais je suis nerveuse.

- Allez, dit-il. Vous me rendez nerveux à mon tour.

- Peter, je n'ai rien contre vous. Vous le savez.

- Non. Autant que je sache. ^a

Sa mine s'assombrit et il attendit.

´ Bon. Je regardais mes émissions de télévision hier après-midi. Oprah faisait un débat sur...

- Oprah ? ^a demanda-t-il, médusé et apparemment soulagé.

Brenda croisa son regard, sans sourire.

´ Le thème était : les pères et le droit de garde. ^a

Peter leva les sourcils, comme pour feindre l'intérêt.

Il y avait une femme sur le plateau qui a raconté comment son mari, qui n'avait pas obtenu le droit de garde, s'était enfui avec leurs deux enfants. Elle a montré des photos. Les enfants étaient très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, bien s^or. Aucune ressemblance, vraiment.

- Attendez un peu, dit Peter. Pourquoi diable me racontez-vous cette histoire? quel rapport avec moi?

- Un certain rapport, je crains.

- Brenda, ma femme est décédée, comme vous le savez.

- Je sais que c'est ce que vous avez dit.

- Pour l'amour du ciel, railla Peter, votre imagination vous joue des tours.

- Je reconnais que je ne pensais pas à vous, bien que le visage de l'homme ait

un côté familial. C'était un peu flou, mais ça me rappelait des souvenirs. Il était rasé de près, mais les traits étaient les mêmes. Cela dit, pourquoi aurais-je pensé à vous? Pour moi, votre femme était morte. Je ne faisais même pas très attention. Et puis cette femme a parlé

de la marque de naissance. En forme d'étoile. Sur la fesse de la petite.

- Cela ne prouve rien, marmonna-t-il. Des tas d'enfants ont des marques de naissance.

- Oui, sauf qu'il ne s'agissait pas de n'importe qui, insista Brenda. Elle a montré une photo. J'ai assez souvent donné son bain à Megan. J'ai donc regardé de plus près les photos montrées à l'écran. Ils ne les ont pas montrées une seule fois. Ils les ont passées et repassées, Peter. La petite fille avec la marque de naissance. C'était Megan. Et l'autre, c'était Tory. Bien que le nom de naissance soit différent. Et c'était vous. ^a

Peter regarda par la fenêtre en plissant les yeux, et ses lèvres étaient blanches à force d'être pincées.

La sueur perlait sur le front de Brenda. Elle avait toujours son manteau sur le dos. Elle sortit un kleenex et épongea sa transpiration.

´ quand j'ai compris, j'ai eu l'impression de recevoir un coup de pied dans le ventre. Je ne savais pas quoi faire. J'ai commencé par me dire : oublie tout cela. Laisse tomber.

Tu ne fais plus partie de leur vie. Mais je n'ai pas pu. ^a

Peter regarda ses mains, qu'il tenait serrées entre ses genoux.

´ Je ne savais pas quoi faire. J'ai décidé qu'il fallait que je vous parle avant de faire quoi que ce soit. Je devais vous accorder le bénéfice du doute. Je connais l'amour que vous portez à ces petites. Personne ne sait mieux que moi que vous êtes un père totalement dévoué, Peter, dit-elle doucement. Il faut me croire. Je ne vous juge pas. Je veux seulement savoir.

- Je n'ai pas dit que c'était vrai. Vous pouvez croire ce que vous voulez.

- Oh, c'est vrai, dit-elle.

- Je suppose que vous avez appelé

la police, dit-il.

-

Non. Je n'ai rien dit à personne. Je voulais entendre votre version. Je vous dois bien cela... à vous... et aux petites. J'adore ces gamines. Je veux agir au mieux pour elles.

- Moi aussi, murmura-t-il.

- Je le sais, dit-elle vivement. Mais de là à vous enfuir.

Leur dire que leur mère est morte... N'y avait-il aucune autre possibilité?

- Non. Vous ne pensez pas que je... que tout ceci est arrivé sans que toutes les options aient été prises en considération, si ? Ces fillettes représentent tout pour moi.

Elles étaient prises au piège. Il fallait que je fasse quelque chose.

- Mais c'était une erreur, dit Brenda sérieusement.

- Bon Dieu, quand je me suis réveillé ce matin, j'étais loin de penser que... Il y avait les préparatifs du voyage.

Nous étions si heureux...

- Racontez-moi ce qui s'est passé ^a, insista Brenda.

Peter se mit à arpenter la pièce. L'expression de son visage oscillait entre la colère et le désespoir.

Elle était incapable. Totalement incapable. Mais je n'ai pas réussi à le prouver au tribunal. Ils n'ont pas vu ce que moi j'ai vu. C'était un monstre. Ingérable sur le plan émo-tionnel.

- Elle avait l'air plutôt normale, à la télévision ^a, dit Brenda.

Il la regarda avec rage.

Óh, elle pouvait paraître parfaitement normale. C'est pour cette raison que le tribunal a refusé de me croire. Mais moi, j'étais obligé de vivre avec elle. De la regarder sans réagir détruire mes enfants. Est-ce cela que j'aurais d° faire, Brenda? Baisser les bras et la laisser agir... au pire? Je ne suis pas ce genre d'homme.

- Les tribunaux favorisent toujours la mère, convint Brenda. Je vous jure qu'il m'arrive de penser que mes propres petits-enfants seraient mieux chez leur père. ^a

Peter se mit à genoux devant elle et lui prit les mains.

´ Vous comprenez ce que je veux dire. J'ai essayé de jouer selon leurs règles. Mais chaque jour qui passait, ces petites étaient en danger avec elle. Je devais bien faire quelque chose pour les protéger. Je leur consacre toute ma vie. ^a

Brenda le regarda tristement.

´ Je sais. Je sais que c'est vrai. Mais vivre de cette façon. ^a

Elle extirpa sa main de la sienne et désigna la pièce d'un geste circulaire. ´
Toujours en cavale. Ce n'est pas un mode de vie pour des enfants.

- Brenda, ce n'est pas une vie facile. Je le sais. Je ne gagne pas beaucoup d'argent. Il est plus important pour moi d'être avec mes enfants. Heureusement, à sa mort, ma mère m'a laissé un portefeuille d'actions que j'ai pu liquider. Ce qui nous permet de nous en sortir pas trop mal. Nous avons assez d'argent pour vivre simplement. Vous savez que notre mode de vie n'a rien d'extra-vagant.

- Je le sais, concéda-t-elle. De ce point de vue, vous êtes très responsable.

- Pour l'essentiel, nous devons garder nos distances avec les gens. Mais je sais au moins que mes filles sont en sécurité. Je donnerais ma vie pour ces petites.

- Je sais que vous le feriez, dit-elle tristement. Mais elles ne connaissent pas la vérité sur leur propre vie. Est-ce qu'elles savent? Est-ce que Tory est au courant? Elle doit bien se souvenir de sa mère.

- Elle accepte ce que je lui dis. que sa mère est morte.

Apparemment, elle n'a pas beaucoup de souvenirs. Un jour, je lui raconterai. Je leur parlerai à toutes les deux.

quand elles seront plus grandes, quand leur mère ne pourra plus leur faire de mal.

- qu'est-ce qu'elle leur faisait? Elle se droguait ou quoi?

- Pire, dit-il. Je ne peux pas entrer dans les détails. ^a Il leva les yeux. Chut... Megan risque de nous entendre.

Mais, Brenda, vous savez bien que je suis un bon père...

- Vous êtes un très bon père. Enfin, un peu exigeant avec elles parfois...

- Exigeant, protesta-t-il; parce que je veux qu'elles donnent le meilleur d'elles-mêmes. ^a

Brenda recula.

´ Je sais que vos intentions sont bonnes. Et je suis certaine que votre femme avait ses problèmes. Croyez-moi, je sais. Si je regarde Regina... ^a Brenda eut l'air découragé. ´ Mais des enfants ont besoin de leur mère. Ils ont besoin de l'amour d'une mère.

- Miss Kay !cria Megan depuis la salle de bains. Venez me laver les cheveux.

- J'arrive, chérie, répondit Brenda d'un air absent.

- Il n'y a pas de trop grand sacrifice, martela Peter avec conviction. Vous devez savoir que je suis sincère. ^a Il la regarda avec des yeux implorants. ´ Dites-moi que je peux vous faire confiance. Dites-moi que vous allez garder mon secret, dit-il. Je vous en prie. Pour les petites. Si nous revenons en

arrière, ils vont me mettre en prison. Ils vont dire que j'ai enlevé mes propres enfants. Comment est-ce possible, Brenda? Comment peut-on parler d'enlèvement, quand il s'agit de la chair de sa chair, de son propre sang ?

- Mais elles doivent manquer à leur mère, dit-elle tristement.

- Plus qu'elles me manqueraient à moi si la loi me les arrachait? Brenda, réfléchissez. Si vous ne gardez pas mon secret, c'est ce qui arrivera.

- Vous demandez beaucoup, Peter.

- Je vous en prie, Brenda, je sais combien vous tenez à elles. ^a

Brenda soupira et contempla ses yeux douloureux de façon dubitative.

´ Je ne pense pas que je pourrais jamais assumer la responsabilité de les séparer de vous. ^a

Peter baissa la tête et lui baisa les mains.

´Soyez bénie ^a, dit-il.

DENA rentra pour trouver Megan assise sur les marches, devant la maison, les cheveux encore mouillés après son bain, le front appuyé contre les genoux de son survêtement, et les bras enroulés autour de la tête comme pour échapper aux regards.

´ Bonjour chérie ^a, dit Dena en montant l'allée.

La petite ne bougea pas, ne la regarda pas. Dena se demanda si elle n'aurait pas un problème d'audition. Ce qui pourrait expliquer sa timidité - peut-être n'entendait-elle pas ce qu'on lui disait. Elle résolut d'en parler à Peter.

Elle approcha et toucha l'épaule de Megan. L'enfant ne réagit pas, ne leva pas les yeux. Elle resta immobile. Au même moment, Peter sortit de la maison, apparemment distrait et sous pression.

‘ Bonjour, dit-elle. qu'est-ce qui se passe avec Megan ?

- Je viens d'avoir l'école de Tory au téléphone. Nous sommes parés pour le départ. Vous êtes prête? ^a

Voilà qui expliquait peut-être la détresse apparente de Megan. Tout allait trop vite.

‘ Tout de suite? demanda Dena.

- Vous vouliez quitter cet endroit, lui rappela-t-il sèchement.

- Euh, oui... ^a

Dena s'efforça de réfléchir. qu'avait-elle à faire? Fort peu de choses en réalité. Mais elle se serait bien arrêtée dire au revoir à quelques personnes. Nanette, avec qui elle travaillait. Et Ron. Même Matt Riley, dans sa maison de santé.

Et puis, absurdement, elle pensa au sergent Watkins et se demanda pourquoi il avait été suspendu de ses fonctions à

la police.

‘ J'ai dit à Tory qu'on passait la prendre dans dix minutes ^a, dit-il.

Dena n'aimait pas qu'on la bouscule ainsi. Elle avait un peu envie de lui dire d'oublier tout ça, mais elle se rendit compte en même temps que c'était peut-être pour elle qu'il accélérât le mouvement. Et puis elle ne voulait pas être celle qui retarde tout le monde.

‘ J'étais en train de penser, dit-elle, que nous pourrions peut-être faire une sorte de convoi, vous savez. Je pourrais vous suivre dans ma voiture, ce qui m'éviterait de m'inquiéter parce que je l'ai laissée dans la rue...

- Dena, pour l'amour du ciel. Rien ne garantit que nous pourrions rester ensemble sur l'autoroute. ...coutez, dit-il, exaspéré, si vous ne voulez pas venir avec nous, ne venez pas. Partez lorsque vous serez prête. ^a

Elle s'efforça de ne pas entendre l'agressivité de son ton.

Il te rend service, se rappela-t-elle. Il a autant besoin d'une femme enceinte jusqu'aux yeux pour ce voyage que d'une balle dans la tête.

‘Vous avez raison, dit-elle. J'en ai juste pour quelques minutes. Promis.

- Voici comment nous allons faire, dit-il. Je vais chercher Tory et je repasse par ici. N'essayez pas de descendre vos affaires sur le trottoir. Je monterai les prendre à mon retour.

- Eh bien, c'est entendu ^a, dit Dena.

Elle s'attendait à l'entendre appeler Megan, mais il se contenta de se baisser et de la soulever de sa marche, en la portant dans ses bras comme un bébé. La petite garda le visage caché dans ses mains. Dena le regarda emmener Megan à la voiture, l'attacher sur la banquette arrière. En se retournant, il vit que Dena l'observait. Un certain agacement s'inscrivit sur son visage. Dena se hâta de monter l'escalier pour rejoindre son appartement. Elle contempla les pièces et n'éprouva que le soulagement de s'en échapper. La porte était toujours cassée. Elle avait ajouté

une somme supplémentaire pour la réparation dans le chèque qu'elle laissait au propriétaire. Pour ce qui était des quelques objets qu'elle avait achetés, ils pouvaient rester sur place. Chez sa soeur, ils ne feraient qu'encombrer. La plupart de ses affaires se trouvaient fort heureusement encore au garde-meubles, à Chicago. Peut-

être sait-on toujours quand les choses ne dureront pas, songea-t-elle.

Il ne lui fallut pas longtemps pour remplir la seule valise qu'elle possédait, ainsi qu'un sac. Je n'ai pas besoin de son aide, pensa-t-elle en descendant ses bagages qu'elle portait d'une main, l'autre cramponnant la rampe. Les marches étaient raides, et elle n'avait pas le pied franchement sûr ces derniers temps, avec son gros ventre. Un instant, elle pensa à Brian, affalé là, en bas de l'escalier.

Elle avait cru une minute qu'il était mort, et tenta de retrouver ce qu'elle avait éprouvé alors. Essentiellement de l'horreur. Et peut-être une pointe de soulagement.

Puis il s'était relevé.

Un avertisseur résonna. Peter était de retour avec les filles. Elle soupira et regarda dans la rue. Il était vraiment sur les nerfs, aujourd'hui. Peter qui semblait toujours si...

calme. L'idée du déménagement, décida-t-elle. Il y avait de quoi éprouver les nerfs de n'importe qui. Elle se dirigea vers la porte et il se précipita à sa rencontre, lui arrachant la valise des mains.

´ Je vous avais dit que je m'en occuperais, dit-il.

- Hé, dit-elle. On se calme.

- Excusez-moi. Vous avez raison. J'ai simplement hâte de partir.

- Je sais, dit-elle. Pensez-vous que ma voiture sera en sécurité, ici ?

- Mais oui. Les gens laissent leur voiture garée dans la rue pendant des semaines entières.

- C'est vrai ^a, dit-elle.

Il lui fit signe de lui tendre ses sacs pour les mettre dans le coffre. Elle ne discuta pas. Elle ouvrit la portière du siège passager et se glissa sur la banquette, en luttant pour boucler la ceinture de sécurité sur son gros ventre. Puis elle regarda derrière. Tory faisait grise mine, le front appuyé

contre la vitre latérale. Megan avait les jambes repliées et serrait ses genoux contre elle, en se balançant doucement avec un regard hébété.

´ Hé, toutes les deux, j'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vienne.

- J'ai raté ma fête, dit Tory, de mauvaise humeur.

- Oh, il y aura plein d'autres fêtes, dit Dena. quand vous serez dans votre nouvelle maison.

- Comment le savez-vous? demanda Tory.

- Tory, intervint sèchement Peter en s'installant au volant. Cesse de bouder. ^a

Soupir de Dena qui regarda par la vitre. Elle sentait que les petites étaient perturbées par la brutalité de ce déménagement. Elle ne leur en voulait pas d'être déstabilisées.

Elle-même était un peu dans cet état.

Peter mit le contact, regarda devant et derrière, puis déboîta.

C'est parti ^a, dit-il joyeusement.

Dena remua la tête, mais ne répondit pas. Par la vitre, elle scrutait les rues familières de Monroe. C'était une petite ville tranquille, qui se mêlait de ses petites affaires.

quelques personnes étaient en grande conversation sur les trottoirs, mais les rues étaient surtout désertes. Elle pensa au jour de son arrivée. Brian était tellement nerveux qu'il avait déjà bu plusieurs verres quand elle fit son entrée, vers deux heures de l'après-midi. Ce premier week-end avait été

bizarre, avec la nécessité de trouver une place où ranger ses affaires dans la petite maison; c'était une sorte d'emménagement. Mais il y avait eu aussi de bons moments. De rire et de désir. Se réveiller à l'aube, regarder les écuries par la fenêtre et se dire : c'est ma nouvelle maison. Dena soupira.

Elle avait l'impression que cela remontait à une éternité.

À quoi pensez-vous? demanda Peter.

- A rien de spécial, répondit-elle.

- Eh bien, courage! Nous sommes en route! qu'en dites-vous, les filles? Nous roulons vers l'autoroute. On chante? ^a

Un murmure de morne protestation parvint de la banquette arrière.

‘Vous n’êtes pas drôles, les filles, dit-il.

- Vous étiez vraiment pressé de partir, dit Dena en s'efforçant d'éviter le ton de la critique.

- Je suis content, dit-il. C'est une nouvelle aventure.

Voilà pourquoi j'ai envie de chanter.

- Plus tard, dit Dena. Il est trop tôt pour chanter. J'ai besoin d'être loin de cette ville avant de pouvoir chanter. ^a

C'était plus facile que de lui dire la vérité. qu'elle avait l'impression que plus jamais elle n'aurait envie de chanter. Puis elle rectifia cette idée en berçant son bébé. Sauf pour toi. Je chanterai pour toi, promit-elle à son bébé.

Même si dans l'immédiat elle n'aurait pas su dire quelle chanson.

Après l'école, Vanessa se prépara avec un soin particulier avant d'aller à la ferme équestre. Normalement, elle enfilait son vieux jean et ses bottes sans se soucier de grand-chose d'autre. Après tout, elle détestait perdre une minute qu'elle aurait pu passer en compagnie des chevaux. Mais aujourd'hui, c'était différent. Aujourd'hui serait leur première rencontre, après qu'elle l'avait sauvé. Après leur étreinte. Elle brossa soigneusement ses cheveux qu'elle laissa libres au lieu de les nouer sur la nuque, comme d'habitude. Non, elle serait trop gênée. Elle trouva une barrette avec laquelle elle attacha les mèches de devant et du haut, laissant pendre le reste. Comme ça, se dit-elle. Là, ça marcherait.

Elle se regarda dans la glace. Pas de boutons. Très bien.

L'appareil dentaire faisait vilain, bien s'°r. Mais elle pourrait essayer de le cacher au maximum en évitant d'ouvrir la bouche. Elle ne se maquillait généralement pas, mais pour une fois elle décida qu'un coup de blush sur les joues et du mascara sur les yeux ne g,cheraient rien. Elle appliqua les fards sur son visage juvénile d'une main incertaine. Puis elle inclina la tête et s'observa sous divers angles. Pas mal, estima-t-elle, en se voyant l'écouter parler, la tête légèrement penchée comme si elle buvait ses paroles. Il ferait

ensuite une remarque drôle. Elle sourit, et vit l'appareil.

Elle se détourna du miroir, découragée par son physique.

Bon, vas-y, pensa-t-elle.

Redressant les épaules, elle dévala l'escalier, sortit par la porte de derrière, marcha d'un bon pas jusqu'à la ferme équestre, de l'autre côté de la colline, comme elle l'avait fait si souvent déjà. Mais aujourd'hui était un jour radicalement différent. Elle se sentit parcourue de petites décharges électriques dans tout le corps, tandis qu'elle voyait leurs regards se croiser. Lui sachant ce qu'elle avait fait pour le sauver. Connaissant le risque qu'elle avait pris pour lui. Il la regarderait, et tout se passerait comme s'il la voyait pour la première fois.

Depuis le dernier tournant avant les écuries, elle vit son tracteur, garé dehors. Il était là. Son coeur battait la chamade quand elle franchit la double porte, ouverte. Elle l'imaginait, cherchant ses mots pour la remercier. De rien, dirait-elle d'un ton serein, tandis qu'il la prierait de comprendre la dette qu'il avait désormais envers elle.

Elle entra et le chercha des yeux.

‘ Brian ^a, appela-t-elle doucement.

Brian était dans un box, regardant ce qu'il tenait à la main. Impossible de se souvenir quand il avait pris cet objet, ni pourquoi. Impossible non plus de se souvenir du nom de cet objet. Il entendit qu'on appelait son nom, comme si la voix venait de loin.

‘ qui est là? ^a tenta-t-il de dire.

Vanessa entendit grogner un vague : ‘ quilà? ^a Elle fronça un sourcil perplexe et avança entre les boxes. Celui de Rajah était ouvert. Brian était debout derrière le cheval, tenant dans sa main droite une bride qu'il contemplait comme s'il ne savait pas ce que c'était. Il leva les yeux et la fixa, la tête penchée sur le côté.

Elle le regarda sans y croire.

‘Vous ne devriez pas rester derrière Rajah comme cela, dit-elle. Vous savez qu'il déteste ça.’^a

Il fallut une minute à Brian pour la reconnaître, car il la voyait en deux exemplaires, plantés devant lui.

Nessa^a, marmonna-t-il.

Vanessa sentit son enthousiasme fondre, ses espoirs sombrer, mais dans l'immédiat ce n'était pas important. L'urgence était de le faire bouger de derrière Rajah. Il était miraculeux que le cheval n'ait pas déjà botté. Elle s'appro-

cha et tira la manche de sa grosse veste.

‘Brian, sortez d'ici’^a, dit-elle.

Il plissa les yeux et tenta de comprendre ce qu'elle faisait. Elle voulait qu'il la suive quelque part et il n'aimait pas qu'on lui donne des ordres, surtout une gamine. Par ailleurs, il avait une bonne raison de se trouver dans ce box.

Sauf qu'il ne se rappelait pas laquelle. Il se dégagea pour la forcer à le l,cher.

‘Brian, dit-elle fermement. Il faut que vous sortiez d'ici.

Allez.’^a

Elle savait o' était le problème, ce qui la choquait un peu. Il avait bu. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait dans cet état. Il était à peu près ainsi le fameux jour...

le jour dont elle avait parlé à la police. Le jour o' soi-disant il travaillait ici. Il tenait une bouteille et buvait au goulot en parlant haut et fort de Dena, tandis qu'il sortait ses affaires dont il avait fait un tas dans la cour.

‘Venez, venez avec moi.’^a

Elle le tira et il finit par la suivre, en boitant d'un pied.

Elle était près de lui et s'apprêtait à retenir sa respiration pour éviter son haleine chargée de whisky, mais il avait une autre odeur. Pire, en fait. Il sentait le vomi.

Il se laissa tirer hors du box de Rajah, puis s'effondra sur une balle de foin, dans l'allée, entre les boxes. En se frottant la tête, il l'observa de nouveau.

‘ Donnez-moi ça, dit-elle avec un soupir d'impatience, en désignant la bride. Je vais la ranger. ^a

Si elle devait s'occuper de lui, elle le ferait. Il fallait bien que quelqu'un le fasse. En un sens, elle se sentait très adulte. C'était la seconde fois qu'elle lui venait en aide, même si s'occuper d'un type parce qu'il était ivre était beaucoup moins excitant que de l'arracher des bras puissants de la justice.

Brian contempla l'objet qui reposait dans la paume de sa main ouverte. Il voulut refermer ses doigts pour le tenir, mais ils refusèrent de fonctionner. Pour une raison obscure, Vanessa voulait qu'il lui donne cette chose. Il était plus facile d'obtempérer que de discuter.

‘ Han ^a, dit-il en essayant de la lui tendre. Il leva le bras, mais la bride tomba sur le sol en terre battue de l'écurie au moment même où elle voulut la saisir.

Vanessa se demanda s'il l'avait fait exprès, par pure méchanceté. Elle n'aimait pas trop l'idée de devoir se mettre à genoux pour ramasser un truc lâché par un gars bourré. Ses espoirs de retrouvailles s'estompèrent sérieusement. Elle récupéra la bride et se redressa.

‘ Vous êtes complètement ivre, n'est-ce pas? ^a dit-elle d'un ton désapprobateur.

Brian leva sur elle des yeux fâchés. Ce n'était pas vrai. Il n'avait pas bu une goutte depuis hier soir, avant de partir pour... peu importe. Chez Dena. C'est ça. Ensuite, son petit ami l'avait poussé dans l'escalier... En rentrant chez lui, il avait vraiment besoin d'un remontant, mais impossible. La seule odeur de l'alcool lui donnait la nausée. Son estomac avait refusé de garder quoi que ce

soit, à cause du mal de tête. Il avait essayé de manger un morceau, mais il avait tout vomi. Il savait qu'il se sentait mal. Il était malade. «a au moins, il le savait. Il reçut donc comme une insulte l'accusation de Vanessa.

Non, dit-il.

- Vous dites que non? C'est bien ça. Un peu quand même. ^a

Brian se remit debout en titubant. Cela lui était venu progressivement, cette sensation de faiblesse et cette vision dédoublée. Il avait peine à savoir quelle image de Vanessa correspondait à la vraie. Mais les deux le regardaient de haut. Il n'avait que faire d'elle, si elle était ici pour le traiter d'ivrogne et l'accabler de son mépris. En fait, il avait seulement besoin de dormir. Il était tellement fatigué. Fatigué

comme jamais auparavant.

'Gage. Pas b'soin d'vous...'Gage ^a

Vanessa sentit que quelque chose en elle se durcissait contre lui.

C'est vraiment gentil. Après ce que j'ai fait pour vous. ^a

Elle tripota la bride qu'elle tenait dans sa main. 'J'aurais d°

leur raconter ce que vous faisiez ce jour-là, en réalité. que vous avez br°lé ses vêtements. Déchiré et br°lé ses vêtements.

Très adulte. Ils auraient adoré entendre cette histoire.

- 'Lope ^a, grogna-t-il.

Il lui fallut une minute pour comprendre ce qu'il essayait de dire. Et elle se sentit alors complètement trahie.

Salope. Vous me traitez de... espèce de sale ivrogne!

cria-t-elle. Il faut vraiment être un pauvre type pour faire un feu de joie avec les affaires de sa petite amie. J'ai menti à la police pour vous. Je leur ai dit

que vous étiez en train de travailler à la ferme ce jour-là. Je ne voulais pas vous mettre dans une situation embarrassante. La plupart des gens auraient honte d'avoir fait ce que vous avez fait. ^a

Sa voix était lointaine, comme si elle criait depuis l'autre côté de la mare. Et au début, il n'avait aucune idée de ce dont elle parlait. Des vêtements brûlés ? quels vêtements?

Puis, de façon floue, il se souvint. Les vêtements (le Dena.

Il avait fait un feu dehors de toutes ses affaires. Il se demandait maintenant pour quelle raison. Il n'aurait pas cette expression sur le visage de Vanessa. Furieuse, accu-satrice. Elles finissaient toutes par le regarder de cette manière, tôt ou tard. Il détestait cette expression. Il se sentait tellement désespéré. Elles le trahissaient toutes. De la première à la dernière. Pour un autre. C'est son père qui le disait.

Allez... fai... fout... dit-il.

- Vous n'arrivez même pas à parler. ^a

Les yeux de Vanessa s'emplirent de larmes. Après ce qu'elle avait fait. Après tous les rêves qu'elle avait caressés à son propos. Même s'il était ivre, il n'avait aucune raison de lui dire des choses pareilles.

‘ Je vous déteste, Brian Riley, dit-elle. Je regrette bien de vous avoir sauvé la mise. Si c'était à refaire, je vous laisserais crever comme le rat que vous êtes. ^a

Brian vit les larmes dans ses yeux, et sentit celles qui montaient dans les siens. Il se rendit compte à cet instant qu'il avait besoin de son aide. Il y avait quelque chose qui n'allait pas du tout. Il fallait qu'elle reste pour appeler des secours. Une ambulance. Un mince éclair de lucidité lui disait que ce n'était pas de sommeil dont il avait besoin.

Mais d'un docteur. Aller à l'hôpital. Il était malade. Aussi ralenti que soit le fonctionnement de son esprit, il savait qu'il avait un problème. Il ignorait que sa chute dans l'escalier avait provoqué une lésion cérébrale. que le sang se

répandait entre son cerveau et sa boîte crânienne. qu'il exerçait une pression croissante au fur et à mesure qu'il s'accumulait sans pouvoir s'écouler, que cette pression créait une sensation de sommeil et de faiblesse en même temps qu'elle réduisait son usage de la parole et ses facultés motrices. Brian savait seulement que sa tête ressemblait à une enclume, sur laquelle quelqu'un appliquait des grands coups de marteau.

‘Ness. Se... cou...’^a

Vanessa vit les larmes dans ses yeux, mais elle s'en moquait bien. Elle ne se laisserait pas prendre, cette fois.

Hurler contre lui la soulageait. Il avait piétiné ses rêves.

Abandonner les chevaux lui fendait le cœur, mais aujourd'hui elle ne ferait pas son travail à sa place. quand il aurait dormi un peu, il n'aurait qu'à le faire lui-même.

‘ Terminé, j'en ai marre’^a, dit-elle.

Elle regarda la bride qu'elle tenait toujours à la main et la jeta par terre, à ses pieds. Un geste qui lui fit du bien.

Presque autant qu'une démonstration romantique.

‘Allez donc cuver quelque part, pauvre type’^a, ajouta-t-elle, avant de tourner ses talons bottés de santiags et de sortir comme une fusée.

Brian la regarda disparaître, sans comprendre exactement ce qui se passait. Il se demanda si elle partait chercher du secours. Si elle allait revenir. Il lui avait dit qu'il avait besoin de secours. C'est ce dont elle devait s'occuper.

Il ne se souvenait pas de ce qu'elle avait dit. Il ne pouvait penser qu'à cette douleur à l'intérieur de sa tête. Elle avait commencé pendant la nuit, et n'avait fait qu'empirer.

C'était pire que la pire gueule de bois qu'il ait jamais eue.

Pire que le jour après que Tanya... Tanya. Il se souvenait d'elle à présent. Ses

beaux cheveux cuivrés, si doux. Ses yeux tristes. Il l'avait entendue tomber cette nuit-là. Mais il avait tellement bu. Ils s'étaient disputés pendant plusieurs heures. Elle pleurait dans la douche. Il entendait ses sanglots par-dessus le bruit de l'eau. Et puis, cet autre bruit.

Un grand fracas. Il s'était trouvé dans la même situation que maintenant. quelque chose allait franchement mal, mais il était incapable de bouger. Incapable de savoir ce qu'il était censé faire.

Bouge, se dit-il. Brian tituba en direction du box de Rajah pour le fermer, mais il s'effondra sur la porte. Puis, tandis qu'il perdait totalement la vue, il s'affala de tout son long, tout près des pieds du cheval craintif.

SELMA Weiss épongea la sueur qui perlait sur son nez dans la manche de son sweat-shirt blanc, en prenant bien soin de ne pas se cogner avec les haltères de plastique rose en forme de barre à disques qu'elle tenait dans ses mains boudinées. Elle réussit à accomplir le tout sans briser le rythme de la marche sportive qu'elle effectuait sur le chemin de halage bien entretenu, le long du canal. Elle se sentait vertueuse de faire de l'exercice à la tombée du jour. Elle décida qu'en rentrant chez elle, elle s'offrirait un verre de vin pendant qu'elle préparerait le dîner. L'idée lui donnant une violente envie d'être arrivée, elle la chassa de son esprit. Le crépuscule. Un moment bien agréable pour se promener, se dit-elle sagement. Et le paysage était si beau.

Mais elle avait beau se le répéter encore et encore, rien n'y faisait. Elle ne s'y habituerait jamais. Norman, son mari, était aux anges depuis qu'ils avaient vendu leur maison de ville, à Philadelphie, pour venir s'installer à Monroe. En vieillissant, et surtout depuis son pontage coronarien, Norman avait développé une méfiance croissante envers la vie citadine, une peur de la criminalité.

Chaque fois qu'ils rendaient visite à des amis partis s'installer dans le comté de Bucks, Norman était dithyrambique sur la maison, et elle connaissait exactement le fond de sa pensée. S'ils vivaient ici, ils seraient en sécurité. Le cadre était paisible, ils seraient en pleine nature, ils pourraient aller dans ces petits restaurants bios manger de la semoule de blé ou de la soupe d'avoine pour le déjeuner. C'était ce dont il rêvait. Et, pensait aujourd'hui Selma, comme elle l'avait pensé à l'époque, Norman était un bon mari qui avait

travaillé dur toute sa vie. Si c'était ce qu'il désirait pour sa retraite - une petite maison ici, au bord de l'eau -, eh bien il l'aurait. Trois ans plus tôt, ils étaient donc passés à

l'acte. Ils avaient vendu la maison et étaient venus ici. Ils marchaient, ils faisaient de l'ornithologie, et ils avaient avalé des montagnes de semoule de blé et des hectolitres de soupe d'avoine.

C'était une belle vie, leurs petits-enfants adoraient venir les voir, et pour être paisible, c'était paisible. Mais sois franche avec toi-même, Selma, se dit-elle tandis qu'elle marchait le long du canal en soulevant ses haltères, tu es une citadine dans l',me. Norman était capable de s'extasier sans fin sur les couleurs et la beauté de la nature. Pour Selma, c'était toujours la même chose. Elle regarda autour d'elle, s'efforça d'apprécier le coucher de soleil, les feuilles mortes, la rivière d'un côté, le canal de l'autre. C'était joli.

Très joli. Mais toujours pareil. Tout était pareil.

Devant elle, Selma vit la petite butte montant au pont qui enjambait le canal. Il y avait toujours des quantités de ponts sur les canaux. Elle n'avait jamais bien compris à quoi servaient tous ces canaux. Un héritage du passé. Documente-toi, disait Norman. Lis. Tu as toujours été curieuse. Tu trouveras cela intéressant. Hum, pensait Selma. quel intérêt pouvait bien présenter un pont de trois mètres de long, au milieu de nulle part? Paul Klee était intéressant. De Koo-ning était intéressant. Un pont sur un canal, quel ennui.

Selma eut un haussement d'épaules avant de se lancer à

l'assaut de la butte menant au pont. Elle marqua un petit temps d'arrêt au sommet, afin de reprendre son souffle avant de traverser le canal et de descendre la pente de l'autre côté. Consciencieusement, elle observa les motifs dessinés par les feuilles mortes à la surface noir verdâtre des eaux peu profondes. Très joli, estima-t-elle. Très...

étrange. Selma scruta plus attentivement les eaux par-dessus la rambarde de bois.

Juste en bas du chemin, près d'un arbre couché dont les branches supérieures

étaient en partie immergées, elle vit quelque chose qui détonnait dans le décor soporifique des couleurs automnales. quelque chose de noir et blanc, un damier, flottant sur l'eau. Elle força sur ses yeux et sentit son coeur s'emballer quand elle s'avisa qu'il s'agissait d'une pièce vestimentaire - chemise ou manteau. Et il y avait quelqu'un dans l'eau, le visage vers le bas, qui portait ce vêtement.

Óh mon Dieu! ^a s'écria-t-elle.

Elle l,cha ses haltères sur place et se mit à courir en direction du bord du canal en criant de toutes ses forces : Áu secours, vite au secours! ^a Comme si, dans ce petit paradis solitaire et oublié de Dieu, on avait la moindre chance d'être entendu.

Le capitaine Van Brunt rangea sa voiture de police à côté

de la camionnette des secours d'urgence. Tous les véhicules officiels étaient garés sur l'accotement, aussi loin que pos-

sible de la chaussée de sorte que les capots semblaient prêts à basculer dans l'eau. Même avec ses phares allumés, un conducteur avait à peine le temps d'éviter une collision si vous laissiez le coffre de votre voiture dépasser sur la chaussée. Il y avait eu beaucoup d'accidents de ce type, dans le passé. Van Brunt se pencha au-dessus du siège passager pour prendre sa lampe torche dans la boîte à gants. Puis il descendit et claqua la portière.

Il observa l'ensemble du site. Sur le pont, un agent dis-cutait avec une femme en sweat-shirt blanc qui paraissait luire dans l'obscurité grandissante. Au bord de l'eau, le corps était étendu sur un tapis de sol en plastique. Le médecin légiste, George Taylor, était agenouillé auprès de la silhouette trempée et sans chaussures. Van Brunt décida d'aller d'abord dans cette direction.

´ George, racontez-moi l'histoire ^a, demanda-t-il.

George Taylor, qui prenait des notes sur un carnet, tout près du corps, leva les yeux pour regarder le capitaine.

Ápparemment, on dirait une noyade, capitaine. Cette femme, là-haut, sur le

pont, a repéré le corps en faisant sa marche sportive. La victime est une femme de race blanche,

,gée d'environ cinquante-cinq ans, sans blessures graves apparentes. Elle est morte depuis, oh, je dirais cinq ou six heures. ^a

Van Brunt opina et posa un regard impassible sur la femme au manteau à carreaux.

´ Des papiers?

- Rien sur le corps, répondit le médecin légiste.

- Capitaine! ^a Ken McCarthy se laissa glisser en bas de la pente comme s'il était sur un skate-board, et atterrit près de lui. Nous avons retrouvé sa voiture garée en bas de la route, à cinq cents mètres d'ici. Une petite Geo violette.

Son portefeuille et son permis de conduire se trouvaient dans la boîte à gants.

- Vous êtes s'ûr que ce sont les siens? demanda Van Brunt.

- Certain ^a, dit le jeune policier qui fit une grimace en regardant le corps. Il tendit le portefeuille ouvert à Van Brunt. Ce dernier l'éclaira avec sa torche.

´ Regardez la photo d'identité sur le permis, dit encore Ken. Elle s'appelle Brenda Kelly. Elle habite à Riverside. ^a

Il s'agissait d'une ville à une demi-heure d'autoroute.

Van Brunt enregistra, examina la photo d'identité classique à la lumière de sa torche, puis regarda du côté du pont où étaient regroupés quelques badauds.

´ Vous pensez qu'elle a sauté? ^a demanda-t-il à George Taylor qui était en train de se relever. Il dut pratiquement crier à cause des camionnettes qui commençaient à

arriver, déversant journalistes et reporters armés de caméscopes.

Taylor eut un mouvement dubitatif de la tête.

´ quand on veut se tuer, on choisit un endroit plus haut que ce pont. Par ailleurs, même de cette hauteur, elle aurait dû avoir des fractures. Je ne trouve rien y ressemblant. Je pense qu'elle devait simplement se promener- elle se sera sans doute tordu la cheville, ce qui l'aura fait glisser et tomber dans l'eau.

- Ce n'est pas très profond, remarqua Van Brunt.

- Euh, elle ne savait peut-être pas nager. Ou bien elle aura eu une réaction de panique. Ou encore elle a peut-être perdu connaissance une seconde ou deux. Je vérifierai s'il y a des blessures à la tête au labo. Elle s'est bel et bien noyée. C'est la cause de la mort. Indubitablement.

- D'accord, dit Van Brunt. Nous allons trouver les parents proches et découvrir si elle savait nager ou non. Je veux d'abord jeter un coup d'oeil à cette voiture. ^a

Van Brunt commença de remonter la berge et croisa les secouristes qui apportaient le brancard roulant pour évacuer le corps.

Il ne fallut pas longtemps à Dena pour reconnaître qu'elle allait être un poids mort dans cette expédition vers l'Ouest. Après être restée assise trois heures dans la voiture, elle commençait à avoir des vertiges, et de légères nausées.

Ses chevilles avaient doublé de volume. Elle se dit qu'elle n'avait simplement pas l'habitude de rester assise sans bouger pendant de longues périodes. Il fallait probablement un temps d'adaptation. Demain, peut-être, après s'être reposée, elle serait plus apte à voyager.

´ Peter, dit-elle après avoir supporté l'inconfort aussi longtemps que possible, je sais que cela va vous ennuyer, mais pensez-vous que nous pourrions bientôt faire un petit arrêt? ^a

Sans en être consciente, elle s'attendait à une réaction compréhensive. Il était toujours compréhensif quand il s'agissait du bébé. Or, au lieu de répondre, il fixait le pare-brise et la route, apparemment f,ché. Elle voyait les muscles de ses joues se contracter sous la barbe.

Çe n'est pas grave, dit-elle. Excusez-moi. Je sais qu'une femme dans ma

situation est un fléau pour faire de la route.

Je ne veux pas tous vous retarder. Roulons encore un peu. ^a

Peter soupira bruyamment, mais s'engagea dans la première sortie de l'autoroute. Il marmonna quelque chose que Dena ne comprit pas.

‘ Peter, je parlais sérieusement. Je suis désolée de m'être plainte. Continuons.

- Non, non, nous allons faire un arrêt ^a, dit-il.

Après avoir roulé en silence encore un moment, il s'arrêta devant une petite boutique et se retourna pour s'adresser aux fillettes.

‘ Je vais faire quelques achats qui nous sont nécessaires, dit-il. Ensuite, nous trouverons un endroit pour passer la nuit. ^a

Dena essaya à son tour de se retourner pour regarder les petites. Tory semblait imperméable à l'inconfort. Pendant le voyage, elle avait bavardé par intermittence avec les poupées et les animaux en peluche qu'elle avait avec elle sur la banquette arrière. Megan avait gardé le silence pendant tout le trajet. Lorsque Tory essayait de l'entraîner dans ses jeux, elle pleurait doucement. Considérant avec sympathie leurs visages p,les et malheureux, Dena se dit qu'une petite pause leur ferait s'rement du bien. Le départ précipité

avait été dur pour tout le monde, mais les enfants avaient un sens particulier du rituel. tre empêchées de mener à

bien leurs cérémonies des adieux avait d° les contrarier.

Ma faute, pensa Dena. Peter a agi dans mon intérêt.

Elle ouvrit la portière côté passager et étira ses jambes dehors.

‘ Je vais aller acheter du lait, dit-elle. que diriez-vous d'une glace, les filles?

- Pas de glace pour elles, dit-il. Il va bientôt être l'heure de dîner. Si vous voulez du lait, je vais l'acheter pour vous tant que je serai là-bas.

- J'ai vraiment besoin de sortir me dégourdir les jambes, avoua-t-elle.

- Pourquoi ne pas rester dans la voiture avec les filles?

Nous serons bientôt dans un motel. Vous pourrez alors vous dégourdir les jambes autant qu'il vous plaira. Mais on ne peut pas les laisser seules dans la voiture. ^a

Dena resta assise à l'extrémité de la banquette, contemplant ses chevilles enflées. Pourquoi n'ai-je pas pris l'avion?

se demanda-t-elle, et ce n'était pas la première fois de la journée qu'elle se posait la question. Pourquoi as-tu écouté

cette légende citadine colportée par ta soeur selon laquelle une femme enceinte ne doit pas prendre l'avion? Parce que c'est bien la raison, n'est-ce pas? Tu as prétendu le contraire, mais en fait tu l'as crue. Elle sentait que ce voyage allait être difficile. Peter était habitué à dire aux filles ce qu'elles devaient faire, mais traiter avec un autre adulte lui était étranger. Eh bien, il devra s'y faire tant que nous serons ensemble, songea-t-elle.

Il faut que je fasse pipi, dit-elle avec entêtement. J'en ai pour une minute. ^a

Peter soupira.

´ D'accord, dit-il sans commentaire. Nous attendrons pendant que vous êtes là-bas. Nous attendrons votre retour.

- Les filles ont peut-être envie de venir aussi. Elles pourraient se choisir une friandise. Une petite, pour ne pas leur couper l'appétit. ^a

Elle se retourna pour les regarder, en levant les sourcils comme pour susciter une réaction. Un instant, le visage de Tory s'éclaira et elle fit un petit bond enthousiaste sur son siège.

´ Je leur achèterai une pomme ^a, dit-il.

Tory s'enfonça de nouveau dans la banquette et regarda le paysage par la vitre.

Elles sont mieux élevées que toi, se tança Dena. Tu ne donnes pas vraiment le bon exemple. Applique-toi un peu plus.

´ Bon, dit Dena. Je me dépêche. ^a

Nous sommes fatigués, songea-t-elle. Nous sommes tous fatigués, sur les nerfs, et Peter a eu la gentillesse de s'arrêter pour toi alors qu'il aurait pu continuer.

Elle le laissa en train de pianoter sur le volant et s'engouffra dans la boutique. Elle eut la tentation d'acheter quelque chose pour les petites au rayon confiserie, mais elle hésita au moment où ses doigts s'apprêtaient à prendre des M&M. Non, ne le fais pas, se dit-elle. S'il ne veut pas qu'elles mangent de sucreries avant dîner, c'est sa prérogative. Il est leur père. Elle fit un bref passage par les toilettes pour femmes, puis prit un pack de lait pour elle, parce que c'était très bon pour le bébé, et l'apporta à la caisse. La fille en uniforme derrière le comptoir bavardait et plaisantait avec un jeune homme habillé comme elle. Pendant qu'elle attendait, Dena jeta un coup d'oeil aux couvertures des magazines puis, au dernier moment, alors que la sonnette du tiroir-caisse tintait déjà pour son modeste achat, elle prit deux bouchées au beurre de cacahuète, enveloppées dans du papier doré et présentées en vrac dans un bac à côté de la caisse. Elle les posa à côté de son lait. Du beurre de cacahuète, pensa-t-elle. Valeur nutritive moyenne.

´ Avec ceci^a, dit-elle.

La fille opina et fit le total.

´ Voulez-vous un sac? demanda-t-elle.

- S'il vous plaît^a, répondit Dena.

Elle fourra la monnaie directement dans son sac et retourna à la voiture qui était garée près de l'entrée du magasin. Après avoir ouvert la portière, elle se glissa sur la banquette en prenant soin de lisser sa robe sous ses fesses.

´ Tout va bien? ^a demanda Peter, de nouveau aimable.

Dena répondit affirmativement d'un signe de tête.

´ Je reviens tout de suite ^a, dit-il.

En regardant son père s'éloigner vers le magasin, Tory demanda: ´ Vous nous avez acheté quelque chose? ^a

Dena se retourna avec un sourire complice. Elle fouilla dans son sac et tendit à chacune un bonbon au beurre de cacahouète.

´ Tenez. Vous aimez ça? ^a

Tory regarda la petite friandise dans son papier doré

comme s'il s'agissait d'une boule empoisonnée.

´ Papa a dit: pas de bonbons.

- Mais vous avez été très sages. J'ai pensé que vous méritiez une récompense. Tu m'as demandé de vous rapporter quelque chose.

- Je voulais dire un objet, un jouet par exemple. ^a Elle arracha la petite friandise des mains de Megan qui l'examinait avec curiosité et la rendit à Dena. Nous allons attendre la pomme ^a, dit la fillette.

Megan se mit aussitôt à pleurer. Dena s'empessa de lui rendre le bonbon.

Elle en a envie, dit-elle. Cela ne va pas lui faire de mal. ^a

Horri  e, Tory regarda la petite mettre le chocolat dans sa bouche et sourire avec d  lices.

´ Vite, avale vite, cria Tory. Elle a du chocolat sur les l  vres. Donnez-moi quelque chose pour la nettoyer. ^a

Dena sortit un mouchoir de son sac et Tory effa  a les traces de chocolat sur la bouche de Megan qui   tait encore en train de mastiquer. Elle rendit ensuite le mouchoir   

Dena.

Cachez ça, dit-elle. Il ne faut pas qu'il le voie.

- Ne te fais pas de souci, chérie, dit Dena. Je dirai que l'idée était de moi.

- S'il vous plaît, cachez-le, dit Tory, très inquiète. Il arrive. ^a

Peter remonta dans la voiture avec un sac en plastique qu'il posa à côté de lui sur la banquette. Il en sortit deux pommes qu'il tendit aux deux fillettes par-dessus le dossier.

Puis il mit le contact.

Je leur ai demandé s'ils connaissaient un endroit agréable pour passer la nuit, par ici. Le patron dit qu'il y a des petits bungalows au bord du lac qu'on peut encore louer, et qui sont bien.

- Voilà une bonne nouvelle, dit Dena.

- Oui, dit-il. Je risque d'avoir besoin de rester ici une nuit de plus. Demain, il faut que j'aille avec la voiture jusqu'à ce garage devant lequel nous sommes passés sur l'autoroute, afin de voir si je peux l'échanger contre une camionnette.

- Elle a un problème, votre voiture? demanda Dena, troublée.

- Elle commence à tomber en ruine, dit Peter.

- Pourquoi ne l'avez-vous pas changée à Monroe?

- Je n'ai pas vraiment eu le temps, dit-il avec une pointe d'agressivité dans la voix. De plus, ce serait plutôt une bonne chose pour vous de ne pas devoir reprendre la route dès demain.

- D'accord, dit Dena. C'est parfait. ^a

Elle contempla le paysage par la vitre tandis qu'il faisait une marche arrière pour sortir du parking. quand vais-je arriver à Chicago? se demanda-t-elle.

Oh bon, ce voyage est celui de Peter, après tout. Autant être une passagère agréable. Et puis il avait raison. Passer une journée autrement qu'enfermée dans une voiture ne lui ferait pas de mal.

Ils passèrent devant plusieurs motels, la plupart sordides et apparemment désertés, en allant vers le lac indiqué par le patron de la boutique. Le panneau indiquant Lakeside Cabins les fit tourner sur une route non goudronnée descendant sous une voûte sombre de conifères. Tory regardait le paysage avec ravissement, mais Megan se mit à

pleurer, disant qu'elle n'aimait pas cet endroit.

N'aie pas peur, dit Dena. On dirait qu'on va dormir dans une forêt enchantée.

- Comme Souriceau et Taupinette dans la Forêt Vierge ^a, renchérit Tory.

La route cahoteuse débouchait sur un panorama d'une beauté époustouflante. Une série de petits bungalows par-semait la rive d'un large lac argenté. Dans l'obscurité grandissante, on distinguait à travers les arbres les lumières de quelques maisons, de l'autre côté du lac, ainsi que celles d'un groupe de caravanes, au loin.

´ Très joli, dit Dena.

- Oui, on devrait être bien, dit Peter. Les filles pour-ront jouer au bord de l'eau pendant que je serai parti, demain.

- Je ne vois pas d'autres voitures, dit Dena. J'espère que la location est encore ouverte.

- Je vais aller vérifier ^a, dit Peter.

Elle le regarda descendre de voiture et se diriger vers le premier bungalow surmonté d'un panneau Accueil ^a.

C'est superbe, non? dit-elle.

- Est-ce qu'on pourra se baigner? ^a demanda Tory.

Dena regarda les arbres sombres et la surface lisse et grise de l'eau.

´ Je crains qu'il ne fasse un peu froid pour se baigner, dit-elle.

- Oh, s'il vous plaît, supplia Tory.

- On verra demain, dit Dena. Nous aurons peut-être une de ces belles journées d'automne où il fait encore vraiment chaud, et alors ce sera possible.

- Oh, j'espère que oui, dit la fillette avec envie.

- Moi aussi ^a, dit Dena.

Elle voyait un petit appontement au bord du lac. Sur la rive, attaché à cet appontement par une corde, il y avait un petit bateau bleu équipé d'un moteur hors-bord. Il semblait avoir été laissé là par quelqu'un rentrant de la pêche. Dena songea qu'il serait bien agréable de passer la journée les pieds dans l'eau, à ne rien faire. Peut-être qu'avec une jour-

née de détente, sans stress, elle parviendrait à imaginer des projets pour sa vie future.

Peter sortit du bureau avec des papiers et un trousseau de clés qu'il agita pour indiquer que tout allait bien. Il grimpa dans la voiture et confia clés et papiers à Dena.

ˆ Tout est arrangé, dit-il. Nous avons le numéro cinq. ^a

Ils descendirent une allée accidentée et s'arrêtèrent devant une minuscule maison recouverte de bardeaux de cèdre, avec un tas de feuilles mortes sur le perron. Peter passa le premier, ouvrit la porte et alluma le plafonnier peu puissant. Les trois autres suivirent, regardèrent l'intérieur de la maison. Elle possédait une pièce principale, avec deux fauteuils en bois à siège et dossier capitonnés, disposés devant la cheminée, un poste de télévision sur une table roulante, et une table de bridge couverte d'une nappe ainsi que quatre chaises pliantes. Trois portes menaient à la salle de bains et aux deux chambres. Dena alluma dans les autres pièces et découvrit avec soulagement que les deux chambres étaient équipées de lits jumeaux. Elle était prête à partager une chambre avec Peter, mais pas à dormir dans le même lit.

Ć'est notre chambre ^a, roucoula Tory en posant son sac dans une pièce sommairement meublée, avec des couvre-lits roses.

Dena consulta Peter du regard.

Ć'est d'accord? demanda-t-elle.

- Oui ^a, dit-il.

Avec son approbation, les fillettes coururent à la voiture récupérer leur petit sac à dos afin de défaire leurs bagages.

Peter posait le sac des magasins Wawa sur la table de bridge, ainsi qu'un gros sac en papier kraft contenant des provisions qu'il avait apportées de Monroe. Il y avait des couverts et des assiettes en plastique, des boissons fraîches et un sac de sandwiches. Dena ne put qu'admirer son sens de l'organisation.

‘Vous êtes un intendant hors pair, observa-t-elle.

- Je ne néglige jamais mes enfants, dit-il.

- J'avais remarqué ^a, dit Dena.

Elle se sentait plus détendue, à présent qu'ils étaient installés pour la nuit. Elle marcha jusqu'aux fauteuils, s'allongea par terre sur le tapis en lirecte et posa ses pieds sur le coussin du siège. Ses jambes furent immédiatement soulagées. Peter la regarda avec étonnement.

‘que faites-vous allongée par terre ?

- Je surélève mes jambes, dit-elle.

- Ce tapis doit être dégo^otant, dit-il.

- Ce n'est pas grave, répondit Dena en se disant qu'il la traitait encore comme une de ses filles. Je suis parfaitement lavable.

- Vous ne laisseriez pas un bébé se traîner sur ce tapis, insista-t-il en rangeant les boîtes de conserve dans le placard.

- Non, bien s^r que non ^a, dit Dena, consciente qu'il était en train de lui donner des conseils d'hygiène et d'édu-cation des enfants. Elle contempla le plafond un peu fatigué, en pensant à son bébé. Serait-elle une mère qui pré-voit toutes les éventualités, comme il semblait le faire? Elle doutait de faire preuve d'autant de vigilance que Peter.

D'être aussi... maniaque.

‘ Beaucoup de gens sont incapables de s'occuper de leurs enfants, continua-t-il en déballant les provisions. Comme ma très chère mère. ^a

Dena tourna la tête pour le regarder.

‘Vous avez dit qu'elle était avocate. Elle vous confiait à

des nounous?

- quelquefois oui, dit-il. quelquefois elle me laissait tout seul. Un jour, un voisin m'a entendu pleurer dans l'appartement. Il a appelé le gardien qui lui a ouvert la porte. Ils m'ont trouvé debout sur le plan de travail, en train d'essayer de trouver de quoi manger dans le placard.

J'avais trois ans.

- Seigneur, Peter. Ils ont fait quelque chose?

- Pour moi? Non. Ma mère s'est arrangée pour obtenir le licenciement du gardien et l'expulsion du voisin. Je l'ai découvert beaucoup plus tard.

- Eh bien, vous êtes devenu un bon père malgré une enfance négligée. Vous devriez être fier de vous.

- J'ai beaucoup lutté pour y arriver. Je ne laisserai pas l'histoire se répéter. ^a

Dena se releva et fit le tour de la pièce pour allumer toutes les lampes. Puis elle éteignit le plafonnier lugubre.

Comme ça, dit-elle. Cela fait moins sinistre.

- Est-ce que je vous déprime?

- Pas du tout, dit-elle. J'ai seulement été prise d'une subite envie de créer une atmosphère plus chaleureuse. ^a

Les petites sortirent de leur chambre, Megan serrant contre elle un chien en

peluche.

‘ J’aime bien, ici, dit Tory. On voit le lac depuis la fenêtre de ma chambre. ^a

¿ l’intérieur de son ventre, le bébé donna un coup de pied et Dena eut le souffle coupé tandis que sa main se cris-pait sur un point précis, juste en dessous de la poitrine.

Peter s'en rendit compte.

‘ que se passe-t-il ?

- Rien, dit Dena dès qu'elle eut retrouvé sa respiration.

C'est juste le bébé qui donne des coups de pied. ^a Puis, avec un sourire aux fillettes : ‘ Lui aussi, il doit se plaire ici. ^a

RREGINA Bluefield, qui portait encore sa tenue de travail, tailleur gris ajusté et escarpins en imitation python, était assise dans les locaux de la police, le regard vide, et sirotait le coca light qu'on était allé lui chercher au distributeur de la cafétéria. Ils étaient revenus vingt minutes plus tôt de la morgue, où Regina avait identifié le corps de sa mère après s'être pratiquement évanouie en la voyant.

Comment vous sentez-vous? demanda un Heath Van Brunt plein de sollicitude. «a va mieux? ^a

Les larmes ruisselaient sur le visage soigneusement maquillé de Regina, et coulaient le long de sa m,choire.

Elle semblait ne même pas s'en rendre compte et hocha simplement la tête.

‘ Pas vraiment. Mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire?

- Y a-t-il une personne que nous pourrions joindre pour vous, Mrs. Bluefield ? ^a

Regina hocha de nouveau la tête.

Non. Je suis toute seule, maintenant. ^a

Van Brunt se dit, en attendant qu'elle reprenne ses esprits, qu'il n'était jamais facile de perdre sa mère, quel que soit l'âge auquel cela arrivait. Cette femme assise à côté

de son bureau était en train d'en faire la rude expérience.

Cela étant, il y avait des questions nécessitant réponse, et pas de temps à perdre. Ses hommes avaient découvert un fait très étrange. Le coffre de la voiture de Mrs. Kelly était mouillé. Les types du labo étaient en train d'analyser le matériau qui le tapissait pour tenter de comprendre ce qui s'était passé, mais Van Brunt avait déjà sa théorie. Il aurait simplement aimé avoir quelqu'un de compétent à qui l'exposer. Pour un peu, il aurait regretté que le chef ne soit pas là. Un peu seulement, mais pas vraiment. Il aimait avoir la direction des opérations.

« Mrs. Bluefield, j'aurais quelques questions à vous poser.

Juste pour éclaircir certaines choses.

- Bien sûr, dit-elle d'une voix morne. que voulez-vous savoir?

- Savez-vous pour quelle raison votre mère se trouvait à Monroe? ^a

Regina parcourut la pièce d'un regard hébété, comme si elle-même ne se souvenait plus de ce qu'elle faisait à Monroe. Puis elle se tourna de nouveau vers le capitaine, comme si la mémoire lui était revenue.

« Main... elle a habité ici. Elle avait un appartement dans une maison de Bigelow Street.

- Avait-elle l'habitude de revenir de temps en temps? ^a

Regina fit non de la tête en fouillant dans son sac.

« Elle n'avait pas le temps. Elle s'occupait de mes enfants.

Est-ce que je peux fumer? demanda-t-elle.

- Je n'y tiens pas, répondit Van Brunt. Nous avons trouvé dans sa voiture un reçu de l'hôtel Endicott où elle a passé la nuit. Avait-elle un... un lien sentimental ici? ^a

Regina ne put se retenir de rire.

ˆ Ma mère? Non, dit-elle simplement.

- Mais pourquoi passer la nuit ici quand on est à une demi-heure en voiture de chez soi?

- Elle ne conduisait pas la nuit. Elle souffrait de cata-racte, et sa vision nocturne était mauvaise. Elle avait peur de prendre l'autoroute la nuit tombée.
^a

Van Brunt sembla accepter cette explication.

ˆ Le personnel de l'hôtel se souvient d'avoir vu votre mère, mais elle n'a parlé à personne. Elle vous avait prévenu qu'elle venait ici? ^a

Regina eut un geste de lassitude pour dire que non, et elle essuya les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

Elle ne m'a rien dit. J'étais au travail. Elle a conduit mes enfants chez mon mari... mon ex-mari, en lui disant qu'elle avait quelque chose à faire en dehors de la ville. Je n'en sais pas plus.

- Avait-elle un travail? Des amis?

- Elle avait quelques amies. Des femmes de la paroisse qu'elle fréquentait. Elle... elle gardait les enfants du type qui habitait dans la même maison qu'elle. Un veuf. Il avait deux jeunes enfants.

- quel nom? demanda le capitaine.

- J'ai oublié. Attendez une seconde. ^a Regina fouilla dans son sac dont elle sortit un carnet d'adresses. Elle regarda un numéro et le montra au capitaine. C'est lui.

Peter Ward. Elle sera peut-être passée dire bonjour aux petites. Elle adorait ces gamines. Elle en parlait tout le temps... ^a

Van Brunt nota rapidement le numéro et appela Ken McCarthy qui passait par là. Il lui tendit la fiche avec mission d'appeler Peter Ward à ce numéro. Puis il se tourna de nouveau vers Regina.

‘Vous ignoriez donc complètement qu'elle avait le projet de venir par ici?

- Oui, gémit Regina. Ce n'était pas dans ses projets. Je vous le dis.

- Savait-elle nager? demanda Van Brunt.

- Nager? Pas du tout. Elle ne mettait jamais un pied dans l'eau. Même l'été, à la plage, quand nous étions petits.

Elle restait sous un parasol. Elle avait une peur bleue de l'eau. C'est sans doute pour cette raison qu'elle s'est noyée.

Si ma mère est tombée dans le canal, elle a dû être terrorisée. ^a

Van Brunt soupçonnait que les choses n'étaient peut-être pas aussi simples, mais il n'en dit rien.

‘...tait-elle susceptible d'aller faire une grande promenade à pied sur ce chemin de halage?

- Je ne sais pas, pleura Regina. Je suppose que oui. Si elle n'avait rien de mieux à faire. Je ne l'ai jamais vue n'avoir rien à faire. J'imagine qu'elle a pu aller se promener. Sinon, quelle autre possibilité ? Elle n'était pas le genre de personne à choisir délibérément... ^a Regina s'interrompit et regarda brusquement le capitaine dans les yeux. Elle n'a pas été... vous savez... ce n'est pas une histoire sexuelle ?

- Non, apparemment pas.

- Merci mon Dieu, dit Regina. Alors, c'est sans doute un accident, n'est-ce pas? On ne lui a rien volé. Elle avait toutes ses affaires...

- Est-ce que vous vous entendiez bien avec votre mère? ^a

Regina soupira avant de répondre.

Elle était toujours sur mon dos. Elle me rendait folle.

Je n'aurais pas dû divorcer, d'après elle. Je ne passais pas assez de temps avec mes enfants. Elle ne voulait pas que je sorte après ma journée de travail. Je suis encore jeune. Je ne peux pas m'enfermer chez moi avec les gosses ^a, plaida-t-elle.

Van Brunt avait levé les sourcils en l'écoutant.

Attendez, dit Regina. Ce n'est pas parce qu'on ne s'entendait pas parfaitement... Ne me regardez pas avec ces yeux. ^a

L'inspecteur McCarthy revint et se pencha pour parler au capitaine, à voix basse.

´ D'accord, merci, dit Van Brunt. La ligne de Mr. Ward est coupée. Apparemment, ils ont déménagé.

- Je ne pense pas qu'elle était au courant, dit Regina d'une voix morne.

- Aurait-elle pu rendre visite à quelqu'un d'autre?

- Je ne sais pas. Je vous l'ai dit, elle avait deux ou trois amies. Elle ne leur parlait pratiquement jamais.

- D'accord, Mrs. Bluefield. Pouvez-vous nous donner les noms?

- Je peux vérifier dans son carnet d'adresses.

- Entendu. Je vais vous laisser rentrer chez vous, à

présent. J'aurai sans doute besoin de parler encore avec vous, assez vite. ^a

Regina Bluefield posa sur lui un regard vide.

‘qu'est-ce que je fais, maintenant, capitaine? qu'est-ce que jefais?

- A quel sujet? ^a

Ce congé abrupt semblait la troubler.

‘qu'est-ce qu'elle va devenir? Ma mère.

- Oh, eh bien, nous allons garder le corps pour pratiquer une autopsie. Nous en saurons beaucoup plus après...

Et nous examinons sa voiture. Nous nous posons certaines questions...

- ¿ propos de quoi? Elle s'est noyée, non? ^a

Le capitaine Van Brunt se leva.

Après l'autopsie, l'entreprise de pompes funèbres que vous aurez contactée prendra les dispositions pour venir récupérer le... pour venir chercher la dépouille de votre mère. ^a

Regina poussa un soupir plein de frissons.

‘ D'accord.

- quant à vous, dit Van Brunt en regardant son visage noyé de larmes et ses mains tremblantes, je pense vraiment que vous devriez appeler une amie pour vous raccompagner.

- Je vais bien, dit-elle.

- Je n'en suis pas si s[°]r, Mrs. Bluefield. Je crois que vous devriez appeler quelqu'un. Les gens sont généralement tout prêts à rendre service dans ce genre de circonstances.

Si vous n'avez personne, un de mes hommes peut s'en charger. ^a

Ne voulant pas admettre que, hormis Bill Bluefield ou sa mère, il n'y avait personne qui se souciait d'elle, Regina se mit à chercher quelqu'un, parmi ses

voisins ou ses collègues, à qui elle pourrait demander de venir la chercher et la raccompagner chez elle, pour une fois.

Le clair de lune dessinait un chemin miroitant à la surface du lac. Dena était sur l'appontement, à côté de Tory qui lançait des petits cailloux sur le reflet en forme d'échelle.

´ Regarde, s'exclama Dena. Les étoiles sont sorties.

- Oh, je vais faire un voeu ^a, dit Tory. Puis, regardant solennellement Dena, elle s'excusa. ´ Mais je ne peux pas vous dire lequel.

- Non, bien s^or que non ^a, dit Dena.

La fillette fit une grimace en fermant les yeux très fort, dans une communion avec les étoiles, pendant que Dena contemplait le paysage serein. Leur bungalow était le seul éclairé de toute la rangée longeant le lac. Elle apercevait quelques lumières qui clignotaient en face, mais cette rive semblait leur appartenir en exclusivité. Une sensation indéniablement plaisante. Elle attendait avec impatience la journée du lendemain qu'elle passerait ici, avec les fillettes, dans l'isolement de ce décor forestier. Il était tellement séduisant, quelque part, de se trouver dans cet endroit o^u

personne ne pouvait vous trouver, personne ne savait que vous étiez. Sans le vouloir, elle pensa à Brian. Il était peut-

être revenu, pour la chercher de nouveau, aujourd'hui.

Elle ne put réprimer une certaine satisfaction en imaginant sa colère, sa frustration, de découvrir qu'elle était partie.

Ce voyage à Chicago aurait peut-être ses inconvénients, mais elle ne doutait pas un instant qu'elle avait eu raison de partir. Raison d'emmener ce bébé loin d'un père qui ne pouvait dominer sa jalousie, sa possessivité. Elle se soucie-

rait des droits légaux de Brian plus tard, quand ils seraient hors de portée de ses intrusions quotidiennes. Ils pourraient discuter à distance.

´ «a y est. J'ai fait un voeu, dit Tory. Vous voulez que je vous dise lequel?

- Non, tu ne peux pas, dit Dena. Il serait annulé.
- Vous voulez que je vous mette sur la voie?
- Allez, dit Dena en riant. On rentre. Il faut que tu ailles te coucher.
- Je vous donne juste un indice. Vous faites partie de mon vœu. ^a

Dena se boucha les oreilles et ce fut au tour de Tory de rire.

Allez, ouste^a, dit Dena.

La fillette remonta l'apportement en trotinant, puis la rive en pente douce jusqu'au sentier qui menait au bungalow. Arrivée devant la porte, Tory ouvrit et entra. Dena suivait lentement, consciente de son volume, consciente du poids à l'intérieur de son ventre. La porte du bungalow était restée ouverte, et la lumière à l'intérieur semblait l'appeler. Elle s'arrêta sur le sentier et contempla les étoiles.

Je fais un vœu pour toi, pensa Dena, en s'adressant à son bébé à naître. Je te souhaite une naissance sans problème, et une bonne santé, et une vie heureuse. Cela faisait beaucoup à caser en un seul vœu. quelque part, elle sut que tel serait désormais son vœu dans la vie. Elle souhaiterait le bonheur de son enfant. Avec un soupir, elle se dirigea vers la porte éclairée. Elle avait confié des millions de vœux à

des millions d'étoiles, au cours de sa vie, et généralement elle demandait l'amour, une belle histoire d'amour. Fini, songea-t-elle. Elle n'était pas douée pour les histoires d'amour. Et puis, il n'y aurait plus de place maintenant dans sa vie pour ce genre d'amour. Maintenant, elle aurait son enfant et pour ce qui était des vœux, elle aurait de quoi faire.

Une silhouette sombre apparut sur le pas de la porte, bloquant une bonne partie de la lumière. Peter scruta les environs et la distingua, sur le sentier.

‘ Hé, que faites-vous là, dehors? Il fait noir. Vous pourriez tomber et vous faire mal. ^a

Son inquiétude fit sourire Dena. A présent qu'ils étaient installés, qu'ils avaient dîné, il ressemblait davantage à ce qu'il était. Attentif, plein de sollicitude. Un homme gentil.

Elle monta jusqu'à la porte et attendit qu'il s'écarte du passage. Puis elle entra. Les petites étaient déjà en pyjama et Tory fouillait dans son sac à dos à la recherche d'un livre.

Dena s'installa dans un des fauteuils, sous l'abat-jour en papier à décor de fougères d'un lampadaire en bois d'érable. Elle se sentait agréablement détendue et prête à

dormir. Elle avait un livre à lire, mais elle était trop fatiguée pour fixer son attention.

Peter prit le livre choisi par Tory, le regarda et sembla donner son accord.

‘ Nous allons lire dans leur chambre, dit-il. Pourquoi ne pas vous joindre à nous?

- Je ne crois pas que je pourrai m'arracher à ce fauteuil, dit-elle en souriant. Passez une bonne nuit, les filles. ^a

Tory se précipita vers Dena pour de maladroites effusions. Dena la serra dans ses bras. Derrière les jambes de Peter, Megan guettait, les yeux écarquillés et inquiets.

‘ Bonne nuit, chérie ^a, lui dit Dena.

Megan ne répondit pas.

Dena entendait l'écho apaisant de leurs voix dans l'autre pièce, tandis qu'elle se reposait. Elle aurait voulu avoir une occupation. Elle regarda le téléviseur, sur son meuble à

roulettes, près de la cheminée. Pourquoi pas? se dit-elle. Je réglerai le son très bas. Elle savait que Peter ne voulait pas laisser ses filles regarder, mais elles seraient bientôt endormies. Et puis, ce n'était pas comme si regarder la télévision était immoral. Elle prit la commande sur la table basse à

côté d'elle, alluma, en coupant le son, et se mit à zapper au hasard. La qualité de l'image était médiocre, au mieux, même sur le petit nombre de chaînes possibles à capter. Je m'attendais à quoi? songea-t-elle. A trouver la télé numérique diffusée par câble ? Elle sourit en laissant les jeux pour trouver les informations. Par habitude, elle s'arrêta aux infos locales, comme avec Brian, et regarda de loin des images neigeuses qui défilèrent sur l'écran. Un incendie, un piquet de grève, une question de politique amenant les habitants à faire la queue pour protester devant le micro.

Rien qui vaille l'effort de mettre le son.

Brusquement, une image attira son attention et la fit se pencher en avant. La police et des ambulances se pressant au bord du canal. L'événement aurait pu se dérouler à

n'importe quel endroit du canal, mais le décor lui parut vaguement familier. On remontait sur la berge un corps retiré de l'eau. Dena appuya sur le bouton du son, et les mots se mirent à claironner dans la pièce.

‘ ... trouvée noyée aujourd'hui, près du pont sur le canal, à Monroe. La victime a pu être identifiée. Il s'agit de Brenda Kelly, de Riverside. La police a retrouvé sa voiture à proximité de l'endroit où a été découvert le corps. ^a Apparut alors sur l'écran une petite Geo violette, garée au bord de l'eau, et des policiers s'affairant autour. Un porte-parole de la police a déclaré que Mrs. Kelly, qui ne savait pas nager, aurait pu faire une chute dans l'eau alors qu'elle se promenait. Mais Van Brunt, qui assume actuellement les fonctions de chef de la police à Monroe, n'a pas caché

qu'ils n'avaient pas exclu l'éventualité de... ^a

A ce moment, Peter passa devant elle et éteignit la télévision. Son et image disparurent instantanément.

Dena se redressa sur son fauteuil, comme s'il venait de la gifler.

‘ Hé, remettez ça, protesta-t-elle. J'étais en train de regarder. ^a

Peter tendit la main pour qu'elle lui donne la télécommande.

‘ Vous savez parfaitement que nous ne regardons pas la télévision.

-

Peter, si moi j'ai envie de la regarder, je le ferai, dit-elle.

- Il ne peut pas y avoir une règle pour les enfants, une autre pour les adultes, expliqua-t-il patiemment.

- Ridicule! Les adultes boivent de l'alcool, et pas les enfants. C'est quoi, cette règle ?

- Lorsque nous buvons de l'alcool, les enfants ne sont pas affectés. Lorsque nous mettons la télévision, ils l'en-tendent, ils la voient, elle s'infiltré dans leur esprit. Et je me permets de vous rappeler que vous ne buvez pas d'alcool en ce moment précisément pour cette raison. Cela aurait des conséquences sur l'enfant que vous portez. ^a

Dena s'entêta et enfonça la télécommande à côté d'elle, dans le fauteuil. Puis elle se leva, car elle n'aimait pas cette sensation d'être dominée physiquement.

‘ ...coutez, Peter, je comprends bien que vous ayez établi ces règles pour les enfants et que vous désiriez vous y tenir.

Dieu sait que je peux me passer de télévision quelques jours. Mais...

- Mais?

- Mais je suis une adulte, Peter. Vous ne pouvez pas me dicter ma conduite. Même pour le

temps limité de ce petit voyage, ce n'est pas acceptable.

- Je ne veux pas me disputer, Dena. Ce n'est pas bon pour vous. Pour votre tension.

- C'est bien ce que je dis, Peter. Vous êtes encore en train de décider pour

moi. C'est moi qui sais ce qui est bon ou pas pour moi. Je sais que vous vivez seul depuis assez longtemps, ajouta-t-elle pour tenter de faire preuve de compréhension. Vous avez perdu l'habitude de prendre les décisions en concertation avec un autre adulte. Je suis certaine que votre femme et vous n'étiez pas d'accord sur tout...

- Vous n'êtes pas ma femme... répliqua-t-il froidement.

- Non, mais tant que nous voyageons ensemble, nous devons être capables de faire certains compromis.

- Pas de télévision, dit-il. C'est mon dernier mot. ^a

Et de lui tourner le dos pour fouiller dans son petit sac jusqu'à trouver ce qu'il cherchait. Elle le regarda, sidérée par la façon dont il avait simplement mis fin à la conversation. Il s'assit à la table de bridge avec une liasse de papiers qu'il se mit à étudier.

´ que faites-vous? demanda-t-elle.

- Je rassemble les documents pour la voiture, afin d'être prêt demain. Carte grise, immatriculation, tout. ^a

Puis, levant les yeux : ´ qu'y a-t-il? ^a

Dena ne répondit même pas. Il n'était manifestement pas gêné par cette conversation inachevée. De son côté, elle était trop fatiguée pour discuter. Fais comme si, se dit-elle.

Il n'y en a que pour quelques jours.

´ Peu importe, finit-elle par dire. Je crois que moi aussi je vais aller me coucher.

- Bonne nuit, Dena. Je ferai en sorte de ne pas vous réveiller en entrant dans la chambre. ^a

Il était calme comme s'il ne s'était rien passé. Dena ne se donna pas la peine de le remercier de sa considération. Elle lui tourna le dos et entra dans la

chambre qu'ils partageaient.

Allumant la lampe de chevet, elle aperçut son livre et se dit qu'elle allait peut-être lire un peu au lit. Elle tira draps et couvre-lit, puis chercha sa brosse à dents dans ses bagages.

Subitement, alors qu'elle enfilait sa chemise de nuit, il lui vint une idée. Elle mit ses pantoufles et retourna le rejoindre, à la table où il était toujours assis.

— Peter, dit-elle. Aux informations, avant que vous n'éteigniez, ils ont parlé d'une femme, noyée dans le canal. Ils disaient dans le commentaire qu'elle avait une Geo violette, et du coup, je me suis souvenue.

- Souvenue de quoi?

- Une femme est venue vous rendre visite, l'autre soir, et j'ai oublié de vous en parler.

- Venue me rendre visite? ^a demanda Peter. Il ne bougea pas d'un millimètre, et son visage était livide sous la barbe.

C'était juste avant l'intrusion de Brian. J'étais tellement contrariée que cela m'était sorti de l'esprit. C'est cette histoire de Geo violette qui m'a rafraîchi la mémoire. Cette femme aussi avait une Geo violette.

- Je ne connais personne correspondant à cette description ^a, dit sèchement Peter.

Dena réfléchit et se rappela les paroles de cette femme.

Elle semblait vous connaître. Elle était au courant du restaurant. Elle connaissait les petites. Elle a dit qu'elle repasserait.

- Eh bien, manifestement, elle ne l'a pas fait. ^a

Dena considéra l'écran vide.

— Je me demande... dit-elle.

- quoi donc? demanda-t-il, sans lever les yeux de sur les papiers dont il s'occupait.

- Eh bien, je me demande si c'était la même femme.

C'est peut-être pour cela qu'elle n'est pas revenue. Parce qu'entre-temps, elle est tombée dans le canal.

- qu'est-ce que j'en sais? dit-il avec mauvaise humeur.

- Elle s'appelait Kelly. Brenda Kelly.

- Je ne sais pas de qui il s'agit, dit-il sur un ton indiquant qu'il voulait mettre un terme à cette conversation.

- Je connais ce nom, dit-elle.

- Je ne peux pas vous aider, dit-il avant de ranger tous les papiers et de mettre un élastique autour. Je sors ranger ceci dans la voiture. Comme ça tout sera prêt pour que je fasse affaire demain. Je songe vraiment à une camionnette.

Vous ne pensez pas que ce serait plus confortable?

- C'est pratique, les camionnettes, murmura-t-elle, perturbée par une sensation persistante et floue, aux confins de sa mémoire.

- Bon, je crois que c'est ce que je vais faire, dit-il. Voir si je peux nous trouver une sorte de camionnette.

- Très bien ^a, dit-elle sans écouter vraiment. Elle savait qu'elle avait vu ce nom quelque part. Brenda Kelly. Elle le voyait clairement, imprimé sur du papier. quelque part, pensa-t-elle. Mais oû?

LA LUMIÈRE grise de l'aube éveilla Ron après quelques minutes de sommeil. ...tendu dans son lit, il réfléchissait à la nuit qu'il venait de passer. Pas une heure ne s'était écoulée que Ron n'ait vu s'inscrire sur le cadran de sa pendulette numérique, posée sur la table de chevet.

Il lui était arrivé parfois de s'assoupir entre deux, mais il n'avait manqué

aucune heure. Il observa la chambre de l'hôtel Endicott où son beau-père l'avait installé. Elle était confortable, dans des harmonies de bleus et de gris. Jake avait tenu à ce qu'il habite là et s'assurait qu'il disposait de tous les services de l'hôtel. Il prenait ses repas dans la salle à manger, et de temps en temps un verre au bar. Il avait l'impression de vivre dans un club masculin raffiné du dix-neuvième siècle. Jake l'avait traité comme son propre fils.

Personne n'aurait pu faire preuve de plus de gentillesse et d'attention.

Ron se leva pour aller dans sa salle de bains. Il avait besoin de faire pipi, ce qu'il fit. Pour le reste, il lui fallait réfléchir. Se débarbouiller, se raser, se coiffer? Cela ne semblait pas franchement indispensable. Se brosser les dents?

Non, là c'était vraiment inutile. Il contempla un moment le miroir de l'armoire à pharmacie à l'ancienne. C'était un miroir de bonne qualité, pas comme ceux que l'on trouvait maintenant. Il renvoyait un reflet clair, avec une sorte de profondeur absente de ces meubles de salle de bains vendus en grande surface. Ron observa le visage qu'il avait en face de lui. Aucun détail n'était épargné. La peau était jaunâtre, avec des zones grises dans le creux des joues et sous les yeux. La barbe avait plusieurs jours. Elle tirait sur le gris. Les yeux étaient déjà dépourvus de vie.

Ron ouvrit l'armoire à pharmacie et sortit le petit flacon en plastique orange, avec une étiquette et un couvercle blanc. Deux chaque soir, précisait l'étiquette, pour dormir.

Le médecin lui avait fait une ordonnance pour quinze jours et voulait le revoir ensuite. Ron savait pourquoi, évidemment. Pour éviter ceci. Certains soirs, il n'avait pas été facile de résister à ces pilules, quand il était au fond du gouffre, torturé par l'insomnie et le chagrin. Mais il avait réussi. Il les avait toutes gardées. L'idée de ce qui allait suivre l'effrayait un peu. Mais après tant de jours et de nuits de douloureuse insomnie, une part de lui attendait avec impatience l'instant où il pourrait sombrer, où la première sensation serait celle de s'endormir enfin.

Ron prit le flacon dans sa main et sortit de la salle de bains. Un journal arriva dans sa chambre, glissé sous sa porte. Cette irruption le fit sursauter, puis il

reconnut une des nombreuses attentions de l'Endicott. Il faillit se baisser pour ramasser le journal, mais se demanda : pour quoi faire? que lui importait ce qui s'était passé dans le monde hier? Il ne s'intéressait même plus à d'éventuelles informations de la police concernant le meurtre de Jennifer.

quand il la retrouverait, elle lui raconterait tout.

Laissant le journal là où il était, dans le petit vestibule devant la salle de bains, il retourna vers son lit et s'assit sur le bord. Il plaça les pilules à côté de la pendulette et prit la carafe gravée contenant de l'eau et le verre assorti. Il versa dans le gobelet un fond de cette eau pas très fraîche et le bruit résonna fort dans le silence de la chambre. Il posa le verre, prit le flacon orange et fit tomber les pilules dans le creux de sa main.

Il ne s'était jamais vu comme quelqu'un susceptible de faire ce genre de chose. quelqu'un qui déserte, qui est porté sur l'autodestruction. Mais il était trop dur de continuer. Sa mère avait fini par le convaincre de ne pas retourner dans la maison tant qu'il serait dans cet état de détresse.

Il avait promis, pour qu'elle s'en aille. qu'elle retourne auprès de son père. Penser à ses parents, à leur réaction, le contraria un bref instant. Ils étaient deux, et puis ils avaient son frère cadet qui vivait à Hawaï, et leurs petits-enfants.

Peut-être iraient-ils s'installer là-bas, pour se rapprocher d'eux. Ce serait la meilleure solution. Ron songea brièvement à son beau-père, Jake Smith, si gentil avec lui, bien qu'ils ne se connaissent pas vraiment. Il savait que Jake aurait de la peine, mais il comprendrait. Si quelqu'un pouvait comprendre, c'était bien lui.

Ron regarda la pendulette. Il était tôt. Même pas six heures. Presque tout le monde dormait encore. Une bonne heure pour s'en aller. Il ne voulait gêner personne. Il avait passé la plus grande partie de la nuit à tenter de rédiger une lettre, avant de se dire : à quoi bon ? Son geste ne nécessitait pas d'explication, si? La seule personne à qui il aurait écrit était partie. Ron respira profondément, éprouva de la peur, la repoussa. Il la repoussa en regardant vers l'avenir.

La vie qui l'attendait était vide, sombre. Il empoigna le verre.

Le téléphone se mit à sonner, le faisant sursauter, de sorte qu'il laissa tomber le verre et que les pilules s'éparpillèrent sur le drap. Le volume de la sonnerie était infernal. Ron décrocha, juste pour la faire taire, et aboya dans le combiné : Állô.

- Ron, c'est Skip. ^a

Skip. Ron se sentit à la fois exaspéré et attendri.

´ Je viens de faire un cauchemar atroce sur toi. Je me suis réveillé en larmes et je n'arrive pas à chasser les images de mon esprit. Laura m'a dit que tant pis pour l'heure, je devais t'appeler. que je ne serais pas tranquille tant que je ne t'aurais pas parlé. ^a

Ron ne répondit pas. Il était abasourdi par les paroles de son vieux copain. La télépathie existerait-elle?

´ Je t'ai réveillé, n'est-ce pas? demanda Skip, à la fois inquiet et confus.

- Non, dit Ron. J'étais debout.

- Est-ce que... tu ne vas pas bien, hein? ^a demanda Skip.

Ron tenait toujours le combiné, mais il ne savait pas quoi dire.

´ Parle-moi, Ron. Je me suis réveillé en croyant... Est-ce que ça va ? ^a

Une petite voix à l'intérieur de lui, une voix dont il jure-rait plus tard qu'elle était celle de Jennifer, souffla : ´ Dis-lui. ^a Ron garda le silence.

´ J'entends que tu pleures^a, dit Skip.

Ron fut surpris. Il ne s'était pas rendu compte qu'il pleurait. Pourtant des larmes trempaient bel et bien son pyjama. Derrière Skip, à l'autre bout du fil, il entendait la voix de Laura.

´ Dis-lui que nous arrivons. Dis-lui que nous partons tout de suite. Nous

allons le ramener chez nous.

- Tu as entendu, mon vieux? Nous venons te chercher.

Et cette fois, personne ne nous arrêtera. Reste où tu es.

Laura est déjà en train de s'habiller. Est-ce que je dois appeler les Smith?
Puis-je te faire confiance pour nous attendre ? ^a

Ron hocha simplement la tête.

´ Ron ?

- Oui ^a, dit-il.

Dena n'avait pas bien dormi, pourtant le bungalow était calme et le lit d'un confort acceptable. Malgré l'état de fatigue où elle était en allant se coucher, elle avait eu du mal à trouver le sommeil. quand Peter avait fini par venir dans la chambre, elle avait fait semblant de dormir. Elle l'avait entendu marquer un temps d'arrêt, mais sans pouvoir dire s'il la regardait ou pas. Puis il s'était couché dans l'autre lit sans faire de bruit. Elle avait l'impression d'avoir veillé la majeure partie de la nuit, écoutant le hululement des hiboux et le froissement des conifères devant la fenêtre.

Son bébé était resté tranquille, sans bouger, mais elle sentait un changement à l'intérieur de son ventre, comme si le bébé s'était mis soudain à peser plus lourd qu'aupara-vant, rendant sa respiration difficile. Elle ignorait à quelle heure elle s'était endormie, mais à son réveil, le matin, la chambre était vide, le lit de Peter fait impeccablement. Elle passa ses vêtements sans trop se soucier de son apparence, et sortit dans la pièce principale. Tory faisait des coloriages et Megan chantait une chanson douce et décousue à sa poupée.

Áh, dit Peter en regardant sa montre. Je m'apprêtais à

vous réveiller. Il faut que je parte régler la question de la voiture.

- Entendu, dit Dena. Désolée de m'être réveillée si tard. Je n'ai pas très bien dormi cette nuit.

- Vraiment? dit Peter. Vous étiez pourtant profondément endormie quand je suis venu me coucher.

- J'ai dormi par intermittence. Vous savez comment c'est. ^a

En même temps qu'elle disait ces mots, elle se demanda pourquoi elle se sentait obligée de fournir des explications.

Sans savoir pourquoi, elle n'avait pas envie qu'il sache qu'elle ne dormait pas quand il était entré dans la chambre.

De toute façon, il ne se rendait apparemment compte de rien. Il était occupé à rassembler ses papiers et ses clés avant de partir.

‘ Les filles ont déjeuné, dit-il. Servez-vous librement. Je ne sais pas combien de temps il va me falloir. Je risque de devoir essayer plusieurs garages. Je reviens aussi vite que possible.

- Nous allons nous débrouiller, dit Dena.

- Au revoir les filles ^a, dit-il.

Les deux fillettes se précipitèrent pour l'embrasser devant la porte, en se pendant à son cou comme s'il s'en allait pour toujours.

‘Vous restez ici, au bungalow. Faites ce que vous dira Dena.

- Promis ^a, dit Tory, qui fut la première à retourner à

ses activités. Comme d'habitude, Megan s'accrocha désespérément à son père et Dena dut intervenir pour l'aider à

se dégager. quand il démarra le moteur et s'éloigna au volant de sa voiture, Megan se colla contre la porte à mous-

tiquaire et se mit à sangloter.

Tory contempla sa soeur avec affliction.

‘ Je me demande comment elle fera pour entrer à la grande école, dit-elle à Dena. Elle est toujours comme ça. ^a

Dena se posait parfois la même question. Peter et elle en avaient un peu discuté. Elle savait qu'il tenait l'institutrice de maternelle pour responsable de la mauvaise adaptation de Megan au système scolaire, mais la fillette était indéniablement plus sauvage et craintive que les enfants du même

,ge qu'elle avait pu côtoyer. Certes elle avait perdu sa mère à un ,ge très précoce, ce qui pouvait expliquer pas mal de choses. Bon, pensa Dena, un petit coup de main ne fera pas de mal. Elle alla jusqu'à la petite, s'agenouilla auprès d'elle, et frotta le dos du bout de chou désemparé.

‘ «a va aller ^a, dit-elle gentiment.

Megan se raidit et cessa de pleurer, mais garda le visage collé à la porte.

Dena sentit que le petit corps était gelé. Autant faire comme si de rien n'était, se dit-elle.

‘ qu'est-ce que tu dessines, Tory? demanda-t-elle.

- Le père Noël et son traîneau tiré par un renne, répondit Tory avec un grand soupir en contemplant son dessin.

- C'est bien. Mais tu es en avance sur le calendrier ^a, fit-elle observer.

Elle massait toujours le dos de Megan, mais la petite restait raide et crispée.

‘ Je ne sais pas pourquoi je fais ça, dit Tory. Je déteste Noël.

- Tu détestes Noël ! s'exclama Dena. Je croyais que tous les enfants adoraient Noël.

- Pas moi ^a, dit Tory.

Et de refermer son cahier avant de s'adosser en serrant ses deux genoux contre sa poitrine. Elle regarda le ciel blafard, dehors.

´ Finalement, il ne fait pas beau, dit-elle.

- Non, ce n'est pas une journée formidable, reconnut Dena. Mais nous pouvons quand même aller faire une promenade. Jeter des cailloux dans l'eau. qu'est-ce que tu en dis, Megan ? ^a

Megan n'en dit rien du tout, mais secoua la tête. Tory se leva et se mit à tourner en rond dans la pièce, sous le regard compatissant de Dena. La vie ne devait pas être facile pour ces gamines, toujours à déménager, et pas de maman pour les aider à apprivoiser une nouvelle maison. Certes, Peter faisait tout ce qu'il pouvait pour leur faciliter les choses.

Mais tout de même. Elle se demanda si elles appréciaient l'aventure ^a du changement.

Ést-ce que tu es impatiente de connaître votre nouvelle maison? demanda Dena. Savoir à quoi elle ressemble? ^a

Tory croisa les bras sur le rebord de la fenêtre et appuya son menton sur ses mains.

Non. Pas vraiment, dit-elle. Oh, il recommence à pleu-voir. Maintenant on ne peut même plus sortir. ^a

Dena regarda la fenêtre et vit les gouttes perler sur les vitres.

´ Tu as raison ^a, dit-elle. Puis, après un instant de réflexion, elle proposa : Ét si on jouait à un jeu?

- ¿ Candyland, par exemple?

- D'accord, dit Dena. Tu peux aller le chercher?

- Megan, viens ^a, cria Tory.

Elle fila vers sa chambre, suivie de Megan, tandis que Dena se levait et se dirigeait vers la table. Les fillettes furent assez vite de retour, la mine déconfite.

Il est dans la voiture, dit Tory. Dans le carton qui est resté dans le coffre. ^a

Dena fit semblant de partager leur déception. En fait, elle était effectivement déçue pour elles. Puis lui vint une idée. La veille, à la station-service, elle avait acheté un jeu de cartes pour qu'elles puissent jouer dans la voiture.

‘J’ai un jeu de cartes. Vous savez jouer à la bataille?’ ^a

Les yeux de Tory s’illuminèrent.

‘Je sais jouer au gin.

- Au gin-rummy ?

- Oui. O’ sont les cartes? Je vais les chercher.

- Entendu. Formidable. Elles sont dans mon sac. ^a

La fillette disparut dans la chambre de Dena dont elle ressortit en brandissant triomphalement le paquet de cartes.

‘Je les ai’ ^a, dit-elle.

Malgré elle, Megan releva la tête et les regarda avec curiosité. Elle approcha de la table et grimpa sur une chaise.

Dena proposa d’ouvrir le jeu tout neuf, mais Tory tint à

s’en charger. Puis, sous les yeux étonnés de Dena, elle sépara les cartes rigides en deux et se mit à battre avec une technique assurée, à défaut d’être experte.

‘Hé, plaisanta Dena. O’ as-tu appris à battre comme ça?

C’est ton papa qui t’a montré?

- Non, dit gravement la fillette. Il n’est même pas au courant que je sais battre les cartes. Miss Kay m’a appris.

Elle m'a aussi appris à jouer au gin.

- Miss Kay? demanda machinalement Dena en ramassant les cartes distribuées par Tory.

- Notre ancienne nounou. Mrs. Kelly. ^a

Le nom transperça Dena comme une décharge électrique. Au même moment, Megan poussa un gémissement aigu. ´ Miss Kay ! ^a

Tory se boucha les oreilles.

Arrête ^a, ordonna-t-elle. Puis, regardant Dena, elle expliqua : Ón l'a toujours appelée Miss Kay parce que Megan n'arrivait pas à dire Mrs. Kelly.

- Miss Kay ^a, sanglota Megan, et Dena attrapa la petite fille toute raide et en larmes, pour la bercer dans ses bras.

Miss Kay, réfléchit Dena. Elle se souvenait à présent. Les prospectus et appels d'oeuvres de charité qui s'accumu-laient sur la table du courrier, dans le vestibule de la petite maison. Elle frissonna. Mrs. Kelly. Mrs. Brenda Kelly.

Des bouquets et corbeilles de fleurs de toutes formes et de toutes tailles entouraient Lou Potter dans sa chambre d'hôpital. L'un d'eux était présenté dans un vase en forme de nounours, et trois ballons gonflés à

l'hélium flottaient au-dessus des fleurs. L'homme alité ne paraissait pas vraiment réconforté par ces témoignages floraux. Il était étendu et fixait la fenêtre, le visage cireux, les yeux éteints et tristes.

Tyrell ne voulait pas faire sursauter le chef. Il se racla la gorge en entrant dans la chambre, et Lou tourna la tête pour voir son visiteur. Tyrell exerça une pression affectueuse sur l'épaule de l'homme plus ,gé, avant de s'installer dans le fauteuil placé au pied du lit, pour les visites.

´ «a fait du bien de vous voir libéré de cette machine, dit-il. Comment vous sentez-vous ? ^a

Un tube pour l'oxygène sortait du nez de Lou. Il eut un haussement d'épaules désabusé.

‘ Bon à rien. Mais au moins, je suis toujours là. Ils vont me transporter en ambulance à Philadelphie dans la semaine, pour me faire un pontage.

- C'est ce que m'a dit Kim. Vous devriez vous sentir mieux ensuite, dit Tyrell.

- Je l'espère. Merci de donner un coup de main à Kim.

Elle m'a raconté que vous aviez emmené Jeff voir le match, hier. ^a

Tyrell déclina les remerciements d'un geste de la main.

‘ Je l'ai emmené avec mon frère, Cletus. Nous avons passé un bon moment. ^a

En pensant à Cletus, Tyrell ne put réprimer un sourire.

À sa grande surprise, son jeune frère l'avait beaucoup soutenu depuis qu'il était suspendu. Comme s'il était soulagé

que, pour une fois, les problèmes soient du côté de Tyrell.

Les rôles avaient une drôle de façon de s'inverser, parfois.

‘ Disons que cela a déchargé un peu Kim, dit Lou. Berme travaille comme un dingue pour finir ce chantier, et je suis une charge supplémentaire pour elle.

- J'ai fait cela avec plaisir. Je ne manque pas de temps libre, en ce moment. ^a

Lou se rembrunit.

‘ Je suppose que c'est de ma faute, dit-il.

- Oh, vous connaissez Van Brunt. Nous ne sommes pas exactement sur la même longueur d'onde.

- C'est de ma faute, parce que je vous ai dit de ne pas archiver le dossier sur Brian, admit Lou.

- Si ce n'avait pas été ça, il aurait trouvé autre chose.

Et puis j'avais besoin de vacances. ^a

Il s'agissait d'un mensonge et ils le savaient tous les deux, mais Tyrell était venu remonter le moral de son patron, pas l'accabler de ses problèmes personnels. Lou semblait résolu à endosser la responsabilité.

‘ Vous êtes au courant qu'ils m'ont viré, n'est-ce pas?

- Je... j'ai entendu parler de retraite anticipée... bredouilla Tyrell.

- C'est à cause des lettres, dit Lou. quand ils ont découvert l'histoire des lettres.

- ...coutez, chef, vous ne me devez aucune explication.

J'aurais pu conserver le rapport, et je ne l'ai pas fait. Vous n'y êtes pour rien.

- Si, c'est de ma faute ^a, dit-il.

Il tourna de nouveau la tête et regarda par la fenêtre.

Tyrell ne savait pas trop s'il devait rester ou se retirer.

‘ Vous êtes fatigué? ^a demanda-t-il.

Lou répondit en secouant légèrement la tête.

‘ Vous devez sans doute vous demander... dit-il.

- Non, chef, c'est bon. Vous n'avez pas à... ^a

Lou poursuivit comme s'il n'avait rien entendu.

‘ Je déteste seulement l'idée que Kim sera inévitablement au courant. De même que les enfants. Tout le monde finira par le savoir, tôt ou tard.

- Vous aviez vos raisons, chef. Pour moi, c'est suffisant.

- C'est mon fils, Tyrell.

- qui cela? demanda Tyrell, déconcerté.

- Brian. Brian est mon fils. ^a

Tyrell eut un hochement de tête perplexe. Il ne comprenait rien.

Son père... Matt et moi étions les meilleurs amis du monde. quand Matt est revenu avec la femme qu'il venait d'épouser, Hatty et moi avons organisé une fête en leur honneur. Je ne me doutai de rien. quand je l'ai vue, quand j'ai vu Janine, ça a été... je ne sais pas. Pas de l'amour.

Une... une passion. Je n'avais jamais éprouvé une chose pareille auparavant. J'ai résisté longtemps, et puis j'ai cédé... Matt ne pouvait pas avoir d'enfants. quand elle est tombée enceinte, Matt a su qu'elle l'avait trompé, évidemment. Elle ne lui a jamais dit avec qui... Je crois qu'il s'est toujours vengé sur Brian. Alors que c'était moi le responsable. Et moi, j'ai été trop lâche pour assumer. Ensuite, Janine l'a quitté. Elle nous a tous quittés. Ce n'était pas quelqu'un de bien. quoi qu'il en soit, Matt n'a jamais su que c'était moi. Ni Brian.

- Donc, vous avez essayé de vous rattraper ^a, dit Tyrell.

Cette confession du chef le mettait mal à l'aise. Ils n'avaient jamais été intimes à ce point.

Óuais, dit Lou. Comme ratage, ça a été soigné. Ma Hatty a deviné. Les femmes savent parfois des choses que les hommes ne soupçonnent même pas. Elle m'a pardonné. Il lui a fallu un moment, mais elle a pardonné.

Moi, j'ai eu de la chance.

- Je suis sûr que vous avez été un bon mari, dit Tyrell avec beaucoup de sincérité. Tout le monde commet des erreurs. ^a

Lou le regarda.

Óui, n'empêche que mes erreurs ont finalement gâché

la vie de plusieurs personnes. C'est pour cela que je n'ai jamais archivé ces rapports. Brian n'est pas responsable de ce qu'il est devenu. J'ai eu le sentiment que je lui devais bien ça. Même s'il ne connaissait pas les vraies raisons de mon indulgence. Ce n'est pas tant que je l'aimais, encore que je suppose que je l'aime, mais pour avoir définitivement bousillé sa vie. J'avais une dette envers lui, vous comprenez. Et maintenant j'en ai une envers vous. C'est de ma faute si vous avez été suspendu.

- Il n'y a pas de comparaison, dit Tyrell. Moi, ce n'est pas une affaire. En plus, les choses vont se calmer. quant à Van Brunt, il ne me fera jamais de cadeau. Mais je suis de taille à supporter. ˆ vrai dire, je crois que je l'ai un peu mérité. Je savais ce qu'il fallait faire, et je ne l'ai pas fait. ^a

Le regard de Lou se perdit de nouveau du côté de la fenêtre. Un silence pesant s'installa entre les deux hommes. Tyrell songea à prendre congé, il en avait envie, envie de fuir les tristes révélations du chef, mais c'était impossible. Ils étaient comme deux personnes perchées en haut d'un arbre. Ils ne pouvaient pas simplement sauter. Il leur fallait redescendre lentement pour retrouver la terre ferme.

ˆ Vous êtes un bon gars, Tyrell ^a, dit Lou. Et Tyrell savait que le vieil homme ne l'entendait pas dans le sens habituel.

ˆ Je parie que Van Brunt est bien embêté de ne pas vous avoir en ce moment.
^a

Tyrell était plutôt sceptique.

ˆ «a...

- Sérieusement. Il manque de personnel, et il a un deuxième meurtre sur les bras. Kenny est passé me mettre au courant ce matin.

- La femme qui flottait dans le canal? ^a demanda Tyrell.

Les deux hommes étaient soulagés que la conversation quitte ce sujet personnel, si important f°t-il en l'occurrence, pour retrouver le terrain professionnel. Tyrell avait lu le journal en prenant son petit déjeuner au Main

Diner. Sa grand-mère avait offert de le lui préparer, mais il ne voulait pas traîner à la maison toute la journée. Il était déjà

assez déprimant d'être suspendu de ses fonctions.

‘ Je croyais qu'elle s'était noyée ? ^a

Lou regarda la porte pour vérifier que personne ne s'apprêtait à entrer avant de confier l'information à Tyrell.

Il savait que ce dernier serait intéressé. Pour être suspendu, il n'en restait pas moins flic.

‘ Le coffre de sa voiture était tout mouillé, d'où ils ont conclu qu'elle avait été transportée. Ils ont reçu le rapport d'autopsie ce matin. ^a

La p,leur de Lou s'atténua, une légère touche de couleur revint sur ses joues à la nouvelle qu'il avait à distiller.

Ét alors? Ce n'est pas une noyade ?

- Oh, la noyade ne fait aucun doute, dit Lou.

- Eh bien, où est le problème?

- Elle ne s'est pas noyée dans le canal. Elle s'est noyée dans l'eau du robinet.

- Une baignoire, par exemple? Et ensuite, on l'aurait transportée. ^a

Lou opina.

‘ Devinez ce qu'ils ont trouvé dans ses poumons?

- Vous l'avez dit. De l'eau du robinet. ^a

Lou hocha encore une fois la tête.

‘Sauf qu'il y avait quelque chose dans l'eau du robinet.

Du shampoing.

- Elle s'est noyée en se lavant les cheveux?

- Pas ses cheveux à elle. Parce que ses cheveux à elle portaient des traces de shampoing antipelliculaire. L'eau de ses poumons contenait du shampoing pour bébé.

- Putain! s'exclama Tyrell en se tortillant sur sa chaise.

Je n'ose pas imaginer ce qui s'est passé. Est-ce que Van Brunt est sur une piste ? ^a

Lou fit non de la tête et but un peu d'eau à la paille.

Íls ne savent même pas exactement pour quelle raison la dame se trouvait en ville. Elle a habité ici - une maison, là-bas, dans Bigelow Street. Mais personne dans le coin ne l'avait revue depuis qu'elle était partie s'installer à Riverside.

- Bigelow Street, répéta Tyrell, immédiatement en alerte. O~, dans Bigelow Street?

- Je n'en sais rien, dit Lou. Pourquoi? Vous connaissez quelqu'un dans Bigelow Street? ^a

Tyrell pensa à Dena Russell, à son petit appartement au premier étage, dans Bigelow Street. Il avait eu envie de passer, pour s'assurer qu'elle allait bien, et puis il s'était dit que cela pourrait sembler bizarre, vu qu'il était suspendu...

Simplement, depuis qu'on avait rel,ché Riley, il avait tendance à s'inquiéter pour elle. Se demander si elle n'avait pas de problème. Ce n'est pas tes affaires, s'était-il rappelé.

Tu es suspendu de tes fonctions. Cesse de penser à elle.

˘ Je connaissais ^a, dit-il.

˘ Gin! cria la fillette en posant soigneusement son dernier éventail de cartes

sur la table. Je vous ai encore battue.

Vous n'êtes pas très bonne à ce jeu.

- Je sais, dit Dena distraitement, en regardant Megan recroquevillée sur la chaise et qui se balançait doucement, en suçant son pouce et en l,chant de temps en temps un petit sanglot.

- Moi, je suis très bonne, annonça Tory. Je gagne à chaque fois que je joue.

- C'est vrai, tu es bonne, admit Dena.

-   vous de distribuer ^a, dit Tory en poussant les cartes de son côté.

Dena les ramassa et les battit sans conviction, l'esprit à

mille lieues de là. Pourquoi Peter avait-il menti au sujet de Brenda Kelly? Pourquoi prétendait-il ne pas savoir qui elle était ?

  Vous mettez beaucoup de temps pour battre, fit observer Tory.

- Désolée ^a, murmura Dena qui se mit à distribuer.

Pourquoi avait-il éteint brutalement la télévision au moment où on parlait de la noyade de Brenda Kelly? Il n'aimait pas la télévision. Elle le savait. Mais l'ennemi le plus farouche du petit écran ferait incontestablement une exception pour une information sur la mort d'une personne qu'il connaissait bien. Une personne qui avait habité

la même maison que lui. qui s'était occupée de ses enfants.

Pouvait-il s'agir d'une erreur? Avait-elle mal entendu le nom?

  Tory, interrogea-t-elle, mine de rien, pendant que la fillette étudiait son jeu, tu connais Mrs. Kelly, la dame qui t'a appris à jouer au rami? ^a

Megan cessa instantanément de gémir et de se balancer.

Elle se figea, silencieuse et sur le qui-vive, sur le bout de sa chaise.

´ Bien s'r que je la connais, dit Tory.

- Est-ce que tu l'as vue, récemment?

- Non, dit-elle avant de déposer des cartes sur la table.

- quel était... quel est son prénom?

- Je ne sais pas. Demandez à papa.

- Est-ce qu'elle s'appelait Brenda?

- Je prends la tête, dit Tory, en jetant un dix de trèfle.

- Est-ce que c'était Brenda? ^a insista Dena.

Tory se rembrunit en étudiant les cartes qu'elle avait en main.

 Oui. C'est ça. Brenda.  vous de jouer.

- Comment est-ce que tu le sais? demanda Dena, crai-gnant une réponse dilatoire pour ne pas compromettre la partie.

- C'était imprimé sur la couverture de sa bible ^a, rpon-

dit la fillette. Puis elle leva les yeux. ´ quelquefois, elle me lisait des histoires de la bible. Mais ne le répétez pas à papa, d'accord?

- D'accord ^a, murmura Dena. Elle ramassa le dix et jeta mollement un sept de coeur.

Tory se précipita pour le récupérer et jeta une reine, en regardant Dena avec une joie totale.  Exactement celle dont j'avais besoin ^a, dit-elle.

Dena était trop distraite pour réagir. Elle contemplait ses cartes sans les voir, et réfléchissait. Elle se sentit observée, et regarda la fillette assise sur l'autre chaise. Megan la fixait de ses yeux écarquillés et terrorisés.

‘ Miss Kay ^a, susurra l'enfant.

Dena soutint son regard.

‘ Tu as vu Miss Kay? ^a demanda-t-elle.

Des larmes noyèrent aussitôt les yeux de Megan.

‘Non! cria-t-elle. Je ne l'ai pas vue. Je ne l'ai pas vue. ^a

Exaspérée, Tory fit mine de poser ses cartes.

‘Vous ne jouez pas vraiment, protesta-t-elle.

- Tu as raison, dit Dena. On finit la partie. ^a

Elle se força à jouer rapidement ses cartes et félicita Tory de sa nouvelle victoire. Puis elle se leva et marcha jusqu'à

la fenêtre, en se tenant le ventre. La pluie avait cessé, mais le ciel grondait toujours et demeurait d'un gris sinistre.

Il devait bien y avoir une explication, pensa-t-elle. Peter avait forcément une raison de mentir au sujet de Brenda Kelly. Peut-être ne voulait-il pas que les petites sachent, qu'elles soient bouleversées. Sauf qu'elles étaient déjà au lit quand elle avait allumé la télévision. Il aurait pu en parler avec elle. Ou bien de nouveau la traitait-il comme une enfant à qui l'on ne peut pas faire confiance? Cela lui ressemblerait tout à fait. Cette explication, contrariante en soi, la rassura plus ou moins dans l'immédiat.

Pourtant, elle savait, alors même qu'elle se tenait ce raisonnement, que son malaise était plus profond. Il n'avait manifesté aucune curiosité. Il n'avait pas semblé surpris.

quand la nouvelle de la mort de Brenda Kelly avait été diffusée au journal télévisé, il avait simplement prétendu ne pas la connaître.

Elle essaya de se remémorer les paroles de cette femme qui avait sonné à la porte. En fouillant bien sa mémoire, elle devait reconnaître qu'il s'agissait de

propos anodins.

Cette femme, Mrs. Kelly, se dit-elle avec conviction, avait demandé à voir Peter. Elle avait aussi demandé si les fillettes étaient là. C'est tout. Dena regarda la pièce où jouaient tranquillement les petites. Puis ses yeux se portèrent de nouveau sur l'emplacement vide servant de parking, devant le bungalow, et elle se demanda avec inquiétude quand Peter allait revenir avec la voiture.

La nouvelle voiture. Et tout à coup, cela aussi lui parut étrange. Pourquoi étaient-ils partis si précipitamment qu'il n'avait pas eu le temps de faire l'échange à Monroe ? Pourquoi s'en occupait-il maintenant ?

Assez, se dit-elle. Arrête. Tu es en train de te mettre dans tous tes états pour rien. Elle se força à souffler, à relâcher ses muscles crispés. Appuyant son front contre la vitre, elle sentit l'effet bienfaisant du verre froid sur sa tête en ébullition. Il existait sans doute une explication toute simple.

Forcément. Elle se trouvait dans un état de fragilité qui lui faisait exagérer les choses et leur donner des proportions excessives. Il devait avoir une raison de nier ses liens avec Brenda Kelly, et si elle l'interrogeait habilement, avec insistance, il finirait peut-être par lui dire quoi.

Il avait un problème. C'était une certitude. Peut-être s'était-il disputé avec Brenda Kelly. Peut-être s'était-elle jetée dans le canal à cause de Peter. Dena essaya de se représenter Peter, guindé comme il était, embarqué dans une histoire tumultueuse avec cette dame d'un certain âge.

L'idée était fascinante. Elle aurait bien voulu savoir. Puis elle se rendit compte que la réponse était peut-être à portée de main. Ils en sauraient certainement plus long à la télévision. Ils donnaient toujours les informations régionales. Ou au moins des flashes. Elle n'avait qu'à vérifier.

Dena marcha jusqu'au petit meuble de télévision et prit la télécommande. Elle appuya sur le bouton vert et l'écran s'éclaira, mais cette fois on ne recevait rien, sur aucune chaîne.

‘ Tss, tss, gronda Tory, de l'autre bout de la pièce. Pas de télé.

- Tory. Chut ^a, dit Dena. Elle fit défiler encore une fois toutes les chaînes, sans rien obtenir qu'un écran vide après l'autre.

- Vous n'aurez rien du tout, dit Tory.

- Comment le sais-tu? demanda Dena, agacée.

- Parce que papa a pris le truc posé dessus. L'antenne, ça s'appelle? Il l'a emportée avec lui. Il ne voulait pas qu'on profite de son absence pour regarder. ^a

Dena éteignit le poste et regarda la fillette.

Il l'a emportée avec lui? interrogea-t-elle, incrédule.

- Il a dit que vous alliez l'allumer. Il avait raison. ^a

Une bouffée de colère envahit brutalement Dena.

Vous êtes f,chée? ^a s'inquiéta Tory.

Dena sentit le souffle lui manquer brusquement, elle chancela. Vite, elle s'assit dans un des fauteuils. Ne monte pas sur tes grands chevaux, se dit-elle. Peter aura encore voulu jouer les pères universels. Un instant, elle se demanda pourquoi elle avait eu tant d'admiration pour ses talents de père. Il était incroyablement autoritaire.

Inutile d'aller chercher plus loin, se dit-elle. Rien à voir avec les informations elles-mêmes, s'il t'a empêchée de regarder. Elle avait beau se le répéter sur tous les tons, elle ne parvenait pas à s'en convaincre. Il se passe quelque chose, mais quoi? se demanda-t-elle.

Dena, vous êtes f,chée? interrogea encore Tory.

- Non, non, ce n'est pas grave ^a, répondit Dena en réfléchissant à ce qu'elle allait faire.

Très bien. Pour commencer, il faut trouver. Après un moment d'affolement où elle se demanda comment s'y prendre, la solution apparut. Lumineuse.

Lumineuse et simple. Son téléphone.

‘Jouez, les filles, dit-elle en se levant. Je reviens tout de suite.’^a

Elle leur sourit, pour qu'elles ne s'inquiètent pas, et se rendit dans la chambre. Son sac était posé sur le lit où

l'avait laissé Tory après avoir cherché les cartes. Avec un soupir de soulagement, elle le prit sans trop savoir, dans l'instant, qui elle allait appeler. Elle pouvait téléphoner à

la télévision, ou au journal. Juste pour savoir. Il n'était pas indispensable d'aller au-delà. Une seconde, elle pensa au sergent Watkins, mais elle se rappela qu'il ne serait pas au poste de police. Pour une raison obscure, il avait été

suspendu de ses fonctions. Et puis elle n'avait pas envie d'y mêler la police. Ce n'était franchement pas nécessaire.

En même temps qu'elle se faisait toutes ces réflexions, elle cherchait. En déplaçant vainement les objets à l'intérieur du sac jusqu'au moment où, agacée, elle renversa le tout sur le lit. Elle contempla le fouillis que constituaient ses affaires : trousse de maquillage, brosse à cheveux, calepin, crayons. Tout ce qu'elle avait mis dans son sac était là.

Tout sauf le téléphone. Le téléphone avait disparu.

Eric Schultz aspergea d'un filet jaune p, le d'huile d'olive extra-vierge des oeufs placés dans un saladier de cuivre, puis, coinçant le saladier sous son bras, il se mit à battre le contenu à l'aide d'un fouet métallique pour obtenir une mousse lisse.

‘ Pourquoi est-ce que tu n'utilises pas une platine CD?

demanda-t-il à son partenaire dans la vie qui se tenait debout, les mains sur les hanches, de l'autre côté de ses somptueux fourneaux. Tu peux puiser dans notre collection personnelle. Nous avons assez de musique pour tenir un an sans jamais passer deux fois le même morceau.’^a

Albert contempla avec exaspération son compagnon, trapu, dont le crâne commençait à se dégarnir, et il leva les yeux au ciel comme s'il implorait patience.

Eric leva les yeux de l'émulsion qu'il était en train de créer et vit l'expression de méprisante incrédulité sur le visage d'Albert.

« quoi? Cela ferait un salaire de moins à payer, et une belle série de migraines évitées. C'est bien toi qui te plains toujours de la masse salariale, des charges sociales pour incapacité de travail et chômage, et tout le bazar.

- Le problème n'est pas là, dit Albert.

- Alors où est-il? demanda Eric avec agacement tandis que la cuisine commençait à bourdonner de l'affairement des seconds et des serveurs. Parce que j'ai du travail.

- Le problème, il est que si nous avons un piano dans le bar, nous allons avoir des groupes de pèlerins et autres chorales avec leurs petites amies qui vont s'installer pour chanter en chœur pendant que les clients tentent de profiter de leur dîner.

- Alors, on s'en débarrasse.

- En le mettant où? Et on met quoi à la place?

demanda Albert. Tu as déjà regardé la taille de ce bar?

- Excusez-moi ^a, dit une voix derrière lui.

Albert se retourna et vit un grand Noir à la carrure avantageuse, vêtu d'un polo sombre et d'une veste de cuir. En fin connaisseur de la beauté masculine, Albert ne put réprimer un sourire affable. L'homme lui semblait étrangement familier, sans qu'il soit capable de le remettre instantanément.

« que puis-je faire pour vous? ^a demanda-t-il.

Ce fut au tour d'Eric de lever les yeux au ciel.

Une diversion. Merci mon Dieu. J'ai des sauces à terminer.

- Un serveur m'a envoyé ici. Est-ce bien vous le propriétaire de l'établissement? demanda Tyrell à Albert.

- Je plaide coupable. Avec mon associé, dit Albert en désignant Eric d'un grand geste de la main.

- Je m'appelle Tyrell Watkins. Je suis sergent à la police de Monroe. ^a

Techniquement vrai, songea Tyrell. Même si son écusson lui avait été provisoirement confisqué. Heureusement, Albert ne réclama pas de preuves.

‘ Bien s’r, dit-il en reconnaissant Tyrell. Vous êtes venu l'autre soir. Je vous ai demandé de déplacer votre voiture. ^a

Tyrell confirma d'un hochement de tête avant de demander : ‘ Pourrions-nous avoir un entretien privé?

- Certainement ^a, dit Albert en levant les sourcils. Puis, se tournant vers Eric, il ajouta : ‘ Je serai dans mon bureau. ^a

Et d'inviter Tyrell à le suivre en agitant un doigt manucuré, avant de sortir de la cuisine pour s'engager dans l'escalier montant à un bureau, derrière le bâtiment.

De divins effluves les accompagnèrent, mais Tyrell ne sentait qu'une angoisse nauséuse lui labourer l'estomac.

En rentrant de l'hôpital, il avait fait un détour par chez Dena Russell, dans Bigelow Street. Au lieu de Dena, il avait trouvé un appartement vide, la porte fracturée, et un policier en faction, qui l'avait reconnu. Le policier lui avait dit avoir été envoyé sur les lieux parce que l'appartement de Dena était précisément l'appartement o

avait été retrouvée la femme noyée, Mrs. Brenda Kelly.

Albert ouvrit la porte de son bureau, qui était fermée à

clé, et pria Tyrell d'entrer. C'était une pièce spacieuse, meublée de pièces d'époque d'origine française, formant un décor légèrement plus solennel que la salle à manger.

Il désigna un siège à Tyrell et s'installa lui-même derrière son bureau à dorures, impeccablement rangé.

Tyrell s'assit du bout des fesses sur le fauteuil tendu de soie.

‘ Je suis ici au sujet d'une de vos employées. Miss Russell.

- De mes anciennes employées, précisa Albert.

- C'est ce que m'a dit le serveur. Je viens juste de chez elle. Il n'y avait personne. Je veux dire que j'ai trouvé l'appartement vide et la porte enfoncée.
a

Albert hocha la tête enjoignant délicatement ses mains devant lui, sur le bureau.

‘ Miss Russell a quitté la ville. Un départ précipité, dirais-je. Elle a accepté la proposition de l'homme qui jouait du piano pour moi. Il habitait l'appartement en dessous du sien. En fait, à eux deux, ils m'ont laissé dans une panade qui me promet de belles migraines. Mais... ajouta Albert en soupirant, après une première réaction de... colère contre elle, je dois reconnaître que je la comprends. Son petit ami a enfoncé la porte de chez elle. Il était comme un fou. Elle n'avait pas le sentiment de pouvoir compter sur votre protection.
a

Tyrell ignore la critique.

‘ C'est le petit ami qui a enfoncé la porte? demanda-t-il.

- Oui, hier soir. Elle n'a pas appelé chez vous? a

Tyrell éprouva un moment de gêne avant de comprendre qu'Albert faisait référence à la police. Or, il ne savait pas si Dena avait ou non appelé la police.

‘ Je ne devais pas être de service, dit-il pour éluder la question.

- Bref, elle a estimé qu'il était trop dangereux de rester ici plus longtemps. Comme Peter quittait la ville de son côté, elle a décidé de partir avec lui. Je crois qu'il devait la conduire jusque chez sa soeur, à Chicago. ^a En racontant ces faits, Albert fut soudain submergé par l'étendue des problèmes auxquels il était maintenant confronté. ´ Bon débarras tous les deux, je dis. ^a

Tyrell pensa à l'homme qu'il avait croisé en se rendant à l'appartement de Dena.

Ést-ce qu'il s'agit d'un barbu? interrogea-t-il.

- Peter? Oui.

- Et où allait-il? demanda Tyrell. Son départ est-il soudain?

- Non, pas vraiment. J'étais au courant depuis quelques semaines qu'il s'en allait. Pour un travail dans un établissement de Minneapolis. quelle idée. ^a Albert ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit un bout de papier. ´ Tenez.

Retro, ça s'appelle. On peut s'interroger sur le genre de la maison. Ils ne m'ont même pas appelé pour prendre des renseignements. Ce doit être un bouge. Ce qui serait bien fait pour lui. ^a

Tyrell étudia le bout de papier.

Ést-ce que par hasard vous auriez connu Mrs. Brenda Kelly?

- qui? demanda Albert.

- C'est le nom de la femme qu'on a repêchée dans le canal...

-

Oh, celle qui s'est noyée. Je vois. Non. Je crains que non.

- C'est une coïncidence étrange. Elle habitait dans l'appartement repris par Dena.

- Oh, mon Dieu. Mais bien sûr. Mrs. Kelly. Elle servait de nounou aux enfants

de Peter. «a, il a beaucoup gémi et pleurniché quand elle est partie. Il se reposait sur elle.

- Vraiment? dit Tyrell.

- Oui, dit Albert, subitement attentif. Pourquoi?

- Elle ne s'est pas simplement noyée. Elle a été assassinée.

- Assassinée? répéta Albert qui en resta bouche bée.

- Et c'est arrivé justement le jour où ce type a quitté la ville, dit Tyrell. En compagnie de Miss Russell.

- Oh mon Dieu, dit Albert. Mais, qu'est-ce que cela veut dire? Vous croyez qu'il y a un lien entre les deux événements ? ^a

Tyrell secoua la tête.

´ Je n'en sais rien, mais ce genre de coïncidence...

C'est... troublant ^a, dit-il. Puis, pointant le doigt vers le téléphone posé sur le bureau d'Albert : ´ Puis-je utiliser votre téléphone un instant? ^a

Albert lui fit signe d'y aller.

Tyrell décrocha et forma le numéro inscrit sur le bout de papier. Il appliqua le combiné contre son oreille et s'adossa, les lèvres pincées comme pour se préparer à une conversation. Au bout d'une minute, il fronça le sourcil et raccrocha.

´ que se passe-t-il? ^a demanda Albert.

Sans répondre vraiment, Tyrell composa un autre numéro.

Albert l'observait avec perplexité.

Óui, dit Tyrell. ¿ Minneapolis. Le numéro d'un restaurant qui s'appelle Retro. Non, je n'ai pas l'adresse. ^a Il attendit un instant. ´ Vous n'avez pas? demanda-

t-il. Vous êtes s^or? Et sur la liste rouge? Je reste en ligne. ^a

Albert observait Tyrell avec attention.

Non. Je vois. Très bien, je vous remercie, dit Tyrell avant de raccrocher.

- Il n'est pas dans l'annuaire? demanda Albert. quelle sorte de restaurant peut ne pas figurer dans l'annuaire du téléphone?

- Un restaurant qui n'existe pas ^a, répondit Tyrell.

Albert le regarda dans les yeux.

Il n'est pas sur liste rouge. Il n'y a pas de restaurant portant le nom de Retro.

- Mais pourquoi m'aurait-il raconté cette histoire? se demanda Albert à voix haute.

- Je ne sais pas. Vous êtes s^or d'avoir noté le nom correctement?

- C'est lui qui l'a écrit, dit Albert. Le nom, et le numéro de téléphone. Mais pourquoi? Pourquoi inventer un faux numéro? Pourquoi ne pas me dire simplement o^ù il allait vraiment?

- Peut-être, dit Tyrell en contemplant le bout de papier qu'il avait toujours à la main, peut-être qu'il ne voulait pas qu'on puisse le retrouver. ^a

Les filles, dit Dena, d'un ton qui se voulait détaché, il ne pleut plus. Si on allait se promener dehors? J'ai besoin de trouver un téléphone. Ensuite, on pourrait aller faire un tour au bord du lac. ^a

Elle avait fouillé partout, dans son sac, sa valise, mais elle savait qu'elle ne trouverait pas le téléphone, et elle ne l'avait pas trouvé. Elle avait demandé à Tory si elle ne l'avait pas vu en prenant les cartes, mais non, la fillette n'avait rien remarqué. Bien s^or, pensa Dena, je te crois volontiers.

Allez, on se bouge, dit-elle. On sort un peu... ^a

¿ contrecœur et non sans quelques grognements, les fillettes acceptèrent de

ranger leurs jouets et de mettre leur sweat-shirt à capuche, au cas où la pluie se remettrait à tomber. quand elles furent prêtes, Dena réfléchit à un endroit où aller.   la réception, il y aurait sûrement un téléphone qu'elle pourrait utiliser. Elle fit remonter le chemin aux petites, puis elles prirent la route de terre descendant au bungalow près de l'entrée, celui qui avait le panneau

  Réception ^a. Mais   leur arrivée, la porte était fermée   clé

et le cadran d'horloge en carton indiquait   De retour  

cinq heures ^a.

Oh, non, pensa Dena. Cinq heures, l'attente était trop longue, et elle ne voulait pas remettre   plus tard. quand Peter reviendrait, elle aurait déjà obtenu de l'aide. Et si elle se trompait complètement, s'il n'y avait rien d'anormal, eh bien, tant mieux, personne n'aurait   en p,tir. Mais plus vite le problème serait réglé, mieux cela vaudrait.

 t si on allait jusqu'au Wawa ? suggéra Dena avec enthousiasme.

- Le Wawa? s'exclama Tory. C'est très loin,   pied.

- Je vous achèterai des bonbons   toutes les deux.

- Oh oui, des bonbons ^a, dit Megan dont le visage s'illumina. Elle se mit   trotter sur la route en terre.

 n ne mange pas de bonbons, répliqua Tory avec entêtement.

- On trouvera bien autre chose dont tu as envie. Allez, Tory. Si je peux le faire, toi aussi. Et puis, on n'a pas vraiment le choix des distractions.

- D'accord, accepta la fillette sans enthousiasme.

- Dommage que nous n'ayons pas la petite poussette rouge. Nous pourrions pousser Megan, dit Dena.

- Elle ne veut plus monter dedans, de toute façon. Elle devient sistérique quand on veut la mettre dedans. Papa l'a laissée   Monroe.

- Je croyais que ton papa la prenait toujours quand il emmenait Megan ?

- Oui. Et puis un beau jour, elle a décidé de faire sa crise dès qu'elle apercevait sa poussette. Pas vrai, Megan ? ^a

Tory appela sa soeur qui rebroussa chemin, renonçant à sa modeste mission d'éclaireur. ' Tu n'aimes plus ta poussette ? ^a

Megan se figea et ses yeux se remplirent de larmes en fixant Tory.

' Pas la poussette, supplia-t-elle. La maison de la dame.

Je déteste la poussette.

- Tory, ça suffit, dit Dena en

voyant que la fillette se

faisait une sorte de jeu de faire pleurer sa petite soeur. Il n'y a pas de poussette, chérie. Fini, la poussette. Allez, viens, on marche. ^a

Et elles se mirent en route toutes les trois sous la voûte des pins qui rejoignait la grande route. L'enseigne du Wawa était visible, dans le lointain. «a fait un sacré bout de chemin, songea Dena, mais elle se garda de le dire aux fillettes. En revanche, elle prit la main de Megan et demanda à Tory, qui avait pris la tête, de rester nettement en deçà de la ligne blanche qui délimitait la chaussée. La circulation n'était pas importante, mais il suffisait d'un conducteur imprudent pour provoquer une tragédie.

Pendant qu'elles marchaient, Tory se livra à un commentaire ininterrompu du paysage. Dena put se contenter de murmures aimables, ce qui lui permit de réfléchir un peu. Elle pouvait appeler la police locale, mais pour leur dire quoi exactement? que Peter était parti avec son téléphone et avait prétendu ne pas connaître la victime de la noyade? Il n'y avait pas vraiment motif à accusation. Pourtant, elle était sûre que quelque chose n'allait pas. Elle envisagea d'appeler sa soeur, mais Marcia ne pourrait rien faire compte tenu de la distance. Il fallait qu'elle en sache plus sur la femme qui s'était noyée. Ce dont elle avait réellement besoin, à ce stade, c'était de renseignements et

de conseils venant de quelqu'un en qui elle pouvait avoir confiance.

Un camion les dépassa, frôlant dangereusement l'accotement, et Dena poussa brutalement Tory dans l'herbe du bas-côté. Puis elles reprirent leur marche.

Ón est bientôt arrivées? gémit Megan.

- Presque ^a, dit Dena.

Son ventre la gênait, tous les organes étaient compressés.

Par le passé, elle n'avait jamais eu autant de peine à

marcher. Elle voyait le panneau, qui n'était plus très loin, à présent.

Ón traverse ici ^a, dit-elle dès qu'elle trouva un endroit sans danger.

Elle prit les deux fillettes par la main et s'assura qu'il n'y avait pas le moindre véhicule à l'horizon avant de s'engager sur la vieille chaussée défoncée, à deux voies.

´ Je vais acheter un journal de bandes dessinées, annonça Tory qui avait finalement arrêté son choix.

- D'accord, dit Dena. C'est une bonne idée. ^a

Ses jambes lui faisaient mal quand elles atteignirent le parking de la petite oasis de civilisation nichée dans les arbres. Plusieurs voitures étaient garées devant. Il y avait une station-service de l'autre côté du croisement et, derrière, une rangée de maisons. ¿ part cela, l'endroit était désert. Mais à l'intérieur, le Wawa était bien éclairé et bien approvisionné. Derrière le comptoir, une jeune femme en tenue kaki, avec une visière et un tablier rouges, était occupée à ranger des paquets de cigarettes dans le présentoir en hauteur.

Dena accompagna les fillettes qui circulèrent dans le magasin, passant patiemment en revue le rayon confiserie pendant qu'elles faisaient leur choix. Elle ne pouvait pas espérer les faire attendre qu'elle-même ait fini pour avoir leur cadeau. Tory médita devant le tourniquet des bandes dessinées, tandis que Megan prenait et reposait toutes les friandises à sa portée, étudiant

l'emballage comme si elle pouvait lire ce qui était écrit ou voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Finalement, ayant enfin décidé, non sans difficulté, ce qui leur faisait envie, les fillettes apportèrent leur sélection jusqu'au comptoir et posèrent le tout devant l'employée. C'était une adolescente au visage frais, avec une queue-de-cheval, un peu d'acné sur le menton, et un badge où était inscrit son nom: Brittany. Elle sourit gentiment aux petites et engagea la conversation avec elles pendant que le regard de Dena faisait le tour du magasin. Au fond, dans un coin, près de la vitrine, se trouvait une cabine téléphonique. Parfait, se dit-elle. Elle connaissait le numéro par coeur. Elle se demanda si Albert allait se montrer hostile et lui raccrocher au nez après ce qu'elle lui avait fait en partant sans préavis. Au fond d'elle-même, elle était sûre que non. Il n'avait pas la fibre rancunière.

On peut attendre dehors? demanda Tory. Il y a un banc.

- Je ne sais pas, dit Dena.

- Nous resterons assises. Je vais lui lire ma bande dessinée. ^a

Dena se rendit compte qu'elle pourrait voir le banc depuis le téléphone et être dehors dans la minute.

C'est d'accord, dit-elle. Mais je vous vois. Si jamais une de vous quitte ce banc, j'arrive aussitôt et je reprends tous les cadeaux. Compris?

- Compris ^a, dit docilement Tory.

Elle prit sa soeur par la main et l'emmena jusqu'au banc.

quand elles se furent installées l'une à côté de l'autre, Tory regarda par la vitre et fit un signe de la main à Dena.

C'est bon, se dit Dena. J'y vais. Elle décrocha le combiné, mais ne prit pas la peine de s'asseoir. Elle voulait voir facilement les fillettes. Elle avait les lèvres sèches et les humecta avec sa langue. Après avoir inséré sa carte de téléphone, elle composa le numéro. La sonnerie résonna trois fois tandis qu'elle attendait avec inquiétude. quelqu'un finit par décrocher.

‘ La Petite Auberge, dit une voix masculine.

- Albert, c'est Dena.

- Dena, mon Dieu ^a, dit-il.

Elle perçut de l'angoisse dans sa voix.

‘ qu'est-ce qu'il y a?

- O³ êtes-vous? Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang?

- Comment cela? que voulez-vous dire?

- Est-ce que vous allez bien ? demanda-t-il. Je suis malade d'inquiétude.

- Oui. Enfin, oui...

- ...coutez-moi bien, ce type avec qui vous êtes a de gros problèmes. La police sort d'ici. La femme qui occupait votre appartement avant vous a été assassinée.

- Assassinée, murmura Dena.

- quant à Peter... Disons simplement qu'il ne va pas du tout à Minneapolis. Il faut que vous le quittiez au plus vite. Tout de suite. ...coutez-moi, attendez. Je vais chercher le sergent Watkins. Il n'est peut-être pas encore parti. Ne raccrochez pas. Je cours dehors. Surtout ne raccrochez pas. ^a

Dena sentit son coeur marteler sa poitrine. Assassinée, pensa-t-elle. Brenda Kelly a été assassinée. Et Peter avait prétendu ne pas la connaître, il avait même nié... Non, ce n'était pas possible. Des milliers de questions se bousculaient dans la tête de Dena, et elle redoutait les réponses.

Mais au moins, Tyrell les aurait, ces réponses. Oh, pourvu que le sergent Watkins soit encore là, pria-t-elle, un peu confuse d'avoir pensé à lui par son prénom. Mais ce pré-

nom la rassurait. Malgré la peur qui était en elle, elle se sentit soudainement mieux, comme si au fond d'elle, un noeud venait de se défaire. Il était là. Il allait l'aider. Elle vit son visage, sérieux et réfléchi, elle savait qu'elle pouvait lui faire confiance. Vite, Albert, vite, pensa-t-elle. Trouvez-le.

À cet instant, le combiné lui fut arraché des mains et raccroché brutalement.

Elle se retourna, trop suffoquée pour protester, et croisa le regard furieux de Peter Ward.

- Oh, pardonnez-moi. Je voulais leur faire plaisir. ^a Elle était ébranlée par sa colère, mais ne voulait pas qu'il le sache. Elle s'efforça de garder une voix calme. Nous ne serions même pas venues jusqu'ici si vous n'aviez pas emporté mon téléphone.

- Votre téléphone? Je n'ai pas pris votre téléphone.

- Je suppose qu'il est sorti de mon sac tout seul ^a, dit-elle.

Peter eut un geste de parfait mépris avant de dire: ' Vous l'avez sans doute perdu. Vous n'êtes manifestement pas très performante pour ce qui est de la vigilance. ^a Puis, regardant les fillettes, dehors - Allons-y. Je ne veux pas les laisser toutes seules. ^a

Elle ne le crut pas concernant le téléphone, mais à quoi bon le dire? Elle regarda ses m,choires crispées avec aversion.

' Je suis s°re que c'est l'impression que vous avez eue, mais elles étaient en sécurité. J'ai constamment gardé l'oeil sur elles.

- Ah bon! Vous ne les auriez même pas vues monter dans la camionnette. ^a

Dena remarqua alors la camionnette rouge garée devant la porte.

C'est la camionnette que vous avez achetée en remplacement de votre voiture? demanda-t-elle.

- Oui, j'étais sur la route du retour pour vous la montrer quand j'ai aperçu les petites assises dehors, toutes seules, pendant que vous étiez à l'intérieur, en

train de téléphoner, dit-il. A votre avis, il faut combien de temps pour enlever des enfants? Une minute. Une fraction de seconde! ajouta-t-il en criant.

- D'accord, d'accord, dit-elle, exaspérée. Je n'aurais pas dû les laisser aller s'asseoir dehors.

- Vous n'avez pas les compétences pour être mère, lança-t-il avec hargne.

- Hé, pas si vite ^a, dit-elle.

Mais elle s'interrompit dans son élan rageur. Il lui parlait sur ce ton parce qu'il était hors de lui. Tu aurais peut-être la même réaction s'il s'agissait de tes enfants, songea-t-elle.

,

Vous croyez que vous jouez à quoi, là? ^a demanda Dena. Peter venait de raccrocher brutalement.

On y va, dit-il. Partons.

- J'étais en train de parler au téléphone, protesta Dena, indignée. Comment osez-vous?

- Vous avez laissé mes filles toutes seules dehors.

- Je les surveillais. Je les voyais d'où je suis.

- Vous les auriez vues se faire renverser par une voiture.

C'est un parking, bon sang! ^a

Dena regarda les fillettes sur le banc. Elle avait le visage rouge de colère, mais elle ne recula pas devant lui.

Elles ont promis de rester tranquilles, dit-elle avec agacement.

- J'en étais sûre, dit Peter en hochant la tête. Je savais que je ne pouvais pas vous faire confiance. Comment se fait-il que vous pensiez toutes pouvoir

traiter des enfants avec une telle désinvolture? Est-ce ainsi que vous avez l'intention d'élever le bébé que vous portez? ^a

Dena le regarda avec stupeur. Il lui fallut quelques instants pour retrouver sa voix. Elle ne voulut pas le contredire.

‘ Peter, j'ignore ce qui vous met dans cet état. Nous sommes allées nous promener. Je leur ai acheté un petit cadeau à chacune, et j'avais un coup de téléphone à passer. Elles n'ont pas voulu attendre à l'intérieur.

- Vous leur avez acheté des bonbons, dit-il d'un ton accusateur.

Elle n'avait pas envie de se lancer dans une dispute. Trop dangereux, vraiment.

‘ Je suis désolée, Peter, dit-elle, pour ce moment de distraction.

- que vous soyez désolée ne change rien, répliqua-t-il d'une voix glaciale. Vous avez mis en péril la vie de mes enfants et perdu mon respect. Maintenant allons-y. Nous devons prendre la route. ^a

Non sans mal, elle contint sa tension et parla calmement.

Non, je ne suis pas d'accord, dit-elle. Je vais rappeler la personne avec qui j'étais au téléphone. ^a

Le visage de Peter se figea dans une froideur de marbre.

‘ quelle personne? qui était-ce ?

- Cela ne vous regarde vraiment pas ^a, dit-elle en s'efforçant de ne pas laisser filtrer sa panique.

Elle avait toujours en tête ce que lui avait dit Albert - il n'y avait pas de restaurant Retro à Minneapolis. Mrs. Kelly avait été assassinée. quelles que soient ses raisons, Peter avait menti sur tout. Elle ne tenait pas à exciter davantage sa colère. Mieux valait avancer sur la pointe des pieds.

‘ ç vrai dire, poursuivit-elle, si vous désirez retourner au bungalow avec les

petites, ne vous gênez pas. ^a Allez-y, et ne vous arrêtez pas en si bon chemin, pensa-t-elle. Je vous donne une chance de fuir. Je n'ai aucune envie de jouer les héros. Je veux seulement qu'on me laisse tranquille, moi et mon bébé. qu'on me fiche la paix. Je prendrai un auto-car. Je me débrouillerai comme je l'entends.

´ qui était cette personne avec qui vous parliez?

demanda-t-il sèchement.

- quelqu'un que vous ne connaissez pas.

- qui? aboya-t-il.

- Albert, ça vous va? C'était Albert. Du restaurant.

- Est-ce que vous lui avez dit o` nous étions?

- Non, dit-elle en essayant de paraître rassurante. Je n'en ai pas eu l'occasion.

- Pourquoi l'avez-vous appelé? demanda Peter, en la fixant droit dans les yeux.

- Je... je voulais lui parler de mon dernier bulletin de paye, mentit-elle.

- Je ne vous crois pas. Vous n'auriez pas fait tout ce chemin à pied simplement pour téléphoner à propos de votre bulletin de paye.

- Les petites ne savaient plus quoi faire. J'ai pensé

qu'une petite promenade leur ferait du bien.

- Elles n'aiment pas marcher, dit-il. Elles aiment jouer.

- Eh bien, ne me croyez pas. Je m'en fiche. Je n'ai pas de comptes à vous rendre sur tout ce que je fais ou dis...

- Je ne pense même pas qu'il s'agissait d'Albert. ^a

Dena lui tourna les talons. Agis normalement, pensa-t-elle, comme si tu ne trouvais pas son comportement inquiétant.

‘ Je me moque de ce que vous pensez. Je vais rappeler, dit-elle fermement. Et j'aimerais être tranquille pour parler.

- Vous n'allez appeler personne, dit-il en l'attrapant par le haut du bras. Et vous venez tout de suite. ^a

Scandalisée par cette intervention physique, Dena tenta de se dégager.

‘ L,chez-moi. Retirez vos mains de là. ^a

Brittany, l'employée derrière le comptoir, jeta un regard inquiet de leur côté. Elle allait se diriger vers eux lorsque le patron du magasin, un type rachitique et peu aimable, en cravate et bras de chemise, l'appela. Brittany s'éloigna dans la direction opposée pour remplir les machines à café, comme elle venait d'en recevoir l'ordre.

‘ Allez, chérie, dit Peter à voix haute. Tu ne veux pas accoucher sur place, n'est-ce pas?^a

Le patron se raidit et vint vers eux.

‘ Puis-je faire quelque chose? demanda-t-il à Peter.

- Il faut que je fasse sortir ma femme d'ici.

- Votre femme? Peter, qu'est-ce que c'est que cette histoire? Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas sa femme, cria Dena. Peter, ça suffit. ^a

Le patron considéra avec stupéfaction cette femme enceinte jusqu'aux yeux qui semblait avoir perdu momentanément la raison.

‘ Viens, ma chérie, plaida Peter. Les petites attendent dans la voiture. ^a

Dena le dévisagea avec incrédulité.

‘ Peter, ça suffit, maintenant. L,chez-moi.

- ...coute, mon amour, je sais que tu n'as pas les idées claires en ce moment. Mais une fois que tu seras à la maison... ^a

Il resserra son étreinte, la soulevant presque du sol pour l'entraîner. Dena se débattit furieusement pour se libérer.

ˆ Vous êtes fou? L,chez-moi.

- On va s'occuper de toi et tout ira bien^a, roucoula Peter.

Dena lança un regard désespéré au patron du magasin.

ˆ Monsieur, je vous en prie. Je ne suis pas sa femme, ces enfants ne sont pas les miens, je veux simplement téléphoner. Pouvez-vous m'aider? ^a

Le patron grimaça, gêné d'être impliqué dans cette scène.

ˆ Je ne... je suis... ^a

Au même moment, la porte du magasin s'ouvrit et Tory entra en arborant une mine exaspérée.

ˆ Dépêchez-vous, tous les deux. On s'en va? ^a

Dena contempla le petit visage blanc de la fillette et se sentit alors complètement prise au piège. Elle se rendit compte de ce que devait penser le patron du magasin.

Impossible de prétendre ne pas connaître la petite. Et puis elle ne voulait pas que Tory perçoive l'état de frayeur où la mettait cette situation. Mais elle ne pouvait pas non plus suivre Peter sans rien dire.

Il me force ^a, implora-t-elle d'une voix suppliante et basse.

Peter eut un hochement de tête plein de tristesse.

Elle est toujours comme ça juste avant de... confia-t-il.

- Ma femme en a eu quatre, dit l'homme avec compréhension. Allez,

madame, tout va bien se passer. ^a

Il ne l'aiderait pas. C'était clair. Pour lui, l'état avancé de sa grossesse expliquait son comportement. Il préférait cette interprétation. Elle fusilla du regard cet homme qui refusait de l'écouter. Il la considéra avec pitié. Puis il tourna les talons.

L'espace d'une minute, elle fut indécise sur la conduite à tenir. Une partie d'elle disait : autant céder. Une fois dehors, tu pourras raisonner Peter. Mais la pression des doigts sur son bras était comme une menace qui la rendait furieuse. Peter mentait sur leur destination. Il mentait au sujet de Brenda Kelly... une femme qui venait d'être assassinée. Il n'allait pas la laisser partir comme ça, c'était une certitude.

Une fois qu'il t'aura fait monter dans cette camionnette... Elle ignorait ce qui allait se passer. Mais elle savait qu'elle ne partirait pas avec lui. Puis elle trouva la solution.

Je vais lancer quelque chose, se dit-elle. Casser la vitrine. Je vais faire un tel scandale qu'ils seront obligés d'appeler la police. Elle détestait l'idée de faire cette scène devant Tory, mais d'un seul coup elle avait la sensation qu'on était en train de l'enlever. Dena regarda désespérément autour d'elle. Elle cherchait quelque chose à attraper et jeter. Tout ce qui se trouvait à portée de main dans ce magasin était petit, ou léger. Cigarettes, bonbons, journaux. Elle passa d'un article à l'autre, avant de s'arrêter brusquement sur la manchette de l'édition de l'après-midi placée sous ses yeux.

ˆ La noyade était un homicide. ^a Il y avait une photo de la femme en manteau à carreaux qui était venue demander Peter lors de cette dernière soirée à Monroe.

Dena regarda la photo. Puis, levant les yeux, elle vit que Peter regardait aussi, impassible, comme s'il était question de prévisions météorologiques. quand leurs regards se croisèrent de nouveau, il était parfaitement indifférent.

ˆ Vous m'avez menti au sujet de Brenda Kelly, dit-elle.

quand je vous ai dit qu'elle était venue vous rendre visite.

quand je vous ai posé la question hier soir. Vous avez dit que vous ne la connaissiez pas. C'était votre nounou.

- J'ignore de quoi vous parlez, dit-il.

- Posons la question à Tory ^a, dit Dena sur le ton du défi.

Son coeur battait à tout rompre.

´ Je crois que vous feriez mieux de venir ^a, dit-il.

La détermination de son regard était sans ambiguÛté.

´ Je ne ferai pas un pas de plus ^a, dit-elle.

Et là, tout à coup, elle sentit. Du plus profond de son corps, une onde de douleur la traversa comme un avertissement lointain mais indiscutable, un grondement sourd de tonnerre. Mon Dieu, pensa-t-elle. Non.

Peter remarqua l'expression de son visage et la fixa dans les yeux.

´ qu'est-ce qu'il y a? ^a

Dena blêmit et se tint le ventre à deux mains.

´ «a commence, c'est bien ça? ^a dit Peter.

Ses yeux brillaient. Il comprit qu'il tenait sa chance et lui fit faire quelques pas forcés en direction de la porte, que le patron du magasin ouvrit pour eux.

´ qu'est-ce qui commence? ^a demanda Tory en tirant la main de Dena.

Mon Dieu, pensa Dena. Non. Il manque encore six semaines. Et à cet instant précis, elle sentit quelque chose se rompre à l'intérieur d'elle, puis un ruissellement d'eau lui inonda les jambes et se répandit sur le sol du magasin.

Le patron émit un couinement dégo^oté avant de crier:

´ Brittany, arrive ici avec une serpillière.

- qu'est-ce que c'est? cria Tory. qu'est-ce qui se passe?

- Je suis désolé pour tout ce dérangement, dit Peter au patron, en poussant Dena de force dans la porte ouverte.

Il faut que je la conduise à l'hôpital.

- Oui, l'hôpital, murmura Dena dans un souffle rauque. Vite. ^a

Six semaines d'avance, songea-t-elle. Il ne fallait pas que le bébé naisse maintenant. C'était trop dangereux.

Le patron s'effaça contre la porte et murmura : 'Voilà, au revoir et bonne chance. ^a

Il était impatient de les voir partis et s'empessa de refermer la porte derrière eux.

' Tout va bien, dit Peter. Nous filons à l'hôpital. ^a

Malgré elle, Dena s'accrocha à sa main. Il la conduisit jusqu'à la camionnette et l'aida à monter. Ses vêtements étaient mouillés. Ses jambes, ses chaussures aussi.

' Papa, qu'est-ce qu'elle a, Dena? gémit Tory tandis qu'il la pressait de monter à son tour avant Megan. Elle va mourir? ^a

Les yeux de Peter brillaient.

' Mais non, mais non. Il ne s'est rien passé, chérie. Tout va très bien maintenant. ^a

Puis il se pencha pour lui chuchoter à l'oreille : Elle va avoir notre bébé. ^a

Regina Bluefield était en train de sortir la dernière boîte à chaussures de sa mère du fond de son placard quand elle crut entendre un bruit de pneus sur le gravier de l'allée qui menait chez elle. Elle ne se leva pas. Elle n'avait envie de voir personne. Ils font peut-être simplement demi-tour, pensa-t-elle. Elle ouvrit la boîte au-dessus du sol à présent jonché de la chambre de Brenda

Kelly. Regina sortit de la boîte une vieille paire de mocassins qu'elle regarda d'un air dégoûté avant de les jeter dans un sac-poubelle noir posé à côté du lit.

Sondra Bluefield, la fille de Regina, qui était ,gée de onze ans et avait hérité des cheveux blond filasse et des yeux bleus de son père, se tenait sur le pas de la porte, les poings sur les hanches et les yeux pleins de larmes.

´ Je n'y crois pas, maman, gémit-elle. Grand-mère n'est pas encore enterrée et tu jettes déjà toutes ses affaires. ^a

Regina leva les yeux, piquée au vif.

´ Je ne jette pas toutes ses affaires. Ce sac va aller à la Croix-Rouge. Ces chaussures peuvent servir à quelqu'un.

Ce n'est pas toi qui vas les porter. Ni moi non plus.

- Tu n'as donc pas de sentiments? pleura Sondra. Tu es vraiment sans coeur. Pas étonnant que papa t'ait quittée. ^a

Regina regarda sa fille en plissant les yeux.

´ Papa m'a quittée pour sa minette, tu es priée de ne pas l'oublier, dit-elle avec de la colère dans la voix.

- Ce n'est pas vrai. Il est parti parce que tu es trop méchante, répliqua Sondra en tapant du pied. Moi, je ne peux pas regarder les affaires de grand-mère sans pleurer. ^a

Comme pour joindre le geste à la parole, Sondra prit un presse-papiers en verre sur le bureau de sa grand-mère, avec un petit bouquet de fleurs en inclusion, et ses yeux se remplirent de larmes.

´ D'accord, d'accord, comme tu voudras. Je suis méchante, dit Regina avec lassitude. Mais tu sais, Sondra, après l'enterrement, il faut que je retourne travailler.

quand est-ce que je vais trouver le temps de m'occuper de ça? Nous avons besoin de faire de la place, et si je ne règle pas cela tout de suite, ce sera fait

quand? ^a

On sonna à la porte, ce qui mit fin à leur dispute.

‘ J’y vais, dit Sondra. Sans doute encore une voisine qui vient proposer son rago^ot. ^a

Chad Bluefield, le frère de Sondra, qui avait huit ans et était en train de jouer avec des camions dans l’entrée, dit: C’est peut-être un g,teau. Un g,teau au chocolat.

- Va ouvrir, commanda Regina. Et t,che d’être un peu plus aimable. Les gens essayent seulement d’être gentils. ^a

Déchirant la boîte vide en morceaux avant de les jeter dans le sac de matières à recycler, Regina se releva et s’apprêtait à sortir pour accueillir le visiteur avant que Sondra n’ait le temps d’attraper la cocotte et de claquer la porte au nez de l’imprudent. Les gosses, songea-t-elle, avec lassitude.

Tandis qu’elle brossait la poussière du placard accrochée à ses vêtements, elle entendit Sondra revenir vers la chambre. Elle regarda sa fille et vit ses yeux écarquillés.

C’est les flics, murmura-t-elle.

- Bon. Et alors? ^a dit Regina en passant devant elle pour entrer dans le salon.

Le capitaine Van Brunt était là, accompagné du jeune inspecteur McCarthy. Regina les salua poliment en les priant de s’asseoir. Ils avaient tous les deux la mine solennelle.

‘ Mrs. Bluefield, commença Van Brunt. J’ai tenu à vous informer en personne que nous avons reçu ce matin le rapport d’autopsie. Il semblerait que la mort de votre mère ne soit pas accidentelle, comme nous l’avions cru d’abord. ^a

Regina les regarda, éberluée. Sondra et Chad se faufilèrent dans la salle à manger et restèrent sur le pas de la porte, pour écouter sans vergogne.

‘ Je ne... je ne comprends pas, dit Regina. Vous avez dit qu’elle s’était noyée. ^a

Van Brunt regarda les enfants et s'éclaircit la voix, mais Regina n'y prêta pas attention. Cette femme n'est pas une tendre, pensa-t-il. Elle ne semblait pas se soucier que les enfants entendent la conversation.

Il semble... apparemment... elle se serait noyée ailleurs, et son corps aurait été transporté ensuite jusqu'au canal.

- quoi? ^a

Regina parut stupéfiée par cette idée. Devant la porte de la salle à manger, l'aînée des enfants resta bouche bée sous le choc.

‘ que voulez-vous dire par: elle se serait noyée ailleurs? ^a

Van Brunt préféra ne pas discuter plus avant devant les enfants, mais leur mère ne semblait pas consciente de leur présence.

Il est très important, Mrs. Bluefield, que nous découvriions pourquoi votre mère a décidé d'aller à Monroe. qui elle avait l'intention de voir. ^a

Regina leva les deux mains comme pour rendre les armes.

‘ Je vous ai déjà raconté tout ce que je savais. Mon mari...

mon ex-mari m'a dit qu'elle avait appelé pour dire qu'elle avait une course à faire, s'il voulait bien prendre les enfants.

C'est un truc qu'elle venait de voir à la télévision qui l'y aurait fait penser. Je n'ai aucune idée de ce dont il pouvait s'agir. Elle ne m'a pas appelée. Pourquoi me reposez-vous la question? Je ne sais pas. Je vous l'ai dit... ^a

Tout à coup, l'adolescente, qui se tenait toujours devant la porte, parla d'une voix claire tendue par l'émotion.

‘ Moi je sais... ^a dit-elle.

Les deux policiers firent volte-face pour la regarder, puis se regarder. Ken laissa le capitaine prendre la parole.

´ qu'est-ce que tu sais, mon petit? ^a demanda Van Brunt de sa voix la plus suave.

- Pourquoi grand-mère est partie. Elle regardait son émission lorsque quelque chose l'a mise dans tous ses états.

- C'était quelle émission, chérie?

- Celle d'Oprah, dit Sondra.

- Oh oui, soupira Regina. Elle ne la manquait jamais.

- Et qu'est-ce qu'elle a vu?

- Oh, je faisais mes devoirs dans la salle à manger, et elle regardait, et tout à coup elle a dit: "Je connais ce type.

Ces enfants, je les ai gardés." Et quand je lui ai demandé

ce qu'elle voulait dire par là, elle m'a répondu rien du tout, que je range mes affaires parce qu'elle nous emmenait chez papa. ^a

Regina s'en prit à sa fille.

´ Pourquoi tu ne m'as rien dit de cette histoire avant?

- Elle m'a demandé de ne rien dire.

- Eh bien maintenant, elle est morte. Tu aurais pu parler, cria Regina.

- Tu m'as dit qu'elle était tombée dans le canal et qu'elle s'était noyée. ^a

Van Brunt souffla quelque chose dans l'oreille de Ken qui se leva d'un bond et partit vers la voiture. Puis le capitaine se leva à son tour et s'éclaircit encore la voix.

´ Sondra, tu as été d'un grand secours.

- C'est vrai ? dit la fillette.

- que cela ne te monte pas à la tête ^a, dit méchamment Regina.

Van Brunt s'adressa à elle cette fois.

´ L'homme qui vivait au rez-de-chaussée de la maison, Peter Ward. Vous le connaissiez?

-

Je l'ai rencontré une fois. C'était... un veuf. «a je m'en souviens. Sa femme a eu une tumeur au cerveau.

- Est-ce que votre mère gardait d'autres enfants?

- Je ne crois pas. tes-vous en train de dire que Peter Ward aurait un rapport avec sa mort?

- Pour le moment, nous n'avons que des questions...

dit-il. Mais gr,ce à Sondra, nous tenons une piste solide. Si nous avons d'autres questions...

- Nous sommes là ^a, dit Regina sans enthousiasme.

Van Brunt remit sa casquette en sortant de la maison.

Ken était appuyé contre la voiture et appelait sur le portable.

´ qu'avez-vous découvert? demanda Van Brunt.

- J'ai appelé le correspondant de la chaîne à Philadelphie, dit Ken. Ils ont vérifié. C'était un débat sur les pères qui enlèvent leurs propres enfants.

- Le voilà, notre chaînon. Le voisin du rez-de-chaussée, dit Van Brunt. Elle faisait la nounou pour ses enfants. ^a Il fronça le sourcil. ´ Trouvez quand il a déménagé. Ou s'il est revenu. Je crois que nous tenons notre homme.

- Il y a de bonnes chances, je suppose, dit Ken. Ils nous font envoyer une bande.

- J'espère que vous avez souligné l'urgence de cette affaire. Ce type risque d'être à des kilomètres d'ici, à

l'heure qu'il est.

-Est-ce qu'on lance un avis de recherche? demanda Ken.

- Commençons par visionner la bande. En attendant, nous allons rentrer et rassembler tout ce que nous pourrions trouver sur ce gars, dit le capitaine. Est-ce que nous savons où il travaillait? qui il fréquentait? ^a

Heath Van Brunt commençait à ressentir un brin d'excitation. Cette affaire était en train de s'éclaircir sérieusement. Allait-il démasquer un assassin?

Allons-y, dit-il. Je

commencerai à passer des appels depuis la voiture. ^a

36

TYRELL contempla le combiné du téléphone sourd et muet.

« que s'est-il passé? demanda-t-il à Albert.

- Je ne sais pas, répondit ce dernier. Je lui ai dit de ne pas raccrocher, que j'allais vous chercher.

- qu'est-ce qu'elle a dit? A-t-elle indiqué où ils se trouvaient?

- Non, reconnut Albert. Elle a parlé de ses inquiétudes concernant Ward. Ensuite, j'ai surtout pensé à la mettre en garde... Je suis désolé. ^a

Tyrell pianota nerveusement sur le bureau.

« Je parie qu'elle a été obligée de raccrocher, dit-il. Il a dû entrer à l'improviste, et elle n'a pas pu faire autrement.

- Bon Dieu, c'est de ma faute ^a, gémit Albert.

Tandis qu'Albert se faisait des reproches, Tyrell essaya de réfléchir. Elle n'avait pas rappelé. Cela devait signifier qu'elle était dans l'impossibilité de le faire, il l'aurait juré.

Mais lui pouvait au moins vérifier le numéro. Il composa le

* 69 et attendit, en priant pour qu'elle n'ait pas utilisé son portable. Au bout de quelques secondes, un numéro inconnu s'inscrivit sur le petit écran argenté du combiné.

Il le nota aussitôt avec un crayon qu'il prit sur le bureau.

Puis il contempla les chiffres. Et voilà, gros malin. Si tu étais en fonction, le service du téléphone te fournirait les coordonnées de l'abonné correspondant à ce numéro. Mais ils n'allaient pas se donner cette peine pour un quelconque quidam. Mr. X. Il appela néanmoins et demanda le renseignement qu'il désirait avoir.

´ Désolée, monsieur, répondit l'opératrice avec une parfaite indifférence. Je ne peux rien faire pour vous.

- Alors à qui dois-je m'adresser? ^a demanda-t-il.

Soupir de l'opératrice.

´ Je peux vous passer ma responsable.

- Très bien, dit-il. Très bien. Alors faites-le.

- qui cherchez-vous à joindre ? demanda Albert.

- J'essaye de trouver l'endroit d'où elle a appelé. ^a

Albert se tordit les mains, gêné.

Íl faut que j'aie m'occuper d'une commande. Je ne peux pas rester plus longtemps. Je vous en prie, tenez-moi au courant si vous apprenez quelque chose. ^a

Tyrell fit oui d'un signe de tête tandis qu'Albert sortait du bureau en exprimant son inquiétude à voix haute. Les minutes défilèrent et Tyrell attendait, imaginant sa requête en suspens, petite lumière rouge qui clignote sur un standard, ignorée avec superbe par la responsable qui continue délibérément de vaquer à d'autres occupations. Tout à

coup, alors qu'il écoutait ce silence enrageant, lui vint une autre idée. Il raccrocha et regarda de nouveau le numéro.

Pourquoi pas? pensa-t-il. Cela valait la peine d'essayer.

Puis, en priant le ciel que Peter Ward ne décroche pas, il composa le numéro.

Le téléphone sonna, longuement. Il voyait le tableau, un téléphone sur une borne, le long d'un axe routier important, les voitures qui défilent, personne pour entendre la sonnerie. Il laissa tout de même sonner. Après une bonne dizaine de sonneries, il entendit un déclic puis, à sa grande surprise, une voix.

Állô. Ici le Wawa. ^a

La voix était féminine et jeune. Tyrell cramponna le combiné.

Éxcusez-moi, dit-il poliment. qui est à l'appareil?

- Vous êtes au Wawa. Le magasin.

- Je suis désolé, dit Tyrell. Je n'avais pas bien compris. ^a

Il songea à se faire connaître comme inspecteur de police, mais décida que cela susciterait plus de questions qu'autre chose.

ˆ Vous pourriez peut-être m'aider. Une personne vient de m'appeler depuis ce numéro et nous avons été... coupés.

- Il n'y a personne ici en ce moment, dit-elle.

- Oˆ êtes-vous? demanda Tyrell.

- Au Wawa. Je vous l'ai déjà dit. que voulez-vous?

- Je suis désolé. J'appelle de loin. Je voudrais juste connaître l'adresse - la ville où vous êtes situés. ^a

Le patron du magasin fit signe à Brittany de ne pas bavarder au téléphone. Il y avait du travail à faire. Il était en train de repasser la serpillière car il n'était pas satisfait du résultat qu'elle avait obtenu.

Brittany eut un instant d'hésitation. Son interlocuteur semblait sincère et correct. Et puis, quelle importance si elle lui disait où se trouvait le magasin?

Redmark, dit-elle. Sur la route 27. ^a

Avant d'avoir des ennuis, elle raccrocha.

Tyrell répéta le renseignement à voix haute. Redmark.

Route 27. Route 27. Il lui fallait une carte. quand on prétend que les hommes ne consultent jamais les cartes, c'est faux, pensa-t-il. Ils le font quand c'est nécessaire. Ce type ne doit pas avoir d'atlas, se dit-il en contemplant les deux bibliothèques encastrées et symétriques d'Albert. Mais comme ses yeux parcouraient les titres sur les rayonnages, il lut : Auberges historiques de Pennsylvanie. A défaut... Tyrell s'approcha, sortit le livre, consulta la table des matières.

Redmark. Redmark. J'y suis. La carte était petite, mais assez claire. Il utilisa l'échelle pour calculer la distance. Ce n'était pas si loin. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'ils se soient arrêtés là pour la nuit. Glissant le livre dans sa poche, avec la certitude qu'Albert conclurait à un vol, il allait sortir du bureau lorsqu'il songea qu'il risquait d'avoir besoin de renfort sur ce coup. Il décrocha de nouveau le téléphone, composa le numéro de la police et demanda le capitaine Van Brunt.

C'est vous, Tyrell ? demanda Peg.

Oui. Il est dans la maison? Dites-lui que c'est important.

- Il est en voiture, ne quittez pas. ^a

Tyrell attendit et consulta sa montre. Un instant plus tard, Peg le reprenait.

´ Je suis désolée, Tyrell, annonça-t-elle d'un air penaud.

Je n'arrive pas à le joindre.

- Ce n'est pas grave, dit-il l'air sombre, comprenant que Van Brunt avait refusé de le prendre. Je me débrouillerai tout seul. ^a

Personne ne pipa dans la camionnette sur le chemin du retour. Les fillettes, conscientes que quelque chose n'allait pas, ne prononcèrent pas un mot. quand ils arrivèrent au bout de la route non goudronnée, Peter s'arrêta devant le petit bungalow et donna aux petites l'ordre de descendre.

Elles s'exécutèrent.

´ Pourquoi nous arrêtons-nous ici? ^a demanda Dena.

Peter ne répondit pas à sa question, mais lui réclama la clé de la porte, et Dena fouilla dans sa poche, puis la lui donna sans commentaire. Peter la tendit à Tory par la fenêtre en lui disant d'aller ouvrir et de faire rentrer Megan.

Lorsque les deux fillettes eurent disparu à l'intérieur de la maison, Peter se tourna vers Dena.

Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il aimablement.

Vous avez toujours les douleurs?

- Oui, dit-elle. Je viens d'avoir une nouvelle contraction. Je pense que nous devrions faire vite. ^a

Peter contemplait tranquillement le paysage par le pare-brise.

´ Rien ne presse, dit-il. Nous devons juste laisser faire la nature. ^a

Son arrogance mit Dena dans un état de fureur, mais elle ne voulut pas l'affronter.

‘Je me rends compte qu'il s'agit d'un événement normal et naturel et tout et tout, mais je me sentirai bien mieux quand nous serons arrivés à l'hôpital, dit-elle.

- Ne soyez pas stupide. Ce n'est absolument pas nécessaire. Vous serez très bien ici. ^a

Pendant un instant, Dena crut avoir mal compris. Elle observa son allure placide, son visage impénétrable, avec une inquiétude grandissante. Puis elle pensa à Brian. Là, c'était encore pire. Comment s'était-elle débrouillée pour finir encore plus mal lotie qu'avec Brian ? Elle avait envie de hurler, mais pas seulement de douleur.

‘ Peter, ce bébé n'est pas à terme, dit-elle. Vous ne comprenez donc pas ? Il risque d'être petit. D'avoir besoin d'une assistance respiratoire.

- Oh, ça, ce sont les salades médico-féministes. Votre corps est fait pour donner la vie, et les bébés sont taillés pour survivre. Les femmes ont accouché pendant des siècles sans tous ces docteurs et ces hôpitaux. Alors détendez-vous et remettez-vous-en à moi. Je vais veiller sur ce bébé, il ne lui arrivera rien de mal. ^a

Dena tourna la tête pour le regarder, en ravalant les larmes qui montaient en elle.

‘ Peter, dit-elle. Pourquoi faites-vous cela ? ^a

Une expression agacée traversa son visage. Il mit les clés de contact dans sa poche, ouvrit sa portière et descendit.

Puis il fit le tour de la camionnette et ouvrit la portière côté passager.

‘ Allez, dit-il. Descendez de là. Nous allons vous installer confortablement à l'intérieur.

- Je ne sortirai pas de cette camionnette, dit-elle. Je vais à l'hôpital.

- Ne cherchez pas à me résister. Je sais ce que je fais ^a, dit-il.

Dena essaya de réfléchir, malgré tous les scénarios catastrophe qui lui tournaient dans la tête et menaçaient la vie de son bébé. Calme-toi, se dit-elle. Tche de raisonner.

‘ Peter, avança-t-elle prudemment. Je... je sais... je me rends compte que vous avez peut-être des... des ennuis. ^a

Elle s'efforçait de parler avec un certain détachement, comme si les ennuis en question étaient de l'ordre de l'in-fraction mineure au code de la route. De ne pas penser à

Brenda Kelly, ni à la signification de tout cela.

‘ Des ennuis? ¿ quels ennuis faites-vous allusion?

- ...coutez, je n'ai pas le temps de... jouer au chat et à

la souris. Je parle de cette affaire concernant Brenda Kelly.

- Je ne suis au courant de rien.

- Peter, je sais qu'il n'y a pas de restaurant à Minneapolis. J'ignore pourquoi vous en avez inventé un. Je suppose que vous essayez peut-être de fuir quelque chose...

- J'ai mes raisons. Vous ne comprendriez jamais.

- Peu important vos raisons, elles ne comptent pas pour moi. Je veux seulement être s'ûre que mon bébé sera en sécurité. Vous n'êtes pas obligé de me conduire à l'hôpital. Donnez-moi les clés, je trouverai toute seule. Ou bien déposez-moi devant la porte et continuez votre route. Je vous jure que je ne dirai rien à personne. Je vous le promets... je vous dois bien ça.

- Allez, dit Peter. Trêve de parlotte. Nous perdons du temps. ^a

Dena tremblait des pieds à la tête, mais elle se contrai-gnit à parler calmement et fermement.

C'est mon bébé, dit-elle. Et on fera les choses comme je le veux, moi. ^a

Peter lui adressa un regard douloureux.

´ Dena, essayez de penser rationnellement. Accoucher à

la maison n'a rien de dangereux. Les femmes l'ont fait pendant des siècles. Vous savez que j'ai raison. Alors venez, maintenant. ^a

Son sourire d'autosatisfaction lui donna envie de le gifler. Il l'effrayait aussi, mais elle ne voulait pas y penser.

Son seul souci était son bébé. Reste calme, se dit-elle. Pour ton bébé. Change de tactique.

´ Peter, plaïda-t-elle. Je sais combien les enfants comptent pour vous. Il est question de mon enfant et je m'adresse à

vous en tant que père. Ne pouvons-nous pas aller simplement à l'hôpital et permettre à cet enfant de venir au monde en toute sécurité? ^a

Soupir de Peter.

´ Dena, je pense au bébé. Je ne pense à rien d'autre. Le bébé est la seule chose qui mérite notre attention. C'est un innocent. Une vie toute neuve qui a besoin de naître à ce monde comme il convient.

- C'est ce que j'essaye de faire. Je tente de lui assurer une naissance sans risque. Et je lui donnerai toute mon attention. Croyez-moi, toute mon attention. ^a

Peter ricana en secouant la tête.

´ J'en doute fort. Regardez l'entêtement dont vous faites preuve. Maintenant, ça suffit. Sortez de là. ^a

Elle savait qu'il avait raison au sujet des accouchements à la maison. La plupart des enfants étaient nés de cette façon au cours des siècles. Mais le problème n'était pas là.

Le problème était qu'il ne tenait aucun compte de sa volonté. Il prenait une décision menaçant la vie de son bébé comme s'il s'agissait de son propre enfant, pas du sien. Et sans connaître exactement ses intentions, elle savait qu'il représentait un danger pour son bébé et elle. Il était sourd à ses suppliques. Inutile de faire semblant ou de nourrir de faux espoirs. Il fallait qu'elle tente quelque chose.

C'est bon, c'est bon ^a, dit-elle.

Et de se tourner sur le siège passager pour que tout son corps se trouve face à la portière ouverte. Peter leva une main comme pour prendre la sienne, l'aider à sortir. Elle eut une hésitation en se souvenant qu'il avait été son ami.

Il avait pris son parti, avait tenté de la protéger contre Brian. Comment en était-on arrivé là? Ce n'était pas possible. Peut-être, mais les faits sont là, se rappela-t-elle. Elle ne devait penser qu'au bébé. En levant le bras, il exposait son flanc. Elle n'avait pas la place de replier sa jambe en arrière pour lui donner de l'élan, mais elle fit de son mieux.

Elle lança le pied et l'atteignit dans les côtes. Puis, sur sa lancée, la pointe de son pied heurta le menton et il recula en titubant. Elle se laissa glisser par terre et toucha le sol avec un bruit mat qui lui résonna jusque dans la tête. Et maintenant? se demanda-t-elle. Je cours? Elle avait vu une lumière allumée dans le bungalow de la réception quand ils étaient arrivés.

Elle disposait d'une avance provisoire sur lui. Mais courir était peut-être dangereux pour le bébé. quelle importance? pensa-t-elle. Ne pas courir était aussi dangereux.

Elle s'était entraînée à la course de façon sporadique au fil des années. Elle savait courir. Elle se tint fermement le ventre et s'élança sur le chemin en appelant à l'aide. La douleur la terrassa avant qu'elle ait atteint la route non goudronnée.

Pas une douleur violente. Une crampe. Juste une mauvaise crampe mais qui la plia en deux et l'arrêta net. Oh mon Dieu, dit-elle. Mon Dieu, je vous en prie, aidez-moi.

Elle respira profondément et tenta de repartir. Mais entre-temps il l'avait rattrapée.

Il lui saisit un bras qu'il tordit dans son dos, au point qu'elle eut l'impression qu'il allait se casser. Elle sentit son visage se vider de toute couleur.

Állons, dit-il d'un ton apaisant. On revient maintenant, je vais vous mettre un linge frais sur le front. ^a

Puis il lui caressa affectueusement le ventre.

Ét je vais bien m'occuper de vous jusqu'à la naissance de ce petit bonhomme.
^a

Il FAISAIT presque nuit lorsque Tyrell arriva à Redmark, bien qu'il ait roulé aussi vite que possible en gardant l'oeil ouvert pour repérer la police routière. Son coeur avait bondi quand il avait vu la sortie pour la Route 27, connue aussi sous le nom de route du comté de Redmark.

Il quitta donc l'axe principal en se demandant s'il fallait prendre sur la droite ou sur la gauche, lorsqu'il repéra le petit panneau publicitaire pour le Wawa, à dix kilomètres à gauche. Tyrell tourna et fila dans cette direction.

Très vite, après avoir dépassé un groupe de restaurants fast-food, plus un K Mart et un magasin d'accessoires automobiles, il arriva dans la rue principale de Redmark. Une sorte de boulevard miteux avec une place déserte et un nombre limité de commerces et d'affaires semblant encore en activité.

¿ présent qu'il était sur place, Tyrell se sentait un peu stupide et agacé par le flou de ses propres plans. Peut-être ne faisaient-ils pas étape ici pour la nuit. Peut-être avaient-ils simplement traversé Redmark et fait un arrêt pipi au Wawa. Non, il ne devait pas s'autoriser ce genre de pensées.

Il n'avait pas de piste de rechange. Il était déjà tard quand Dena avait appelé. Ils s'arrêtaient s'ement pour la nuit.

Par ailleurs, s'ils n'avaient pas parcouru plus de chemin en un jour et demi, il devait bien y avoir une raison. Ils faisaient étape. Forcément. Il descendit

lentement la rue prin-

cipale, en regardant de chaque côté. ¿ un endroit, il repéra un break gris, correspondant à la description qu'Albert avait faite de la voiture de Peter Ward, et il s'arrêta dans un parking proche. Il s'apprêtait à descendre de sa voiture pour y voir de plus près quand un vieux type coiffé d'une casquette de base-ball sortit de la quincaillerie, ouvrit la portière du break et s'installa au volant. Tyrell attendit que le vieux type ait démarré et poursuivit son chemin.

Il ne lui fallut pas longtemps pour atteindre l'autre extrémité de Redmark. Il continua sur la route 27 en direction du Wawa. ¿ chaque enseigne de motel, il ralentissait et entrait dans le parking, à la recherche d'un break gris.

Après le troisième motel, le El Dorado, dont l'enseigne lumineuse avait un mauvais contact qui faisait vaciller les lettres de néon et la réception paraissait déserte, il commença à saisir la vanité de sa quête. Ils pouvaient être n'importe où. Ils pouvaient être repartis depuis longtemps.

Ne capitule pas, se dit-il. C'est en partie de ta faute si elle se trouve dans cette situation difficile. Elle a demandé de l'aide, et tu ne lui as accordé que le minimum. qu'était-elle censée faire? Il la revit comme il l'avait vue la première fois, le visage maculé de sang, dans cette salle de bains où il l'avait prise pour une enfant. Il faut que tu le retrouves.

Peut-être, pensa-t-il, vais-je aller jusqu'à ce Wawa, voir si je peux parler de vive voix à cette employée. Des fois qu'elle se souvienne de quelque chose qu'elle ne m'aurait pas dit.

Il quitta le parking du El Dorado et reprit la route en direction du Wawa. On ne croisait pratiquement rien sur cette route. Une vraie route de campagne, celle qui sort de la ville. Bon Dieu de bon Dieu! se dit-il. Ensuite, je fais quoi? Devant lui, sur sa droite, il vit un panneau indiquant

´ Lakeside Cabins ^a. Il ralentit, jusqu'à pouvoir lire gr, ce à

la lumière de ses phares. ´ Bungalows à louer, à la journée ou à la semaine ^a, disait la pancarte.

Très bien, songea-t-il. Cela vaut la peine d'essayer. De plus, il apercevait l'enseigne du Wawa, un peu plus loin. Il était vraisemblable qu'ils soient allés se ravitailler là-bas s'ils faisaient étape ici. Il tourna donc et emprunta la route non goudronnée, s'enfonçant doucement sous les pins, non sans se féliciter d'avoir une quatre-roues motrices. Il faisait nuit noire sous les arbres, et le chemin était plein d'ornières. C'est avec surprise qu'il déboucha sur un joli lac, et vit le ciel s'éclaircir du même coup. Mais pour ce qui était de sa recherche, il avait apparemment encore fait chou blanc. Un seul bungalow était occupé, et une camionnette rouge était garée devant. La réception n'était même pas ouverte.

Une tenace sensation de découragement l'accablait, mais il ne renoncerait pas. Il fit demi-tour et repartit vers la route. Prenant à droite, il se dirigea vers le magasin éclairé

qui se trouvait lui-même dans un endroit très isolé. Il se gara devant, sur le parking où toutes les places étaient libres, descendit de sa voiture et entra.

Un jeune type dégingandé, en chemise kaki, veste rouge et visière rouge, était appuyé au comptoir, lisant un journal de boxe. Tyrell prit rapidement une petite bouteille de jus d'orange et un paquet de chewing-gums qu'il posa sur le comptoir, pour payer. Sans se donner la peine de lever les yeux pour le regarder, le jeune homme abandonna un instant sa lecture pour contempler les articles déposés devant lui par Tyrell. Il tapa les prix et marmonna le total.

Tyrell paya, puis plaça une bonne partie de la monnaie dans la tirelire où une note sollicitait les dons afin d'aider un enfant de la ville, brûlé dans un incendie.

Le jeune homme lui adressa enfin un regard, accompagné d'un bref sourire, avant de se replonger dans sa revue.

« Ho, dit Tyrell. Peut-être pourriez-vous m'aider. »^a

Le jeune homme leva de nouveau les yeux.

« Y a-t-il une fille, à peu près de votre âge, qui travaille ici ? »

- Je suis tout seul, répondit le jeune.

- Je cherche une fille à qui j'ai parlé cet après-midi, et qui travaille ici. ^a

Le jeune homme dégingandé frotta le duvet qui poussait sur son menton p,le.

´ Brittany était de service cet après-midi.

- Brittany? demanda Tyrell, plein d'espoir. Elle a une pause? Elle va revenir?

- Non, m'sieur, elle est partie. Je ne crois pas qu'elle revienne avant le week-end.

- Vous avez son numéro de téléphone? ^a

D'un seul coup, le jeune homme se fit soupçonneux. Son amabilité s'envola.

Non ^a, dit-il.

Tyrell comprit le message. Un Noir qui cherche à obtenir le numéro de téléphone d'une jeune Blanche. qu'est-ce qu'il croyait?

Ést-ce qu'il y avait quelqu'un d'autre ici, cet après-midi, susceptible de m'aider?

- Je ne sais pas, moi, dit l'employé. Le patron était s°rement là. Mais il est rentré chez lui.

- Et son numéro? ^a demanda Tyrell.

Cette fois, l'expression se fit sceptique.

Non. Je ne peux pas communiquer son numéro. Je perdrais mon boulot. ^a

Tyrell passa à l'étape suivante sans plaisir, mais il fallait bien essayer.

´ ...coute, petit, je suis inspecteur de police. J'ai besoin de cette information.

- Ah oui? dit le gamin. Vous avez votre plaque?

- Non, je ne l'ai pas sur moi. En fait, je travaille inco-gnito.
- Vous devez tout de même avoir votre plaque ^a, insista le jeune homme, tête.

Tyrell ne put qu'admirer le cran de ce même. D'autres auraient eu la trouille de défier un Noir en étant tout seul dans un magasin. Bien ma veine, de tomber sur un coura-geux, pensa-t-il.

Allez, m'sieur. Je ne veux pas avoir d'ennuis ^a, dit le jeune homme.

Tyrell perçut la pointe d'angoisse dans la voix de son interlocuteur et leva les deux mains, pour calmer le jeu. Ce gamin avait la bonne réaction. Il respectait les règles. Mais il devait bien y avoir une autre méthode, réfléchit Tyrell.

Une autre méthode.

Vous avez des toilettes? ^a demanda-t-il.

Le jeune homme fronça le sourcil, mais indiqua le fond du magasin.

Ça côté de la réserve.

- Il faut une clé?

- C'est ouvert.

- Merci ^a, dit Tyrell en se dirigeant vers le fond, hors de portée de vue.

Dena était allongée sur le lit étroit, une lavette rugueuse et froide posée sur le front, tandis que la dernière contraction était en train de s'estomper. La tête lui faisait mal, le sang battait dans les veines de ses jambes. Elle regarda le ciel s'obscurcir par la fenêtre de la petite chambre. Peter était assis sur une chaise à côté du lit, et consulta sa montre avec un hochement de tête affable.

Le tout-petit sera bientôt là ^a, dit-il. Puis, tendant un gobelet en plastique, il proposa: Vous voulez des glaçons? ^a

Dena tourna la tête et le regarda dans les yeux. Les manches de sa chemise à fines rayures étaient soigneusement retroussées, et il fredonnait tout seul,

comme si la situation était parfaitement naturelle et plaisante.

‘ Peter, dit-elle. Je sais que vous n’êtes pas mauvais. J’ai vu comment vous prenez soin de vos filles et je sais que vous ne voudriez pour rien au monde qu’il arrive du mal à un enfant.^a

Il continua de fredonner, comme s’il ne l’entendait pas.

Il se contenta d’augmenter le volume, pour couvrir sa voix.

‘ J’ai tellement peur pour mon bébé, dit-elle, et malgré

ses intentions, ses paroles sortirent avec un sanglot. J’ai besoin d’aller dans un hôpital.

- Vous serez très surprise, dit-il, mais c’est moi qui ai raison. Ce bébé sera tout à fait sain et en pleine forme. ¿

présent je ne veux plus discuter de ce sujet. Vous êtes en train de vous fatiguer alors que vous avez besoin de vos forces pour accoucher. Faites-moi simplement confiance. Par ailleurs, ce sera une merveilleuse expérience pour les filles d’assister à la naissance de leur... ¿ la naissance du bébé.

- Vous êtes conscient que vous me retenez contre ma volonté, dit Dena. Je pourrais porter plainte contre vous. ^a

Il la fixa et ses yeux étaient pleins de fureur.

‘ Je vous le déconseille. Ne vous avisez pas de me menacer avec des discours judiciaires trompeurs. Vous avez intérêt à vous taire si vous n’avez pas envie de terminer comme Jennifer.

- Jennifer? murmura-t-elle. quel rapport avec Jennifer? ^a

Peter dut lutter pour retrouver son calme. S’il était une chose qu’il ne supportait pas, c’était bien qu’une femme le menace avec les garanties que lui donnait la loi. Ce malheureux jour, lorsqu’il était sorti avec Megan pour une promenade en poussette, ils s’étaient arrêtés dire bonjour à Dena au passage. Et qui leur avait ouvert la porte? Jennifer. Il ne se souvenait pas lequel des

deux était le plus sidéré en reconnaissant l'autre. Ensuite, presque instantanément, elle s'était mise à proférer des menaces. En y repensant aujourd'hui, la seule chose qu'il gardait en mémoire, c'étaient ses yeux, sa voix, ses cheveux rouges, sa fureur glacée. Elle s'attendait à quoi?   le voir reculer?

Battre en retraite ? Après tous les sacrifices qu'il avait faits?

Tout ce par quoi il était passé?

Tandis que Peter restait figé, le regard fixe, perdu dans elle ne savait quel souvenir violent, Dena ferma les yeux pour effacer ses traits distordus. Elle se rendit compte, avec un sentiment de désespoir qui la submergeait, qu'elle ne pourrait pas raisonner avec lui. Ni la menace ni la persuasion ne le dissuaderaient, et elle n'était pas en état physique de résister   sa volonté. Elle sentit une boule de haine brûlante se former au plus profond d'elle-même, contre lui, mais plus puissante encore était la sensation de sa propre folie, plus exactement de sa propre stupidité.

que t'ai-je fait? songea-t-elle, s'adressant intérieurement au bébé qui essayait maintenant de venir au monde avant d'être prêt   l'affronter. S'il t'arrive quoi que ce soit, ce sera de ma faute pour être partie avec lui. Pourquoi lui ai-je fait confiance ? Est-ce que je suis dépourvue de jugement?

J'étais tellement occupée   essayer de fuir Brian que je me suis tournée vers pire que lui encore... qu'ai-je fait, mon Dieu?

Non, se dit-elle. Tu ne peux pas céder   ce raisonnement.

Tant que ce bébé n'est pas vraiment né, il reste du temps.

Il faut tenter de lui parler, de l'amadouer, tout. Tu pourras pleurer sur ton sort plus tard. Tu ne peux pas jouer la carte physique, pensa-t-elle. Attaque-toi   son esprit. Comment le toucher? se demanda-t-elle. Il devait bien y avoir un moyen.

  Peter ^a, dit-elle, mais il avait évacué les souvenirs et s'était remis   fredonner.

Elle tendit la main vers la table de nuit pour attraper le gobelet de glaçons. Il la lui repoussa et prit lui-même le gobelet. Puis il fit tomber un morceau de glace dans le creux de sa main et le lui fourra entre les dents. Le glaçon glissa le long de sa langue, au fond de sa gorge, provoquant un haut-le-cœur. Elle fut prise de nausée.

Tout à coup, à l'extérieur, un ronronnement de moteur se rapprocha du bungalow.

‘Chut !’^a dit-il en plaquant une main sur sa bouche et l'index de l'autre sur ses propres lèvres. La tête de Dena s'enfonça dans l'oreiller. Elle essaya de crier à travers la main, mais sa voix était étouffée. Elle ne pouvait pas respirer. Elle entendit le moteur changer de rythme, comme si la voiture s'était arrêtée, puis repartir, et le bruit s'estompa lentement.

Des larmes se formèrent dans ses yeux puis roulèrent sur ses joues. Il retira sa main, chercha un kleenex, sécha ses pleurs. Dena haleta. Tu as encore du temps, se dit-elle. Tu as encore du temps. Ne renonce pas. Elle avala un grand coup, et recommença.

‘Peter.’^a

Sa voix était rauque, à cause des haut-le-cœur. Il la contempla froidement, avec un sourire joyeux aux lèvres.

‘Tory est-elle née... à la maison?’^a murmura-t-elle.

L'expression de ses yeux se fit, sinon douce, du moins empreinte de réminiscences inquiètes.

‘Non,’ dit-il. Elle a tenu à tout le saint-frusquin médical.

Docteur Truc, docteur Chose. Pareil pour Megan.

- Votre femme?’^a demanda timidement Dena, étonnée par la critique perceptible dans sa voix.

Il parlait rarement de sa femme, mais par le passé, lorsqu'il le faisait, c'était toujours avec le respect douloureux de ceux qui portent le deuil. Une

expression de fugitive culpabilité, comme s'il avait été pris en faute, s'inscrivit sur son visage.

‘J’ai toujours voulu que les choses se passent comme maintenant, dit-il. La bonne façon.’^a

Stupéfaite par son changement d’attitude vis-à-vis de la mort de sa femme, elle n’avait cependant pas le loisir de s’appesantir. Il lui restait peu de temps avant la prochaine contraction. Et combien d’autres y en aurait-il? Reste o’ tu es, pensa-t-elle, en essayant d’adresser le message à son bébé. Reste dans le ventre de maman. Ne sois pas si pressé.

Elle tenta de renouer le fil de sa pensée.

Éh bien, tout s’est manifestement bien passé pour ces deux-là. Vous ne pouviez souhaiter fillettes plus saines et plus belles.’^a

Il était trop fier d’elles pour résister à pareil compliment.

Malgré lui, il sourit.

Elles sont très belles’^a, dit-il.

Il souleva le linge de son front, le trempa dans un bol d’eau froide et le pressa pour l’essorer. Puis il le replaça soigneusement sur son front.

‘Ce n’est pas gr, ce à... gr, ce à quiconque, dit-il.

- Je suppose que vous désiriez aussi qu’elles naissent à la maison, dit-elle.

- Si l’on peut encore parler de maison.

- Je ne comprends pas.

- Vous n’avez pas besoin de comprendre. Tory!’^a

appela-t-il.

L'aînée des fillettes arriva en courant.

‘ Le bébé est là? demanda-t-elle.

- Pas encore, dit-il. Mais c'est pour bientôt. Bientôt tu auras un petit frère ou une petite soeur. Un petit frère, je crois. Et toi?

- Un petit frère ^a, dit Tory, acquiesçant machinalement.

Peter lui tendit le bol.

‘ Va le vider et le remplir d'eau fraîche ^a, dit-il.

Un frère, une soeur, songea Dena. Avec une espèce de vertige. Comment pouvait-il dire une chose pareille?

Comme si elle n'allait pas prendre son bébé sous le bras et partir dès qu'elle serait sur pied.

‘ Vous savez, vous ne devriez pas les encourager à penser de cette façon. Je ne veux pas qu'elles s'attachent trop à ce bébé, dit-elle.

- Pourquoi?

- Vous le savez très bien.

- Non, je ne sais pas. Dites-moi.

- Eh bien, disons que, évidemment, lorsque j'aurai donné le jour à ce bébé, nous... je veux dire, le bébé et moi, nous allons nous faire notre maison. Bien s'°r, nous serons toujours contents de voir les petites...

- Donné le jour, dit-il. Voilà bien une expression qui ne correspond à rien. Vous ne lui donnez rien du tout, à

ce bébé. Si quelqu'un lui donne le jour, c'est moi. Vous allez simplement rester couchée là, comme une truie dans une porcherie. Parce que... on vous laisse l'emmener avec vous sous le seul prétexte que vous l'avez porté, mais que connaissez-vous à l'éducation d'un enfant? Rien. Vous êtes une ignorante.

Vous n'avez pas la moindre idée de ce que cela représente, la responsabilité, la vigilance indispensable...

- Je le découvrirai vite, dit-elle pour tenter de le calmer.

- J'en doute ^a, dit-il.

Elle ne voulait pas savoir ce qu'il entendait par ce doute.

Il lui fallait continuer de penser que tout allait bien se passer pour son bébé et elle. Retourne au thème des fillettes, pensa-t-elle. C'est son sujet préféré. Essaye de susciter un peu de sympathie en lui. Il devait bien y en avoir.

‘Vous êtes un père tellement dévoué à ses filles, dit-elle.

Vous les faites toujours passer en premier. Votre femme et vous désiriez ce qu'il y a de mieux pour vos enfants. Simplement, vous n'aviez pas tout à fait les mêmes idées concernant leur venue au monde. Manifestement, votre femme estimait qu'un hôpital était le meilleur endroit...

- Ma femme était une feignante. Elle voulait aller à

l'hôpital pour n'avoir rien à faire. Elle n'avait aucun principe. Elle choisissait toujours la solution de facilité. Par exemple, c'est bien le genre de chose qu'elle aurait faite.

Laisser les petites toutes seules sur ce banc, dehors. Vous savez, je n'ai encore jamais rencontré la femme à qui l'on puisse faire confiance pour les enfants. Je me suis accommodé de Brenda pendant près d'un an, faute de mieux, mais si une femme peut-être qualifiée de souillon...

- Brenda Kelly ^a, murmura Dena.

De nouveau, il remonta sa garde. Consulta sa montre.

Il devrait y avoir une nouvelle contraction incessamment ^a, dit-il calmement.

Tout en vous n'est que mensonge, songea Dena. Je me suis laissé duper à cause des enfants. Leur présence m'a bercée dans l'illusion que vous étiez un

autre. Dena s'efforça de ne pas penser à Brenda Kelly. Elle ne voulait songer qu'à

son bébé, qu'à la façon d'assurer sa sécurité.

´ Peter, je croyais que vous étiez de mon côté, dit-elle. Je croyais que vous compreniez l'importance de ce bébé pour moi. Vous étiez d'accord avec moi pour estimer que je devais m'éloigner de Brian. Vous saviez que je voulais chérir mon enfant, prendre soin de lui, le protéger du mal.

- Vous êtes le mal ^a, dit-il.

Elle le contempla en essayant d'empêcher les pires craintes de se former dans son esprit. Elle avala un grand coup et parla d'une voix pressante.

´ Je suis s°re que j'ai beaucoup à apprendre, mais je ne serai jamais une mère comme celle que vous avez eue. Vous pouvez me croire. Je l'emmènerai au parc tous les jours, je le couvrirai bien quand il fera froid, je lui chanterai des chansons, je lui donnerai des tonnes d'amour...

- Et vous n'aurez pas de père à lui offrir, vous le bour-rerez de bonbons, vous l'abandonnerez dehors, sur un banc, devant les magasins, oñ n'importe qui pourra venir le voler. Oh non, je ne vous crois pas du tout. La dernière chose dont le monde ait besoin est d'un enfant de plus élevé par une mère désespérément défaillante, comme vous. ^a

Elle ne pouvait pas faire semblant de ne pas comprendre le message. Elle tenta de se lever, mais avec son avant-bras il la repoussa en position couchée.

Il ne faut pas vous lever ^a, dit-il.

Puis arriva la nouvelle contraction qui la plaqua contre le lit comme une poigne d'acier. Peter sourit à la vue de son visage effrayé.

Ón y va, dit-il. Bien. Concentrez-vous et respirez. ^a

LLORSqU'IL fut hors de vue, Tyrell put explorer le fond du magasin. Depuis les toilettes, il vit que la porte donnant sur le bureau du directeur était entrouverte, et la lumière allumée. Le patron revient peut-être plus tard

fermer pour la nuit, songea-t-il. Un rapide coup d'oeil dans le reste du magasin lui permit de voir que le gamin à la caisse était complètement absorbé dans la lecture de sa revue. Tyrell se glissa donc discrètement à

l'intérieur du bureau et inspecta les lieux. Sur le mur était affiché un emploi du temps de la semaine avec les noms inscrits dans les cases horaires correspondantes. Il repéra sans problème le nom de Brittany écrit au marqueur rouge sur le film plastique protégeant le panneau.

Brittany. Il n'était pas très avancé. Il s'intéressa alors au bureau lui-même, couvert de piles de factures, étiquettes et listes de prix. Derrière étaient installés un ordinateur et un télécopieur. L'adresse et le téléphone devaient se trouver dans l'ordinateur. Un poisson rouge fluo évoluait sur le fond bleu de l'économiseur d'écran. Tyrell passa derrière le bureau et tapa sur le clavier pour faire apparaître la liste des fichiers. Elle était vaste, mais le document correspondant au personnel était clairement indiqué. Après un nouveau coup d'oeil en direction de la porte, Tyrell chargea le fichier Employés, et déroula la liste des noms sur l'écran.

Brittany, se dit-il. Brittany. Brittany. Brittany Guidice. Dans le mille. Il était en train de noter le numéro de téléphone lorsque l'adresse éveilla en lui une sensation de déjà-vu. Il vérifia avec une des factures posées sur le bureau et eut le sentiment d'avoir enfin avancé. Il nota l'adresse et appuya sur la touche Suspendre l'activité ^a. Le poisson fluo revint nager sur l'écran vide.

Tyrell ressortit discrètement du bureau, parcourut l'allée où s'entassaient les articles pour le petit déjeuner et émergea brièvement près de la sortie, redevenant visible pour le jeune employé. Ce dernier leva le nez de sa revue.

C'est bon ^a, dit Tyrell avant de pousser la porte et de retrouver l'air vif du soir. Il n'avait pas loin à aller, mais décida de prendre tout de même sa voiture pour ne pas éveiller les soupçons du jeune homme derrière sa caisse en la laissant sur le parking.

Tyrell avala une gorgée du jus d'orange qu'il venait d'acheter et s'installa au volant. Parfait, se dit-il. Prochaine étape, le domicile de Brittany. Il fit une marche arrière, prit à gauche sur la route puis, après avoir franchi le croisement et dépassé la station-service, mit son clignotant pour tourner de

nouveau à gauche. Elle ne doit pas arriver souvent en retard au travail, paria-t-il intérieurement. Il s'engagea dans l'allée goudronnée et s'arrêta devant une maison minuscule couverte de bardeaux d'asbeste qui avaient fort besoin d'un coup de peinture. Puis il se gara derrière une petite Ford Fiesta noire pleine de poussière et descendit.

La maison était éclairée. On y va, se dit-il. Avec naturel.

Un type costaud au visage de bouledogue, portant un T-shirt de sport gris qui soulignait son gros ventre, ouvrit la porte et le regarda.

‘ Mr. Guidice ? ’^a demanda Tyrell.

L'oeil du bonhomme était soupçonneux.

C'est à quel sujet?

- Je m'appelle Tyrell Watkins. Je suis inspecteur de police à Monroe, dans le comté de Bucks. Je désirerais parler à Brittany. ^a

L'homme ne lui demanda pas sa plaque. Tyrell s'était douté qu'il ne le ferait pas dès qu'il l'avait vu. Passé un certain ,ge, pour un homme, poser ce genre de question revenait à demander son chemin dans une station-service.

On ne veut pas exposer ses lacunes.

Áurait-elle fait quelque chose de répréhensible?

demanda l'homme sur un ton indiquant qu'il n'était pas prêt à accepter une réponse positive.

- Non, monsieur, absolument pas. Elle travaille au Wawa et j'aurais aimé lui poser une ou deux questions sur une cliente qui est venue au magasin aujourd'hui.

L'homme regarda ses chaussures, puis de nouveau Tyrell.

C'est bon. Entrez. Je vous ai d'abord pris pour une de ces Sentinelles du Temple. Brittany, aboya-t-il. Tu as de la visite. ^a

Un témoin de Jéhovah, songea Tyrell. Pour quelle autre raison un Noir frapperait-il à votre porte?

Le père de Brittany retourna s'installer dans son fauteuil.

Tyrell jeta un coup d'oeil à l'écran de télévision. Les 76e de Philadelphie occupaient le terrain de basket, défendant leur titre contre l'Orlando Magic.

‘quelle est la marque? interrogea Tyrell.

- 23 à 20, dit l'homme. Le match vient de commencer.

-Vous êtes pour qui? demanda Tyrell.

-J'aime Philadelphie. Cet Iverson est un sacré joueur.

-

Ouais, dit Tyrell. C'est un peu un voyou, mais il est vraiment super. ^a

Les deux hommes hochèrent la tête de conserve, en plein accord. A ce moment, Brittany entra dans le minuscule salon, ses cheveux blonds louchés sur ses épaules, vêtue d'un T-shirt trop grand sur un jean, avec une espèce de placard de crème couleur chair autour de la mâchoire.

‘Brittany? demanda Tyrell.

-Ouais, dit-elle, sur ses gardes.

-Voici l'inspecteur Watkins, dit le père, qui respectait la police.

- Je vous ai parlé au Wawa, aujourd'hui même. ^a

Brittany sembla perplexe. Elle se serait souvenue de ce type, pensa-t-elle.

Àu téléphone. J'ai appelé à propos d'une cliente qui avait passé un appel.

- Ah oui, dit-elle. Je me souviens. ^a

Elle avait eu certains doutes concernant son interlocuteur. Elle devinait à la voix qu'il s'agissait d'un Noir. Mais à présent qu'elle le voyait en chair et en os, il avait l'air d'un type correct. Et puis il était flic.

´ Pouvons-nous aller dans la pièce à côté pour parler? Je ne veux pas g,cher le match de votre père.

- Bien s°r ^a, dit Brittany en emmenant Tyrell dans une cuisine jaune et sympathique, avec des rideaux écossais.

Il voyait la lune par la porte vitrée donnant sur l'arrière de la maison. Il s'assit sur une chaise à coussin en plastique et Brittany s'appuya contre l'évier.

´ que vouliez-vous savoir? demanda-t-elle.

- Bon, dit-il. La femme, aujourd'hui, au Wawa. La femme enceinte. L'homme avec qui elle se trouve est recherché dans le cadre d'une enquête pour homicide à

Monroe.

- Pour homicide? Waouh. Vous voulez dire qu'il a tué quelqu'un?

- Nous avons certaines questions à lui poser, dit calmement Tyrell. Cette femme tentait de nous dire o~ elle se trouvait, mais nous avons été coupés. Il faut que nous retrouvions ces personnes.

- Il avait effectivement l'air méchant et autoritaire, admit Brittany. Je n'ai pas eu l'impression qu'elle avait envie de le suivre.

- Ah bon? ^a Les pensées de Tyrell s'accéléchèrent. ´ Les avez-vous entendus faire une allusion à l'endroit o~ ils allaient, ou autre chose?

- Non, dit Brittany. L'homme insistait simplement pour qu'elle le suive, et elle disait qu'elle ne voulait pas partir. ^a

Tyrell serra fort son propre poignet.

´ Bien. Vous ne vous souvenez de rien d'autre?

- Si, enfin... bon, vous savez... ^a

Tyrell la regarda, déconcerté.

´ Je sais quoi? ^a

Elle fit une grimace.

´ Vous savez ce qui se passe avec les femmes enceintes.

quand elles sont sur le point d'avoir le bébé... vous savez, comment on dit, qu'elles perdent les eaux? ^a

La jeune fille était manifestement gênée d'aborder le sujet. Tyrell fut pris d'une sueur froide.

Élle a perdu les eaux?

- Juste devant la porte, précisa Brittany avec une nouvelle grimace. Il a fallu que j'aille chercher une serpillière pour nettoyer.

- Cela signifie qu'elle est sur le point d'accoucher de son bébé, dit Tyrell.

- Je suppose que oui.

- Donc... ^a Brusquement il vit une lueur d'espoir. Ils ont d° se rendre dans un hôpital. Brittany, vous avez été

d'une aide immense. ^a

Il allait sortir de la maison en toute hâte quand il se ravisa brusquement.

Áuriez-vous un annuaire, que je puisse appeler les hôpitaux de la région? Si elle est en train d'accoucher, cela signifie qu'ils ont d° lui assurer une assistance médicale.

- Bien sûr, dit Brittany, en ouvrant un tiroir dont elle sortit un annuaire. Mais

je peux vous dire d'entrée qu'il n'y a que deux hôpitaux à proximité. Le Mercy, et le County General. ^a

Tyrell feuilleta les pages jaunes jusqu'à la bonne rubrique. Il prit son téléphone mobile dans la poche de sa veste et se mit à appeler les hôpitaux, en passant par tous les services successifs, informations concernant les malades, urgences, admissions. quand il eut terminé et rangé son téléphone, le père de Brittany les avait rejoints dans la cuisine et observait Tyrell avec curiosité.

Tyrell secoua la tête.

‘ Rien, dit-il. Rien. Toutes les personnes que j'ai eues m'ont juré leurs grands dieux qu'aucune femme enceinte n'avait été admise aujourd'hui. ^a

Brittany sembla inquiète.

‘ Vous pensez qu'ils ont repris la route? ^a

Son père s'esclaffa avec une sorte de mépris.

‘ Avec une femme qui a déjà perdu les eaux dans la voiture ? Je ne pense pas. Elle accoucherait sur place, c'est-à-dire dans la voiture.

- La camionnette, dit Brittany.

- Camionnette, ou voiture, peu importe ^a, dit le père, agacé.

Tyrell mit un moment à réagir.

‘ Mais ils roulent dans un break gris, dit-il.

- Une camionnette rouge, réitéra Brittany. Je les ai vus monter dedans. ^a

Cette camionnette rouge titillait Tyrell, et d'un seul coup il sut pourquoi. Il se leva d'un bond, saisit les mains de Brittany, les serra très fort.

‘ Merci Brittany, dit-il. Merci beaucoup.

-   votre service, dit la jeune fille, ravie de jouer un rôle dans cette quête effrénée. Ouvrez l'oeil et bonne chance ^a, ajouta-t-elle pendant que Tyrell saluait son père avant de foncer vers sa voiture.

Tyrell leur adressa encore un petit signe de la main, en reculant pour sortir de l'allée. Il se souvenait où il avait vu cette camionnette. Les bungalows, au bord du lac. Comment ils pouvaient se trouver encore là-bas alors que Dena était en train d'accoucher, ça il l'ignorait. Mais il allait le découvrir. Au moment où il débouchait sur la route, il fit une embardée en entendant sonner son téléphone. Il appuya sur la touche pour prendre l'appel.

 ui? dit-il, sans cesser de s'user les yeux pour ne pas manquer la pancarte indiquant Lakeside Cabins.

- Tyrell ? ^a

Tyrell faillit l cher le téléphone en reconnaissant la voix de Van Brunt.

 apitaine ? ^a

Il y avait des parasites sur la ligne et la communication était difficile.

  Je sais que vous êtes lancé   la recherche de Peter Ward, et de la fille Russell...

- Exact ^a, dit Tyrell, peu disposé   écouter des remon-trances.

Il avait mieux   faire. Mais le ton conciliant du capitaine ne lui échappa pas.

 fficiellement, je n'ai évidemment pas   vous donner de consignes. ^a

Sur ce point, vous avez raison, pensa Tyrell.

  Mais l'heure n'est pas aux soucis de protocole. Je tiens   ce que vous sachiez où vous avez mis les pieds. Nous avons lancé un avis de recherche sur Ward. Par radio. Nous pen-sons qu'il pourrait être l'auteur du meurtre de Jennifer Hubbell et de Mrs. Kelly... Si vous avez la moindre idée de l'endroit où il peut se trouver...

- Nom de Dieu ^a, souffla Tyrell. Il songeait à Dena. ¿

Brittany, racontant qu'elle ne voulait pas partir avec lui. Il se demanda un moment si elle était encore en vie. Cette question le glaça.

´ Tyrell, vous m'entendez? Ne jouez pas les héros. Cet homme est extrêmement dangereux.

- Oui, monsieur.

- Avez-vous des informations sur l'endroit où il se trouve? ^a demanda le capitaine.

Sa voix était faible. Comme si quelqu'un bourrait le téléphone de papier cellophane.

Tyrell hésita. Il repéra la pancarte et ralentit pour tourner sur la route descendant vers les bungalows. Il mit son clignotant. D'un côté, il avait envie de raccrocher purement et simplement, mais la raison, en lui, savait qu'il avait besoin de ce renfort. Surtout, Dena et son bébé en avaient besoin.

´ Je crois les avoir localisés. Selon mes informations, Miss Russell est en train d'accoucher, et son bébé risque d'avoir besoin d'assistance médicale. Je suis à Redmark, sur la Route 27. Lakeside Cabins. Environ huit cents mètres après le Wawa. Vous avez noté? ^a

Il n'y eut pas de réponse. Juste la tonalité indiquant que la ligne était coupée.

´Capitaine? ^a

Rien. Il appela le central. Pas de réponse. L'espace d'une minute, il éprouva un sentiment de panique en pensant à

ce à quoi il risquait d'être confronté. Il s'imposa de rester calme. C'est bon, pensa-t-il. Je dois continuer. Plus question de reculer maintenant. Elle était seule là-dedans avec deux gamines et un tueur. Tyrell raccrocha et tourna le volant.

Après avoir éteint ses phares, il s'engagea lentement dans la descente pleine

d'ornières.

Tory se tenait sur le pas de la porte et regardait anxieusement dans la pièce.

‘ Pourquoi est-ce que Dena pleure? demanda-t-elle.

- Eh bien, ça fait mal d'avoir un bébé, dit calmement Peter. Ȥ présent, ferme la porte et retourne dans l'autre pièce avec ta soeur.

- Pourquoi ne lui dites-vous pas la vérité? demanda Dena.

- Je l'ai fait, dit-il. Je dois reconnaître que vous autres femmes semblez souffrir, encore que je doute que les douleurs soient aussi importantes que vous voudriez le faire croire.

- Je veux dire, pourquoi ne lui dites-vous pas que vous mettez la vie de mon enfant en danger en me forçant à

accoucher ici? que vous me menacez de me l'arracher si par miracle il en sort vivant? ^a

Peter sembla choqué.

‘ que je mets sa vie en danger? La vie du bébé? Ne soyez pas ridicule. C'est ma vie à moi que je mets en danger en restant pour vous aider à mener cette chose à bien. Croyez-moi, si ce n'était pas pour ce bébé, je vous aurais laissée quelque part au bord de la route et j'aurais continué mon chemin. C'est moi qui ai tout à perdre, ici. Mais je prends volontairement le risque, pour le bien de l'enfant.

- Parce que vous pensez une minute que je vais vous laisser approcher de ce bébé? Mon bébé. Jamais je ne per-mettrai que vous ayez quoi que ce soit à voir avec mon bébé.

- Oh, vous délirez, dit-il. Les femmes dans votre état disent n'importe quoi. Elles se mettent à hurler des choses.

Je me souviens que Laura était absolument lamentable. Pas une once de cran.

Dena contempla son visage placide en se demandant comment elle avait jamais pu voir en lui un ami. Des gouttes de sueur coulaient de son front et se mêlaient aux larmes qui roulaient sur ses joues. Pourtant elle ne se sentait pas triste. Elle était furieuse. Elle avait réussi à le cacher tant que le travail n'avait pas commencé pour de bon. Mais à

présent, elle avait l'impression que quelque chose s'était libéré en elle, et elle n'avait plus assez d'énergie pour faire semblant.

ˆ Vous vous faites des illusions, dit-elle. Je préférerais encore mourir que de vous laisser poser un doigt sur mon bébé.

- Ainsi soit-il ^a, dit-il calmement.

Dena entendit les mots et se rendit compte de ce qu'il était en train de dire. Il faut que je me lève, songea-t-elle.

Il faut que je m'éloigne de lui. Mais au moment où cette pensée lui venait, commença une autre contraction. Une chose qui bougeait, commençait à émerger, tel un dragon hideux tapi dans un gouffre de douleur caché dans les profondeurs de ses entrailles. Elle savait qu'elle était censée respirer, se concentrer, rester calme, mais elle ne voyait que Peter. Un autre dragon, à côté d'elle, lui aussi tapi, aux aguets. Guettant son bébé, qui tenait absolument à sortir, alors qu'elle ne poussait pas, qu'elle refusait de pousser. Le monstre douleur rugit en elle, sa puissance la faisait trembler, ainsi que la peur, elle suait de partout tandis qu'elle se redressait pour tenter de la surmonter. Peter lui offrit sa main, mais elle refusa de la prendre, préférant agripper les montants du lit. ˆ présent, elle comprenait le sens de l'expression se cramponner à la vie.

Après ce qui lui sembla un interminable assaut, le dragon se retira lentement, au fond de son gouffre. Elle ne sentait plus ses bras à force de s'accrocher au lit, mais elle n'osait pas lâcher prise. Il pouvait revenir d'un instant à

l'autre, plus féroce que jamais.

ˆ Papa? demanda Tory d'une voix suppliante, en ouvrant la porte.

- Je t'ai demandé de rester dans l'autre pièce jusqu'à

ce que je t'appelle, ordonna Peter.

- J'entends un bruit. Il y a quelqu'un dehors. Il faut que tu viennes voir.

- C'est ton imagination, dit Peter. Je suis occupé en ce moment.

- Je l'ai entendu ^a, insista Tory.

Peter plissa les yeux pour regarder Dena d'abord, puis sa fille.

Ç'est bon. Juste une minute, dit-il. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous dire de ne pas bouger, n'est-ce pas? ^a ajouta-t-il à l'intention de Dena.

Cette dernière, encore pantelante après la dernière contraction, lui lança un regard mauvais. Elle ne pouvait pas, n'osait pas bouger. Si elle avait été entravée par des liens d'acier, elle n'aurait pas été plus paralysée dans ses mouvements.

ˆ Pensez à respirer, dit-il. Vous ne faites pas ça bien du tout. ^a

Peter sortit de la pièce, mais se retourna pour la regarder en hochant la tête.

ˆ Vous auriez fait une mère épouvantable. ^a

Il passa dans le salon où Tory, debout et seule, regardait autour d'elle.

Ô est Megan ? dit-il.

- Elle est dans son lit. Elle a vomi.

- Tu as tout nettoyé ?

- Oui.

- C'est bien. Maintenant, je vais vérifier dehors. ^a

Peter sortit du bungalow et contempla le lac sous le clair de lune. Le petit

bateau à moteur reposait, couché sur le rivage à côté de l'appontement, la lune brillait à la surface de l'eau, et il n'y avait pas ,me qui vive. Il parcourut les environs du regard. Pas de voiture, personne, rien. Sans doute un animal qui sera passé par là, songea-t-il. Tory imaginait toujours des choses. Elle se croyait toujours pour-suivie par quelqu'un. Le résultat de ces années de fuite perpétuelle, sans doute. Il ne mesurait pas bien ce qu'elle savait exactement. C'est un sujet qu'ils n'abordaient jamais.

Elle en savait néanmoins suffisamment pour craindre la police, se sentir menacée quand de nouvelles personnes les approchaient. Parfois, comme cette nuit, elle se montrait d'une prudence un peu excessive. Mais tout compte fait, cela faisait d'elle une excellente sentinelle. Personne, jamais, ne leur tomberait dessus par surprise.

Ce fut sa dernière pensée avant d'entendre un craquement de feuilles, un sifflement, puis de sentir un objet s'abattre sur sa tête. Ensuite, il perdit conscience.

Dans la chambre, Dena pleurait, sans sanglots, et se laissa choir contre les oreillers. Je suis effectivement une mère épouvantable, pensa-t-elle. Tu n'es pas encore né, et je n'ai pas été capable de prendre soin de toi. Tu es déjà

condamné. Il va me tuer, te prendre, et toute ta vie, si jamais tu survis, tu payeras mes erreurs stupides. Oh mon Dieu, j'ai tout raté, mais pourquoi mon bébé innocent devrait-il en souffrir? Ne pourriez-vous pas trouver un moyen de le protéger?

´ Dena? ^a

Elle tourna la tête et n'en crut pas ses yeux.

´ Tyrell ? ^a dit-elle, car c'est le nom qui lui venait quand elle pensait à lui. Puis elle bredouilla : ´ Je veux dire, sergent... ^a

Il approcha et s'assit près du lit, avec un demi-sourire.

´ Tyrell va très bien ^a, dit-il.

Elle laissa sa tête trempée de sueur tomber contre sa poitrine et resta appuyée là.

Óh, merci mon Dieu ^a, articula-t-elle.

Délicatement, il passa un bras autour de ses épaules et posa doucement sa main sur celle de Dena.

‘ Tout va bien, susurra-t-il. Tout va bien maintenant. ^a

Elle tremblait des pieds à la tête. Se redressant un peu, au comble de l'affolement, elle le regarda dans les yeux.

‘ Le bébé arrive, mais il est trop tôt, et j'ai peur qu'il meure. Il risque d'avoir besoin d'une couveuse. Ses poumons sont peut-être trop petits encore pour qu'il puisse respirer tout seul. C'est ce qui arrive avec les prématurés. ^a

Elle bredouillait, suspendue aux revers de sa veste de cuir.

C'est bon, calmez-vous. ^a

Cette exhortation s'adressait à elle, mais à lui aussi. Son coeur battait à tout rompre, même s'il ne voulait pas lui laisser deviner son angoisse.

Ó est-il? dit-elle. Ó est Peter?

- Je l'ai assommé et ligoté avec de la corde que j'avais dans le coffre de ma voiture.

- Oh, Dieu soit loué ! Comment m'avez-vous trouvée?

Comment avez-vous su? ^a

Tyrell regarda le visage délicat et sourit.

‘ Je me faisais simplement du souci pour vous. Je me suis dit qu'il valait mieux que je vienne vous rendre visite. ^a

Elle rit, mais ses yeux pleuraient.

‘   présent, dit-il, écoutez. Il faut vous emmener à

l'hôpital. J'ai essayé d'appeler une ambulance, mais mon portable ne marche pas. Tant pis, n'ayez pas peur. Nous y arriverons.

- Je n'en sais rien, dit-elle en avalant péniblement.

- Bien sûr que si, dit-il avec un petit sourire. Faites-moi confiance.

- Oh, vous me connaissez, soupira Dena. Je fais confiance à tout le monde. ^a

Il perçut l'amertume dans sa voix, sans pouvoir la contredire. Elle avait fait confiance à deux hommes successivement, et les deux l'avaient mise en danger. Comment n'aurait-elle pas été amère?

‘ Hé, dit-il. Essayez encore une fois. ^a

Dena acquiesça sans dire un mot.

‘ Bon. Passez votre bras autour de mon cou, je vais vous soulever. ^a

L'idée de se lever, de sortir d'ici, lui semblait impossible.

Mais elle devait bien reconnaître que cinq minutes plus tôt, elle n'aurait jamais cru que Tyrell allait la retrouver. Elle passa donc un mince bras blanc autour de son cou. Il se pencha en avant pour l'enlacer, et elle sentit la chaleur de sa peau, bienfaisante, contre la sienne.

‘ Je suis vraiment désolée, dit-elle.

- Vous êtes désolée ^a, dit-il, et en dépit de tout, ils ne purent s'empêcher de rire ensemble.

Le dragon qui sommeillait en elle dut les entendre, et ce rire le réveilla. Dena n'était pas encore sur ses jambes lorsqu'il frappa de nouveau.

Oh non, gémit-elle. L,chez-moi. ^a

Tyrell la laissa aussitôt se rallonger sur le lit, tandis que la douleur

écarquillait ses yeux.

‘ «a fait mal, dit-il.

- Aidez-moi, Tyrell.

- J'en ai bien l'intention ^a, lui assura-t-il.

Elle lui prit les deux mains et les serra si fort qu'il eut l'impression qu'elle allait lui broyer les os. L'incroyable force contenue dans des doigts aussi frêles le surprit.

C'est trop tard, gémit-elle.

- Non, ne dites pas cela. N'ayez pas peur. Nous pouvons le faire. ^a

Elle ferma les yeux, le visage livide comme la mort, et tenta de retenir le hurlement qui montait en elle. Loin, très loin, elle entendait sa voix, qui la rassurait, lui faisait des promesses. Elle avait la sensation qu'on était en train de l'étriper vive.

‘ Papa ^a, murmura Tory.

Elle était restée cachée dans leur chambre, attendant son retour. Megan était allongée sur son lit, le dos tourné, et faisait de petits bruits, mais sans bouger. Tory avait attendu, attendu, mais son père n'était pas revenu. Elle avait entendu quelqu'un entrer dans la maison, mais ce n'était pas lui. Elle reconnaissait son pas. Comme si c'était le sien.

Puis elle avait fini par trouver le courage de risquer un oeil à l'extérieur de sa chambre. Il n'y avait personne dans la salle de séjour. Sur la pointe des pieds, elle marcha jusqu'à la porte, sortit, et regarda dehors, terrorisée.

A première vue, tout était normal. Le lac, la lune, le petit bateau. Puis, tout à coup, elle vit une grosse masse sombre, sur le sol, qui bougeait.

Un ours, gémit-elle. Un ours. ^a

Elle voulut se mettre à hurler, mais impossible. Elle avait la gorge paralysée.

´ Tory ^a, murmura une voix.

Elle venait de la masse sombre, sur le sol. L'ours connaissait son nom. Elle était pétrifiée de peur. La masse bougea encore.

´ Tory, dit la voix. C'est Papa. Je suis là. ^a

Elle ferma les yeux, serra fort ses paupières, puis les ouvrit de nouveau.

´ Je suis par terre, dit-il. Je ne peux pas bouger.

- Papa! ^a

Le soulagement lui rendit sa voix quand elle se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un ours. Mais de son père.

Elle courut vers cette masse gisant sur le sol et la contempla avec stupéfaction.

´ Papa. qu'est-ce qui t'est arrivé? Pourquoi tu es couché

là? ^a

Elle avança prudemment dans les feuilles jusqu'à voir son visage. Il lui fit un sourire qui ressemblait à une grimace.

Un méchant monsieur m'a frappé, dit-il. Et après, il m'a ligoté. ^a

Tory jeta un regard apeuré autour d'elle.

Ó il est, le méchant monsieur?

- Tory, écoute-moi. Il est entré dans la maison. Il faut que tu sois très courageuse, et que tu m'aides. ^a

Tory se mit à trembler.

´ Pourquoi est-ce qu'il est entré dans la maison? qu'est-ce qui va lui arriver, à Megan ?

- Rien du tout. ...coute, Tory, écoute-moi bien. Il n'ar-rivera rien si tu fais ce que je dis. ^a

La fillette claquait des dents et les larmes brouillaient sa vue quand elle regarda le bungalow.

´ Pourquoi est-ce qu'il est venu ici, le méchant monsieur, Papa?

- Tory ^a, aboya-t-il sèchement.

Ses yeux quittèrent à regret le bungalow pour revenir sur son père.

´ Dans ma poche, dit-il. Celle de mon pantalon, de ce côté. J'ai un couteau. Je veux que tu fouilles dans ma poche et que tu sortes ce couteau.

- Je vais me couper, protesta-t-elle.

- Non, tu ne vas pas te couper. Il n'est pas ouvert. Pour le moment, il est fermé.

- Oui, mais si jamais il ne l'était pas?

- Il l'est. Il est fermé. Il ne peut pas s'ouvrir à l'intérieur de ma poche. Il est fabriqué comme ça. Maintenant, tu veux que je nous débarrasse du méchant monsieur, oui ou non?

- Oui, je veux.

- Alors, fais ce que je te dis. Fouille dans ma poche. ^a

Timidement, elle s'approcha. Il roula sur le côté et s'immobilisa pendant que la petite main restait en suspens au-dessus de la poche de son pantalon.

Óui, celle-ci. Vas-y. ^a

La fillette plongea la main, chercha un peu et sortit les clés de la voiture.

´ Pose-les par terre, dit-il. Cherche encore. ^a

Elle posa le trousseau au milieu des feuilles et replongea la main. Cette fois, elle sortit un objet long, de couleur argent, lourd.

C'est ça, dit-il.

- O' est la partie qui coupe? demanda-t-elle.

- Je vais t'expliquer. Là, c'est très important. Tu vois le petit bouton, en haut du manche? ^a

La fillette fit signe que oui.

' Bon, maintenant, tu le tiens bien dans ton poing, en faisant très attention que tous tes doigts, des deux mains, restent toujours en dessous de ce bouton. Montre-moi comment tu fais. ^a

La petite s'accroupit à côté de son père et montra docilement comment elle tenait le cran d'arrêt.

C'est bien. Maintenant, quand je te le dirai, tu appuieras sur le bouton, en serrant bien fort ta main. Tu ne l'ches pas, tu ne bouges pas les doigts. Tu vas savoir? ^a

Tory fit de nouveau signe que oui, mais son visage exprimait une totale absence d'enthousiasme.

' Bien, dit-il. Maintenant tu vérifies qu'il n'est pas dirigé

vers toi, oui, comme ça, tu serres fort et tu appuies sur le bouton. ^a

Tory suivit ses instructions, et appuya. La lame scintillante jaillit avec une telle violence qu'elle entraîna le couteau qui échappa à la fillette. Tory poussa un petit cri, mais Peter la rassura.

C'est très bien, dit-il. Très bien.

- J'ai peur, dit-elle en fixant le couteau comme s'il était vivant.

- «a suffit, dit-il. Maintenant, tu vas couper ces cordes, sans couper Papa. ^a

Couper les cordes l'amusa presque, comme un jeu. Peter décida de commencer par celle des pieds. C'était moins risqué que de laisser une gamine de sept ans manier un cran d'arrêt à proximité de ses poignets. Au moins le temps qu'elle s'habitue un peu à tenir la lame. La fillette commença son mouvement de scie sous ses injonctions répétées de faire attention à ses doigts.

Ést-ce que la corde se coupe, Tory? ^a demanda-t-il.

Elle força la pression sur le couteau et poussa un cri quand elle se coupa le doigt. Mais Peter sentit la tension de la corde se relâcher et n'eut aucun mal à se libérer en remuant les pieds.

C'est bien ^a, s'écria-t-il.

Au prix de quelques contorsions, il réussit à se mettre en position assise et il écarta de son corps ses deux mains qui étaient toujours liées derrière son dos.

ˆ Maintenant, dit-il, il faut que tu coupes celle-ci.

- Je saigne, Papa ^a, gémit-elle.

Peter jeta un coup d'oeil rapide à la coupure.

Çe n'est pas grave. Maintenant, il est très important que tu fasses ce que je dis.

- J'ai besoin d'un pansement, insista-t-elle.

- Tu auras un pansement quand je serai détaché, grogna-t-il. A présent, cesse de pleurnicher et écoute-moi.

Tu as envie que le méchant monsieur tue Megan et le nouveau bébé? S'il le fait, ce sera de ta faute. ^a

La fillette contempla le couteau, désespérée, puis son doigt qui saignait. D'un brusque mouvement de tête, Peter indiqua ses mains, ligotées dans son dos.

Allez, Tory. Coupe, dit-il. Fais bien attention. ^a

La petite se mit à trancher la corde, entre les deux mains que son père tenait aussi écartées que possible pour éviter les déviations de la lame incertaine. Elle l'effleura plusieurs fois, mais il fit semblant de ne pas sentir les entailles.

Encore un peu, dit-il. Encore un peu. ^a

Tory appuya et d'un seul coup la corde céda, et la lame trancha le gras du pouce.

Ôe ^a, cria-t-il.

Elle recula d'un bond, lacha le couteau, se mit à pleurer.

Pardon, pardon. ^a

Peter se débarrassa vivement de la corde, ramassa le couteau sanglant dont il rentra la lame avant de le remettre dans sa poche.

Bien, dit-il d'une voix sombre. Joli travail.

- J'ai besoin d'un pansement, répéta Tory.

- Je te donnerai un pansement dès que j'en aurai fini ^a, dit-il.

Il contempla le paysage paisible et se mit discrètement en route vers la maison.

Tory trotta dans son sillage.

Je veux venir avec toi, dit-elle.

- Non, répondit-il avec une sécheresse sans appel. Je ne veux pas de toi dans mes jambes.

- Viens, on monte dans notre voiture et on s'enfuit loin du méchant monsieur, supplia-t-elle.

- Pas question ^a, dit-il.

Il sortit le couteau de sa poche et appuya sur le bouton, faisant jaillir la lame.

´ D'abord, je m'occupe du méchant monsieur. Ensuite je prends le bébé. Et après, nous pourrons partir. ^a

ELLE regarda Tyrell qui apportait des serviettes, de l'eau chaude et un couteau dans la chambre. Il avait enlevé sa veste et évoluait avec gr,ce et aisance dans la pièce, décidant de la prochaine chose à faire.

´ Vous agissez comme si vous saviez ce que vous êtes en train de faire ^a, observa-t-elle.

Tyrell sourit.

´C'est l'impression que je cherche à donner, dit-il.

- Ce n'est pas le cas? demanda-t-elle avec inquiétude.

- Disons que j'ai eu des cours sur le sujet à l'école de police. Encore que je ne puisse prétendre avoir jamais eu à les mettre en pratique, si vous voyez ce que je veux dire. ^a

Il jeta un regard à son visage épuisé et inclina gentiment la tête.

´Ne vous en faites pas. Je me souviens de tout. ^a

Il revint s'asseoir auprès d'elle, et elle lui prit de nouveau la main.

´ «a ne vous dérange pas? ^a demanda-t-elle.

Tyrell sourit en posant son autre main sur celle de Dena.

´ Pas du tout, dit-il.

- J'ai été vraiment stupide, n'est-ce pas? soupira Dena en fermant les yeux.

- Oh, ne dites pas cela.

- Vous plaisantez ? Je vis avec un homme qui me frappe, et pour lui échapper je ne trouve rien de mieux que de quitter la ville avec un autre qui veut me tuer.

- Vous avez un go^t épouvantable en matière d'hommes, dit-il. Je vous l'accorde. ^a

Dena tourna la tête sur son oreiller afin de le voir en face, et des larmes roulèrent le long de ses joues.

‘ Je croyais bien faire ^a, dit-elle.

Tyrell fronça les sourcils.

‘J’ai le sentiment d’avoir ma petite part de responsabilité dans ce g, chis, dit-il. Je n’en ai pas fait suffisamment pour vous protéger lorsque vous me l’avez demandé. Même après avoir découvert le... passé de Riley.

- Son histoire avec la soeur de Jennifer? ^a

Tyrell opina.

Ét puis il m’a raconté que vous aviez une liaison avec ce type. ^a Regardant du côté de la porte, il ajouta : ‘J’ai pensé que c’était peut-être vrai.

- J’apprécie la haute opinion que vous avez de moi, sergent.

- Je suis moi-même loin d’avoir un jugement infaillible sur les gens, dit-il, songeant à Lou sur son lit d’hôpital et aux peu glorieux secrets de sa vie qu’il lui avait révélés.

- Finalement, pourquoi vous êtes-vous lancé à ma recherche?^a demanda-t-elle.

Tyrell ignorait ce qu’elle savait au juste. Il décida de ne pas lui parler de Jennifer. Ni de Mrs. Kelly, d’ailleurs. Elle en avait suffisamment lourd à porter dans l’immédiat, avec ce bébé qu’il fallait mettre au monde dans des conditions plus que difficiles. Mais, s’il était honnête avec lui-même, il lui fallait bien admettre que ce n’était pas seulement le policier qui s’était lancé à

sa recherche. Il y avait plus que cela.

Et il n'était pas encore tout à fait prêt à le reconnaître.

´ Disons simplement que... que je me faisais du souci pour vous, dit-il en lui essuyant le front.

-Eh bien, merci de vous faire du souci pour moi, dit-elle.

- Je vous en prie. C'est avec plaisir. ^a

Elle lui sourit, et ils échangèrent un regard qu'ils s'empressèrent l'un et l'autre d'abrégé. Un regard qui emplit Dena de bonheur, tout en la rendant nerveuse intérieurement.

Concentrons notre attention sur junior, maintenant^a, dit-il.

Dena acquiesça avant de sentir le souffle lui manquer brusquement.

Óh, Tyrell, haleta-t-elle, les yeux écarquillés. Je crois que cette fois, c'est la bonne. Il faut que je pousse.

- Allez-y. Nous sommes prêts. ^a

Au cours des minutes de terrifiante fébrilité qui suivirent, il fit tout son possible pour l'aider, aider le bébé à naître.

La toute première vision des cheveux du bébé, voilà le souvenir qu'il n'oublierait jamais. Il n'était pas chauve, comme il s'y attendait inconsciemment. Il avait des cheveux sur son minuscule crâne de nouveau-né. Des cheveux doux et blond p,le, comme ceux de sa mère. ¿ croire que déjà il revendiquait son individualité. Une petite chose si fragile, un bébé, mais non sans résistance, comme une mèche de cheveux soyeux.

Íl va bien? gémissait Dena. Est-ce qu'il respire? Il est tellement minuscule ^a, s'inquiéta-t-elle à voix haute.

Car l'inquiétude serait désormais son lot quotidien.

Tyrell fit de son mieux pour nettoyer à peu près la petite créature visqueuse et l'emballoter, avant de laisser sa mère la tenir. Lorsqu'il l'acha le bébé entre les bras de sa maman, il éprouva un pincement de regret et, dans le même temps, un sentiment intense de responsabilité face à cette vie nouvelle. Jusqu'à cet instant, jamais il n'avait imaginé qu'il pourrait un jour désirer des enfants, être père. Pour lui, les enfants avaient toujours représenté une corvée ingrate, une source de soucis. D'un seul coup, il entrevoyait des possibilités de bonheur total. La surprise le rendit humble. Il se sentit... plein de reconnaissance pour cet instant.

Dena berçait son bébé en étudiant le minuscule visage.

Il est parfait ^a, dit-elle. Puis, levant les yeux, elle adressa un sourire radieux à Tyrell.

Je vous remercie, Tyrell, ajouta-t-elle. Je ne pourrai jamais vous dire suffisamment merci. ^a

Tyrell put à peine soutenir ce regard comblé, lumineux.

Il pinça les lèvres et tenta de raisonner logiquement.

Il faut l'emmener dans un hôpital, dit-il.

- D'accord. Je me lève et on y va.

- Vous ne pouvez pas vous lever, dit-il, effrayé par la quantité de sang et de liquides imprégnant les serviettes entassées autour d'elle.

- Vous allez voir, dit-elle. C'est parti.

- tes-vous bien s'ra? ^a demanda Tyrell en l'aidant lorsqu'elle commença à se lever.

Il savait que rien ne la dissuaderait.

Affirmatif, dit-elle.

- Négatif ^a, dit une voix sur le pas de la porte.

Ils levèrent les yeux ensemble et le virent. Peter les contemplait, un couteau à cran d'arrêt ouvert brillant dans sa main.

‘J’emmène ça, dit-il en désignant le bébé que Dena avait aussitôt serré contre elle.

- Vous êtes fou? demanda Dena.

- A partir de maintenant, c'est moi qui m'occuperai de lui, dit-il. Vous êtes incompétente. ^a

En regardant le visage cruel, égoïste de cet homme, Tyrell se sentit submergé par une fureur incontrôlable. Cet assassin, ce kidnappeur avait l'audace de se planter en travers de leur chemin et de faire perdre des instants précieux pour la vie fragile de ce bébé. Essayer de les empêcher d'assurer la sécurité d'un nouveau-né. Tyrell se rendit compte qu'il tuerait cet homme sur place sans l'ombre d'une hésitation pour le bien de ce petit enfant qui n'avait pas encore de nom. Il savait qu'il ne fallait pas se lancer dans une bagarre quand on était sous le coup de l'émotion. Mais il ne put pas se retenir. Il avait vu le couteau dans la main de Peter, mais il aurait aussi bien pu tenir un jouet parfaitement imité, il ne s'en serait pas moins soucié. Sans réfléchir davantage, il se jeta sur Peter et lui attrapa le poignet comme pour le lui arracher du reste du bras.

L'attaque furieuse de Tyrell prit Peter par surprise. Il tomba en arrière et heurta le sol avec un bruit mat. Tyrell atterrit sur lui, et ils roulèrent dans une violente étreinte, chacun empoignant et frappant l'autre pour prendre l'avantage. Tory et Megan, serrées l'une contre l'autre sur le pas de l'autre porte, se mirent à crier de toutes leurs forces. Dena criait aussi, malgré la faiblesse de sa voix.

Tout à coup, l'air fut déchiré par le hurlement de sirènes et le vacarme de véhicules dévalant la route non goudronnée, dehors. Au même moment, la pièce fut envahie par le reflet rouge des gyrophares.

Tout le monde se figea, sous le choc momentané que causait cette irruption du monde extérieur dans leur affrontement. Tyrell poussa un cri triomphant. Il toisa Peter, qui se débattait désespérément pour se libérer de son étreinte.

Óh non, pas question, dit Tyrell. Je te tiens, monsieur Maman. ^a

Leurs regards se croisèrent, et Tyrell dut se blinder pour ne pas céder à la peur devant le venin contenu dans les yeux de Peter. Il avait envie de courir vers la porte pour faire signe aux ambulanciers, et qu'ils entrent sans perdre une seconde. Mais il n'osait pas l,cher Peter, que pour le moment il tenait cloué au sol, et le laisser seul dans la maison, serait-ce quelques secondes, avec Dena et le bébé. Il se contenta donc de crier.

Áu secours! Par ici!

- Police, annonça une voix, dehors. Nous entrons. ^a

Un instant plus tard, la porte s'ouvrait brutalement et deux policiers en gilet pare-balles s'inscrivaient dans l'encadrement, arme au poing. Ils découvrirent Tyrell à califourchon sur Peter qu'il maintenait à terre. N'étant pas en uniforme, Tyrell espéra qu'ils savaient que l'homme recherché était un Blanc. L'un des flics pointa son arme sur Peter.

´ Peter Ward, dit-il.

- C'est lui, dit Tyrell non sans soulagement, avant de lever les yeux. Vous êtes venu avec une ambulance?

- Elle arrive, elle est là, répondit un des deux flics.

- Faites venir quelqu'un d'urgence. Nous avons un nouveau-né, prématuré... de combien? demanda-t-il en s'adressant à Dena, dans son dos.

- Six semaines ^a, dit-elle.

Le premier flic entra dans la pièce tandis que le second sortait porter le message à l'équipe des secours d'urgence.

Il garda son arme pointée sur l'homme recherché par la police pendant que Tyrell se relevait. Mais avant que qui que ce soit puisse les retenir, Tory et Megan se précipitèrent en hurlant dans les bras de leur père et s'accrochèrent à lui.

Une femme portant une valise et vêtue d'une combinaison bleue fit son apparition sur le pas de la porte. Deux hommes, dans la même tenue, la rejoignirent aussitôt.

« Quelqu'un ici vient d'avoir un bébé ? » demanda la femme.

- Par ici ^a, dit Tyrell, abandonnant Peter, toujours au sol et serrant ses filles contre lui, tandis que le flic maintenait son arme pointée sur lui.

Tyrell suivit l'équipe médicale dans la chambre où Dena était assise sur le bord du lit et berçait son bébé sur son sein, en chantant doucement pour lui.

« Faites quelque chose pour mon bébé, supplia Dena. Il n'était pas à terme.

- Nous allons nous occuper de vous deux, madame ^a, dit la femme en prenant doucement l'enfant dans les bras de sa mère pendant que les infirmiers commençaient leur travail.

Lorsque le bébé changea de mains, Tyrell put constater que la peau du nourrisson était d'une pâleur extrême, avec de légers reflets bleus.

« Est-ce qu'il va bien ? » demanda-t-il. « Est-ce qu'il respire ? » ^a

La femme ne répondit pas directement à Tyrell. Elle se tourna vers l'homme qui était en train de déballer le matériel médical, derrière elle.

« Respiration faible. Il faut essayer de lui dégager les poumons.

- Est-ce qu'il va s'en sortir ? » ^a demanda Dena, tandis que Tyrell la prenait par l'épaule pour la réconforter.

La femme leur adressa à tous deux un bref sourire rassurant.

« Il n'est pas en trop mauvais état. J'ai vu nettement pire.

« C'est vous qui l'avez accouchée ? » ^a

Tyrell fit oui de la tête, à la fois fier de lui et impuissant.

Ne vous en faites pas, dit le troisième membre de l'équipe d'urgence pendant que les deux premiers, dont la femme, effectuaient les premiers gestes médicaux, de sorte que le bébé n'était plus visible. Comment va votre femme? ^a

L'espace d'une seconde, Tyrell ne comprit pas. Puis il se rendit compte que l'homme, voyant Tyrell en civil, avait mal interprété la situation. La supposition n'allait pas vraiment de soi, compte tenu de la couleur de peau du bébé, mais l'homme en combinaison bleue le regardait avec une désarmante candeur. Tyrell se rendit compte aussi, dans le même temps, que Dena était appuyée contre lui avec le plus parfait naturel. Elle lui avait jeté un regard inquiet, en entendant la question. Il lui sourit, gêné, et elle lui rendit son sourire.

Je vais bien, dit-elle avec conviction. C'est pour le bébé

que je me fais du souci. qu'est-ce que vous lui faites?

- Pour commencer, nous faisons en sorte de stabiliser son état. Ensuite, nous le transporterons à l'hôpital.

- Est-ce que je peux monter dans l'ambulance avec lui?

demanda-t-elle.

- Bien sûr.

- Je reviens tout de suite ^a, dit Tyrell. Dena acquiesça silencieusement et porta de nouveau son attention sur son bébé.

Dehors, à côté de l'ambulance, stationnaient deux voitures de police de Redmark, moteur tournant. Elles attendaient le retour des inspecteurs qui étaient entrés pour procéder à l'arrestation de Peter Ward. L'opération était malaisée car les petites s'étaient accrochées au cou de leur père alors qu'il était allongé à terre, et elles refusaient de le lâcher. Un des policiers s'était accroupi pour essayer de les raisonner, et l'autre continuait de pointer nerveusement son arme sur l'homme recherché.

Tout à coup, au-dessus de leurs têtes, se fit un vacarme mat, assourdissant, comme si un objet gigantesque allait s'abattre sur la maison. Tory et Megan se mirent à hurler en entendant ce bruit, et tout le monde leva les yeux alors que des projecteurs envoyaient des flashes de lumière.

Un hélicoptère, transportant le capitaine Van Brunt, Laura Mallory et Skip Lanman, descendait au-dessus d'eux et s'apprêtait à atterrir dans un champ, de l'autre côté de la route par rapport au lac. Laura vit le miroitement de la surface du lac et les gyrophares des ambulances et des voitures de police, en contrebas, mais ce que son regard cherchait était impossible à repérer. Deux petites filles, même avec des cheveux blonds, ne pouvaient pas se distinguer depuis cette hauteur dans l'obscurité de la nuit.

Assis derrière elle, Van Brunt la vit poser le front contre la vitre et mettre en lambeaux, sur ses genoux, le kleenex dans lequel elle avait pleuré pendant le vol. Elle avait supplié, comme un enfant, qu'on lui laisse le siège à côté du pilote pour avoir la vue et essayer de les apercevoir. Il y aurait au moins une personne qui sortirait de ce cauchemar en voyant réalisé son vœu le plus cher, songea-t-il.

Il se demanda si la fille Russell était sauvée. qu'elle se retrouve coincée ici avec Clifford Mallory, alors que l'homme qu'elle fuyait, Brian Riley, s'était fait botter à mort par un cheval, était plutôt ironique. La nouvelle de sa mort était tombée à l'heure du dîner. Un type riche qui avait son cheval en pension chez Riley avait trouvé son corps en allant payer sa facture. Van Brunt s'interrogea sur la réaction de Dena lorsqu'elle apprendrait la nouvelle. Si elle était encore vivante. Il était tout à fait possible que Peter

- Clifford Mallory, rectifia-t-il - ait mis un terme précoce à sa grossesse et à sa vie. Il s'interrogea aussi sur Tyrell. Van Brunt n'approuvait pas les rododromes et autres exercices d'équilibre sur corde raide. Il croyait au respect scrupuleux des procédures, et les procédures avaient été pour le moins négligées. Cependant, il n'aimait pas voir un de ses hommes blessé ou tué. Même s'il s'agissait de Tyrell Watkins.

Le pilote cria à Van Brunt qu'ils allaient se poser. Le soi-disant champ ressemblait plutôt à une clairière entourée d'arbres. Mais le pilote ne semblait pas troublé outre mesure par l'exiguïté du terrain.

Van Brunt se pencha en avant, vers Laura.

Ón y est presque ^a, cria-t-il.

Elle hocha la tête, mais ne se retourna pas. Son regard balayait inlassablement la terre ferme, comme une torche.

Distract par ce qui ressemblait à l'atterrissage d'un vaisseau spatial, le policier accroupi se releva, et celui qui tenait son arme pointée sur Peter se retourna pour regarder par la fenêtre. A l'instant où il sortit de la chambre, Tyrell vit Peter ramasser le cran d'arrêt qui avait été expédié sous le tapis pendant leur empoignade. Il cria, mais trop tard. Dans un geste rapide, Peter serra Tory et Megan contre lui et appliqua la lame contre la gorge de Megan. Les autres ne purent que constater trop tard les conséquences de leur seconde d'inattention.

´ Posez le couteau par terre, Mr. Mallory, dit le policier qui tenait toujours son arme pointée. Vous ne pouvez pas vous en sortir. Libérez les enfants. ^a

Peter vit que la situation était désespérée. Il le savait dans sa tête, mais il n'était pas arrivé jusque-là pour abandonner maintenant.

´ Les libérer pour quoi? cria-t-il. Pour qu'elle puisse les reprendre? Jamais.

- Mrs. Mallory est en chemin. Elle sera ici incessamment ^a, dit le policier.

Son partenaire confirma d'un hochement de tête.

´ C'est probablement elle qui arrive en hélicoptère en ce moment même. Donnez-nous les enfants.

- Non, je ne les lui rendrai pas, dit-il. Rien ne pourrait me persuader de le faire. Mieux vaut qu'elles soient mortes plutôt qu'avec elle. Je les tuerai avant.
^a

Tory poussa un hurlement, mais son père resserra son étreinte.

Peter commença de reculer vers la porte, sous le regard impuissant de la police. Une fois dehors, il traîna les fillettes vers le bas du chemin, tandis qu'au même moment arrivait une autre camionnette, dont sortirent deux

autres inspecteurs, l'un en civil, l'autre en uniforme. Ils se précipitèrent sur lui, mais s'immobilisèrent en voyant la vie des petites menacée.

Le policier en civil sortit sa plaque.

‘ Mr. Mallory, je suis le chef de la police de Redmark. Je vous prie de vous calmer, que nous puissions discuter.

- Restez où vous êtes, ou je les tue ^a, répéta Peter.

Une nouvelle voiture montait la route cahoteuse en vrombissant, les gyrophares en action, et l'on entendit un bruit de portières claquées et des voix d'hommes criant dans l'obscurité. Le chef tint une rapide conférence avec ses hommes. Ils savaient qu'il ne s'agissait pas d'une menace en l'air. Des enfants avaient déjà été tués au nom de l'immense amour que leur portaient leurs parents

- massacrés comme les fantassins en première ligne d'une guerre à laquelle ils ne pourraient jamais rien comprendre.

Peter regarda autour de lui, l'air traqué. La police ne le laisserait jamais rejoindre sa camionnette. Elle était encerclée par des flics. Le temps qu'il fasse monter les filles, ils l'auraient abattu. Et Laura serait la gagnante. Cette idée, l'image de son visage lui tournaient l'estomac. Elle, qui avait commencé par le séduire. Elle, dont il avait d'abord espéré qu'elle serait la mère idéale, s'était révélée minable, comme toutes les femmes. Non, elle ne l'emporterait jamais. Elle pouvait gagner devant tous les tribunaux d'Amérique, cela ne l'arrêterait pas. Ces petites étaient à

lui. Seul un accident de la nature les avait fait naître de son ventre à elle. Elles lui appartenaient. Il les garderait jusqu'au bout.

Son regard aux abois se posa sur le bateau à moteur, près de l'appontement. Il resserra son étreinte sur les fillettes, sans ôter la lame du couteau menaçant la gorge de Megan, et marcha à reculons en direction du bateau. Il traînait Megan, tandis que Tory le suivait de force, blême.

N'essayez pas de vous approcher, dit-il. Ne faites plus un pas.

- Vous ne pouvez pas fuir par le lac, Mr. Mallory, essaya d'argumenter le chef de la police. OÙ que vous accostiez, nous vous intercepterons. ^a

Peter l'ignora. S'assurant que les enfants formaient toujours un bouclier qui le protégeait, il réussit à pousser le bateau dans l'eau et à y faire monter les petites avec lui. Sur le rivage, le chef de la police donna l'ordre de ne pas tirer.

Il faisait trop sombre. Le risque de toucher les fillettes était trop grand.

Peter tira la corde du démarreur et le moteur se mit en marche à la deuxième tentative. Le petit esquif bougea doucement.

La police de la route de l'État de Pennsylvanie était arrivée, et le chef de la police locale conférait avec le plus haut gradé. Il appela ensuite ses quartiers généraux.

Envoyez le canot de la police sur le lac, avec des plongeurs, dit-il. Et attendez les ordres. ^a

Lorsque le petit bateau entama sa croisière tranquille sur les eaux plongées dans l'obscurité, Peter se sentit un moment le cœur en paix. Ils se seraient presque crus en promenade, une petite promenade en bateau. Il ne leur manquait qu'un panier de victuailles pour imaginer un pique-nique au clair de lune. Il regarda les deux fillettes, qui étaient assises côte à côte à l'avant et pleuraient doucement. Tory tenait sa soeur par l'épaule. Megan avait enfoui sa tête sous le bras de Tory.

´ Hé, vous deux, murmura-t-il gentiment. Courage, on sourit!

- OÙ on va, papa? demanda Tory.

- Nous allons échapper à ces gens abominables ^a, dit-il, et sa voix semblait pleine de confiance malgré la pointe d'inquiétude résonnant dans son cœur.

Le bateau commençait à prendre l'eau.

´ J'ai les pieds mouillés, dit Tory.

- Ce n'est rien ^a, dit Peter distraitement.

Il n'avait rien emporté. Pas même un gobelet en carton qui pourrait lui servir à écopper. Le fond du bateau était comme une passoire invisible. Le niveau de l'eau se mit à

monter.

´ Papa, j'ai froid ^a, dit Tory.

Peter regarda le rivage, derrière lui. Les gyrophares continuaient de g,cher la tranquillité du décor. Les hommes étaient debout au bord de l'eau et le regardaient s'enfuir. Un instant, il imagina que les trous au fond du bateau étaient peut-être leur oeuvre. Le moteur s'enfonça, toussa et cessa de tourner, noyé. Peter regarda autour de lui. Ils avaient pratiquement atteint le milieu du lac, là o

la profondeur devait être la plus importante. Au loin, il distinguait un bateau qui venait vers eux. Ce n'était pas encore clairement un bateau, mais une torche éclairant la surface de l'eau. Cependant, le bruit du moteur se rapprochait, il avançait dans leur direction. Il n'y avait pas de bouées de sauvetage dans ce bateau. Pas même un coussin auquel s'accrocher. Le canot, qui continuait son approche, avait un haut-parleur dans lequel quelqu'un lui criait des ordres incompréhensibles. Mais nul n'aurait pu dire si ce bateau les aurait rejoints avant qu'eux-mêmes aient sombré.

Peter traversa tant bien que mal le bateau plein d'eau pour avoir ses enfants près de lui, et les deux petites se nichèrent volontiers dans ses bras.

´ Mes filles chéries ^a, dit-il.

En son for intérieur, il se demanda comment les gens pouvaient se montrer si cruels envers des enfants. Des petits êtres innocents qui n'essayaient jamais de vous faire du mal, ni de vous trahir, ni de vous contredire.

Peut-être est-ce mieux ainsi, pensa-t-il. Il ne se rendrait pas à la police, il ne remettrait pas ces enfants entre les mains de Laura Mallory. Ce n'était même pas envisageable.

Il eut l'image d'eux trois, coulant sous la surface de l'eau, enlacés. Sans que personne jamais ne puisse les séparer.

Sans plus vieillir d'un seul jour. Embrassant les cheveux brillants et doux sur le sommet de leur crâne, il s'avisa avec émerveillement que si rien de cela n'était arrivé, ces fillettes auraient fini par devenir un jour des femmes. Perspective pour lui inimaginable. Elles ne ressemblaient en rien aux femmes hypocrites et menteuses qu'il avait eu l'infortune de connaître. Elles étaient d'une parfaite gentillesse. Et elles le resteraient désormais à jamais. Il s'interrogea un moment sur le couteau. Ce serait plus doux que la noyade.

Il pourrait utiliser le couteau à l'instant même, tandis qu'elles étaient là, dans ses bras. Ce serait rapide, indolore, et elles échapperaient à la peur. Il y songea, puis hésita. Il avait envie de les tenir, vivantes, juste une minute encore.

Pour fuir l'eau froide qui montait toujours, Tory et Megan voulurent grimper plus haut sur ses genoux. L'eau était maintenant si profonde dans le bateau qu'il n'en fallut pas davantage. Leur mouvement fit pencher la coque à

tribord, l'eau noire pénétra à flots, ils chavirèrent. Les fillettes se mirent à hurler et s'accrochèrent à lui. Il tenta de les retenir, son couteau lui échappa et coula vers le fond du lac. Peter et les enfants coulèrent aussi, mais remontèrent à la surface. Les fillettes se débattaient sauvagement, crachant et hurlant de terreur. Peter vit s'approcher le canot de la police. Il distinguait les yeux des hommes à son bord, les bras tendus vers les petites.

Ne pleurez pas, tenta-t-il de dire à celles-ci. Ne pleurez pas. ^a

Leurs petits bras, agrippés à son cou, l'étouffaient. qu'on en finisse, pensa-t-il. qu'on en finisse. La torche du canot, fixée inexorablement sur lui, l'aveuglait. Il entendait le bruit du haut-parleur. C'est le moment, se dit-il. Vas-y.

C'était la meilleure solution. Pour eux trois. Serre-les bien fort, et laisse-toi couler. Ensemble, toujours ensemble. Il tourna la tête, croisa le regard de Tory. Son visage luisait sous la lumière impitoyable. La peur dilatait ses yeux. Elle savait qu'ils allaient se noyer.

´ Papa, sauve-moi ^a, murmura-t-elle.

Et malgré leurs mouvements de panique pour se débattre dans l'eau, malgré la lumière cruelle et le bruit du haut-parleur, malgré le vrombissement du moteur du canot de la police, il ne put pas ne pas entendre sa supplique. Cette vie, sa vie, elle y tenait, quand bien même elle serait un enfer. Son coeur, son pauvre petit coeur, avait confiance en lui. Alors toute la paix de l'esprit qui le portait disparut, et avec elle sa volonté, son dessein. Avalant une grande bouffée d'air, il les poussa vers le haut, au-dessus de sa tête, au-dessus de la surface de l'eau, et il sentit qu'on les soulevait.

¿ présent qu'il était trop tard, la vérité lui apparut. Il aurait dû utiliser le couteau.

Dena et Tyrell sortirent du bungalow. Il la soutenait d'un côté tandis qu'un des infirmiers lui tenait l'autre bras. Le bébé était déjà dans l'ambulance, à l'intérieur d'une couveuse portable, branchée à un système d'aide respiratoire.

Dena regardait la scène abominable qui se jouait sur le lac.

´ Tyrell ! ^a cria une voix dans l'obscurité, et ils se retournèrent ensemble pour voir le capitaine Van Brunt s'avan-cer. Il serra un instant Tyrell dans ses bras en lui donnant une claque dans le dos.

´ J'imagine que vous avez eu le temps de m'entendre avant que la ligne soit coupée ^a, dit Tyrell.

Van Brunt confirma d'un signe de tête et ajouta: ´ Dieu soit loué. ^a

Les deux hommes parlèrent ensemble à voix basse. Dena distingua deux jeunes enfants à l'arrière du canot de la police. Enveloppées dans des couvertures, elles se tenaient serrées l'une contre l'autre dans le bateau qui revenait vers le rivage, tandis que des plongeurs tentaient de repêcher leur père qui avait disparu sous la surface.

´ Pauvres bouts de chou ^a, dit Dena.

Son coeur saignait pour elles. Mais ses yeux étaient irrésistiblement attirés

par l'ambulance et son propre fils, qui avait besoin d'elle.

Tyrell s'excusa auprès du capitaine et vint rejoindre Dena.

‘ La mère des petites est ici ^a, dit-il en désignant du menton Laura Mallory, qui se tordait les mains, debout au bord du lac. Il ne s'agissait pas de la femme blonde de la photo posée sur la cheminée, chez Peter. Celle-là était une mère qu'il devait avoir inventée pour les petites. Laura Mallory avait de longs cheveux noirs, très bouclés. Et un visage o^u

se lisaient à la fois l'horreur et l'espoir.

Dena observa longuement la femme que Peter prétendait morte. Ses yeux brillaient dans la nuit.

‘ Venez, madame ^a, dit un des hommes de l'équipe médicale.

Il ouvrit les portières arrière de l'ambulance o^ù Dena et Tyrell montèrent ensemble. Les portières se refermèrent sur eux.

Tandis que la sirène se mettait à hurler, Dena regarda par la vitre arrière et vit la femme au bord du lac avancer tout habillée dans l'eau, les bras tendus, en direction du canot. Dena eut une ultime vision de deux triangles blancs dans le noir, les petits visages des fillettes, qui se rapprochaient tandis que l'ambulance s'éloignait sur la route pleine d'ornières.

FIN